DE VOGÜÉ

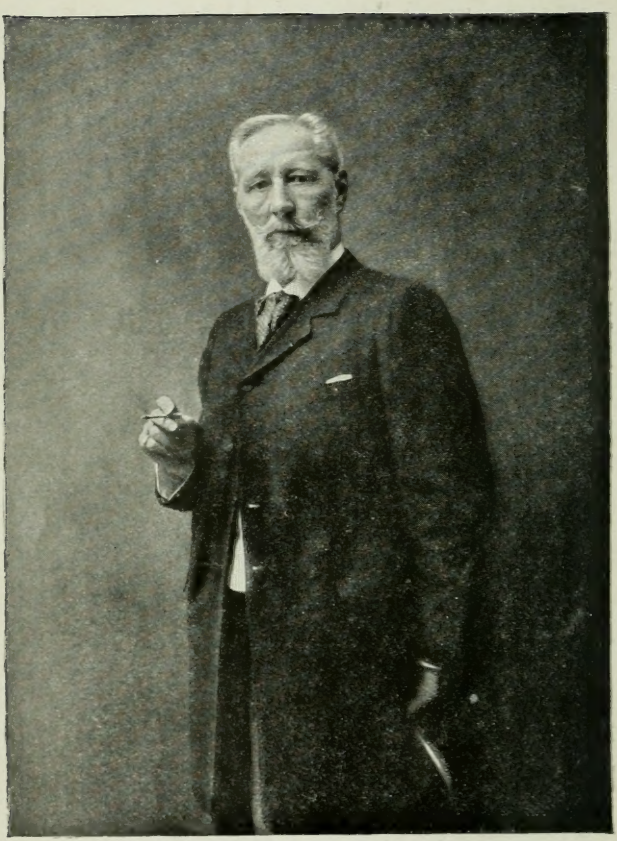
Les Morts qui parlent

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01722195 3

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesmortsquiparle00vog

N



VICOMTE EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

LF
V888m

Les Morts qui parlent

Par le Vte E.-M. de Vogüé
(de l'Académie française)

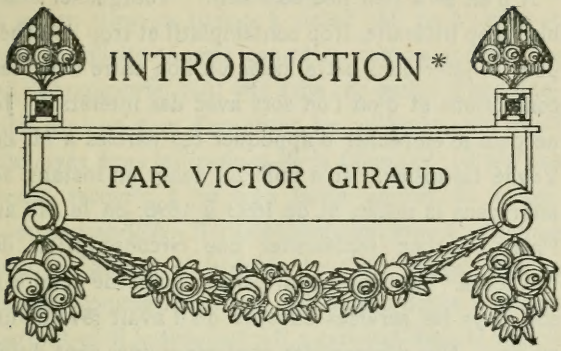
Introduction par
Victor Giraud

116970
8/7/11

Paris
Nelson, Éditeurs
61, rue des Saints-Pères
Londres, Édimbourg, et New-York

COLLECTION NELSON

Publiée sous la direction de
CHARLES SAROLEA,
Docteur ès lettres : Directeur de la Section française à l'Université d'Édimbourg.



INTRODUCTION *

PAR VICTOR GIRAUD

Il y a dans *le Roman russe* quelques lignes qui ont dû, j'imagine, rendre parfois rêveurs les admirateurs et les amis de M. de Vogüé quand, en 1893, on apprit qu'il allait se présenter à la députation : " On est tenté,—écrivait-il de Tourguénef,—on est tenté de s'inquiéter pour l'avenir du poète ; on entend derrière ces phrases comme un mauvais grondement de politique ; est-ce que la grande suborneuse va

* Ces pages étaient écrites quand la mort est venue brusquement frapper M. de Vogüé. Je n'ai pas cru devoir rien y changer. Mais on me permettra bien, ici, en note, d'exprimer d'un mot, en face de cette tombe si fraîchement ouverte, toute la douloureuse émotion que me fait éprouver la soudaine disparition d'un écrivain qui avait toujours été très bon, et plus qu'encourageant pour moi, et dont la perte sera très cruellement ressentie, en France et hors de France, par tous ceux qui aiment les lettres, et qui ont la noble religion du talent.

le détourner de sa vraie voie ? " Et il ajoutait : " Il n'en sera rien heureusement. Tourguénef était bien trop littéraire, trop contemplatif et trop détaché, pour se jeter dans cette mêlée où l'on entre avec des convictions et d'où l'on sort avec des intérêts." Je ne puis m'empêcher d'appliquer ces paroles à M. de Vogüé lui-même. Il a failli lui aussi, un instant, se jeter dans la mêlée, et de 1893 à 1898, on le vit au Palais-Bourbon représenter une circonscription de l'Ardèche. Mais on ne lui permit point de rendre à son pays les services effectifs qu'il avait rêvé de lui rendre. Nos démocraties contemporaines sont dures aux poètes qui, nés avec un grand nom, ont la noble ambition de les servir. Elles n'admettent plus que l'on veuille siéger " au plafond ; " elles sont réfractaires à l'indépendance ; elles sont rebelles à l'idéalisme. " Plus sévère que celle de Platon, notre république reconduit à la frontière ceux qui viennent lui parler d'art et de poésie, sans même les couronner de fleurs."

Il est peut-être heureux que M. de Vogüé ait vérifié sur lui-même ce mélancolique jugement de sa jeunesse, et qu'il se soit, lui aussi, laissé reconduire à la frontière : il en rapportait les " souvenirs et visions " qui, un an plus tard, allaient prendre corps, forme et vie dans *les Morts qui parlent.*

***

Ce n'est pas à dire d'ailleurs qu'il faille chercher

dans ce livre de véritables "portraits" de nos hommes politiques. *Les Morts qui parlent* ne sont à aucun titre un roman à clefs. M. de Vogüé, et je l'en félicite, aurait considéré comme indigne de lui de transporter tout vifs dans une œuvre d'imagination, sous un nom d'emprunt, les collègues qu'il avait coudoyés dans les couloirs de la Chambre ; il n'a pas voulu recourir à ce trop facile moyen de succès, —ou de scandale. Il a fait infiniment mieux. Comme tous les grands artistes de tous les temps, comme Balzac, comme Molière, il a pris sans doute son bien partout où il le trouvait ; il a ramassé dans la réalité vivante les traits épars et significatifs qu'elle lui fournissait ; mais, comme eux aussi, il a fait entrer ces données toutes matérielles dans des combinaisons inédites ; il en a composé des figures à la fois réelles et idéales, qui ont toute la vérité et la ressemblance du modèle directement observé et fidélement copié, et, en même temps, toute la généralité de la création artistique. Ainsi transformée, la réalité contemporaine a pris une valeur toute nouvelle : repensée et comme recréée par un cerveau de poète, elle dépasse et déborde les contingences de l'existence quotidienne, de l'observation transitoire ; elle s'élève jusqu'au symbole ; parfois même, elle touche à la prophétie. Elzéar Bayonne ressemble assurément moins à M. Jaurès qu'à Ferdinand Lassalle ; ou plutôt, il ne

ressemble qu'à lui-même, cet orateur socialiste que tout le monde juge "ministrable:" quelques mois après la publication des *Morts qui parlent*, un socialiste siégeait pour la première fois au banc des ministres français.

Ce don d'utiliser et de généraliser tout à la fois l'expérience concrète, on le retrouve dans la description du milieu où vivent et s'agitent les personnages mis en scène par le romancier. Cette peinture du milieu parlementaire est vraiment admirable de vie grouillante et palpitante, et, en même temps, de largeur compréhensive, d'évocation synthétique. C'est une vaste fresque qui a tout le relief et la précision d'une miniature. M. Jules Lemaître déclarait, voilà déjà dix ans, que cette partie du livre "tient du chef-d'œuvre," et il n'est, je pense, aucun lecteur désintéressé qui, là-dessus, ne lui donne pleinement raison. Quand on a lu les descriptions de ces séances de la Chambre où tant d'intérêts, de passions, de convoitises et d'égoïsmes sont aux prises, où se nouent tant d'intrigues et se consomment tant de lâchetés, on ne les oublie plus. La chute d'un ministère, l'élection d'un président de la République, le tumulte soulevé par un orageux discours socialiste, l'enterrement du président Duputel sous la pluie et dans la boue de Paris, ce sont là désormais des "choses vues," et qui se gravent pour toujours dans

l'imagination du lecteur. Saint-Simon aurait reconnu dans ce peintre d'histoire l'un de ses plus légitimes héritiers.

Mais M. de Vogüé ne se contente pas de peindre ; il pense et il fait penser ; il formule et il explique. Il a étudié *in anima vili* la psychologie des foules ; il en a reconnu les lois ; il s'est rendu un compte exact, précis, de la mentalité spéciale qui, dès qu'ils sont assemblés, transforme en fanatiques aveugles et violents des hommes qui, pris individuellement, et hors de la salle des séances, ne manquent ni de bon sens, ni de savoir, ni de courtoisie, ni même de scepticisme. Pour exprimer la fatale et délétère influence du milieu sur les âmes, l'écrivain a trouvé une image saisissante, aussi suggestive que forte, et qui restera sans doute, en raison même de sa douloureuse justesse : " Chaque après-midi, fait-il dire à un député, cœur sincère et droit, il me semble que je me replonge dans un *bain de haine.*" Et n'est-ce pas là, en effet, puissamment traduite, l'impression que l'on emporte des séances les plus mouvementées du Palais-Bourbon ? Rappelons encore ces lignes étonnantes : " Ce fut pis encore quand le plafond lumineux s'éclaira : dans l'air épais, sur ces figures terreuses, fantomatiques, avec la clarté trouble et jaunâtre dont on ne voyait pas la source, il sembla qu'une pluie de fiel en dissolution s'épandît ; elle

tremblait dans l'atmosphère vibrante, elle faisait saillir les masques convulsés, plus terreux et plus jaunes, plus haineux sous le cerne de lumière bilieuse."

Et à ceux qui demanderaient : Pourquoi ce singulier et triste phénoméne ? Pourquoi, dans cette enceinte empoisonnée, tant de colères et tant de haines ? M. de Vogüé fournit une explication et une réponse. C'est en vain que tant d'honnêtes gens, qui se croient nés d'hier, prétendent recommencer l'histoire. Un long passé se survit en eux malgré eux et leur dicte leurs gestes quotidiens. A leur insu, ils recommencent, contre les mêmes adversaires, les combats qu'ont livrés leurs pères. Le légiste, le vilain, le procureur, le huguenot, le féodal de l'ancienne monarchie française revivent dans leurs petits-neveux et leur ont légué leurs querelles à vider. Toutes les passions qui agitaient nos ancêtres et qui les dressaient les uns contre les autres ne sont pas mortes avec eux ; elles se sont toutes donné rendez-vous dans cette salle de spectacle ; nous leur prêtons notre propre voix, mais nous ne leur prêtons que notre voix ; par notre bouche, ce sont *les Morts qui parlent.* Telle est en substance, exprimée par une formule retentissante, qui tout de suite a fait fortune et est passée en proverbe, la théorie philosophique dont le livre tout entier est comme l'illustration plastique. Il suffit de l'énoncer pour en voir toute la justesse et la profondeur.

Et M. de Vogüé a poussé plus loin encore et plus avant la recherche des causes profondes qui expliquent les manifestations diverses de notre vie politique et sociale. Il a très bien vu et très fortement dit et montré que, au fond de toutes ces querelles, de toutes ces passions, de toutes ces haines, il n'y a qu'une seule question : l'éternelle question religieuse. Tantôt obscure et voilée, tantôt au contraire brusquement émergeante, elle est l'âme parfois invisible, mais toujours présente, de notre histoire contemporaine. Sur ce point comme sur beaucoup d'autres, les conclusions de M. de Vogüé rejoignent et confirment celles des observateurs les plus pénétrants, les plus lucides et les plus impartiaux des choses actuelles. On ne trouvera pas beaucoup de romans où des problèmes d'une telle ampleur et d'une telle portée soient posés et agités.

Et tout cela compose une œuvre puissante et grave, passionnée, et pourtant sereine, un peu tendue par endroits peut-être, et où l'on sent circuler, sous l'éclat imagé et sous l'ironie ardente de la forme, comme un large courant intérieur d'âcre amertume et d'altier pessimisme. Ce pessimisme est-il entier, absolu ? C'est ce qu'il n'est pas indifférent d'examiner d'un peu plus près.

***

Un de mes amis, esprit exact et précis, historien

de métier, et qui s'est fait une loi et une habitude de voir toutes choses sous l'aspect du relatif, me disait, il y a quelque temps, après une lecture des *Morts qui parlent :*

"Comme réquisitoire contre notre régime parlementaire, ce livre est admirable, et il n'est aucune des critiques qu'il formule à laquelle, pour ma part, je ne souscrive pleinement. Mais si tout ce qu'il dit est vrai, il ne dit peut-être pas tout. Comme Taine jadis dans ses *Origines*, il semble bien ne mettre en relief qu'un côté des choses. Si malfaisante que soit trop souvent l'œuvre de nos députés, il leur arrive . . . de se tromper, de voter quelques bonnes lois, de réaliser d'utiles réformes, d'accomplir, dans leurs commissions surtout, de modestes et saines besognes. Si d'ailleurs il n'en était pas ainsi, il y a longtemps que le " peuple souverain " les eût cassés aux gages. Si médiocre, et imparfait, et vicieux même que soit un régime, il ne dure pas depuis quarante ans bientôt sans répondre à certains besoins généraux, sans remplir, tant bien que mal, certains offices indispensables. Corrigeons-le, réformons-le, adaptons-le à notre tempérament national, rien de mieux : mais gardons-nous de le condamner en bloc. D'autre part, jetons un coup d'œil autour de nous. La France n'est pas le seul pays à essayer du régime parlementaire. Même chez les peuples qui l'ont adopté bien avant nous, et

chez lesquels il est pour ainsi dire issu d'une sorte de génération spontanée, ne pourrait-on pas signaler, même aujourd'hui, quelques-uns des vices les plus graves dont nous souffrons chez nous ? Tout est-il toujours parfait à la Chambre des Lords et à la Chambre des Communes ? Et les élections anglaises elles-mêmes,—celles de 1910,—ont-elles été partout un modèle d'urbanité ? Que si, toutes comparaisons faites, nous devons nous reconnaitre politiquement inférieurs,—ce qui n'est pas sûr,—à nos heureux voisins, la raison en est assez simple. La France est le premier des grands États modernes à avoir tenté sur elle-même l'expérience démocratique. Cette expérience,—que tous les peuples tenteront à leur tour, *et dont ils profiteront* quand nous l'aurons nous-mêmes tentée,—cette expérience ne se fait pas chez nous sans heurts, sans tâtonnements, sans fausses manœuvres. Comment pourrait-il en être autrement ? Avant de nous jeter la première pierre, que les Italiens, les Allemands, les Russes, et même les Anglais, résolvent d'abord pour leur propre compte ce difficile problème. . . . J'avoue que j'aurais voulu trouver quelques considérations de cet ordre sous la plume de M. de Vogüé,—ou du député Jacques Andarran."

Je ne suis pas assez grand clerc dans ces sortes de questions pour décider si mon ami a raison ou tort.

Je crois bien que M. de Vogüé pourrait revendiquer le droit qu'a tout écrivain d'imagination de choisir dans la réalité, de mettre en lumière et en saillie tel côté particulier des choses plutôt que tel autre. Mais ce dont je suis très sûr, c'est qu'il serait désolé que l'on vît dans son livre un jugement d'ensemble et de fond sur la France contemporaine. Mieux que personne, il sait que la France n'est pas tout entière au Palais-Bourbon, et s'il a mis comme sous-titre aux *Morts qui parlent* " scènes de la vie parlementaire," c'était bien pour faire entendre que, en France surtout, la " vie parlementaire " ne se confond nullement avec la vie nationale. " Je t'ai retracé,—fait-il dire quelque part à Jacques Andarran écrivant à son frère Pierre,—je t'ai retracé, tel que je le vois ici, le tableau de la France : *non, pas de la France : de ses maîtres occasionnels.*" La distinction est essentielle, et je sais, pour ma part, infiniment gré à M. de Vogüé de l'avoir si nettement formulée.

En France, en effet, plus que partout ailleurs, le pays réel doit être soigneusement distingué,—l'Anglais Courtenay Bodley l'a fort bien vu,—du pays officiel ; l'un et l'autre ne communiquent qu'en de rares circonstances et ne se ressemblent guère. Les deux Frances dont on a si souvent parlé, la France rouge et la France noire, c'est surtout dans nos assemblées politiques qu'elles vivent et s'entre-déchirent. Mais

au-dessous et en marge de ces deux Frances, il y en a une troisième, qui n'est ni rouge, ni noire ; c'est celle qui travaille et qui épargne, et qui, sans se soucier de nos querelles métaphysiques ou politiques, refait constamment, patiemment la fortune matérielle et la santé morale du pays. Cette "troisième France," qui est la vraie France, M. de Vogüé la connaît bien, et il lui a fait sa juste place dans *les Morts qui parlent*. C'est elle d'où sont sortis ces "Soudanais" dont l'écrivain nous décrit en termes vibrants l'œuvre utile, féconde, héroïque, et de si haute et si lointaine portée. C'est elle encore que symbolisent vaillamment, dans leur coin de province, ces deux femmes, si virilement actives, si nobles et si pures, la tante et la nièce, dont le remancier a vigoureusement peint les âmes harmonieuses et profondes. Et c'est elle enfin qui a produit ce Jacques Andarran, où il me semble bien que M. de Vogüé s'est un peu représenté lui-même,—joignant ainsi son propre portrait à celui des vrais ouvriers d'avenir, et donnant, par son propre exemple, à ceux qui aiment le généreux et clair génie de la France de nouvelles raisons de croire à sa vitalité.

VICTOR GIRAUD.

VERSAILLES, 25 *février* 1910.

LES MORTS QUI PARLENT

TABLE.

PREMIÈRE PARTIE.

Chapitre		*Page*
I.	*L'orateur*	1
II.	*Au fumier de Job*	23
III.	*L'ascension d'Elzéar*	41
IV.	*A l'hôtel Sinda*	54
V.	*Daria Véraguine*	70
VI.	*L'élection d'Eauze*	84
VII.	*L'initiation*	106
VIII.	*Ceux d'autrefois*	127
IX.	*Rose Esther*	147
X.	*En famille*	165
XI.	*Le bain de haine*	190

DEUXIÈME PARTIE.

XII.	*Un cœur irrésolu*	219
XIII.	*La séance continue*	240
XIV.	*Les Soudanais*	255

Chapitre		Page
XV.	*Le Panama*	278
XVI.	*Les Bayonne agissent*	309
XVII.	*A Versailles*	336
XVIII.	*Renverse*	362
XIX.	*Les chagrins de Jacques*	382
XX.	*Marie*	401
XXI.	*Mors et vita*	416

LES MORTS QUI PARLENT

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'ORATEUR

La parole est à M. Elzéar Bayonne.

Le président Duputel jeta ces mots de la petite voix malicieuse et nonchalante, alliacée par un léger accent du Midi, qui rappelait, au dire de ses flatteurs, l'organe de son compatriote Adolphe Thiers. Il articula chaque syllabe, comme un régisseur de théâtre qui attend un effet certain du nom qu'il lance aux spectateurs.

L'effet voulu se produisit aussitôt. Le bourdonnement des conversations particulières mourut sur les banquettes redevenues silencieuses. Les députés qui péroraient dans un groupe, au pied de la tribune, regagnèrent leurs sièges. L'injonction machinale : « A vos places, messieurs ! » prit dans la bouche des huissiers une intonation persuasive.

Par les deux tambours de droite et de gauche, le couloirs dégorgèrent dans l'hémicycle un flot de retardataires qui se hâtaient vers les sentiers ménagés entre les travées. Au banc du Gouvernement, les figures lasses des ministres se relevèrent au-dessus des dossiers, avec le mouvement instinctif de tauraux harcelés dans l'arène, col rentré, cornes tendues pour repousser un nouvel assaut. Des secrétaires, des attachés de cabinet, des sénateurs en maraude au Palais-Bourbon se massèrent des deux côtés de la tribune, debout, obstruant le passage. Tandis que les gradins se couronnaient de longs cordons de têtes attentives, un tassement précipité se faisait au-dessus, dans les galeries du premier étage, dans les tribunes du second. Des journalistes rentraient en coup de vent, des femmes se penchaient aux premiers rangs, le buste en offrande. Dans le grand théâtre national subitement rempli, du parterre aux loges, des loges au poulailler, on vit passer sur toutes les physionomies l'air de recueillement voluptueux qu'elles prennent à l'Opéra, au moment où le ténor entre en scène pour la romance attendue.

L'homme qui concentrait sur lui tous ces regards gravit lentement les marches de la tribune. Il promena un coup d'œil circulaire sur l'assemblée ; il s'installa dans sa forteresse d'acajou, sans se hâter, avec la tranquillité voulue de l'acrobate qui rassemble ses muscles sur une plate-forme du cirque avant de se risquer sur la corde raide. Durant ces

quelques secondes de préparation muette, il laissa le circuit magnétique s'établir entre son auditoire et sa personne.

— Vous aviez raison, ma chère, comme il est bien, cet affreux homme ! — murmura une provinciale à l'oreille de sa voisine. Le sentiment traduit par cette remarque se peignait sur les visages curieux de toutes les femmes qui achevaient l'examen rapide d'Elzéar Bayonne.

Il était très bien, en vérité, le jeune chef du parti socialiste ; grand et dégagé, la taille élégamment prise dans une redingote aux revers de soie, le front rejeté en arrière sous la couronne des cheveux noirs, négligemment bouclés ; un large front tout rayonnant de pensée, foyer où l'on sentait couver la flamme qui jaillissait des beaux yeux, ardents et doux. Leur caresse atténuait ce qu'il y avait d'un peu dur dans la courbe du nez en bec d'aigle, dans la ligne mince des lèvres, retirées sous la moustache brune. — Une tête de César, — disait un des séides fervents de Bayonne, le vieux Caucuse, mulâtre des Antilles, ancien délégué de la Commune aux Beaux-Arts. — De César asiatique, — ajoutaient les envieux; et, en effet, le masque pâle qui s'enlevait sur le front obscur du bureau présidentiel rappelait les faces de marbre des empereurs syriens.

Dès les premiers mots, la voix de l'orateur consomma la prise de possession physique qui lui livrait cette assemblée. Voix au timbre grave, mordante et chaude comme la vibration d'une corde de vio-

loncelle; stridente d'ironie, quand sa colère fouaillait un adversaire, elle redevenait, l'instant d'après, une musique de plainte profonde, alors que le défenseur des misérables disait leurs peines sourdes, leur soif de justice et de pitié.

Le débat roulait sur une loi ouvrière. La commission rapportait un projet déposé depuis sept ans. voté une première fois durant la précédente législature, retenu ensuite au Sénat pendant quelques années, renvoyé par la haute assemblée avec des modifications destructives du principe même de la loi. La commission avait péniblement reprisé cette toile de Pénélope ; mais, après trois jours de discussion, il ne restait plus rien du projet primitif, criblé d'amendements contradictoires. Les orateurs du centre avaient proposé et fait passer des restrictions qui annhilaient toutes les garanties données aux associations syndicales ; puis, changeant de tactique, ce même centre avait voté deux articles additionnels introduits par l'extrême gauche, et si gros de conséquences dangereuses qu'ils eussent rendu la loi inapplicable. Ces articles, habilement rédigés, revêtaient le caractère d'une manifestation sentimentale dont on ne pouvait laisser le bénéfice à des adversaires : ils fournissaient un excellent tremplin électoral. Au passage des urnes, le mot d'ordre accoutumé avait couru sur les bancs de la majorité :

— Blanc ! blanc ! Votons blanc ! Le Sénat ne votera jamais cela, la loi est enterrée !

Et vingt voix s'étaient assitôt élevées :

— Le renvoi de l'ensemble à la commission !

Le rapporteur demandait lui-même ce renvoi, du ton vexé et avec le découragement sincère d'un auteur dont la pièce est reçue à corrections. Le ministre combattait mollement la demande, avec le découragement feint d'un homme d'État qu'on empêche d'aboutir. On savait le ministre hostile à la loi : nul ne prenait le change sur la manœuvre de l'adroit pilote, qui se plaignait de ramener le navire aux chantiers et se réjouissait en secret à l'idée de l'échouer dans les ensablements du port.

Bayonne avait jugé la partie perdue, cette fois encore. Jetant par-dessus bord la loi mort-née, il revenait à son réquisitoire habituel contre l' ordre social, à ses amplifications oratoires où son talent se complaisait.

— Oui, disait-il, nous ne regrettons pas de vous voir refuser aux prolétaires jusqu'à ces médiocres palliatifs, qui leur donneraient peut-être l'illusion menteuse d'un effort pour les libérer. Nous avons défendu la loi en essayant de l'améliorer, nous l'eussions votée, parce que nous ne sommes pas des théoriciens intransigeants, parce que vous nous trouverez toujours prêts à faciliter l'éclosion de la plus humble fleur de justice sur le terreau décomposé de la société capitaliste. Vous venez l'arracher de vos propres mains, cette pâle fleur des ruines : faites, nous triompherons une fois de plus de votre aveu d'impuissance ; chacun de vos reculs marque pour nous un pas de plus vers l'avènement de l'ordre

nouveau, de l'ordre juste et rationnel. Ah ! Messieurs, vous ne voulez même pas qu'il passe un peu d'air et de lumière sous l'énorme pyramide, chaque jour plus haute, chaque jour plus lourde, qui pèse sur les multitudes écrasées. Tant mieux! Ce peuple éternellement abusé se redressera plus tôt pour la renverser de fond en comble ; il sait, dans son admirable patience, que, plus cruelles sont les souffrances d'aujourd'hui, plus prochaine et plus complète sera leur récompense, sa victoire de demain. Merci, vous qui ouvrez de force les yeux que nous n'aurions pas encore réussi à dessiller !

Les applaudissements et les « très bien » partaient en fusées nourries des gradins de l'extrême gauche. Le centre écoutait silencieusement, comme on écoute du rivage le grondement des vagues irritées, avec un petit frisson de plaisir à les voir venir si hautes, avec la certitude tranquille qu'elles n'arriveront jamais jusqu'à la crête de la falaise où l'on jouit de leur bruit.

Bayonne continuait : il refaisait pour la vingtième fois le tableau de la féodalité financière, il la juxtaposait traits pour traits à la féodalité militaire de jadis ; et, dans un élan de facile hardiesse, l'orateur socialiste rendait justice à cette dernière, qu'il proclamait plus humaine, plus élastique, moins étroitement fermée aux évasions possibles du serf. Des bancs de l'extrême droite, quelques applaudissements timides s'élevèrent, répondirent à ceux de la gauche. Ils redoublèrent, après une phrase sur

le pouvoir modérateur de l'ancienne royauté. Le petit vicomte Olivier de Félines battait frénétiquement des mains, comme bat des ailes une alouette attirée au miroir.

— Regardez qui vous applaudit ! interrompit une voix au centre.

Du regard et du geste, Bayonne fondit sur l'interrupteur.

— M. Cornille-Lalouze m'invite à regarder qui m'applaudit. Cette interruption revient souvent ici : j'en admire toujours la beauté. En effet, M. le vicomte de Félines et ses amis m'applaudissent. Ils ne partagent pas mes espérances démocratiques, et ils savent comment je considère l'aimable puérilité de leurs regrets monarchiques. Ils m'applaudissent pourtant, dans le moment que je dénonce vos fautes. Et après ? Quand M. Cornille-Lalouze parle à cette tribune, quand il y vient consolider le pouvoir de l'argent et les privilèges de ses détenteurs. M. le vicomte de Félines et ses amis applaudissent l'opportuniste, l'anticlérical qui rassure momentanément leurs intérêts. C'est le jeu naturel de la politique ; et j'ai assez de philosophie pour ne jamais dire à l'honorable M. Cornille-Lalouze : Regardez qui vous applaudit ! »

Un rire étouffé courut sur tous les bancs. M. Cornille-Lalouze n'avait jamais proféré une parole à la tribune. Cet homme gras et déplaisant, enrichi dans la fabrication des bicyclettes, envoyé à la Chambre par une circonscription pauvre et sensible aux bien-

faits, était peu sympathique à ses collègues. Il venait précisément de les égayer à ses dépens, la semaine précédente, avec un billet de faire-part qui circulait dans les couloirs. Ce billet, où le député et sa famille notifiaient la mort d'une proche parente, portait la mention usuelle : *décédée munie des sacrements de l'Eglise.* Sur les exemplaires adressés aux frères et amis, ces mots étaient rayés à la plume; la rature énergique faisait croire à une inadvertance du lithographe ou à un changement de la dernière heures dans les dispositions de la famille. Le compétiteur de M. Cornille-Lalouze aux élections, un clérical, avait expédié à ses amis de la Chambre des liasses de billets des deux types, avec et sans la rature : on s'était fort diverti à la découverte de cette ingénieuse rouerie.

Tandis que la grosse face poilue de M. Cornille-Lalouze se contractait derrière son pupitre, avec les grimaces d'un matou qui a reçu un seau d'eau froide sur la tête, Bayonne s'échappait par une volte savante des applaudissements de la droite. A la majorité détendue, à demi conquise dans cet accès de gaieté, il adressait un chaleureux appel « au nom de la mère commune, la grande Révolution, au nom de ces principes, rénovateurs du vieux monde, qui demeurent le lien indissoluble de tous les cœurs républicains ; de ceux-là mêmes qu'une douloureuse torpeur arrête sur le chemin de la terre promise ! Car vous la désirez comme nous, vous qui ne la voyez pas, et, si nous devons succomber

sur la route, j'ai la confiance que les plus jeunes d'entre vous y entreront un jour, qu'ils revendiqueront la noble mission d'y conduire un peuple libéré !

Saisis, quelques-uns des « plus jeunes » commencèrent d'applaudir sur les confins du centre. A mesure que l'éloquence de Bayonne se faisait plus câline, plus attendrie pour les frères retardataires, les applaudissements gagnaient des travées jusque-là figées dans leur résistance. L'ouragan de bravos parti de l'extrême gauche secouait à cet instant tout l'hémicycle, faiblissait à peine au milieu, se renforçait à droite dans le groupe socialiste égaré de ce côté. On eût dit le crépitement d'une flamme d'incendie qui multipliait ses foyers, dévorait de proche en proche les îlots d'abord préservés, fondait dans un immense creuset toutes les matières réfractaires. Du haut en bas de cette salle bondée, il n'y avait plus qu'une créature aux centaines de têtes, passive, possédée par l'homme qui l'enveloppait de ses effluves, vibrant à l'unisson sous la parole de cet homme ; il n'y avait plus qu'un faisceau de nerfs reliés par une même communication électrique, rattachés par une racine commune à ce front élargi, dominateur, qui émergeait seul lumière de la tribune. Le gaz venait de s'allumer au plafond, il versait sa clarté perpendiculaire sur le haut de ce visage dont les autres parties disparaissaient dans la pénombre, sur ce réflecteur vivant et mouvant où s'hypnotisaient tous les regards.

Fascinés, les hommes du peuple qui garnissaient les galeries supérieures écoutaient, avec des crispations dans leurs mains impatientes de battre. Deux lycéens firent le geste d'applaudir.

— Que c'est beau, cette domination sur une assemblée ! dit à haute voix l'un d'eux.

— C'est beau ! répéta comme un écho inconscient, dans la tribune au-dessous, la dame de province ; et son corsage bondissait tumultueusement. Autour d'elle, des Parisiennes, muettes, dévisageaient l'orateur : les unes, un sourire heureux sur les lèvres ; d'autres, rigides, les yeux animés de courtes lueurs, sous les secousses réitérées dont elles recevaient la caresse intérieure. Au fond de la tribune du Conseil d'État, un jeune abbé s'agitait, ne se possédant plus ; il murmurait, de plus en plus haut :

— Il a raison, il a pourtant raison !

L'abbé se tut, rougissant, sous le regard d'un vieux magistrat, bouche rasée et pincée, qui répliqua :

— C'est des inepties. Elles sont bien dites.

Deux groupes paraissaient seuls en dehors de l'universelle communion d'enthousiasme : les journalistes, là-haut, figures ironiques, pressées dans une tribune, qui laissaient voir l'ennui professionnel des critiques à la représentation d'une pièce trop connue ; les huissiers, qui circulaient au fond de l'hémicycle de leur pas discret, avec leur air calme et correct de gardiens attentifs dans une maison

de fous. Le vieil huissier-chef regarda l'horloge, transmit à un collègue sa serviette bourrée de lettres :

— Prends le service, j'ai affaire à la questure.

Il dit cela du ton d'un homme qui rentre chez lui sous l'averse et passe son parapluie à un ami qui sort.

Bayonne affermissait sa conquête sur la totalité de l'auditoire par une revendication enflammée des fiertés nationales.

— L'Europe se couvre de soldats, régiments embusqués derrière les vieilles haines, les vieux préjugés, les vieilles ambitions, comme les survivants d'une épidémie derrière les tombeaux d'un cimetière où ils achèveraient de s'entre-détruire en se fusillant sur les morts de la veille. Partout un espoir de meurtre plane sur les villes laborieuses, paralysant l'essor pacifique du travail humain. Vous vous épuisez de sacrifices pour aligner une muraille de fer aussi large, aussi haute que celle de l'adversaire toujours attendu. Et vous laissez inutile l'incomparable armée des vraies forces françaises, l'immortelle armée d'invasion qui ne connut jamais ni arrêt ni retraite, ni débâcle ; l'armée des idées incarnées dans ce peuple et qui l'a toujours fait conquérant du monde par le droit divin du progrès. Ah ! ne comprenez-vous pas votre erreur ? Vous désarmez la France plus sûrement, plus dangereusement que si vous aviez licencié tous nos bataillons, le jour où vous retenez l'esprit français sur la route où il marche, sonnant le ralliement aux idées nou-

velles. N'a-t-il pas troiomphé sans même combattre à toutes les étapes du siècle, réparé les fautes et les folies de nos dynasties, déjoué les plans concertés des hommes d'État qui nous guettaient comme une proie, et qui chancelaient soudain, menacés, interdits, sentant trembler sous leurs pieds le sol où nos idées s'insinuaient pour dévorer et retourner contre eux leurs armées ? Permettez donc qu'il souffle encore, ce vent de la victoire qui ne coûte pas une goutte de sang, ce vent de la revanche certaine qui gonflera d'une joie longtemps désapprise les plis désolés de notre drapeau. Si nous étions persuadés, mes chers collègues, que le sacrifice de nos doctrines peut seul procurer cette résurrection de la France, nous n'hésiterions pas, je vous le jure, à dire à la raison et au progrès : Attendez, souffrez, laissez passer la France ! — Convaincus que le triomphe national est inséparable de celui de la raison et du progrès, je voudrais faire pénétrer notre foi dans vos cœurs ; vous n'hésiteriez pas davantage, vous non plus, à sacrifier ces lourds intérêts qui abattent le ressort populaire ; vous attacheriez les premiers l'idée sociale à la hampe frémissante du drapeau, s'il vous était prouvé qu'à ce prix ses fières couleurs se relèveraient une fois de plus sur la terre, emblème de réparation pour nous, de libération pour tous !

Ce fut un trépignement sur tous les bancs. Les plus sages, étreints à la gorge, s'abandonnaient au délire commun. M. Chasset de la Marne, le prési-

dent du centre gauche, entrait à cet instant dans la salle. Dès qu'il aperçut Bayonne à la tribune, il eut un sourire narquois.

— Quel air joue-t-il encore, ce flûtiste ?

Mais la phrase d'habitude, jetée à la cantonade, mourut aussitôt sur ses lèvres. Renseigné par un premier coup d'œil sur les physionomies, le vieux parlementaire comprit qu'il n'était pas au diapason : à la vue des gens de son groupe qui battaient des mains, M. Chasset de la Marne changea brusquement d'expression ; il s'arrêta au pied de la tribune, attentif et grave ; avec la docilité d'un mouton égaré qui rentre dans le mouvement du troupeau, il se mit à applaudir, d'un geste machinal, les derniers mots de la période qu'il n'avait pas entendue.

L'instinct de l'orateur avertit Bayonne qu'il était temps de conclure, l'assemblée lui ayant donné tout ce qu'elle pouvait rendre d'émotion et de soumission momentanée. Il tourna court sur une tirade claironnante, qui s'adressait plus spécialement aux passions de ses amis et les soulevait pour l'ovation finale. Il descendit de la tribune. Des bancs inférieurs de l'extrême gauche, les socialistes se précipitèrent au-devant de leur chef ; d'autres l'attendaient, debout sur les gradins supérieurs : toutes les mains cherchaient les siennes et recommençaient, après l'étreinte, à scander derrière lui la triple salve d'applaudissements ; les visages ironiques et provoquants défiaient les gros bataillons du

centre. Ceux-ci gardaient un silence gêné ; le sortilège dissipé, la Chambre se reprenait. Les députés dégringolèrent entre les travées, essaimèrent en masse, se répandirent dans les couloirs. Redevenus loquaces et bruyants, ils déambulaient en allumant les cigarettes à travers les vestibules, le salon des Conférences, la buvette. Des groupes bourdonnants, où étaient confondus les gens de tout parti, se formaient, se dispersaient, se reformaient autour des couples d'interlocuteurs qui discutaient avec animation le discours de Bayonne.

— Très bon, aujourd'hui, Bayonne !

— Peuh ! toujours la même chanson, mieux chantée cette fois.

— Il a pourtant dit quelques vérités incontestables !

C'était un opportuniste conservateur qui appuyait énergiquement sur cette affirmation.

— Oui, reprenait un radical, mais on pourrait lui répondre que...

Et chacun de développer les arguments avec lesquels il se serait fait fort de répondre à l'orateur socialiste. Ses plus verbeux contradicteurs étaient ceux qui ne parlaient jamais à la tribune; ceux aussi qui venaient de se surprendre à l'applaudir et en gardaient un remords, un besoin de réagir contre la surprise du magicien. On eût dit les ébats d'une ménagerie, quand, après la sortie du dompteur qui les tenait couchés sous sa cravache, les fauves gambadent dans la cage et mordent les barreaux.

Ces discussions théoriques sur la harangue de Bayonne ressemblaient d'ailleurs aux controverses des spectateurs, durant un entr'acte du théâtre, sur la pièce de Dumas ou d'Augier qui les a fait penser un moment. On venait d'entendre un exercice littéraire, passionant par les idées qu'il suscitait, mais abstrait des réalités quotidiennes ; nul ne songeait à établir un rapport entre ce jeu de pur esprit et les exigences pratiques, positives, de la vie sociale et politique. Le vote en témoignait, ce vote que rendaient au même instant pour leurs collègues absents les gardiens des boîtes, et qui écartait à une énorme majorité l'ordre du jour de l'orateur acclamé. On avait applaudi l'artiste, on votait pour le ministère : c'étaient deux ordres d'idées entièrement séparés.

— Bah ! un joli discours de plus, et qui ne changera rien au train nécessaire du monde !

Cette acclamation de Pourjard'hieu, l'ancien ministre, l'ami de Gambetta, résumait bien le sentiment commun.

— Ne vous y fiez pas trop, interrompit Asserme ; goutte à goutte, le vitriol socialiste ronge notre bloc de granit républicain.

Aristide Asserme, « le député bien parisien de la Nouvelle », suivant la formule consacrée des journaux où il écrivait, « le Canaque », comme l'appelaient *la Libre Parole* et *l'Autorité*, avait la spécialité de représenter l'esprit français au Parlement. Il y représentait par surcroît la Nouvelle-Calédonie,

depuis qu'un concurrent richissime l'avait évincé de sa circonscription des Alpes-Orientales. Créole de Bourbon, venu tout jeune à Paris pour y publier des vers sous le patronage de son compatriote Leconte de Lisle, il s'était fait ramasser un soir par Gambetta dans une loge d'actrice où le tribun portait ses hommages. Aristide s'accrocha à la redingote flottante du grand homme, l'amusa par son bagout, reçut de lui l'investiture d'un fief électoral dans les Alpes. Dépouillé de son canonicat, il obtint d'un ministère ami le siége de Nouméa, nouvellement créé. Le député n'avait fait qu'une courte visite à l'île lointaine, sur un vaisseau de État qui l'y amena en conquérant. Ses électeurs, quelques fonctionnaires et quelques colons, le renommaient fidèlement depuis cette époque ; les méchantes langues prétendaient qu'on allongeait la liste électorale avec des forçats libérés et des Canaques recrutés par le bâtonniste, comme dans l'Inde.

— Des électeurs littéralement électrisés, — disait Asserme, car il les mettait en mouvement par un coup du câble officiel, — et vraiment libéraux puisqu'ils ne demandent qu'une chose, la liberté.

Sceptique et jouisseur, très avisé, sous ses airs de bouffon, rompu aux intrigues des couloirs où il promenait depuis quinze ans sa calvitie précoce, sa jolie barbe crespelée et sa faconde aimable, populaire dans le salon de la Paix parmi ses confrères du journalisme, le créole retombait toujours sur ses pieds après les aventures fâcheuses où l'entraînaient

de perpétuels besoins d'argent. Compromis dans le Panama, dans toutes les affaires suspectes, il passait chaque fois à travers les mailles du filet de la justice, reparaissait souriant et acquitté. Nul ne tenait rigueur à cet enfant gâté du Parlement, radical d'étiquette, ministériel quand le cabinet avait besoin d'un renfort, et qui évoluait savamment dans l'orbite du pouvoir, assez loin pour se faire payer ses services, assez près pour les offrir au bon moment.

Asserme devait ses succès à une imagination baroque et fertile. Au temps où il représentait les Alpes-Orientales, il avait un préfet peu maniable. Le cabinet d'alors hésitait à faire sauter cet administrateur. Une idée vint au député. Il alla chez un marchand de couronnes funéraires, il choisit un bel article, jais noir, avec l'inscription : *Souvenirs et regrets*, il fit emballer, adresser franco, sans nom d'expéditeur, à M. le Préfet des Alpes-Orientales. Le lendemain, même envoi d'un autre magasin ; et ainsi de suite chaque jour, pendant trois semaines, tous les marchands de couronnes parisiens y passèrent. Au troisième arrivage, les employés de la préfecture jasèrent : les fonctionnaires et les journalistes du chef-lieu s'arrangèrent vite pour avoir affaire dans les bureaux, précisément à l'heure où l'on déballait chaque matin le fatal colis. Au bout de huit jours la ville était en liesse : pas d'autres conversations dans les cafés, les deux feuilles locales exultaient, le préfet n'osait plus se montrer sur le Mail. A la quinzième couronne, il était démonté. La plai-

santerie avait coûté vingt-cinq louis à Aristide, mais son homme dut demander lui-même un changement.

Le « spirituel député de la Nouvelle » entretenait sa réputation par les discours amusants où il réclamait un peu de la manne budgétaire pour son île, « pour ce paradis austral où nous ne savons employer que nos damnés, où nous pourrions tous finir un jour, mes chers collègues, si la fortune inique faisait de nous des vaincus de la liberté. »

Tel était l'homme qui glosait le discours de Bayonne.

— Eh ! oui, continuait-il, ils ont fêlé le bloc :

> Toujours intact aux yeux du monde
> Il sent croître et pleurer tout bas
> Sa fêlure fine et profonde...

— Mon Dieu ! je sais bien, on peut encore boucher la lézarde en y pilant du curé. Mais, si cet ingrédient venait à nous manquer, elle apparaîtrait aux yeux du monde, inquiétante. Bayonne vous force à l'écouter, à l'applaudir ; il vous apprivoise à quelques-unes de ses idées ; son socialisme et, qui pis est, sa personnalité parlementaire deviennent peu à peu tolérables, possibles, *combinables*, passez-moi le mot, avec d'autres éléments, en un lendemain de crise. Se rendre possible, tout est là en politique. Un beau jour, on se réveille étonné : le loup-garou avec lequel on effrayait les enfants fleure le maroquin, tout comme un autre. — Demandez plutôt à

Pélussin, qui mijote là-bas une affaire avec le gouverneur du Comptoir Général des colonies. Il fut de la Commune, jusqu'au bout, il a fait tuer du Versaillais, c'est sûr ; nous nous servions même de ce prétexte, dans le temps, quand nous l'utilisions en cachette, pour ne pas lui payer les excellents articles qu'il faisait dans nos journaux contre l'ordre moral. Le voilà aujourd'hui sous-secrétaire d'État ; et il me marchande, parce qu'il me trouve trop avancé, une misérable subvention aux phares que je lui demande pour ma pauvre île, afin que mes bons forçats ne gagnent pas le large plus souvent qu'à leur tour ; il me répond, le cynique : « Ne faites pas aux autres ce que vous n'eussiez pas voulu qu'on vous fît ; comment me serais-je évadé, moi, si l'on avait vu clair à la Nouvelle !... » — Qui sait si Bayonne ne nous chantera pas un jour la même antienne ? Mes bons amis, prenez garde à ce mélodieux stercoraire.

Tandis qu'Aristide expliquait à quelques collègues mal informés la légitimité de cette épithète, on cherchait vainement dans les couloirs l'homme à qui il la décernait. Bayonne s'était promptement arraché aux étreintes de ses amis ; sorti de l'amphithéâtre par une des portes discrètes ménagées à mi-hauteur du pourtour, au sommet des gradins, il avait franchi précipitamment les marches qui débouchent dans le corridor de ronde, au pied des escaliers par où s'écoulait le public des tribunes réservées. Arrêté là, il entendait son nom bruire dans toutes les conversations. Elles cessaient quand

on l'apercevait, chacun ralentissait le pas pour attarder sur l'orateur des regards curieux, admiratifs. Bayonne paraissait indifférent à ces caresses de la gloire ; il attendait, les yeux fixés sur le haut de l'escalier. Soudain, il s'élança à la rencontre d'une jeune femme qui descendait, la dernière, de la tribune du président.

Finement moulée dans la souple jupe beige, sous la casaque de loutre où frissonnaient des lueurs errantes, elle descendait les degrés d'un pas lent, ce pas de statue en mouvement où la grâce harmonieuse de certaines femmes met une musique, faite des rythmes concordants de la gorge, des hanches, des genoux. Elle était de celles qu'à cette musique on entend venir, semble-t-il, en même temps qu'on les voit. La ligne sombre de sa beauté, accusée par le costume aux teintes sévères, s'égayait de deux points lumineux : une touffe de roses pourpre piquée au corsage, une torsade d'un blond fauve qui débordait la petite capote noire et moirait d'or le collet de loutre. Sous la voilette, dans le visage arrondi, presque trop rond, aux traits fins entre des joues pleines, les yeux brillaient de la légère fièvre emportée de cette séance. Ils arrêtèrent sur Bayonne un regard fier et distant, qui appelait de très haut, avec condescendance ; il semblait que ce regard ramassât cet homme à terre et l'élevât jusqu'au visage qui lui souriait gravement. Le député s'approcha ; sa voix, impérative et mordante à la tribune, se fit suppliante, trembla de cette même

chaleur de passion contenue qui avait ému la Chambre.

— Êtes-vous contente ?

— Oui, dit la jeune femme, avec une légère cantilène d'accent étranger ; — oui, puisqu'*ils* seront contents.

— Qui, *ils ?*

— Vous le demandez ? Ceux pour qui nons travaillons ; ceux dont la peine fait votre force, ceux pour qui et en qui je vous...

Elle n'acheva pas. Une flamme qui passa dans ses yeux dit le mot qu'elle avait retenu.

— Et pourtant, reprit Bayonne, vos lèvres viennent de me refuser la parole qui me payerait de tout. Dites qu'elle ressortira de ces lèvres, ce soir, chez la baronne.

— Venez, et vous verrez.

— Vous y serez de bonne heure ?

— J'y dîne. Et vous ?

— Le temps de jeter un coup d'œil sur mes épreuves, et j'y cours. Vous serez dans la rotonde des palmiers, n'est-ce pas, sous le grand Ruysdaël où il y a des blés de soleil, comme vos cheveux ? Vous ne regarderez personne autre, Daria ? Gardez-moi d'ici là toute votre âme, que je la prenne toute dans votre premier regard, ce soir.

En échangeant ces quelques mots, ils étaient arrivés à l'extrémité du corridor, dans le vestibule où dévalait le public des galeries supérieures.

— Adieu, dit en souriant la jeune femme. Voyez

comme tout le monde vous regarde, vous ! C'est intimidant, je me sauve.

Elle s'éloigna par le trottoir de la petite cour, vers la grille ouverte sur le quai. Immobile sur le seuil, Bayonne suivait des yeux la svelte casaque de loutre qui serpentait entre les gardiens de la paix et les camelots. Du flot d'allants et venants répandus sur le perron central, à côté de lui, des appels, des saluts familiers arrivaient par bordées.

— Voilà le triomphateur ! Bravo, Bayonne! Superbe ! Incomparable !

Il ne semblait pas entendre. Plus rien du Parlement, de ses fièvres et de son absorption tyrannique, n'existait à cette minute pour celui qu'Aristide venait d'appeler « le mélodieux stercoraire ».

Ce mot nécessite quelques explications.

CHAPITRE II

AU FUMIER DE JOB

Sur les terrains qui portent aujourd'hui les élégants hôtels de la plaine Monceau, les vieux Parisiens ont vu des enclos de plate-bande maraîchères, des vacheries, des étables attenantes à de sordides cahutes, tout un quartier mi-urbain, mi-rural, où les travaux des champs se mêlaient aux industries de la ville. La noble et paisible culture de la terre venait mourir là, déjà défigurée et empoisonnée par l'haleine de Paris, comme meurent sur un fond de tourbières les dernières lames du large, à la limite indécise où la grande mer se change en un petit marais, stagnant, chargé d'impuretés. Quelques maisons de pierre ou de brique alternaient avec des masures de bois à un seul étage, dissimulées derrière les murs de clôture. Ces logis donnaient sur des jardinets, sur des cours où vaguaient les poules et les veaux ; ils abritaient une population chétive : nourrisseurs, fruitiers, laitiers, éleveurs de volaille, petits commissionnaires en denrées.

Le plus misérable de ces établissements était sans conteste celui du père Bayonne. Il occupait

une cour irrégulière de quelques mètres carrés enclavée entre un chantier de bois et la haute muraille latérale d'une distillerie, au point où la rue d'Héliopolis débouche actuellement dans la rue Guillaume-Tell. Au fond de cette cour, dans l'angle de gauche, une cage de vieilles planches, coiffée d'un toit en auvent, faisait saillie sur un rez-de-chaussée, où elle s'appuyait par quatre étançons. Une cloison divisait la cage en deux chambres ; de l'unique pièce du rez-de-chaussée, qui formait une assez vaste cuisine, on accédait à ce galetas par une échelle de meunier. Dans l'angle opposé de la cour, une autre cabane de lattes, aménagée en étable, hébergeait deux vaches et un cheval. Une étrange muraille, maçonnée avec des matériaux de toute provenance, fragments de pierres meulières, tessons de poteries, tuiles et ardoises noyées dans le mortier, montait assez haut pour dérober aux passants la vue de la maison ratatinée et de l'étable; cette fortification, en alignement sur une ruelle, était percée d'une espèce de porte charretiè e qui donnait un lointain air de ferme à la « propriété ». Sur le linteau de la porte, un cadre de bois formant enseigne se balançait au vent. La peinture, quoique d'un goût romantique, ne devait évidemment rien au pinceau d'Eugène Delacroix : on y distinguait vaguement un vieillard respectable, nu et barbu, couché sur un monceau de choses indéfinissables, devisant avec trois personnages en costumes bibliques. Au-dessous de ce groupe, un

calligraphe inexpérimenté avait tracé, en gros caractères rouges, ces mots :

AU FUMIÉ DE JOB

L'enseigne parlante était expliquée aux passants de la ruelle par le large tas de fumier qu'ils apercevaient dans la cour, à travers les vantaux déjetés de la porte charretière.

Là s'approvisionnèrent d'engrais, pendant plus de quarante ans, les petits maraîchers de la plaine Monceau et des alentours. Le fondateur de cette industrie, le père Bayonne, était arrivé en France à la suite des alliés, en 1814. Nous disons « arrivé » pour nous conformer à la tradition du quartier ; mais le mot n'est pas exact, appliqué à un émigré qui rentrait sur le sol où il avait connu des jours plus prospères. Descendant de Siméon Lévy, l'un de ces marranes espagnols qui vinrent de Tolède à Bayonne après l'édit de tolérance d'Henri II, vers l'an 1550, Rodrigues Lévy, dit Bayonne, était frère cadet d'Abel, le munitionnaire des armées de la République et de l'Empire. Associé à son aîné dans les opérations de courtage sur les blés, quand la Révolution éclata, Rodrigues fut victime des guerres qui ouvraient à Abel Bayonne une source de profits. Tandis que celui-ci accompagnait en Suisse le commissaire Rapinat et imitait cet illustre modèle en prélevant une grosse dîme sur les dépouilles des Bernois, la course maritime paralysait les affaires

où Rodrigues s'obstinait, à Bordeaux d'abord, puis à Marseille. Le blocus continental ayant complètement arrêté les transactions avec l'Angleterre, le courtier s'embarqua pour Odessa. Il y végéta misérablement, jusqu'au jour où le reflux de l'Europe nous ramena cette épave avec tant d'autres. En voyant partir la sotnia de Cosaques à laquelle il fournissait de l'eau-de-vie, Rodrigues Bayonne avait chargé sur sa petite charrette de cantinier la jeune femme qu'il venait d'épouser, Séphora Minskaïa, et son enfant nouveau-né. Roulée par le torrent des convoyeurs russes jusqu'à Paris, la pauvre famille s'était échouée dans la masure abandonnée de la plaine Monceau. On radouba la cage avariée ; une palissade d'abord, et ensuite la muraille composite élevée par les mains du nouvel occupant, assurèrent aux Bayonne la possession du terrain vague attenant à la maison. L'étable y surgit, deux vaches y rejoignirent le petit cheval qui avait traîné les nomades d'Odessa à Paris. Un jardinier voisin s'étant proposé pour acheter chaque semaine au nourrisseur la litière de ces animaux, Bayonne comprit qu'il y avait une lacune dans la vie industrielle du quartier.

Il fit cette découverte sur la fin de la Restauration, déjà trop vieux et trop recru de misère pour en tirer tout le parti qu'elle eût offert à un inventeur plus actif. Néanmoins, on vit dès lors le père Bayonne sortir chaque jour, à l'aube, avec la charrette remisée depuis l'exode de Russie ; il la rame-

nait le soir, emplie des fumiers et des détritus ramassés sur les routes ou achetés à bas prix dans la banlieue pour être revendus aux maraîchers du voisinage. Ceux-ci prirent l'habitude de se fournir au tas qui se reformait tous les matins dans la cour du père Bayonne. Prévenant et ponctuel en affaires, il s'attachait les clients, il les apitoyait sur ses longues tribulations. Le « vieux Cosaque », comme l'appelaient les bonnes femmes, bénéficiait de l'inclination naturelle aux citadins pour les types originaux de leur quartier. Les enfants s'amusaient de sa lévite jaune fourrée de renard et du haut bonnet de même poil d'où s'échappaient des tire-bouchons de boucles blanches ; ils faisaient cercle pour entendre conter au père Bayonne les histoires de Bautzen et de Lutzen, ils regardaient avec respect le maigre roussin qui avait trotté sous le feu du canon. — « C'est un homme au-dessus de son état », disaient les fruitières. État peu relevé ; mais le père Bayonne avait frappé un coup habile sur les imaginations en tirant de la sienne l'enseigne peinte au-dessus de sa porte. L'évocation de Job ennoblissait la marchandise amoncelée dans la cour, un rapprochement involontaire se faisait dans les esprits entre le malheureux patriarche et ce petit vieillard biblique, si éprouvé, si digne devant son tas de paille pourrie : on en concevait de la considération pour le revendeur d'engrais.

Quand il mourut, en 1840, rien ne changea au train de vie accoutumé. Ferdinand Bayonne rem-

plaça le père dans la petite charrette, son berceau ambulant de 1814. La clientèle lui resta fidèle ; sous la direction de sa mère Séphora, il continua d'administrer le tas renouvelé chaque jour par ce travail de fourmi. Ferdinand n'avait qu'un génie régulier, dépourvu de ressort et d'invention. Un quart de siècle passa sur sa tête ; il devint à son tour le père Bayonne. A deux pas du Paris bouleversé par M. Haussmann, cour et masure gardaient leur physionomie de la Restauration, leur air de misère vieillotte, leurs pratiques commerciales sans horizon. La première femme du second Bayonne, Anna Lion-Meyer, ne lui donna pas cette impulsion conjugale qui réveille parfois une industrie sommeillante : créature malingre et d'échine ployée sous la malechance, Anna traîna son étisie dans le galetas sans y laisser d'enfants. La secousse excitatrice allait venir au *Fumier de Job* de la deuxième femme du patron, Rachel Heymann, des Heymann de Mayence.

Cette personne de tête doit être considérée comme la véritable créatrice de la grande maison d'engrais chimiques Bayonne et Cie. Ferdinand convola sur le tard, en 1862. A peine installée dans le fief des Bayonne, et nonobstant l'arrivée rapide de deux marmots, Elzéar et Nathalie, Rachel y manifesta un puissant esprit d'innovation et de métamorphose. Le nombre des vaches s'accrut dans l'étable agrandie ; les marchés passés avec quelques usines qui donnaient des déchets industriels firent affluer dans

la cour des charretées de détritus bizarres, soumis aussitôt à de savants triages, classés en catégories tarifiées selon de nouvelles échelles de prix. Ce n'était pourtant là qu'un prélude aux grands projets que méditait Rachel. A défaut d'une instruction absente, un sûr instinct commercial lui fit deviner l'importance de la révolution agricole qui s'accomplissait à ce moment, l'avenir des nouvelles méthodes qui saturaient la terre d'engrais exotiques ou artificiels. Chacun rêve à hauteur de son horizon : devant la litière de ses vaches, Rachel rêvait aux gisements de guano du Pérou. Elle s'assura le concours d'un jeune chimiste polonais, qui mourait de faim dans une mansarde de la rue d'Héliopolis ; il lui prêta sa science en échange d'un morceau de pain. Le même instinct infaillible révéla à Mme Bayonne l'expansion imminente de Paris sur la plaine Monceau, et la plus-value prochaine des terrains environnants. Elle acquit alors, par de bons contrats, les meilleurs lots de ces terrains, qui valaient de vingt à trente sous le mètre, qui atteignirent, cinq ou six ans plus tard, lorsqu'elle les revendit, cinquante, soixante francs et plus. — Avait-elle trouvé quelques épargnes de son beau-père dans l'armoire du galetas ? Sut-elle intéresser à son entreprise un bailleur de fonds ? On le présuma, quand on lui vit entre les mains du papier de la maison Nathan et Salcedo, inféodée aux Bayonne de la branche aînée et fortunée.

Cette branche est assez connue pour qu'il suffise

d'en rappeler ici l'existence. Abel Bayonne, le munitionnaire des armées du Directoire, le bras droit du fameux Rapinat, avait laissé deux enfants : une fille, Élisabeth, mariée en 1826 à Luis Salcedo, l'un des fondateurs de la puissante maison de banque Nathan et Salcedo ; un fils, l'éminent philologue David Bayonne, entré en 1830 dans l'Université, signalé de bonne heure aux orientalistes par ses travaux sur la grammaire comparée des langues sémitiques, appelé en 1872 à l'Académie des Inscriptions, qui le nomma secrétaire perpétuel peu de temps avant de le perdre. La femme de David, Eudoxie Müller, des Müller de Colmar, les riches manufacturiers, lui donna trois fils. Alphonse, né en 1848, et qui dut son prénom à l'enthousiasme du savant pour M. de Lamartine, a suivi la carrière paternelle : proviseur au lycée de Montauban, sa compétence dans les questions d'enseignement l'a désigné pour une inspection générale. Louis-Napoléon, venu au monde quelques mois après le Prince impérial et ainsi nommé en témoignage de l'attachement de sa famille à la dynastie régnante, a été placé par la protection de sa tante Élisabeth dans la banque Nathan et Salcedo ; d'employé, il y est devenu rapidement associé, avec la signature. Joseph, le dernier né des trois frères, mérita tout jeune la confiance de Gambetta ; préfet de la Basse-Gironde, il compte parmi nos administrateurs les plus appréciés.

Ces hommes considérables auraient toujours

ignoré leurs humbles cousins du *Fumier de Job*, si l'on eût écouté la vieille Séphora ; aux heures les plus critiques, la veuve de Rodrigues s'était refusée à toute sollicitation, à toute tentative de rapprochement avec les fils et les petits-fils de son beau-frère Abel, moitié par timidité de parente pauvre et par crainte des rebuffades, moitié par aversion pour ces renégats, ces marranes, comme elle les appelait, oublieux de la foi des ancêtres. Grâce à l'indifférence du philologue David, Eudoxie Müller avait élevé ses fils dans les idées et les pratiques de son milieu luthérien de Colmar ; on les disait protestants, ils l'étaient peut-être ou l'avaient été; l'inspecteur et le préfet se laissaient volontiers classer dans cette confession. — Rachel, personne positive et dépourvue de préjugés, passa-t-elle outre aux scrupules de la mère Séphora ? En ce cas, les acquisitions de terrains semblaient prouver qu'une Bayonne, même indigente et inconnue, ne frappait pas en vain à la porte de la maison Nathan et Salcedo.

La crue d'un fleuve ravage ou emporte les terres sans consistance ; elle fertilise les parties solides qui ont résisté. Ainsi fait la crue d'une grande cité. Quand Paris descendit sur la plaine Monceau, avec ses rues régulières et ses constructions cossues, la Ville refoula hors barrières le menu fretin des nourrisseurs, maraîchers, étalagistes. Quelques industries plus vivaces tinrent bon en se transformant. Le *Fumier de Job* fut de celles-là. Un beau jour, au lendemain de la guerre, les échafaudages des

maçons se dressèrent dans la cour du père Bayonne. L'année suivante, sur l'emplacement qu'avait si longtemps occupé le désordre pittoresque et sordide de la cour, de la masure, de l'étable, une grande maison froide, décente, s'élevait dans l'alignement de ses riches voisines. Une de ces maisons au visage muet, aux yeux ternes, dont la physionomie discrète tient de la banque et du couvent ; on devine des bureaux dans leurs entrailles, derrière les fenêtres grillées du rez-de-chaussée, un luxe bourgeois derrière les tentures rigides du premier étage, un cerveau exact et minutieux au sommet, derrière les rideaux blancs des chambres d'habitation. Cette maison avait une annexe suburbaine à Levallois-Perret, vaste cour entourée de hangars et de magasins, où des camions chargeaient les guanos, les phosphates, les nitrates. Mais dans les bureaux proprets de la rue d'Héliopolis, rien ne décelait la nature des opéraitons traitées par ces employés corrects, qui recevaient les clients et tenaient les écritures sous le regard sévère de la patronne ; — une administration quelconque, eût dit le passant inattentif à la plaque de marbre noir encastrée dans un des montants de la porte.

Cette plaque avait suscité des scènes orageuses dans la famille Bayonne. La vieille Séphora et son fils Ferdinand gardaient un attachement superstitieux à la vénérable enseigne qui mettait leur commerce sous la protection du patriarche. Rachel leur avait fait comprendre à grand'peine que cette ima-

gerie ne convenait plus. On s'était arrêté à une transaction. Au sommet de la plaque de marbre, une ligne en lettres gothiques, peu lisibles, conservait la raison sociale chère aux vieilles gens :

AU FUMIER DE JOB

Sous cet en-tête accordé à la fantaisie, des romaines dorées, sérieuses et pratiques, disaient :

MAISON D'ENGRAIS CHIMIQUES BAYONNE ET Cie
Guanos, Phosphates, Nitrates,
Kaïnite moulue, Scories de déphosphoration.
Commission pour la Province et pour tous Pays.

Ainsi, obéissant à la loi commune qui régit toutes les transformations de notre temps, le tas de paille et de bouse du père Bayonne, naturel, naïf, pauvre, étalé cyniquement et honnêtement au plein jour, s'était métamorphosé en produits similaires, artificiels et concentrés, puissants et riches, reculés loin des regards, masqués derrière une façade austère et sous des mots savants, représentés par des chèques et des traites ; reconnaissables néanmoins, pour qui cherche le permanent sous les apparences changeantes ; plus fétides, d'ailleurs, et d'une pestilence plus subtile que le bon vieux tas qui fumait au soleil, égayait les yeux qu'il choquait, dispensait la santé aux enfants grandis dans ses émanations salubres.

On pardonnera ces détails rétrospectifs, utiles

peut-être pour éclairer les antécédents héréditaires d'un de ces enfants, et justifiés par le rôle brillant qu'il joua un moment dans notre pays. Né en 1864, un an avant sa sœur Nathalie, le petit Elzéar avait connu l'ancien *Fumier de Job*. Ses plus lointains souvenirs lui remontraient les maigres vaches au poil roux dans la cour pentueuse, les retours de son père, le soir, sur la charrette aux essieux criards, la haute meule de paille souillée autour de laquelle les deux marmots jouaient à cache-cache et glanaient les fleurettes hâtives qu'ils portaient à la grand'maman Séphora. La vieille aïeule avait été la première éducatrice du bambin. Restée fidèle aux observances minutieuses de sa communauté lithuanienne, elle lui en expliquait le sens ; dès qu'Elzéar put épeler ses lettres, elle lui apprit à lire dans la Bible.

L'imagination ardente de l'enfant s'éveilla sur le Livre qui racontait le prodigieux roman de sa race. Du seuil de la masure où il dévorait les pages relues cent fois, il voyait, derrière la meule d'immondices qui fermait son horizon, se lever l'armée des puissants et des forts, misérables d'abord, puis maîtres du monde, dans tous les empires, dans tous les siècles : l'esclave Joseph, devenu le vizir du Pharaon et le dispensateur des richesses de l'Égypte ; le berger Moïse, conduisant son peuple dans la Terre Promise ; le pieux Daniel, prince des satrapes de Darius ; le mendiant Mardochée, enrichi des dépouilles d'Aman et comblé d'honneurs par Assuérus

Les récits merveilleux se succédaient, confirmant la promesse divine, illustrant la parole du Livre qui consolait de tous les exodes : « Les fils d'Israël crûrent, et ils se multiplièrent comme les grains qui germent ; ils devinrent très forts et emplirent la terre... Plus on les opprimait, plus ils se multipliaient. »

Séphora achevait les enseignements du Livre ; à la veillée, tout en brûlant les herbes amères comme il est prescrit par le rituel, elle racontait à son petit-fils l'histoire des élus dans les temps douloureux, elle montrait la continuation de la promesse jusqu'à nos jours. Fille d'un pauvre et savant talmudiste de Minsk, elle avait entendu toute jeune les entretiens des hassidim dans la maison paternelle, elle y avait recueilli les leçons du fameux Nachman Krochmal, le hakkam de Tarnopol, qui venait faire aux frères de Minsk l'aumône de son vaste savoir. De quelles oreilles avides les enfants écoutaient l'aïeule, quand elle disait les prodiges accomplis par tant d'hommes mémorables !

C'était David Reubeni, le mystérieux envoyé des tribus d'Orient, frère et ambassadeur du Sultan juif d'Arabie, accueilli avec des honneurs princiers par le pape Clément VII, le roi de Portugal, l'empereur d'Autriche, parcourant l'Europe sur son destrier blanc, entraînant sous sa bannière de soie brodée les misérables qu'il venait délivrer, semant l'or à pleines mains sur le peuple qui l'acclamait, dans Rome et dans Lisbonne. C'était le beau Salo-

mon Molcho, le prophète dont les prédictions vérifiées intimidaient les rois et les papes, dont l'éloquence transportait les foules accourues pour l'entendre, de Cadix à Constantinople ; invulnérable, protégés d'en haut, il passait comme les jeunes gens de Babylone à travers les flammes ; le lendemain du jour où le Saint-Office l'avait fait brûler publiquement, on le rencontra dans les salles du Vatican, aux côtés du pape Clément, qui lui avait substitué secrètement une autre victime ; la seconde fois qu'il fut conduit au bûcher, dans Mantoue, on avait dû le bâillonner, tant on craignait l'effet magique de sa parole sur la foule ; et cette fois encore il avait vaincu le feu, assuraient les fidèles qui le virent plus tard près de sa fiancée, à Saphed en Palestine. Séphorar rappelait encore la haute fortune de Joseph Nassi, duc de Naxos, favori du sultan Soliman, l'égal des vizirs en pouvoir et en richesse, qui avait rebâti de ses deniers Tibériade de Galilée. Elle proposait en exemple Baruch Spinoza, le glorieux page auquel les infidèles eux-mêmes dressaient des statues. Elle disait enfin le plus prodigieux de tous, Sabbataï Cevi, le Messie proclamé à Smyrne au son des trompettes, l'inspiré qui faisait délirer d'enthousiasme tous les dispersés du peuple élu ; au bruit lointain de ce nom, le vénérable Manoël Texeira dansait de joie dans la synagogue d'Amsterdam en serrant sur son cœur le rouleau de la Loi ; des caravanes se formaient à Londres, à Hambourg, à Avignon, pour suivre à Jérusalem

le nouveau roi qu'on allait y sacrer : Sabbataï l'oint du Seigneur, qui refusa de connaître la femme et répudia ses épouses jusqu'au jour où une vision lui révéla, au Caire, l'apparition en Pologne de sa fiancée prédestinée, l'orpheline inconnue trouvée en chemise dans un cimetière, l'enchanteresse Sarah dont les poètes d'Égypte célébrèrent la beauté ; Sabbataï, si puissant à Symrne et dans Alep que des millions de piastres lui arrivaient en offrande, au château des Dardanelles où la jalousie du Khalife l'avait enfermé, où il tenait une cour princière, entouré de ses partisans, révéré par les disciples qui continuèrent de prier en son nom, longtemps après sa mort, dans toutes les communautés d'Europe et d'Asie.

Le petit Elzéar s'absorbait dans ces histoires attrayantes. Elles avaient pour lui le prix d'un trésor intime, personnel, bien préférable à l'histoire vulgaire qu'on enseignait dans l'école du quartier, avec les héros de tout le monde, Charlemagne, Bayard, Turenne, Napoléon. Elles continuaient, dans une sphère supérieure à celle des grands hommes scolaires, la tradition auguste des personnages bibliques. Ces royaumes étrangers, ce fabuleux Orient, qui n'étaient pour ses voisins de classe que d'obscures expressions géographiques, Elzéar les sentait siens, au même titre que l'enclos de la plaine Monceau ; fils d'une famille universelle, citoyen du monde où son imagination volait d'un mouvement aisé, il en concevait un secret orgueil,

et quelque mépris pour ces gamins attachés au pavé de la rue, astreints à un pénible effort d'attention lorsqu'il leur fallait suivre la leçon de l'institeur en Afrique ou en Asie. L'enfant grandissait dans ce rêve d'une élection miraculeuse, toujours possible, toujours renouvelée ; il sentait confusément en lui toutes les âmes de ceux qui sont sortis de la cuisse de Jacob ; dans l'attente vague et magnifique qui berçait sa sensibilité, il bandait sa volonté naissante pour toutes les ambitions.

A l'école primaire du quartier, où sa mère l'envoya de bonne heure, l'élève Bayonne distança facilement ses camarades. Boursier au lycée Louis-le-Grand, — la bourse était due sans doute à quelque sollicitation discrète de Rachel auprès du vieux cousin David, le dignitaire de l'Université, membre de l'Institut, — Elzéar y retrouva les mêmes succès. Son entrée dans cet établissement coïncida avec la transformation du *Fumier de Job.* Une vie nouvelle commençait pour l'écolier avec les études et les fréquentations plus relevées du lycée Louis-le-Grand, avec l'installation aisée et décente dans la maison bourgeoise. La mort de la grand'mère Séphora brisa le dernier anneau de la chaîne qui le rattachait à son passé de misère et de rêves. La meule et la soupente des jeux enfantins, le monde merveilleux de la Bible et des récits de l'aïeule, toute cette formation première descendit lentement dans les profondeurs du souvenir ; mais

le jeune esprit en gardait une empreinte indélébile : à son insu, il continua de recevoir son principe d'action des choses dont il ne vivait plus.

Qui l'eût reconnu, le petit vagabond de la cour du père Bayonne, dans ce rhétoricien brillant, ouvert à toutes les idées, épris des littératures à la mode, promenant déjà sur Paris ce regard d'âpre conquête qu'ils ont de si bonne heure aujourd'hui ? Le collégien philosophe, frotté de positivisme, vite imprégné de l'incrédulité ambiante, eût plaisanté de bien haut ceux qui lui auraient rappelé les prescriptions de la Thora. Ces vieilleries méritaient le même sourire indulgent que le catéchisme oublie des camarades. Nulle différence entre eux et lui, esprits également émancipés, également modernes. S'il rouvrait parfois la Bible massive où il avait appris à lire, c'était pour y vérifier les explications fournies par l'exigèse contemporaine, les interprétations ingénieuses rencontrées dans un volume de Renan. Pure satisfaction de curiosité intellectuelle, croyait-il ; cependant, le livre fermé, il se surprenait à songer aux fortunes inopinées de l'ânier Saül, du berger David. Mythes ou réalités, ces hommes subtils et volontaires, qui avaient conquis pouvoir et richesse, lui apparaissaient comme d'excellents maîtres de conduite ; leur séduction rajeunissait, aussi proche, aussi tentante pour lui que celle du lieutenant Bonaparte, l'idole et le modèle de ses camarades à l'âge heureux où chacun se dit : Il faut être Napoléon.

Dès qu'Elzéar eut obtenu son diplôme de bachelier, Rachel le mit en apprentissage dans les bureaux de la rue d'Héliopolis, avec promesse de l'associer prochainement à la direction de la maison. Après quelques mois de cette épreuve, le jeune homme ne put surmonter son dégoût pour un emploi de ses facultés trop inférieur à ce qu'il attendait de lui-même et de la vie. Tous ses rêves s'insurgeaient contre la médiocrité de cet horizon commercial, contre la nature même de l'industrie paternelle, qui lui avait déjà valu au collège les allusions humiliantes des camarades informés. Il déclara à sa mère qu'il se sentait invinciblement sollicité vers une carrière libérale ; il apandonnerait de grand cœur au mari qu'on cherchait alors pour sa sœur Nathalie les fructueuses perspectives ouvertes par la prospérité croissante du *Fumier de Job*. Rachel le fouilla dans les yeux, de son clair regard de femme pratique, et dit simplement :

— Es-tu sûr de ta volonté, quoi que tu entreprennes ?

— Je suis sûr de l'irrésolution des autres. J'y ai regardé : ils ne tiennent jamais le coup qu'on leur propose hardiment.

Satisfaite d'une réponse où elle reconnaissait le fils de ses entrailles, la veuve Bayonne lui assigna une pension honorable et le laissa s'envoler vers l'École de Droit.

III

L'ASCENSION D'ELZÉAR

Il étudia la législation, l'économie politique, l'histoire. Assidu aux parlotes où se forment les orateurs, il y acquit une réputation d'éloquence. Elle l'avait précédé au Palais, lorsqu'il se fit inscrire au barreau. Cependant des années passèrent sans justifier les espérances que ses camarades avaient fondées sur son talent précoce. L'ambition échauffée qu'ils lui avaient connue au sortir du collège parut amortie par la vie de plaisir. Elzéar s'y était jeté avec un emportement où il y avait de la fougue naturelle et de l'ostentation. Il ne s'attarda guère aux aventures banales du quartier Latin : quelques bonnes fortunes bruyantes dans le monde du théâtre lui eurent vite révélé le pouvoir qu'exerçaient sur les femmes sa beauté grave et sa conversation passionnée. Elles lui ouvrirent l'un après l'autre ces mondes aux frontières imprécises qui voisinent et se pénètrent de plus en plus à Paris : échelle de Jacob où un jeune homme spirituel et avantageux, porté par le succès, grimpe si facilement de salons en salons, d'alcôves en alcôves, de la pianiste séduite à la femme de lettres divorcée, de celle-ci à

l'étrangère curieuse, à la coquette de finance, à la baronne légère, à la marquise authentique.

Bayonne sut plaire par ses dons naturels et par le ragoût de scandale que ses idées apportaient dans les salons élégants où il eut accès. Il y développait audacieusement des thèses socialistes ; on écoutait avec une indulgence amusée ces propos incendiaires, qui eussent fait jeter à la porte un homme moins correct, moins bien habillé, moins soumis pour tout le reste au code des bienséances mondaines. Elzéar avait traversé les milieux d'étudiants durant ces années où un vent de socialisme soufflait sur le quartier des Écoles. Il épousa d'abord les doctrines à la mode par esprit d'imitation, il s'y affermit par un sincère entraînement du cœur et par un calcul réfléchi de la volonté. Cette orientation de son intelligence avait des causes complexes ; il les définissait souvent dans ses lougues causeries avec le plus cher de ses amis de collège, ce Jacques Andarran qu'il devait retrouver sur les bancs de la Chambre. Les deux jeunes gens différaient de complexion et d'idées. Jacques était méditatif, indécis et flottant dans son besoin de compréhension universelle ; Elzéar épanchait sur lui ses périodes familières et grandiloquentes, avec cette tyrannie de l'orateur-né pour qui tout homme est un public.

— Quelle mouche te pique ? disait Andarran. Toi, socialiste ! Toi, l'aristocrate jusqu'aux moelles, toi qui ne rêves que raffinements de luxe, haute fortune

et bonnes fortunes ! Mais c'est idiot ! Et tu trahis toute ta race, tu vas te la mettre tout entière à dos. Elle est par définition du côté de la richesse, où elle prend sa force. Tu me fais l'effet d'un officier d'état-major qui passerait l'émeute à au moment d'une promotion en grade.

— Laisse-moi donc tranquille avec ma race ! Toujours cette sottise, comme s'il y avait encore des races, en un pays et en un temps où il n'y a que des individus. Tu n'as pas honte de ramasser ce vieux cliché d'école et de sacristie, forgé par des pions, exploité par les curés ? Mais je veux bien me placer pour un instant à ton point de vue : s'il y a vraiment des survivances de race, quelle pauvre idée te fais-tu de celle où tu me classes ? Où prends-tu le droit de la ramener à cette unité factice ? toute son histoire te montre deux courants opposés, l'un d'âpres convoitises terrestres et de satisfactions matérielles, l'autre de protestation idéaliste, révolutionnaire. Nos vieux prophètes ne sont-ils pas les premiers socialistes ? Quel compagnon de réunions publiques égalera jamais leur idéalisme, leurs violences ? La vieille plainte humaine du misérable et de l'opprimé, dans quels cœurs est-elle héréditaire ? Qui la dira mieux que nous, avec les mots où elle gémit et menace depuis les premiers jours de l'histoire, avec les imprécations rituelles apprises au berceau ? Suis les grands procès politiques en Europe : partout tu trouveras quelques fils des prophètes au banc des révoltés sociaux, à l'avant-garde

de la protestation révolutionnaire, socialiste, anarchiste, nihiliste. Je t'accorde si tu y tiens — et c'est peut-être vrai — que l'âme de ces anciens bonshommes, l'âme juste et rageuse d'un Amos ou d'un Michée est pour quelque chose dans le dégoût que m'inspire votre stupide société, dans le désir que je ressens de la culbuter, ne fût-ce que pour déplacer le poids de misère et de souffrance. Si, comme je le crains, on ne peut réussir à diminuer ce poids, il faut au moins changer de temps à autre les épaules qui le portent. La justice, vois-tu, ce n'est peut-être qu'un roulement mieux ordonné de l'inextirpable souffrance. Tâchons de l'établir dans une société meilleure. Cette conviction, je l'ai au fond du cœur, qu'elle me vienne de la réflexion personnelle ou de l'atavisme que tu me lances à la tête et dont tu n'aperçois que le vilain côté.

— C'est pourtant vrai : avant d'avoir des barons, vous aviez des prophètes ; et tu en es un. Mais, insistait Andarran, comment concilies-tu ton dégoût pour cette société avec l'intention où je te vois de déguster ce qu'elle a de plus exquis ?

— Parbleu ! faisait Elzéar en s'animant, je compte bien en jouir ; comme on jouit d'une catin qu'on jettera dans l'escalier un quart d'heure après ; comme un conquérant savoure le bon souper qu'il a trouvé tout servi dans la maison conquise, avant de renverser la table dans la salle à manger où il fera camper ses soldats. Et pour être ce conquérant, que faut-il ? Laissons là mes prétendus ancêtres les

prophètes ; revenons sur le terrain des réalités, à Paris. Quoi que tu en dises, je ne suis qu'un Parisien de Paris, comme toi, comme les camarades, et pas autre chose. Me vois-tu, moi, pauvre hère inconnu, sans relations, avec les origines que tu sais, avec un saint-frusquin acceptable, sans doute, mais très insuffisant pour éblouir les populations, — me vois-tu trimant quinze ou vingt ans sur les marches des escaliers de service où s'écrasent nos grimpeurs ? Tu me voudrais peut-être fleuri d'œillets bien pensants, arrivant benoîtement par les cercles cléricaux et monarchiques, après un long stage dans les bureaux d'œuvres et les salles de conférences, tout cet ennui pour être enfin toléré aux tralalas de quelques douairières, sous un nom allongé par de ridicules additions, au milieu de gens qui tendraient à peine une main dédaigneuse au fils du marchand de guano ! Sans parler de ces ineptes préjugés de race qui recommencent à empoisonner l'air, qui me barreraient la route de ce côté et me rendront toutes les autres doublement difficiles. Me préfèrerais-tu à la queue de la grande armée opportuniste, petit jeune bien correct de l'Association générale d'abord, puis attaché dans quelque cabinet de politicien, me faisant décrasser par les belles madames ministérielles, afin de les lâcher un jour et de parvenir jusqu'aux autres, aux vraies, aux savoureuses, quand j'aurai des cheveux gris ?

Allons donc ! Il veut être attaqué de front, emporté de haute lutte, ce Paris gobeur et poltron,

dur aux timides, tendre aux violents. Pour un homme de ma condition, le socialisme est un tremplin indiqué : le seul élastique, neuf, riche d'avenir. Tous les autres partis sont de vieux citrons exprimés. Socialiste ! Il y a beau temps que cette étiquette a cessé d'être un épouvantail, une marque flétrissante sur l'épaule d'un paria. Tiens, l'autre jour, à la dernière réception de l'Académie, notre camarade Evayren m'avait gratifié d'une carte de tribune : tu sais, Nordomus Evayren, le petit poète du *Midi fédéral* qui va toujours frétiller chez les habits verts. Qui crois-tu qu'il me montre, en belle place, dans la corbeille ? Un des grands orateurs socialistes, entre trois tabourets de duchesses qui lui comprimaient les genoux. Elles n'avaient d'yeux que pour lui, on devinait qu'elles se seraient pâmées de joie si quelqu'un leur eût présenté le monstre ; et l'une d'elles l'aurait invité à déjeuner le lendemain pour faire crever de dépit les deux autres ! Je te dis qu'elle est là, et là seulement, la grande route d'avenir, facile, rapide. A la condition, bien entendu, de n'y pas traîner comme un loqueteux, de ne pas se confiner au cabaret, comme tous ces imbéciles, avec la dégaine, le langage et la barbe d'un vieux chemineau de 1848. Étonner, subjuguer cette fille qu'est Paris, simple jeu, mon cher, pour le socialiste qui saura allier toutes les élégances à toutes les audaces, mener avec la même désinvolture un cotillon et une émeute, passer avec aisance des faubourgs populaires où se fait le sou-

verain aux faubourgs mondains où on le sacre. Il lui suffira d'imiter le Maître : son évangile n'est-il pas écrit là ?

Et Bayonne montrait à Andarran une pile de volumes allemands, français, écroulée sur le bureau : *Ferdinand Lassalle's Reden und Schriften*, le *Journal de Ferdinand Lassalle, Une page d'amour de F. Lassalle.* Il feuilletait d'une main caressante les nombreux biographes de son héros, Brandès, Max Kegel, Seillière...

— Ah ! je l'ai pioché, l'incomparable modèle ! Retardent-ils assez, nos jeunes bourgeois qui en sont encore à copier leur puant Julien Sorel ? Ferdinand Lassalle, voilà le guide qui enseigne la vraie voie à ses frères. Dis que tu l'admires, le petit Juif de Breslau, le fils du marchand d'indiennes, évincé par sa naissance de tous les emplois, et qui fonde le socialisme allemand, qui devient l'idole des foules, le don Juan des salons, le protégé de la comtesse Hatzfeld, l'ami de Bismarck, l'arbitre des élégances, le plus fin gourmet et le dandy le mieux mis de Berlin, — ce qui n'est peut-être pas beaucoup dire ! Te rappelles-tu cette soirée où il enleva Hélène de Dönniges, la fille de l'ambassadeur, une heure après la première présentation, et comme il emportait la belle proie sur ses bras, dans l'escalier, sous les yeux de tous ces philistins ahuris qui l'en admiraient davantage ? Dame, il n'a pas été fort jusqu'au bout, il s'est laissé rouler par son Hélène, il s'est fait tuer dans un accès de rage. Ne jamais

se laisser rouler par une femme, tout est là. Le reste est facile ; combien plus facile dans notre société démantelée que dans la raide forteresse prussienne du vieux Berlin ! Elle capitula pourtant devant le magicien. Paris ! — Quel bouillon de culture pour un Lassalle ! Écoute, vil libéral, écoute les conseils du Maître :

« Si j'étais né prince souverain, j'aurais été aristocrate de corps et d'âme, mais comme je ne suis qu'un simple fils de bourgeois, je serai démocrate à mon heure... Je m'habillerai toujours dans l'avenir avec le plus grand soin : l'habit fait l'homme, c'est l'opinion de notre siècle... Es-tu ambitieuse ? Que dirait ma blonde enfant, si je l'amenais un jour à Berlin, traînée par six cheveux blancs, devenue la première femme de l'Allemagne ?... Ferdinand, l'élu du Peuple, n'est-ce pas un nom imposant ?... »

Quand il était lancé sur ce thème, Bayonne ne s'arrêtait plus. Il déclamait à son ami les pages qui le grisaient, il s'appropriait avec une égale sincérité les tirades enflammées du tribun sur la rédemption des masses populaires, les effusions intimes où l'ambitieux confessait sa passion de vanité, de plaisir, de pouvoir. Et cet homme qui venait de mettre en doute sa dépendance de la race accusait fortement le caractère ethnique : une sagacité d'argentier dans le choix de la meilleure monnaie de change, un sûr discernement de la valeur qui ferait prime sur le marché politique.

Elzéar s'était organisé une existence conforme à

son programme, partagée entre les heures studieuses et les heures dissipées. Ce double aspect se reflétait fidèlement dans la physionomie de l'appartement qu'il occupait, avenue Bosquet. Un cabinet sévère, encombré de livres et de documents statistiques, attestait les matinées laborieuses ; cette pièce s'ouvrait libéralement à l'artisan, au petit commerçant du quartier, en quête d'un conseil gratuit chez le jeune avocat. Dans le salon pimpant, dans la chambre coquette, tout était médité pour l'agrément des visites galantes, tout quémandait l'approbation des hommes de club et de sport qui venaient fumer un cigare chez l'aimable causeur. Cette vie assez large, grevée par les recherches de toilette, par les dîners offerts à d'utiles parasites, nécessitait des appels réitérés aux capitaux de Rachel. Les années fuyaient sans que la veuve entendît parler d'une plaidoirie fructueuse, d'un succès pratique et rassurant pour l'avenir de son fils. Elle se reprochait sa faiblesse maternelle, elle menaçait sérieusement d'y mettre un terme, quand éclata l'affaire Evayren.

On se souvient du procès retentissant qui passionna Paris pendant toute une semaine. Nordomus Evayren, le poète incompris, avait évolué du symbolisme à l'anarchisme : fasciné par la tentation du beau geste, il y était allé de sa bombe, dans la salle d'un limonadier universitaire où l'engin avait grillé les redingotes de quelques répétiteurs. Le criminel réclama l'assistance de son ancien camarade Bayonne. Elzéar accepta : arrivé à l'audience

inconnu, il en sortit célèbre. Nous l'avons tous présent à la mémoire, ce plaidoyer fameux : la défense habile d'un malheureux, exaspéré contre ses maîtres, créancier qui demandait compte à l'*Alma Mater* de toutes les promesses illusoires, de la faillite morale où elle l'avait jeté, déclassé, sans pain, sans âme, sans foi ; l'attaque véhémente contre une société responsable du trouble cérébral de la jeunesse, le tableau sobre et précis des effondrements successifs qui avaient désolé une génération sacrifiée ; enfin la péroraison saisissante, la peinture modernisée de la danse macabre, les masques arrachés aux personnages sociaux, leur néant découvert avec une ironie aiguë, et le salut ému au jeune ressuscité, au peuple qui allait surgir dans une lumière d'aube, hors du sépulcre où tous ces morts l'écrasaient sous leurs mensonges.

— Le procès Baudin ! Un nouveau Gambetta !

Ce fut le cri spontané du Palais. La presse avancée exaltait le redoutable tribun qui venait de se révéler. Quelques semaines plus tard, le quartier du Gros-Caillou l'envoyait au Conseil municipal ; les comités électoraux l'adjuraient d'accepter, aux prochaines élections législatives, le siège d'un vieux médecin usé dans l'arrondissement. Réveillé par le succès, porté par ce grand vent de popularité, Bayonne multipliait les réunions, sa parole soulevait les auditoires. Au début, l'habit à revers de soie et les bottes vernies avaient provoqué des grognements, des lazzi.

— Citoyens, s'était-il écrié, les serviteurs du

peuple laisseront-ils toujours à ses maîtres les dehors décents que notre civilisation égalitaire doit donner à tous ? Le temps est venu d'effacer les distinctions humiliantes, ignorées dans cette libre Amérique où la démocratie n'est pas un vain mot ; et puisqu'on juge les hommes sur l'habit, c'est à nous, c'est aux vôtres de rendre visible aux yeux du monde ce que vous êtes en réalité, la conscience profonde et l'émanation méconnue de notre France artiste ; c'est à vous de faire désormais la loi du goût, comme vous ferez toutes les autres.

Les ménagères, flattées, avaient donné raison à ce bel homme si bien mis ; elles avaient vite dissipé les défiances de leurs maris. Aux élections générales, une majorité écrasante avait fait d'Elzéar, à trente ans, un député de Paris.

A la Chambre, il s'était institué dès le premier jour, du droit de l'éloquence, le porte-parole autorisé des groupes socialistes. La majorité se laissait entraîner insensiblement à applaudir une lyre qui la charmait sans la convaincre. Au dehors, dans les salons qui s'entr'ouvraient naguère à l'esprit et à la bonne grâce du jeune inconnu, l'orateur acclamé était maintenant accueilli comme une glorieuse création de la maison, une parure qu'il fallait disputer aux rivales prêtes à l'accaparer. On lui faisait parfois une petite moue de commande, quand il avait par trop scandalisé les conservateurs ; il l'essuyait avec un sourire amusé, en homme sûr de son pouvoir ; il désarmait les plus effarouchés avec ce

scepticisme de la soirée parisienne, où chaque acteur plaisante le personnage qu'il a joué dans la bataille du jour. Autour de la table à thé, le tribun rentrait ses griffes, et l'on feignait de les croire inoffensives ; la maîtresse de maison présentait en minaudant son socialiste-amateur, un ambitieux pressé qui avait pris par le plus court : il se rangerait en arrivant au pouvoir, « il serait bientôt des nôtres », comme il convenait à un fils de bonne famille, au riche héritier d'un grand commanditaire de produits chimiques.

Effet habituel de ces brusques mises en lumière : elles reculent à mille lieues, dans une nuit épaisse, les origines du grand homme ; sources incertaines du Nil que nul n'a le temps ni le souci de vérifier. Elzéar se sentait chaque jour plus loin de la rue d'Héliopolis et de tout ce qu'elle rappelait : sa race, son culte nominal, la provenance de sa fortune, gênes vagues et lointaines, ignorées du gros de ses admirateurs, soupçonnées seulement par quelques furets professionnels comme Asserme. Le triomphateur les oubliait volontiers lui-même.

Si quelque naïf eût insisté pour savoir qui il était, le soir du jour où commence ce récit, tandis qu'il sortait du Palais-Bourbon après une rapide correction d'épreuves et se dirigeait vers le parc Monceau, Bayonne aurait enchéri avec une magnifique sécurité sur sa réponse de jadis à Jacques Andarran : Un Parisien comme les autres, plus en vedette que les autres. — Déclaration d'état civil, religieux et

social bien suffisante, quand elle tombe des cimes escaladées. Serait-il assez lourdaud, assez de sa province, le questionneur indiscret qui ne s'en contenterait pas ?

CHAPITRE IV

A L'HOTEL SINDA

ELZÉAR se fit déposer rue de Vigny, à la porte d'un des grands hôtels dont les façades se développent en bordure sur le parc Monceau. La baronne Sinda donnait à dîner le jeudi et recevait ensuite l'univers. Gédéon Sinda, le banquier de Trieste, avait épousé la belle Brésilienne au cours d'un voyage d'affaires qu'il faisait à Rio. Établi à Paris depuis une dizaine d'années, le Triestin manœuvrait à la Bourse avec des hauts et des bas, heureux souvent, audacieux toujours. Sa femme entendait la mise en scène de la richesse ; agréable encore dans sa maturité un peu grasse, elle savait se prodiguer aux insignifiants pour retenir et grossir le courant qui apporte des hôtes utiles. Gédéon tenait par diverses attaches beaucoup de gens, et il offrait son luxe à tous. Aussi voyait-on chez lui ce défilé de cinématographe que les journaux à sa dévotion proclamaient « une réunion très *select* » : des étrangers, des diplomates, des Parisiens, mondains, artistes, hommes politiques. Les compatriotes du Sud-Amérique avaient d'abord prédominé dans le cercle de la baronne Dolorès ;

ils étaient progressivement refoulés par le personnel politique, depuis que le banquier s'occupait de grosses affaires qui intéressaient directement l'État français. Les jeunes attachés du quai d'Orsay, venus chez les Sinda à la poursuite d'un flirt ou d'une dot, avaient baptisé leur salon : le Contesté franco-brésilien.

Bayonne aimait cette maison, l'une des premières où il s'était fait paraître. Débutant inexpérimenté, il y avait tâté le monde et appris à connaître ce mobile kaléidoscope de vanités, d'intrigues, de galanteries, de riches ennuis et d'ambitions besogneuses. Il y rentrait toujours avec l'alacrité joyeuse de l'alpiniste qui se retourne sur le sommet atteint et regarde en bas le point de départ. Il aimait ce quartier, ces demeures fastueuses étagées sur les pentes de l'ancienne plaine Monceau ; il aimait en elles les solides monuments de la conquête, érigés triomphalement par ses pareils sur les lieux où sa chétive enfance avait peiné, d'où plus d'un peut-être s'était élancé comme lui ; il se sentait en famille dans ce camp des vainqueurs, dressé au-dessus de Paris à l'endroit même où leur colonne avait fait brèche. Son esprit d'observation s'amusait à l'étude de cette société composite, au travail de fusion qui faisait de tous ces disparates une agglomération chaque jour plus cohérente : faune nouvelle en harmonie avec la flore du jardin qu'on apercevait sous les fenêtres, avec ces massifs d'arbustes indigènes et d'essences exotiques où l'œil accoutumé ne distingue plus les

espèces acclimatées des aborigènes. Le cadre même où se mouvaient ces cosmopolites semblait reculer leur cosmopolitisme jusque dans le passé ; au milieu du luxueux pêle-mêle des salons, chacun se retrouvait chez soi et reconnaissait ses ancêtres dans quelque bibelot, vieux meubles français, étoffes orientales, japonaiseries, argenteries anglaises, figurines grecques, bouddhas laqués en contemplation devant une Vierge préraphaélite ou une icône russe. — Les dépouilles de toutes les Égyptes, songeait fièrement Bayonne.

Ce soir-là, pourtant, les impressions coutumières sous le porche de l'hôtel Sinda n'avaient plus de prise sur lui. Absorbé dans une pensée unique, il se hâtait vers le but où elle le tirait. A peine s'il s'en laissa distraire un instant par la caresse, toujours si douce, de cette attention curieuse qui se peignait sur les figures et suspendait les propos à son passage au travers des groupes. Le baron Gédéon vint à lui, avec son air somnolent de grand fauve repu ; le banquier tendit la main au député, de ce lent mouvement de balance qui semblait soupeser la valeur intrinsèque de chaque main serrée.

— Ce cher Bayonne! On dit qu'aujourd'hui encore vous avez été admirable à nos dépens. Combien de jours de grâce accorderez-vous à vos pauvres amis capitalistes ?

— Eh ! mon cher hôte, que cela importe peu à ceux qui ont comme vous le sens des transformations nécessaires ! Quelles que soient les évolutions

sociales, n'y retrouveront-ils pas toujours leur place, la première ?

— Ah ! votre damnée politique ! Quand comprendrez-vous qu'elle tue le travail fécond, la vraie force de ce pays ?

— Bah ! la politique a des revenants-bons pour les travailleurs intelligents. Vous la parlons, vous la faites. Et puis, n'est-il pas convenu qu'on doit l'oublier ici, entre toutes ces belles épaules, la vilaine maîtresse de nos matinées ? Concentration devant la beauté, n'est-ce pas la formule qui nous met tous d'accord, mon vieil ami ?

Dans ce « mon vieil ami », il y avait de jolies nuances de familiarité, presque de protection, et de revanche pour les « mon jeune ami » si souvent entendus naguère. Les deux hommes se quittèrent avec un sourire d'intelligence.

Elzéar s'approcha de la baronne. Il craignait d'être accaparé par l'amabilité complimenteuse de Dolorès ; cette contrariété lui fut épargnée. La maîtresse de la maison faisait admirer au nonce une crosse épiscopale de travail italien ; toute fondue en grâces devant le prélat, elle laissa échapper le député. Tandis qu'il la saluait, ses yeux rencontrèrent le regard romain : ce regard patient l'enveloppait comme le fer tranquille d'un vieux maître d'armes, qui tâte le jeu de l'adversaire, cherche la place mal couverte, marque d'avance l'infaillible coup de bouton. Bayonne traversa deux pièces en esquivant les fâcheux ; il se déroba aux appels pres-

sants qu'une vieille dame lui envoyait de son face-à-main ; il évita par d'habiles manœuvres la traîne d'une de ses maîtresses de l'autre année qui évoluait pour lui barrer la route, l'embûche d'un ministre qui guettait visiblement l'occasion d'un de ces entretiens conciliants où « l'on remet les choses au point ». Il aperçut dans l'embrasure d'une fenêtre le petit crâne blanc et pointu du président Duputel, en conférence avec le fondé de pouvoirs de la Société des chemins de fer balkaniques. Duputel provoqua le « cher collègue » d'un signe de main amical ; ce geste sous-entendait une gentille menace de rappel à l'ordre pour l'enfant gâté, tandis que la mine futée du Méridional exprimait la satisfaction d'un entrepreneur de ménagerie, au moment où il exhibe son pensionnaire dangereux, favori du public. Elzéar s'arrangea de façon à cerner dans la fenêtre un membre de l'Institut ; le président briguait un fauteuil aux Sciences morales : il lâcha son tribun pour s'emparer du savant. Quelques rapides poignées de main, quelques sauts de tête aux collègues rencontrés çà et là, Pélussin, Asserme, le vicomte de Félines, et Bayonne allait franchir le seuil du cabinet vers lequel il se dirigeait, au fond de l'enfilade, quand une lourde poigne s'abattit sur son bras.

C'était le gouverneur provisoire et honoraire de la Crète, le colonel Van den Poker. De beaux états de service dans la guerre d'Atchin avaient désigné le brave Hollandais au choix du concert européen;

nommé à titre provisoire, depuis dix-huit mois, sauf ratification ultérieure d'une puissance hésitante, le colonel Van den Poker attendait sur l'asphalte parisien une entrée en fonctions qu'on lui promettait chaque semaine. Il promenait dans les cafés du boulevard sa bonne face émerillonnée sous une tignasse en buisson, sa chaîne de breloques voyantes et bruyantes comme un chapelet de calebasses. On le trouvait d'ordinaire à la terrasse du Café Colonial, répartissant aux habitués les concessions et les entreprises de travaux qu'il accorderait dans son île. Le soir, il ornait les tables hospitalières, dans les maisons où l'on prisait l'honneur d'entendre annoncer : Son Excellence le Gouverneur de la Crète. Le meilleur garçon du monde, au demeurant, n'abusant pas du crédit que lui faisaient des fournisseurs éblouis, ni du goût vif et respectueux qu'il inspirait aux filles chez lesquelles il s'oubliait volontiers ; mais raseur funeste, lorsqu'il entamait le récit de ses campagnes à Sumatra.

— Monsieur le député, un mot, de grâce. Vous savez que la dernière note des puissances fixe au sultan un délai de quinze jours pour mon installation à la Canée. Vous qui avez à cœur les intérêts de la France, vous comprenez l'urgence d'une solution... Ma situation devient intolérable, elle affaiblit le prestige si nécessaire au mandataire de l'Europe...

— Je ne sais, colonel... j'ignorais, monsieur le gouverneur. Nous ne sommes pas dans le secret des dieux, nous autres

— Oh ! le cabinet n'a rien à vous refuser ! Le renseignement me vient de la meilleure source : je le tiens d'un Portugais qui a dîné hier chez le ministre.

— Je ne sais, en vérité, je ne sais...

Bayonne jetait sur les groupes voisins des regards anxieux, en quête d'un sauveur. Il aperçut Mme Pélussin, forte personne qui promenait des appas hardis dans une toilette tapageuse. Le sous-taire d'État devait de légitimer avec elle une liaison anténuptiale, il la remorquait d'un air ennuyé dans les salons où elle cherchait de belles relations.

— Ah ! voici justement M. le sous-secrétaire d'État Pélussin et sa femme : adressez-vous à eux, colonel, ils ont les informations de première main. Vous les connaissez ?

— Vaguement ; je serais enchanté de leur être représenté. Son Excellence comprendra comme vous combien les intérêts de la France... Ma situation devient intolérable, dangereuse pour le prestige que...

Bayonne obliqua, poussa le Hollandais dans les jambes de Pélussin. Le visage de la femme s'éclaira, lorsqu'elle entendit nommer un personnage aussi décoratif que le gouverneur de la Crète ; l'homme dissimula mal une grimace, tandis que son collègue s'éclipsait après une brusque présentation.

Libre enfin, Elzéar descendit les quelques degrés qui donnaient accès à un cabinet en rotonde : cette pièce prolongeait dans le rez-de-chaussée de

l'hôtel une serre aménagée sous la véranda vitrée du perron. La véranda ouvrait sur le parc Monceau ; on apercevait les noirs massifs et les pelouses pâles sous les réverbères, à travers les dattiers du jardin d'hiver, qui projetaient leurs longues palmes retombantes dans la rotonde. Le petit cabinet était à peu près désert, les visiteurs y passaient sans s'arrêter ; c'était le salon qu'un accord tacite réserve, dans toutes les réceptions bien agencées, aux couples en quête de solitude et d'intimité. Un divan régnait au fond du réduit, sous un grand paysage de Ruysdaël. Une lampe électrique, invisible, masquée par une saillie de boiserie formant réflecteur, envoyait de bas en haut sa clarté au tableau : elle faisait valoir ce coup de lumière orageuse sur un champ de blé que le maître de Haarlem aimait à reproduire.

Deux femmes causaient, assises sur le divan. L'une d'elles était la personne qui avait échangé avec Bayonne, au Palais-Bourbon, les quelques paroles rapportées plus haut. Fleur de vie triomphante, demi-close tantôt dans sa sombre toilette du jour, épanouie ce soir en son plein éclat. Cet éclat rayonnait de tout l'être : du jeune corps sculpté dans la blancheur d'un fourreau de moire ivoire ; des lignes harmonieuses du buste, cambré sur une taille mince et flexible comme le stipe du palmier voisin ; de cette gorge et de ces épaules où la blanche étoffe semblait continuée en chair vivante. Il rayonnait

du visage aux tons rosés, nimbé par la clarté électrique dont le foyer se cachait derrière la nuque. Le retroussis des épais cheveux blonds, pris en dessous par cette lumière, s'avivait des teintes claires de safran qu'on voit parfois aux flocons de nuées, dans le ciel du couchant, après la chute du soleil sous l'horizon ; et, comme les crêtes de ces nuées gagnées par l'ombre, la masse fauve des cheveux s'assombrissait en haut, ramenée sur le front. Ce petit front volontaire, le pli impérieux de la lèvre supérieure et l'arc relevé des cils noirs donnaient au gracieux visage une fierté souveraine, un peu dure par moments, quand la tête se redressait d'un geste familier sur la longue attache du col ; quand des flammes courtes passaient dans ces yeux d'aigue-marine, qui erraient d'habitude, distraits, perdus, comme s'ils regardaient des choses à eux et dédaignaient de se poser sur les choses de tous.

L'autre personne, insignifiante, quelque amie retenue là en manière de contenance, se leva discrètement, s'éloigna sans affectation, dès que Bayonne eut salué et se fut assis sur le divan.

— Enfin ! dit-il, en se penchant sur sa voisine une ardeur de joie désireuse aux yeux et aux lèvres, — enfin ! j'ai pu me débarrasser de tous ces importuns ! Que me veulent-ils, et qu'ai-je à faire d'eux, tous ces êtres qui ne sont pas l'aimée ? Dites que vous m'attendiez, Daria.

— Vous le voyez bien. Et votre discours ? Corrigé ?

— Oh ! revu par acquit de conscience. Après l'excitation momentanée de la bataille, je ne suis plus capable d'aucun travail. J'essaye inutilement de fixer ma pensée sur les papiers : je ne vois que vous qui passez sans cesse, obsédante, entre ma pensée et moi.

— Vous avez tort. C'est ma volonté qu'il faudrait voir. Elle attend de vous toujours plus, pour notre cause. Votre discours était bien. Il leur ménageait encore trop les vérités, à mon gré. A votre place, je ferais claquer le fouet sur leurs épaules jusqu'au sang. Ce sang retomberait en rosée libératrice sur les humiliés et les offensés. — A propos, vous avez lu le livre que je vous ai donné sous ce titre ?

— Oui, et je l'ai trouvé beau parce que vous l'aimez. Vous rêvez l'absolu, Daria ; cela vous sied, vous qui êtes l'absolu.

— Ami, je veux faire rêver mes rêves par tous les hommes. Aidez-moi.

— Rien ne me sera difficile, si je puis vous faire rêver le mien. Aidez-moi, vous aussi. Donnez-moi un peu de bonheur, et je vous jure de le rendre à tous en votre nom.

— Le bonheur ! c'est le grand absent dont chacun parle comme s'il le connaissait de vue !

Elle se tut. Son regard errant, chercheur, s'en alla vers les fonds de ténèbres du parc.

— Daria, pourquoi vos yeux cherchent-ils si loin ce qui est près de vous ?

Elzéar s'empara de la petite main abandonnée qui mettait sa tiédeur sur le coussin du divan, appelait les lèvres toutes proches.

— Prenez garde, fit la jeune femme d'une voix rieuse, soudain changée, prenez garde : — voilà les gendarmes !

Un couple entrait dans la rotonde. C'était Mrs Ormond, la jolie Américaine, au bras du sémillant vicomte de Félines, son attentif de cette saison. Quand il vit le réduit occupé, Olivier réprima un geste de contrariété ; il salua et entraîna Mrs Ormond dans la serre.

— On s'est levé plus matin, murmura-t-il. Ne dérangeons pas Bayonne et son Égérie : les voici en train de confectionner une humanité meilleure !

— Taisez-vous, mauvaise langue !

— Oh ! honni soit qui mal y pense. Ils n'en sont peut-être encore qu'à amalgamer leurs théories. La pratique viendra ensuite.

— Comment ? Le socialiste et la princesse Véraguine ?

— Faites donc celle qui ne sait pas la grande nourvelle : la dernière conquête du bel Elzéar, le dernier caprice de cette fantasque Daria...

— Mais non. Je ne sais rien, je vous jure. Marchez, allez-y de votre petit potin. Un de plus !...

— J'y vais de mon récit véridique. J'en puis parler savamment, j'ai été témoin de la conjonction de ces astres. C'était il y a quinze jours, à Nice.

Bayonne y passait le congé de carnaval. Oh ! notre socialiste ne néglige rien, il soigne sa Corniche. Une après-midi, il arrive chez Rumpelmayer, s'asseoit à une table. La princesse Véraguine trônait à la table voisine, entourée de ses adorateurs, et d'un des vôtres, le soussigné Olivier. Elle attendait le retour de sa vieille folle de mère, qui s'attardait à Monte-Carlo, naturellement.

— Cette toquée de comtesse Lourieff ? Est-ce qu'elle traîne toujours au casino sa smala, ses trois terriers écossais, son jeune médecin polonais, sa bande de spirites ?

— Toujours. Le médecin garde les chiens à la porte, les spirites placent sur la roulette les écus de la comtesse, et elle se visse à la table de trente et quarante, avec son vieux sac à ouvrage d'où sortent des liasses de billets chiffonnés...

— Oui, je me rappelle la comédie qu'elle nous donna, l'an dernier. Elle s'était mis en tête d'essayer le fluide de ses médiums sur une des tables de roulette, avec la persuasion que leurs passes magnétiques feraient tourner la bille. Elle se démena tout un matin comme une enragée, pour qu'on leur permît d'entrer dans la salle et de tenter l'expérience avant l'ouverture des jeux. Les croupiers eurent toutes les peines du monde à défendre leur sanctuaire, avec les égards qu'ils devaient à une aussi bonne cliente.

— Soyez certaine qu'elle avait ce jour-là le spiritisme très rosse. La Lourieff comptait sûrement que

les esprits lui désigneraient ainsi des numéros de tout repos. — Mais revenons à sa fille et à mon Bayonne. — Donc, il s'installe à la terrasse du glacier, remarque la belle Daria : ses yeux s'écarquillent, hypnose, coup de foudre. Après un quart d'heure de contemplation extatique, nous le voyons qui appelle les petites bouquetières en ballade par là, deux, trois, quatre ; il leur donne une indication, des poignées de monnaie ; et voilà ces gamines qui viennent toutes ensemble vider leurs corbeilles sur la table de Daria, une avalanche de roses, de camélias, d'œillets... La princesse nous regarde, ne sachant si elle doit rire ou se fâcher ; nous prenons des airs de matamores, prêts à châtier l'insolent ; un grand diable de Russe, un chevalier-garde, je crois, se dresse déjà à demi, comme un coq en colère qui va foncer. Daria lui fait signe de se rasseoir et prend décidément le parti d'éclater de rire. Alors Bayonne se lève, s'approche ; très grave, très fatal, avec l'aplomb d'enfer que vous lui connaissez, il s'incline profondément ; et de sa voix de tribune, sa voix de tristesse passionnée :

— Daignez me pardonner, madame. Vous savez qui je suis. Je suis celui qui doit arracher les fleurs du vieux monde pour en replanter de nouvelles. Ces fleurs condamnées, j'ai voulu en déposer une gerbe à vos pieds ; parce que le monde nouveau mettra longtemps, hélas ! avant de produire une merveille comme celle que je vois devant moi.

Un peu interloquée d'abord, Daria se remet à

rire de plus belle, avec sa mine de déesse méprisante :

— Eh ! que savez-vous, monsieur, si d'autres ne les ont pas arrachées de leur cœur bien avant vous ? Enchantée de cette présentation sommaire ! Faites-moi le plaisir de vous asseoir là, et développez-nous votre petit socialisme, bien timide, bien bourgeois, autant que j'en ai pu juger. Cela m'amusera toujours autant que le golf où voulaient m'entraîner ces messieurs !

Ce fut au tour de Bayonne d'être démonté un instant. Mais cet animal retrouverait son équilibre et son bagout sur la pointe de l'Obélisque. Moitié sérieux, moitié enjoué, il se mit à causer communisme, marxisme, tous leurs attrape-nigauds, enfin. La princesse lui renvoyait la balle, le collait ; si vous l'aviez entendue, une vraie petite anarchiste ! Vous savez qu'elle est effroyablement avancée ; je crois même qu'on l'a priée de ne pas revenir dans son pays ; elle y fondait des écoles, paraît-il, où elle faisait une propagande incendiaire. Nous nous défilions l'un après l'autre : c'était l'heure de la partie au cercle Masséna. Nous n'existions plus pour Daria, je dois l'avouer. Elle resta sur la terrasse à argumenter avec le Bayonne, en tête à tête. Le lendemain, on les retrouvait en conférence sur la Promenade des Anglais. Le surlendemain, retour à Paris dans le même rapide. Et, depuis huit jours, on les rencontre partout, inséparables : au Louvre, dans les allées du Bois, le matin ; le soir à

l'Opéra, ou ici, dans la boîte Sinda. Bayonne se fait rare à la Chambre, il n'y est venu aujourd'hui que pour parler. Regardez-le, il est chauffé à blanc. Elle, très intéressée, c'est visible, en attendant mieux, ou pis...

— Alors, votre pronostic ? fit Mrs Ormond. — Flirt, ou entreprise conjugale du politicien ?

— L'un et l'autre, au petit bonheur. Mon cher collègue ne doute de rien, il est bien capable de rêver ce coup de fortune abracadabrant : Mme Bayonne la fière princesse ! Mais, à défaut du définitif, il n'est pas homme à dédaigner le momentané. Quant à elle, trop courtes pour ces mers-là, nos sondes ! Je ne serais pas étonné, vous ne le seriez pas plus que moi, convenez-en, si l'on nous disait qu'on a trouvé ce matin la princesse sous les courtines de Bayonne ; et nous ne nous étonnerions pas davantage si l'on nous garantissait qu'elle ne lui a jamais abandonné et ne lui abandonnera jamais le bout du petit doigt. Qui peut savoir, avec cette énigmatique Daria ?

— Oh ! énigmatique ! Vous voilà bien, avec vos emballements sur ces femmes du Nord ! Des blocs de neige, cher ; un rouge rayon de soleil les colore, vous croyez que tout flambe, et ce n'est toujours qu'un bloc de neige, sous ce mirage d'incendie.

— Celle-ci a fait ses preuves, pourtant. Veuve à vingt ans d'un mari qu'elle avait expédié en dix-huit mois dans l'autre monde...

— Félines, il faut rentrer ce renseignement-là. Des Russes très informés du ménage m'ont dit tout

le contraire. Quand le Véraguine s'est abattu sur la jolie fille et sur l'immense fortune des Lourieff, il n'était déjà plus qu'un cadavre décomposé par l'ivrognerie et... le reste. Depuis qu'elle est débarrassée de lui, des coquetteries, les apparences et la hardiesse d'un oiseau de proie, mais pas ça de prouvé. On m'a même affirmé, et je le parierais.. Comment vous dire ?... Si Bayonne entreprend l'éducation de la jeune veuve, il devra tout enseigner à la très rouée et très innocente enfant.

— Allons, tant mieux pour lui ! En attendant, ils ne démarrent pas. Pauvre moi ! gémit Olivier d'une voix contrite.

— Et ma sœur Dolly qui m'attend pour aller à ce bal ! Ramenez-moi au salon, s'il vous plaît, et même s'il ne vous plaît pas.

Ils retraversèrent la rotonde. Bayonne et Daria Véraguine restèrent seuls.

CHAPITRE V

DARIA VÉRAGUINE

Leur conversation continuait, hachée et difficile; chacun d'eux la ramenait à sa préoccupation dominante. L'homme, après une dure journée de pensée et d'action, s'abandonnait tout entier aux sentiments qui le transportaient à cette heure. La femme, poursuivie depuis le matin par les futiles exigences et les fades galanteries de la vie mondaine, revenait obstinément aux idées qui passionnaient son esprit. L'impatience d'Elzéar eût été moins vive devant une résistance à vaincre ; rien de tel : on ne repoussait pas son amour, on l'éludait. Daria semblait dire par toute sa manière d'être : c'est entendu, je suis vôtre, cela est de peu de conséquence ; venons-en vite aux intérêts supérieurs de notre association sentimentale. — Elle se donnait du cerveau, voulait être prise ainsi. Cependant, à l'instant même où sa force de persuasion paraissait concentrée dans ce cerveau, un geste négligent des doigts à l'échancrure du corsage, un battement du petit pied contre les valenciennes de la jupe, une molle détente sous la robe des lignes sinueuses de ce beau corps, toutes les secrètes séductions en mou-

vement attisaient le désir. Était-ce coquetterie calculée, ou fonction mécanique, inconsciente, de l'être féminin, exerçant son pouvoir de volupté comme la tubéreuse exhale son parfum ? Elzéar se le demandait, incertain, mordu par des soupçons qu'il se reprochait aussitôt, irrité surtout par la fuite perpétuelle de ce regard, toujours perdu loin de lui, alors même qu'une parole plus tendre ou une main abandonnée lui livraient la demi-absente.

— Daria, disait-il avec un enjouement feint où tremblait l'amertume de la passion insatisfaite, — Daria, pourquoi pensé-je toujours près de vous à ce trait d'observation que j'ai lui quelque part : « Lorsqu'un chat vous caresse, il ne vous regarde jamais ; son cœur semble être dans son dos et dans ses pattes, non dans ses yeux ? »

La jeune femme le regarda, bien en face, cette fois ; et pourtant de si haut, semblait-il, qu'elle mettait une distance infinie entre elle et le visage où ce regard se posait.

— De quoi vous plaignez-vous, si je vous vois ailleurs, en avant de mon rêve, marchant et triomphant dans l'œuvre pour laquelle je vous ai élu ? Si je vous associe à ce que j'ai toujours regardé ? N'accusez pas mes yeux, vagues et troubles, peut-être, parce qu'ils sont faits à l'image de l'eau si longtemps contemplée, faits des images recueillies dans l'eau dormante de l'étang ; vous savez, je vous l'ai peint déjà en vous contant mon enfance, là-bas, à Briansk, au fond des bois, l'étang qui est comme

l'âme triste de nos maisons russes, glauque sous les roseaux et les saules ; notre *proud*, mot intraduisible avec vos mots ; le pâle coin de ciel renversé d'où sortent et où se transfigurent les songes de l'enfant. La vie m'est apparue là, elle a pris forme là je l'ai vue dans ce miroir autrement que ne la voyaient ceux d'avant moi ; et il me semble parfois qu'elle coule au plus intime de mon être, cette eau natale, l'eau du *rodnoï proud*... Ah ! tenez, je la sais, votre langue, mais elle me manque pour les mots du profond du cœur, pour ceux qui expriment les choses de l'enfance. Étonnez-vous donc, si mes yeux reflètent les visions où ils retournent sans cesse... Mais si je vous aime, malheureux, c'est avec les forces et les folies que j'ai amassées là !

Et elle lui prit les deux mains, elle les tordit jusqu'à lui donner une sensation de douleur physique, dans la joie d'amour où il se sentit soudain baigner.

— Oh ! parlez encore ! — s'écria-t-il, avec un besoin furieux d'étreindre l'insaisissable, le passé de la femme aimée, cet irrévocable passé qu'on se désole de ne pouvoir posséder, alors qu'elle donne le présent et promet l'avenir. — Parlez-moi de cet autrefois d'où vous êtes sortie pour mon bonheur !

— Ne vous ai-je pas dit déjà tout ce qui peut expliquer ma vocation, mes idées, les contradictions apparentes de ma vie ? Vous savez qui je suis, une herbe sauvage poussée dans la solitude, sans autre règle que ma volonté. J'ai été élevée par ceux

de la vieille génération, dans le luxe et la satisfaction immédiate de toutes les fantaisies, avec l'idée que tout devait plier sous le caprice seigneurial. Vous autres, dans vos pays où le luxe a du prix parce qu'il faut le gagner, vous ne pouvez pas imaginer combien cette large façon de vivre m'est naturelle, indifférente comme l'air que je respire. Voyez ma pauvre maman : elle croit sincèrement que la terre et les hommes qui la travaillent ont été créés uniquement pour produire des cas de roubles au service de ses lubies. Moi, je suis venue au moment où des vents nouveaux soufflaient, au lendemain de l'émancipation. J'ai lu de bonne heure, avec une curiosité jamais assouvie, les livres, les journaux qui nous parlaient alors de l'âge d'or commençant, du paradis de justice où l'on allait entrer. Ceux et celles de mon âge furent ivres d'idéalisme, durant ces années. Je regardais, et je voyais autour de moi les bêtes de somme, les serfs de la veille, nominalement libres, encore accablés sous leur poids de misère matérielle et morale. Oh ! la Siclétia, la vieille servante estropiée de coups, recueillie chez mes parents au temps du servage, après sa fuite de chez un de nos voisins ! Elle me contait comment on l'avait forcée à manger ses nattes de cheveux, coupées dans sa soupe de citrouilles pourries, et vingt supplices pareils inventés par le maître dont elle ne faisait pas assez docilement les volontés. Elle contait cela avec résignation, comme un accident fatal dans la vie de l'esclave ; et ce qui

m'épouvantait le plus, ce n'étaient point les histoires de la Siclétia, c'était de sentir en moi un instinct qui ne s'indignait pas avec ma raison, une propension naturelle à agir comme ce tyran, dans une heure d'emportement, si un inférieur m'eût résisté. Monstruosités du passé, me disais-je ; tout va renaître à l'espérance. Je guettais les changements attendus : des lois, des papiers, des mots; les habitudes invétérées étaient plus fortes, rien ne changeait dans la condition des opprimés ; ignorance et crainte servile en bas, exactions et arbitraire en haut ; pour les intelligences vigoureuses qui se hâtaient trop de penser et d'agir, des répressions sourdes, féroces ; notre pauvre peuple sans défense, grugé par des fonctionnaires pires que les anciens seigneurs, grugé par les juifs qui suçaient sa moelle...

— Mais, interrompit vivement Bayonne, ceux-ci du moins apportaient des idées, un peu de lumière et de mouvement humain dans ces ténèbres dont vous parlez...

La princesse Véraguine le regarda avec une expression d'étonnement sincère :

— Des juifs, je vous dis. Que voulez-vous qu'ils apportent de bon ?

Elzéar se tut. Son cœur, glacé d'un froid subit, se contracta comme si une lame aiguë l'eût touché. Tandis que Daria revenait sur son enfance, des lueurs anciennes remontaient dans l'esprit du jeune homme, lui donnaient la divination des choses en-

tendues, des lieux même qu'il ignorait : les récits de la grand'mère Séphora, quand elle parlait aux petits, elle aussi, d'un triste pays de marais, de neige, de nuit ; quand elle racontait la vie vagabonde des pauvres frères, les colporteurs lithuaniens qui traînaient leur balle dans ces villages, aux portes de ces maisons seigneuriales où de belles jeunes filles, comme Daria, les appelaient sur la chaussée de l'étang. Il semblait à Elzéar qu'il eût déjà vu, par les yeux de ceux d'en bas, l'envers grossier de la toile étrangère où on lui montrait maintenant, de haut, des peintures somptueuses et sombres. — Après l'exclamation de la princesse, il refoula au plus profond de son âme ces souvenirs de Séphora ; avec terreur, comme une difformité que son amie aurait pu deviner.

— Je comparais, continua Daria, les promesses des livres et des paroles aux navrantes réalités que j'avais sous les yeux. Désenchantement, pitié, aspirations généreuses, tous les sentiments qui ont exalté et désespéré ma génération me travaillaient le cœur. Je voulais savoir et agir. J'ai failli m'échapper de la maison, à seize ans, pour aller me faire inscrire parmi les étudiantes en médecine. La chaîne de l'habitude m'a retenue. On me mena dans le monde, j'y fus courtisée, je n'étais pas insensible aux hommages. Un jour, on me présenta un officier pâle, distingué, bien pris dans son uniforme, qui me convenait tout à fait, disait-on. Le prince Véraguine fit le siège de mon ignorance, et toute

ma famille le fit avec lui. Je me laissai marier, indifférente ; puisque c'était l'usage, et l'inévitable.. Comprenez si vous pouvez : nos volontés violentes, qui soulèveraient les montagnes à certaines heures, se laissent surprendre l'instant d'après, et conduire par un enfant. On va à l'abattoir en pensant à autre chose. Je n'aurais pas cédé sur une de mes idées, au prix de ma vie ; je cédai ma personne comme on donne une vieille robe. Ah ! ce fut complet ! Quand je dis complet...

Daria éclata d'un rire nerveux, mauvais.

— L'oppression qui m'avait apitoyée sur les pauvres moujiks, je l'ai connue alors sur mon misérable moi ; l'oppression physique, ignoble, entendez-vous ? Plus torturée que la Siclétia, je me suis vue ravalée au-dessous de la serve. Pouah ! je sens encore l'odeur du vin qu'il cuvait sur ma poitrine. Il m'apportait en présent de noces tous ses vices. Heureusement, cette jolie compagnie l'a vite emmené. Que Dieu ait son âme, si celui-là en avait une !... Assez. Ne me faites donc pas parler de ça !

Ses mots tombaient précipités, âpres, adoucis pourtant par la cantilène étrangère. Elle se tut un instant, les dents serrées, la bouche contractée par le pli amer qui ensauvageait parfois le gracieux visage.

— Après cette expérience, poursuivit-elle, bonsoir la tendre pitié! Je n'étais plus que révolte. J'en avais mon compte de ce qu'ils appellent l'amour. Justice, liberté, pour moi, pour tous : j'étais jetée

tout entière à ce rêve farouche. Un moment, je voulais aller dans le peuple, propager les idées dans les usines, dans les campagnes, comme tant d'autres, mes pareilles. Puis, j'ai réfléchi ; ayant en main les grands moyens, l'argent, le pouvoir d'agir au sommet, c'était trop bête de ramper avc les vers, sous terre, où le travail n'avance pas. Je le pris de haut, j'ouvris des écoles dans mon district, j'y amenai des professeurs qui firent scandale. Aussitôt, des mains lourdes, silencieuses, s'abattirent sur mon œuvre et sur moi. On me signifia que toutes mes fantaisies étaient charmantes, excepté celle-là. Rien à faire chez nous, je le compris ; pour remuer le monde, il fallait aller chercher au dehors un champ de travail plus libre. Je suivis maman à l'étranger, partout où elle promenait son ennui. En Angleterre, en Suisse, ici, vous auriez pu me rencontrer le matin dans le bouges, dans les réunions populaires où j'allais étudier l'éveil, la marche des idées ; et le soir dans les casinos, dans les salons, vivant ma vie lasse et automatique de riche princesse adulée. Mais je ne fais rien, je n'arrive à rien. Dans le joli monde que vous avez fabriqué, une misérable femme ne peut rien, toute seule ; il lui faut, je le vois bien, un associé, un instrument, l'homme, qui peut tout. Je l'ai cherché. Il n'y avait pas d'hommes. Il n'y a pas d'hommes !...

Elle se leva, comme mue par un ressort. Elle fit quelques pas, son regard rencontra une glace. Elle éleva les bras, ramena des mèches folles sur ses

tempes. Le geste des beaux bras nus, dégageant le buste élégant, semblait soulever les désirs autour d'elle. Revenue au divan, debout, en face et tout près d'Elzéar, encore assis, elle reprit :

— Votre nom, votre rôle public attirèrent mon attention. Je vous ai suivi, écouté. Je vous jugeais trop timide ; mais vous l'êtes tous. Du moins, j'ai cru voir en vous une conviction, des idées actives, quelque chose de vrai et de fort qui vous distinguait de la tourbe des politiciens. Et ceci me plaisait, que vous eussiez compris la nécessité de vous faire une vie sociale supérieure pour servir votre œuvre révolutionnaire. On peut labourer la terre avec des mains soignées. On ne frappe fort que de très haut. Les imbéciles sourient quand ils nous entendent parler d'émancipation du peuple sous les lustres d'une salle de bal. C'est pourtant ainsi que l'on commença d'ébranler le vieux monde, il y a cent ans. Inconséquence, disent ces nigauds ! Pas plus choquante que toutes celles dont notre existence est tissue. L'autre jour, vous vous êtes présenté à moi hardiment, insolemment ; et ceci aussi m'a plu. Vous l'avez bien vu, que vous me plaisiez, vous, le premier. Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Peu m'importe. Je sais que vous venez du peuple, que vous vous êtes fait seul votre destin, avec vigueur et audace. Bien, cela. Je n'en demande pas davantage. J'ai vite pris mon parti, avouez-le. Je me suis dit : Voici peut-être l'associé, le coopérateur pour une grande idée commune. — Ne froncez pas le

sourcil ; il vous faut autre chose, pauvres hommes ! Je me donne... Je me donnerai sans marchander. Mais il y a des coins de votre âme que j'ignore encore. Je suis défiante, payée pour l'être. Je veux des preuves, des certitudes...

Elzéar écoutait; ses regards ravis montaient, lentement, des genoux au visage de la jeune femme, droite devant lui ; grisé, il sentait venir à ses lèvres le goût délicieux de l'étoffe toute proche, animée sur les membres qu'elle révélait. Ses mains saisirent les mains de Daria, rampèrent, suppliantes, le long des bras :

— Vous aurez tout. Je lutterai, je ferai... nous ferons tout. Tout ce que vous voulez. Mais ne me dites pas que je ne suis qu'un instrument de combat pour vos idées... pour nos idées. Je veux ma part intime de vous. Je vous veux. Je veux vous réconcilier avec l'amour, chère blessée !

Daria sourit, détendue. Elle redevint en une seconde l'enfant moqueuse :

— Ce sera difficile. Qui sait ? Vous me réconcilierez peut-être avec cette vilaine connaissance. Mais il ne faut pas donner trop d'importance à ces arrangements personnels dans une existence vouée à l'intérêt général. Travaillons. Nous reparlerons de ce détail... bientôt... oui bientôt.

Ses yeux indulgents disaient plus et mieux que ses paroles. Elzéar se leva ; gardant sous son bras la main qu'il tenait, il entraîna Daria dans la serre, jusqu'à la porte vitrée qui donnait sur les massifs du

parc. L'air du dehors entrait par un carreau ouvert. Dans la fraîche nuit de mars, des souffles apportaient l'arome des bourgeons prêts à partir. C'était un de ces soirs d'hiver finissant où passent des pressentiments physiques de l'avril prochain, bouffées tièdes, insolites, voyageuses en avance, qui semblent arriver de très loin, du Sud, d'îles heureuses déjà printanières.

— Regardez, sentez, murmura Elzéar très bas, avec un grave tremblement dans la voix. — N'y a-t-il donc sur cette terre qu'hiver, douleur et travail ? La terre va aimer. La vie veut aussi qu'on l'écoute. Elle vient. Elle est : en nous, en vous...

Sa parole finit sur l'épaule nue où sa bouche se posa, dans un long baiser avide. Daria ne se déroba pas. Immobile, les yeux perdus dans le noir, elle aspirait les souffles. Un frisson la secoua tout entière. Elle se retourna lentement, sans quitter le bras passé sous le sien.

— Rentrons. J'ai froid, il est tard.

Ils revinrent vers les salons, déjà presque vides.

— Daria ! Daria ! glapit une voix au seuil de la rotonde, je te cherche partout !

La comtesse Lourieff dévalait dans la petite pièce. Une marche rapide imprimait un mouvement de roulis à tout le gréement de sa courte et replète personne, au faux toupet, aux trois mentons, à la gorge exubérante qui arborait fièrement ses vastes étendues, aux chaînes d'énormes cabochons, rubis

et saphirs, vrais câbles de pierreries qui tressautaient sur cette gorge.

— Chérie, il est donc affreusement tard ! Je ne sais que devenir. Des gens qui reçoivent et n'ont pas même l'idée de mettre une table de whist ou de bésigue ! Tout le monde s'en va. N'oublie pas que nous devons aller demain matin rue Daru, au service pour la pauvre défunte Apollonia Nikiphorovna ; puis au lunch de la grande-duchesse, et ensuite à la conférence. N'est-ce pas que ce sera intéressant, monsieur Bayonne ? Elle vous a montré le programme ? — Conférence de M. Homo, ancien professeur de mathématiques, sur la vie universelle et éternelle, prouvée de quatre manières par la doctrine de Jean-Baptiste de Tourreil. — Cher monsieur Bayonne, soyez bon, demandez donc nos gens.

Daria enveloppa Elzéar d'un regard où le sourire se faisait compatissant et le faisait complice. Il accompagna la princesse dans l'antichambre, lui mit sur les épaules la blanche toison de chèvre du Thibet ; elle y disparut comme un grand cygne blotti sons ses ailes. Il la conduisit au bas des degrés, attendit près d'elle l'arrivée de la voiture, entre les groupes d'invités qui épiaient du coin de l'œil son manège. Insensible à ces œillades sardoniques des mondains, il ne les voyait pas ; dans l'ivresse de cette minute, rien n'existait autour de lui, rien que la soyeuse vision blanche qui s'engouffra dans le coupé, s'éloigna, éclaira un moment

encore les ténèbres du dehors, s'évanouit. Alors seulement il s'éveilla du rêve, surprit les regards curieux, se hâta sous le porche en allumant un cigare.

Sous les claires étoiles, de ce pas ferme et léger qui porte un bonheur, Elzéar fit à pied le trajet du parc Monceau à l'avenue Bosquet. Avait-il jamais caressé, s'était-il jamais avoué à lui-même l'espoir d'une union triomphante avec la princesse ! Peut-être. Mais à cette heure son imagination ravie ne précisait pas tout ce qu'il pouvait attendre de Daria. Lui plaire davantage, achever sa conquête, posséder cette beauté dont le parfum enivrait encore ses lèvres, il n'aspirait à rien de plus. Pas une fois, durant ce trajet, il ne pensa à tout un côté habituel de ses préoccupations : succès, ambition, échelons gravis, vanité satisfaite ; maintes fois, avec la sincérité retrouvée de ses premiers élans d'adolescent, il pensa à l'œuvre libératrice que Daria voulait accomplir, qu'il accomplirait avec elle. Ses regards errèrent sur le grand Paris nocturne où veillent douleurs et misères ; il voulut et crut pouvoir les guérir. L'idée socialiste n'était plus pour lui la doctrine accoutumée, fille de la théorie abstaite ; elle redevenait, dans son cœur gonflé de passion, un sentiment incorporé au sentiment qui emplissait ce cœur. Son désir égoïste avait des prolongements de bonté universelle. Il ferait le bonheur de tous les misérables, puisqu'il était heureux, puisqu'elle l'aimait et le lui prouverait bientôt, puisqu'il n'y aurait évi-

demment plus de place pour la souffrance dans un monde où Elzéar Bayonne serait dieu par l'amour de Daria.

CHAPITRE VI

L'ÉLECTION D'EAUZE

Quelques jours après la soirée des Sinda, Bayonne reçut une dépêche de son ami de jeunesse, Jacques Andarran, nommé député dans une élection partielle, le dimanche précédent. Jacques annonçait son arrivée, demandait au vieux camarade de piloter ses premiers pas dans l'enceinte législative, lui donnait rendez-vous au Palais-Bourbon pour la matinée du lendemain. Elzéar se rendit à la Chambre de bonne heure, avant la séance.

La veille encore, il avait eu avec Daria une longue conversation, toujours la même : de sa part à lui, supplications, effort perpétuel pour ramener l'entretien aux exigences impatientes de son amour ; chez elle, effort pareil en sens contraire pour revenir aux idées, aux intérêts généraux dont elle était occupée. — « Il était vraiment trop enfant : on l'aimait, on était toute à lui d'avance, on le lui disait ; son impatience avait quelque chose d'incompréhensible, dans la sécurité où son cœur aurait dû se reposer. » — Cette sécurité, Elzéar ne la ressentait qu'à demi, quand son souvenir s'attardait sur chaque détail de leurs entrevues, à la froide

clarté de la réflexion. Il se travaillait, il se torturait ; c'était tantôt une rage sourde, devant un petit mur très bas, qu'il ne savait comment franchir ; tantôt la crainte angoissée d'un danger obscur, inévitable, qu'il n'aurait pas sur dire, et qu'il sentait peser sur ses plus chères espérances. Aux premiers jours d'une passion si facilement accueillie, il se surprenait parfois à regarder son amour tristement, comme on regarde une eau de septembre où l'on croit voir déjà la glace qui la figera en janvier. Mais ces mauvais pressentiments se dissipaient vite dans l'enchantement de la présence aimée ; Daria avait toujours en le quittant quelques mots si bons, si réparateurs ; et, dans les yeux, dans l'accent de la voix, une promesse sous-entendue qui semblait dire : « Aujourd'hui encore, j'ai voulu vous éprouver ; la prochaine fois... vous ferez de moi ce que vous voudrez. »

Tout entier aux douces pensées sur lesquelles il s'était endormi la veille, Elzéar passa le seuil du Palais-Bourbon à contre-cœur, avec un geste de lassitude. Il éprouvait l'hésitation lâche de l'homme qui va sortir d'un bain tiède pour se remettre en marche, dan la rue, au froid. Il traversa les salles, des collègues l'interpellèrent, des obligations urgentes revinrent solliciter son attention : les passions et les intérêts laissés entre ces murs le ressaisirent peu à peu ; l'âcre atmosphère du lieu l'avait repris, quand un huissier vint lui dire que le député d'Eauze le cherchait.

Ces Andarran sont originaires du Bigorre. Vieille souche de cultivateurs et de soldats, enracinés au sol provincial. Quelques charges locales remplies avec distinction les tirèrent du pair au siècle passé. Marcel Andarran du Fayard, intendant du bailliage de Vic, député de l'Assemblée législative en 1791, a particulièrement marqué. Il était l'auteur de la branche aînée, qui s'éteint de nos jours avec ses deux derniers représentants : le père Joachim, des Pères de Bétharram, l'un des premiers et plus zélés promoteurs de Notre-Dame de Lourdes ; sa sœur Agathe, en religion sœur Marie des Anges, cloîtrée aux Carmélites de Toulouse. Jacques descend des Andarran de Luz, branche cadette fixée dans l'Eauzan depuis la troisième génération; depuis le grand-père, Henri Andarran, volontaire à seize ans, en 1797, dans les armées de la République, lieutenant-colonel de la Garde impériale à Waterloo, retraité en demi-solde après 1815. Ce héros oublié végétait dans la misère, quand il épousa Dorothée Deshayes, fille d'un officier de la bouche du comte d'Artois. Elle lui apporta en dot la petite terre de la Bourdette, distraite des anciens domaines de l'évêché d'Eauze. Le vieux soldat s'établit sur cette terre, cultiva le vignoble comme il avait vu faire en Italie, y trouva à la longue de quoi rebâtir le manoir ruiné de la Bourdette. Il le laissa en assez bon état à son fils, le capitaine de chasseurs Régis Andarran.

Blessé grièvement sous Sébastopol, Régis dut

quitter le service au retour de Crimée. La culture des champs paternels absorba depuis lors toute son énergie. Un ressentiment de sa blessure l'ayant conduit aux eaux d'Amélie-les-Bains, il y rencontra cette douce et frêle Marguerite de Sénauvert, la femme qui lui donna quelques années de bonheur. Jacques ne se rappelait de sa mère qu'une figure de tendresse effrayée, toujours penchée sur son petit lit, et un cercueil qu'on emportait, en même temps que l'on plaçait dans la chambre des enfants un second berceau où vagissait son frère Pierre. Il se rappelait, quatre ans plus tard, un lugubre voyage au Mans, pour chercher les restes de son père au couvent des Jésuites de Sainte-Croix. Aussitôt la guerre déclarée, l'ex-capitaine de chasseurs avait réclamé sa place à la tête d'un des bataillons de mobiles du Gers. Dirigés sur l'armée de la Loire, ces bataillons coopérèrent à la défense du Mans. Le 11 janvier 1871, la division Pâris évacuait en désordre le plateau d'Auvours ; Régis s'entendit héler par un officier qu'il connaissait, le commandant de Kermaheuc, des mobiles bretons : on demandait du monde à la colonne du général Gougeard, disait cet envoyé, pour appuyer le mouvement des volontaires de l'ouest et des zouaves pontificaux lancés à la reprise du plateau. Andarran rallia la colonne Gougeard avec ses compagnies reformées : ces braves gens firent volte-face, escaladèrent dans la neige les pentes abruptes d'Auvours, réoccupèrent les crêtes, y tinrent jusqu'à la nuit aux côtés des

zouaves. Action honorable, qui sauva l'armée de Chanzy. Elle coûta cher ; huit officiers des mobiles du Gers étaient couchés sur le lit de neige sanglante, et parmi eux le commandant Andarran.

Dieu sait ce qui fût advenu des deux orphelins et de leur maigre patrimoine, si la tante Sophie ne s'était pas trouvée là. Le vieux colonel de la Garde disait souvent de sa fille aînée qu'il l'eût volontiers nommée premier sergent de son régiment. — Ah ! si j'avais dans ma compagnie un fourrier comme la sœur ! ajoutait le capitaine Régis. Et l'on tombait d'accord que Mgr d'Eauze n'eût jamais cédé à l'armée celle qu'il appelait son grand vicaire en jupons. La vaillante fille avait le génie du gouvernement; quoique vieille fille, elle avait plus encore le génie de la maternité. Jacques prétendait que tante Sophie ne s'était pas mariée pour avoir plus d'enfants. La vraie raison était moins plaisante : une grande passion trahie, disaient les personnes d'imagination romanesque ; simplement dédaignée, peut-être, pas un homme qui n'avait pas su découvrir les trésorr cachés au fond de ces gros yeux de brave chien, la beauté intime qui rayonnait sur ces traits irréguliers, lorsqu'une flamme de dévouement les transfigurait. La souffrance avait fait un bon labour dans ce cœur ; sur un sol stérilisé pour le bonheur égoïste, il ne croissait que des fleurs de sacrifice, de tendresse et de pitié. On ne les eût pas discernées à la première inspection : rien de l'héroïne sentimentale, chez tante Sophie ; une robuste gaieté, qui éclatait dans

une langue assez verte, un esprit pratique, autoritaire quand il le fallait. La vieille demoiselle logeait la judiciaire d'un avoué dans l'âme d'une sœur de charité, elle tenait tête au vigneron, et roulait au besoin le notaire. Elle eût tondu sur un œuf et fait pousser du blé sur le rocher, non pour elle, mais pour donner davantage à ceux qu'elle aimait.

Du vivant de son frère, alors que ses instincts de protectrice étaient encore sans emploi plus proche, elle se faisait la main en adoptant les enfants pauvres, les infirmes, tous les misérables à deux lieues à la ronde ; elle apprenait l'art du gouvernement aux dépens des chanoines ; le chapitre accusait tout bas la faiblesse de Monseigneur, qui confiait les affaires épiscopales à ce coadjuteur envahissant. Mais, à partir du jour où l'ordonnance de Régis apporta du Mans ces quelques mots, péniblement tracés au crayon sur une feuille de calepin : « Je lègue mes fils à Sophie... Elle les élèvera pour servir la France... en soldats... » — à partir de ce jour, tante Sophie rassembla sur les deux petits et sur leur héritage ses capacités de mère et de gouvernante. Il faut croire pourtant qu'il lui en restait des réserves inemployées : quelques années plus tard, elle s'offrit le luxe d'une fille ; une nièce de sa défunte belle-sœur, pauvre enfant à demi abandonnée par un père dissipateur, et qui végétait seulette, livrée aux domestiques, dans cette morose maison dont la façade glaciale attriste l'avenue Gornon. Tante Sophie entreprit la tâche herculéenne de remettre un peu

d'ordre dans les affaires de cet étourneau de Sénauvert; elle attira la petite Marie à la Bourdette. Nippée, éduquée par sa bienfaitrice, choyée par les grands cousins dont elle partageait les jeux, la fillette s'épanouit au foyer où on lui rendait une famille.

Jacques Andarran était tout du côté de sa mère, tout imagination et sensibilité, avec de précoces curiosités d'intelligence. Il acheva ses études à Paris, grâce aux miracles d'économie de tante Sophie. Elle éprouva un cruel désappointement, quand le jeune homme déclara qu'il ne se reconnaissait ni aptitude ni goût pour le métier militaire. Il désirait suivre les cours de l'École des Chartes : Sophie lui en fournit les moyens, sans comprendre, d'ailleurs, ce qu'allait faire, dans cette mystérieuse école, son rêveur de neveu. Ce fut le temps où l'étudiant se lia avec Bayonne et prit pied dans les cercles de la jeunesse intellectuelle. Il voulut voyager; on vécut de privations à la Bourdette, afin que Jacques pût voir Venise et Athènes, l'Égypte et la Syrie. Tante Sophie ne rappela le vagabond qu'au moment où il fallut faire feu des quatre pieds pour pousser son frère cadet à Saint-Cyr. Celui-là était bien de la lignée des soldats : volontaire, appliqué, taciturne, le portrait vivant de ces montagnards bruns et nerveux qui avaient mis tant de fois le nom d'Andarran à l'ordre du jour des armées. Sorti de Saint-Cyr en bon rang, Pierre choisit l'infanterie de marine, partit pour le Soudan. Fières de leur beau sous-

lieutenant, tante Sophie et cousine Marie firent bonne contenance en prenant congé de lui sur l'appontement de Pauillac : les grosses larmes qu'elles mêlèrent ensuite disaient assez que les deux femmes perdaient leur Benjamin.

Jacques s'établit près d'elles à la Bourdette et reçut docilement les leçons agricoles de la tante. Était-ce la vie des champs qui lui plaisait, ou l'intimité quotidienne avec cette exquise cousine Marie ? Sous les cheveux cendrés de la gamine à laquelle il faisait jadis la courte échelle aux cerisiers, Andarran retrouvait une sérieuse jeune fille de dix-huit ans, au regard limpide et clair comme les eaux printanières de la Gélise ; un de ces regards de droiture et de bonté sous lesquels le cœur de l'homme s'ouvre spontanément, tant paraît sûre la promesse de guérison qu'ils apportent aux plus secrètes plaies. Mais, depuis le départ de Pierre, il s'obscurcissait souvent dans les yeux de Marie, le bleu pâle de la fleur de lin mouillée. Jacques ne pouvait se méprendre aux indices qu'il constatait avec mélancolie, avec résignation, car il aimait tendrement le petit frère, lui aussi. Camarade affectueuse auprès de l'aîné, Marie ne montrait d'intérêt passionné que pour ces rares et laconiques lettres du Soudan, qui racontaient les explorations, les aventures, les hauts faits du cher absent. La jeune fille, d'habitnde si calme et si égale d'humeur, devenait nerveuse quand le journal signalait l'entrée d'un paquebot en Gironde ; elle comptait les heures jusqu'à l'arrivée du courrier de Saint-Louis.

Quelques années tranquilles passèrent sur les habitants de la Bourdette, sans autres événements que deux congés du lieutenant. Pendant ces courtes apparitions de Pierre, Marie de Sénauvert semblait vivre double ; on eût dit sur elle la lumière heureuse qui égaie les champs de genêts, lorsque les grappes fleurissantes dorent les têtes des sombres buissons. Tante Sophie échangeait avec l'aîné des regards d'intelligence :

— Cette fois encore, laissons-le retourner chez ses nègres ; mais, au prochain congé, s'il a gagné sa deuxième épaulette, nous les mènerons à l'église, ou ils diront pourquoi !

Jacques, — Jacques le Fataliste, comme il s'appelait lui-même, avec une conscience avisée de sa soumission dolente aux duretés de la vie, — souriait courageusement, tristement. Puisqu'il n'y avait de place à la Bourdette que pour un seul bonheur. il installerait son stoïcisme à côté de ce bonheur, il doublerait Tom, le gros dogue des Pyrénées qui gardait la maison ; comme cet humble ami, il subsisterait des miettes ramassées.

Le philosophe organisait ainsi son existence, quand une secousse inat tendue vint la bouleverser.

Le député d'Eauze s'était laissé mourir. Un matin, à l'ouverture de la période électorale, on vit entrer dans la cour de la Bourdette une délégation, petits boutiquiers de la ville et vieux paysans des paroisses avoisinantes ; habits endimanchés, mines solen-

nelles, contractées par un effort peu habituel sur des problèmes de l'ordre abstrait.

— Monsieur Jacques, dit en substance l'orateur de la troupe, nous venons vous trouver rapport à l'élection. Vous connaissez la situation : on va être mangé par le loup. Ils disent à la ville que l'avocat de Toulouse, ce charlatan qui tourne depuis deux ans dans nos cantons, passera pour sûr s'il n'y a pas un bon candidat. Tous les mauvais sujets font pour lui ; les braves gens ont peur, on a souffert tant d'injustices de ceux qui sont les maîtres ! Nous n'avons trouvé personne ; tous ces messieurs refusent. Alors nous avons pensé à vous, monsieur Jacques. Vous avez étudié, vous savez les lois, et toutes leurs manigances, à Paris. Vous avez le bras long. Votre digne père nous a conduits contre les Prussiens, dans le temps ; c'est donc bien votre affaire de marcher maintenant à notre tête conrre les éhontés qui ont causé tant de misères au pauvre monde. Bien sûr que vous n'êtes pas ambitieux, monsieur Jacques, mais vous ne nous refuserez pas. Comme disait le commandant, on sait qu'il y a de la bonne moelle dans les os des Andarran, depuis le temps qu'ils se les font casser pour le pays.

L'assaut surprit Jacques et l'épouvanta. Il avait emporté de sa vie parisienne un grand fonds de scepticisme politique : ses habitudes d'esprit le rendaient fort indifférent sur ce chapitre, il se connaissait impropre à l'action violente et aux passions rectilignes qui la suscitent. Les querelles locales dont

ses oreilles étaient chaque jour rebattues n'éveillaient chez lui que dégoût ; où prendrait-il le courage de vaincre cette aversion ? Où trouverait-il ce qui lui manquait, la dose d'optimisme et de crédulité requise par l'effort qu'on lui demandait, l'incessant et stérile effort du politique pour éterniser des choses qui n'ont pas de durée ?

Il se défendit pied à pied. La ténacité paysanne ne lâcha point prise; elle l'ébranla sans le convaincre. Après une semaine de résistance, sa conscience troublée devint un champ de bataille où s'entrechoquaient des mobiles antagonistes : impératif du devoir social et de la tradition paternelle, claire vue du service que seul il pouvait rendre à ces pauvres gens, amour du repos, défiance de soi-même, horreur de tout ce qu'il entrevoyait dans le bas métier de politicien. Et sous ces arguments avouables, pour ou contre l'acceptation du mandat, de furtives suggestions du cœur qu'il osait à peine s'avouer : un lâche désir de ne pas quitter la maison où vivait Marie, de ne pas s'éloigner du foyer allumé pour un autre, mais qui réchauffait par surcroît l'hôte assis près de la flamme ; une envie contradictoire de s'échapper, de chercher dans un changement d'existence une diversion énergique au rêve sans espoir. Avant de rendre une réponse définitive, Jacques tint un grand conseil avec tante Sophie. La vieille demoiselle fourragea son bonnet de dentelles noires, d'un geste de main coutumier qui semblait tirer de ces coques la résolution de

toutes les difficultés graves ; elle prononça, de ce ton qui n'admettait guère de réplique :

— Tu dois accepter, mon Jacquot. Rappelle-toi les dernières volontés de Régis : « Pour servir... en soldats... » Tu n'as pas voulu être soldat : tant pis pour toi, tu le seras d'une autre façon, moins propre, et plus dure, à ce qu'on dit. Ton père n'aurait pas reculé ; tu ne reculeras pas, puisque c'est encore une bataille, ici contre nos garnements, là où l'on t'envoie contre de vilaines bêtes, s'il faut croire tout ce qu'on lit dans le journal. Allons, le vin est tiré, avale. Il ne sera pas dit qu'un Andarran ait manqué à nos hommes, quand ils ont demandé assistance à la Bourdette.

— J'ai d'autres devoirs près de vous, sur le domaine. Qui soignera nos champs, nos vignes, celles de Pierre et de Marie ?

— Voyez l'impertinent ! La vieille tante n'est pas sous terre, que je sache. Est-ce que la vigne a dépéri entre ses mains, quand tu ne te mouchais pas encore tout seul ?

— Mais il faut de l'argent pour une élection. Où le prendrai-je ?

— Et le bois de la Gélise ? Il n'est pas fait uniquement pour les pies, j'imagine. C'était notre poire pour la soif : j'ai déjà refusé dix mille francs de la coupe à un marchand d'Auch. S'il faut davantage, on fera souscrire nos richards, ces fainéants ; puisqu'ils veulent acheter leur repos aux dépens de mon neveu, ils me le paieront le prix qu'il vaut.

Puis, j'écrirai à notre cousin, le Père Joachim : ils ont trop d'argent qui dort, à Lourdes, ils peuvent bien le faire travailler une fois pour la bonne cause.

Le bois de la Gélise était le dernier lopin qui appartînt en propre à tante Sophie. Elle se révéla chef d'état-major éminent, agent électoral incomparable. Ce fut elle qui mit en mouvement les grands ressorts : l'évêché, le tribunal, la chambre de commerce ; elle encore, l'organisatrice et la véritable présidente des réunions, dans cette salle à manger de l'hôtel Soubiran où une Jeanne d'Arc de bon augure brandissait son oriflamme sur la tête du candidat. Assistée de Marie, son aide de camp, la tante passait des nuits à libeller les adresses sur les convocations, les paquets de bulletins, les ballots de circulaires; pour un peu, elle aurait collé les affiches aux murailles de ses propres mains.

Elle avait affaire à forte partie. Le clan adverse était composé d'agitateurs alertes, bien entraînés, organisés de vieille date, embusqués dans les loges où se distribuent les places et d'où part le mot d'ordre aux petits fonctionnaires. Comme la plupart de nos districts ruraux, l'Eauzan appartenait à cette minorité active qui courbe sous le joug, par les faveurs et par la terreur, une majorité moutonnière. Jacques, ancien chartiste, goûtait parfois une volupté d'historien devant cette transformation moderne de la féodalité : elle lui rendait intelligibles et présentes les époques où une poignée de gens de

main, bien soldée, habilement manœuvrée par un baron rapace, asservissait facilement tout un pays.

Il se rappelait un exemple qui avait éclairé pour lui cette loi de survivance. Au temps où il rédigeait sa thèse sur le vicomte Bernard Aton, seigneur de Carcassonne au XIIe siècle, ses recherches l'avaient retenu quelques jours dans la pittoresque cité. Au sommet de la colline qui porte la relique restaurée par Viollet-le-Duc, entre les clochetons et les courtines du merveilleux décor d'opéra, tout le moyen âge apparaît aux yeux en grandes lignes simples. Deux édifices pour les deux puissances : une belle maison pour Dieu, l'église ; une forte maison pour le seigneur, le château ; une enceinte de remparts qui abrite les masures du petit monde, réfugié sous la protection de ces deux puissances, leur payant dîme et tribut afin de vivre en sûreté. Tandis que Jacques admirait cette synthèse de pierre, son guide lui avait montré dans la rue de la Barbacane, sous un figuier, une modeste maison blanche où pendaient des panonceaux ; et, sur le pas de la porte, un homme au profil sarrazin, nez en bec d'aigle, moustache grise, cheveux en brosse, vieille tête d'oiseau de proie camarguais. C'était le notaire Duputel ; ce même Duputel devenu depuis lors ministre, président du Conseil, une des colonnes de la République ; ce Duputel que Jacques allait retrouver sur le fauteuil de la présidence au Palais-Bourbon.

A l'époque où le jeune homme l'avait aperçu, le

notaire de Carcassonne n'était encore que l'agent principal de l'ancien député opportuniste ; il était déjà le seigneur de la cité. Fort de la protection de son patron, il tenait tout le petit monde d'alentour par le prêt hypothécaire et par le Code. Lui aussi, il s'appuyait sur une église, sur un clergé : sur l'école laïque, ouverte là-haut par ses soins ; sur les instituteurs, qui façonnaient les âmes aux idées les plus propres à maintenir le peuple en son pouvoir. Quand l'opinion eut glissé sur la pente radicale où il la conduisait insensiblement, Duputel subtilisa le mandat de son protecteur, asservit à son ambition la clientèle électorale qu'il avait formée pour un autre. — Sous des masques nouveaux, avec moins d'étalage et de brutalité, Andarran avait reconnu le vieil équilibre féodal, persistant dans la cité du passé. Duputel faisait dans cette enceinte de remparts ce qu'avait fait au moyen âge le vicomte Bernard Aton ; il y dressait à son service des vassaux qu'il protégeait contre les exigences de l'État central, moyennant tribut et parfaite soumission. La machine moderne fonctionnait moins durement que l'ancienne, sans batailles ni sièges, sans morts d'hommes ni pillages violents, avec des souffrances muettes chez les porteurs du joug ; mais c'était la même machine à comprimer les faibles, au profit du plus fort, du plus adroit.

Ce souvenir revint à Andarran, au cours de la campagne où il recevait sous les coups une nouvelle leçon d'histoire. Les comités qui tenaient à fief la

circonscription d'Eauze l'avaient d'abord confiée à un opportuniste tranquille. Le défunt s'était révélé médiocre serviteur de leurs intérêts ; depuis deux ans, depuis que le législateur diabétique donnait des espérances certaines, les comités avaient déféré sa succession à un avocat de Toulouse, un certain Piollard, qui s'étiquetait radical-socialiste. Ce Piollard, évincé naguère d'un collège du Roussillon, était un compétiteur redoutable : professionnel rompu au métier, fort en gueule, magnifique en promesses. Il possédait quelque argent, les économies d'une chasublière du quartier Saint-Cernin, qui s'était laissé séduire par cet homme éloquent et venait de convoler avec lui. Il employait judicieusement les deniers de la veuve. On le voyait souvent flâner dans les champs, au déclin du jour ; il accostait un paysan :

— Encore au travail, à cette heure ! Quelle heure croyez-vous qu'il est, mon brave ?

— Je ne sais pas, répondait le journalier, je n'ai pas de montre.

— Est-ce possible ? Pas de montre ! Si ça ne fend pas le cœur, à une époque où notre civilisation devrait répandre ses bienfaits sur tous ! Faites-moi le plaisir d'accepter la mienne, mon ami. Elle n'a aucun prix, je m'en sers depuis longtemps ; vous la garderez en souvenir de moi. Pas de montre, un honnête travailleur, à notre époque !

C'était toujours *sa* montre que le candidat donnait au paysan flatté. Est-il besoin d'ajouter qu'il

faisait venir de Besançon, à très bon compte, un solde de rossignols pour ces largesses ?

Le Toulousain avait promis un chemin de fer. Sur divers points du tracé imaginaire qu'il assignait à sa ligne, on vit apparaître des équipes de géomètres, ils dressaient les instruments d'arpentage, visaient les mires, relevaient les cotes. Aux interrogations des paysans, ils faisaient des réponses évasives et mystérieuses : les premières études de la future ligne, évidemment ! Il ne s'agissait, en réalité, que d'une rectification de la route voiturière la profitable équivoque était entretenue par le conducteur des ponts et chaussées, affilié à la loge de l'avocat.

Des tours de cette force, Piollard en avait par douzaines dans son sac, Il avait surtout ce dont Jacques manquait le plus, l'incalculable puissance accumulée dans un homme par la tension constante de tous les désirs, pendant des années, vers un seul objet ardemment convoité. Et il n'avait à aucun degré ce qui empêtrait Jacques à chaque pas, les scrupules, les délicatesses. Du premier coup, Piollard s'était montré supérieur dans le choix de la calomnie qui mord sur les imaginations populaires, de l'amorce où elles se prennent. Il fouillait la vie de tous les ascendants de son rival, il en exhumait des noirceurs insoupçonnées. Les services mêmes de ces soldats lui fournissaient le plus accablant des griefs ; fils et petit-fils de prétoriens, M. Andarran n'avait nécessairement qu'une idée : déchaîner le fléau de la guerre sur nos paisibles populations.

Voter pour M. Andarran, c'était voter pour la guerre à courte échéance. — Accusation meurtrière entre toutes ! Bref, répétons-le, ce venimeux personnage était un rude compétiteur ; et comme on le jugeait facile à domestiquer, une fois pourvu, l'administration s'employait pour lui.

Jacques avait commencé la campagne nonchalamment. Bientôt, la lutte l'excita, le prit tout entier. Chasseur passionné, il retrouvait son plaisir favori dans cette poursuite hasardeuse des suffrages. Il avait le sentiment de partir chaque matin pour sa tournée avec une carnassière, et de la rapporter le soir vide ou pleine, après une journée de quête dans l'inconnu ; parfois bredouille, lorsqu'un village avait résisté à sa parole ; parfois heureux, lorsqu'il sentait la gibecière lourde des voix conquises dans une commune douteuse. Chasse plus émouvante, plus dangereuse que l'autre. Fouetté par les outrages des adversaires, exalté par les dévouements qu'il suscitait chez ses fidèles, le candidat novice s'aguerrit, se mit à aimer cette vie de surmenage physique et mental. Il se découvrit des facultés ignorées, une aisance d'élocution et un don de repartie qui firent merveille aux réunions contradictoires, sur le foirail d'Eauze, dans les auberges des bourgades. Les granges des hameaux furent moins propices à son éloquence : perchés dans le râtelier, les gamins éparpillaient sur la tête de l'orateur des bottes de foin qui coupaient ses plus belles périodes. Certains villages du haut pays, où il dut parler sur la place

publique, faute de local assez vaste pour contenir les électeurs, lui laissèrent des souvenirs radieux : le soleil se levait en face sur les chaînes neigeuses des Pyrénées, enflammant la parole qu'il jetait à ces vastes horizons, réchauffant les cœurs des braves gens qui agitaient leurs bérets, qui l'acclamaient sur la borne où il montrait du geste cette aube pure des cimes, présage du renouveau qu'il voulait pour la patrie.

Jacques se persuadait lui-même en développant son idéal, une République purifiée, réformée, tolérante, respectueuse de tous les droits et de toutes les consciences, maternelle à tous ses fils au dedans, fière au dehors et formidable à tous ses ennemis. Il se persuadait lui-même plus qu'il ne persuadait ses auditeurs, il en eut vite l'intuition. Au début, Andarran s'était demandé consciencieusement sur quelles idées générales, sur quelles solutions des problèmes politiques il convenait d'appuyer. La vanité de ces recherches lui fut bientôt démontrée. C'était l'accent, et non le sens du discours, qui agissait sur les paysans. Ils applaudissaient de confiance ; après la réunion, ils s'approchaient de l'orateur, dans le café où l'on trinquait :

— Vous avez raison, monsieur Andarran, ça irait mieux comme vous dites ; vous êtes le candidat qu'il nous faut. Mais vous ne permettrez pas qu'on nous empêche de brûler notre marc, n'est-ce pas ? Vous défendrez les bouilleurs de cru ?

Ce fut la seule exigence qu'il rencontra, précise,

obstinée, chez ceux qui lui faisaient crédit pour toutes les questions de haute métaphysique sociale. Ce point bien éclairci, on lui présentait les timides suppliques individuelles ; chacun sollicitait une petite place, le redressement d'un arrêt de justice, la levée d'une amende infligée par la Régie, l'exemption ou le rappel d'un fils pris par le service. Jacques évitait de s'engager, il inscrivait les demandes sur un carnet qui devenait déjà son remords, son épouvante, à mesure qu'il sentait mieux la disproportion entre cette mendicité universelle et son pouvoir prochain de la satisfaire.

Ses premiers contacts avec le peuple souverain l'avaient renseigné : la rhétorique des journalistes, les classifications arbitraires où ils rangeaient des partis nominaux, les prétendus courants d'opinion, toutes ces inventions des citadins n'avaient aucune application réelle aux masses rurales, en dehors de quelques meneurs. Conservatrices d'instinct, avec une déférence passive pour le gouvernement quel qu'il fût, attachées par tradition à des habitudes religieuses qu'il ne fallait ni troubler ni imposer, en garde, d'autre part, contre l'immixtion du curé dans leurs affaires, ces masses étaient surtout avides de satisfactions réalistes, et toujours en quête d'un défenseur contre leurs ennemis naturels, contre le fisc, le recrutement, les gens de loi ; capables néanmoins d'entraînements idéalistes, à la voix de l'homme dont elles subissaient le magnétisme momentané.

Jacques aperçut clairement la naïveté ou l'hypocrisie de ceux qui feignaient de demander des directions politiques à ces éternels dirigés. Il reconnut l'âme gauloise, prête à tous les dévouements et à tous les sacrifices sur un signe du chef qui savait capter sa confiance, n'exigeant en retour de ce chef qu'une garantie de sécurité et de protection après la lutte, quand les combattants licenciés retomberaient dans leur apathie, dans leur impuissance à vouloir, à se concerter, à se défendre eux-mêmes. Avec quel sourire désabusé il lisait maintenant les feuilles où l'on attribuait tel succès électoral à l'excellence de telle ligne politique ! L'expérience quotidienne lui apprenait que le coefficient personnel était tout, dans les élections rurales : le troupeau ne choisissait pas entre deux doctrines, mais entre deux bergers.

Durant la dernière semaine, Andarran se multiplia, volant de l'un à l'autre bout de sa circonscription, parlant cinq et six fois par jour, passant les nuits à écrire de vigoureux articles pour *le Réveil d'Eauze*. Il réagissait contre les paniques de ses amis, mobiles dans leurs pronostics comme les on-dit vrais ou faux qui circulaient dans chaque estaminet, certains du succès un matin, consternés le lendemain. Le soir du scrutin, tandis que les bicyclistes apportaient au quartier général de l'hôtel Soubiran les résultats divergents des cantons, il passa en quelques heures par toutes les émotions du chasseur, du joueur, de l'amoureux ; et ce fut

enfin l'allégresse triomphante de l'hallali, quand arrivèrent les derniers messages des communes lointaines, perdues sur la rive droite de la Baïse : elles assuraient une majorité respectable au candidat indépendant, Jacques Andarran.

Étourdi par les acclamations de ses partisans et par les huées furieuses des vaincus, porté à bras d'hommes sur ce chemin de la Bourdette où on le reconduisait aux flambeaux, ébloui par le feu de joie que tante Sophie allumait dans la cour, grisé de bruit, de champagne, de fatigue nerveuse, Jacques fut vraiment heureux, cette nuit-là. Jacques le Fataliste crut un instant qu'il allait jouer un grand rôle dans une France sauvée par son génie ; l'onction populaire venait de le sacrer pour relever la fortune nationale, pour conjurer les fatalités accumulées sur la patrie, sur son pauvre cœur d'homme... Marie paraissait si enchantée en applaudissant de ses petites mains le vainqueur !

CHAPITRE VII

L'INITIATION

Ces fumées n'étaient pas entièrement dissipées, quelques jours après l'élection, quand le député d'Eauze descendit de son wagon dans ce Paris qu'il revenait conquérir. Un ami lui avait retenu un logement tranquille au faîte de la vieille maison, aujourd'hui démolie, qui s'élevait à l'angle de la petite place Saint-Thomas-d'Aquin, en face de l'église. Andarran connaissait cet appartement, occupé pendant de longues années par Xavier Marmier ; introduit autrefois chez l'aimable conteur, il avait souvent gravi le raide escalier et trouvé bon accueil sous les toits, dans ce magasin de bouquiniste amoureusement empli de livres rares. Le vieil homme et ses vieux livres avaient disparu ; mais, de la pensée éteinte et de la bibliothèque dispersée il restait dans ces deux chambres une atmosphère de recueillement. Elle serait propice, pensait Jacques, à la méditation des hauts problèmes politiques où il allait s'absorber.

Du logis reconnu, il ne fit qu'un saut au Palais-Bourbon. Ce ne fut pas sans un léger battement de cœur qu'il entra dans la froide cour d'honneur,

qu'il franchit pour la première fois ce seuil derrière lequel il pressentait tant de graves devoirs, tant de lourdes responsabilités. On lui délivra à la caisse une médaille d'argent : sur l'avers, une vierge au profil auguste, coiffée du bonnet phrygien, se dénommait République Française ; au revers, entre les branches de chêne, le nom de Jacques Andarran s'inscrivait dans un cartouche, protégé et glorifié par la banderolle où on lisait : *Suffrage universel.* L'employé respectueux lui remit en outre les insignes, le « baromètre » et l'écharpe tricolore à glands d'or : Jacques se rappela dans la suite, avec une ironie un peu honteuse, le sourire de plaisir que sa glace lui avait renvoyé, tandis qu'il essayait cette écharpe en imaginant la prochaine occasion de l'arborer dans les rues d'Eauze, à l'enterrement ou au mariage d'un notable électeur. Il fut gratifié d'une carte de circulation sur tout le réseau ferré de la République ; et le caissier lui compta sept cent trente-cinq francs, son indemnité du premer mois, défalcation faite d'une retenue pour la buvette : la somme reluisait en billets neufs, en pièces étincelantes du dernier coin et de la dernière frappe.

Ainsi comblé, salué très bas par les garçons de salle qui le guidaient, dans le dédale de l'intérieur, jusqu'à la questure, Jacques se sentait devenir souverain : un de ces potentats à la mine solennelle et affairée qui se hâtaient, une grosse serviette de maroquin sous le bras, vers les bureaux des commissions. Comme il donnait une signature dans le cabinet

des questeurs, un de ses co-souverains lut le nom, s'approcha :

— Mon cher collègue, heureux de souhaiter la bienvenue à un compatriote ; permettez-moi à ce titre de vous recommander ma candidature : Saccalaïs, d'Aire-sur-l'Adour. On doit élire demain un titulaire pour la place vacante de troisième questeur : je suis sur les rangs. Je n'ai pas à rougir de mon humble situation de fortune. Sept enfants, une vie de labeur au service de la République. Nous sommes logés si à l'étroit que mon travail s'en ressent : je ne sais vraiment pas ce que j'ai griffonné ce matin sur mon rapport à la commission des douanes ; pendant que j'écrivais, mon petit dernier battait du tambour dans mes oreilles. Aussi n'ai-je pas le droit de refuser un logement au Palais-Bourbon, puisque mes collègues ont pensé à moi. Tous ceux de votre département me sont acquis. Vous m'en auriez voulu de ne pas vous prévenir, en bons voisins de circonscription que nous sommes. Sept enfants ! Je compte sur vous demain, n'est-ce pas ?

— Peste ! on me demande déjà quelque chose, pensa Andarran.

Surpris, mais flatté, il s'efforça d'oublier sa nouvelle importance et de reprendre un air dégagé, à l'appel de Bayonne, qui l'attendait dans le salon de la Paix. Son camarade le félicita d'une voix railleuse.

— Toi aussi, mon pauvre vieux ! Compliments. Mais que diable viens-tu faire dans cette galère ?

— Je viens essayer d'y faire un peu de bien, répondit sérieusement Andarran.

— Tu as drôlement choisi l'endroit. Je vais t'introduire dans le cirque où nous te dévorerons.

Les deux députés traversèrent la longue salle des Pas-Perdus, presque vide à cette heure. Quelques reporters vaguaient devant le Laocoon ; ils toisèrent curieusement le « nouveau », s'empressèrent autour de Bayonne comme des mouches sur un morceau de sucre. Le chef socialiste leur émietta de menus renseignements et poussa la porte interdite aux profanes. Jacques pénétra dans le sanctuaire avec le sentiment d'aise glorieuse que donne l'initiation à un privilège. Devant lui s'étendait la perspective des « Couloirs » ; nom générique et fort impropre de ces grands vestibules sévères dont les trois principaux prennent jour sur la cour d'honneur par de larges baies vitrées. Cinq ou six promeneurs en avance arpentaient les dalles.

— Ici tu feras, bon an mal an, des centaines de kilomètres, dit Elzéar. C'est hygiénique et abrutissant.

Il mena son compagnon à la bibliothèque. Jacques admira les plafonds de Delacroix et quelques beaux vieux livres sur les rayons. Ils avaient cet air exilé, commun aux livres et aux femmes que personne n'aime ni ne caresse.

— Je te recommande cette retraite paisible, c'est la seule dans tout le bâtiment. On n'y vient que pour arranger tranquillement un duel, ou pour

écrire à cœur reposé des lettres d'amour, les jeunes ; pour y sommeiller mieux qu'en séance, les vieux. En voici précisément un qui digère, les yeux clos sur un rapport, au fond de ce fauteuil confortable : M. Chasset de la Marne, président du centre gauche, originaire de la Champagne, qu'il représente, et de 1830, qu'il continue. Tu le cultiveras. C'est un homme de bon conseil ; il te donnera toujours celui de ne pas te compromettre. C'est surtout un homme de conseils d'administration. Il les collectionne avec l'adresse des chimpanzés, dont il a conservé le facies. Beaucoup de talent, d'ailleurs : parle très bien, pour ne rien dire ; économiste, juriste, utile à feuilleter. Je ne te présente pas : un passeport de ma main le préviendrait à jamais contre toi. Il estime que je veux le dépouiller du capital qu'il n'a pas et de ce qui lui en tient lieu, les quatre-vingt mille livres de rente que lui font les Sociétés industrielles véreuses auxquelles il loue sa respectabilité. Penses-tu qu'il ait raison de défendre un état social aussi nourrissant ?

— Mène-moi à la salle des séances, interrompit Andarran ; il faut que j'y marque ma place.

— Oh ! crois-tu que ce soit bien nécessaire ? Tu y entreras si rarement ! Allons plutôt à la buvette.

— Ne plaisante pas. Je viens ici pour faire mon devoir, tout mon devoir.

— En ce cas, ton devoir est dans ces couloirs : on y décide les destinées du pays. La tribune, c'est bon pour nous autres, les bavards, les partis qui

préparent l'avenir ; ceux qui gouvernent le present opèrent sur ce grand marché d'hommes. Là-bas on ne déplace jamais un bulletin de vote ; ici, on les maquignonne. Et il n'y a que les votes qui comptent. Les discours s'envolent, les votes demeurent. Là-bas, c'est le théâtre, la parade ; ici, dans la coulisse, c'est la réalité des choses. Notre régime de libre discussion — tu t'en convaincras chaque jour davantage — assure le pouvoir effectif à quelques silencieux, aux puissances occultes qui chuchotent le mot d'ordre derrière un de ces piliers. Ah ! mon conscrit, crois-en un orateur renseigné sur la vanité de ses succès ; et regarde la salle où nous entrons : à cette heure, dans son abandon matinal, ce violon au repos ne te rappelle-t-il pas un vers fameux de Mallarmé ?

Insolite vaisseau d'inanité sonore...

Dans le grand hémicycle désert suintait cette tristesse particulière aux salles de théâtre, le matin, quand le vide et le silence y paraissent lourds, presque inquiétants, par comparaison avec la foule, le bruit, les lumières qu'on a coutume d'y retrouver. Andarran jeta un regard circulaire sur les parois massives de l'amphithéâtre ; une exclamation involontaire lui échappa :

— Tiens, il n'y a pas de fenêtres !

Pas de fenêtres, pas de jours sur l'extérieur, aucune communication avec l'air libre et le pays ambiant. Un four hermétiquement clos, une machine

à air comprimé qui devait favoriser la formation d'une atmosphère peu renouvelable. Pour y voir plus clair, pensait Jacques, pour aérer, pour recevoir les bruits du dehors et y répondre, il faudrait briser les vitres de ce plafond, avare de la clarté qu'il tamise. — L'absence d'ouvertures dans ces murailles de prison, les mœurs et les conventions théâtrales imposées aux acteurs par la configuration d'un théâtre, telles furent les impressions dominantes que cette première inspection laissa au néophyte.

On lui avait donné à la questure le numéro d'un pupitre sans propriétaire. Il alla marquer sa case, sur les gradins du centre qui confinent à l'aile droite de l'hémicycle. Jacques avait choisi cette place dans la travée où se groupaient quelques députés de sa région, ceux dont le programme se rapprochait du sien, Ses voisins immédiats étaient Louis Couilleau, du Rouergue, et Julien Rousseblaigue, de l'Armagnac.

Du fond de l'hémicycle, Bayonne l'interpella ironiquement :

— Au fait, c'est vrai : tu dois siéger par là ; tu es un rallié !

— Elzéar ! tu n'as pas honte ? répliqua Andarran d'un ton piqué C'est toi qui ramasses cette médiocre plaisanterie, bonne tout au plus pour mes adversaires du chef-lieu ! Tu sais mon âge et mes sentiments ; tu as lu en moi depuis l'enfance : indifférent en politique jusqu'à ces dernières semaines, je n'ai connu d'autre gouvernement que la

République, je n'en ai pas servi d'autre, je n'en vois pas d'autre possible N'ayant jamais été l'allié de personne, comment serais-je un rallié ? Je viens dans la maison commune au même titre que vous tous, pour essayer d'y faire triompher mes idées.

— Voyez-vous ce monsieur, qui voudrait qu'on lui inventât une petite étiquette pour lui tout seul ! Apprends qu'ici, bon gré mal gré, chacun doit rentrer dans une de nos classifications officielles. Rallié tu es, rallié tu resteras.

— Allons donc ! C'est idiot! s'écria Jacques avec humeur. — Tu connais bien mes pensées intimes...

— Qui te parle de pensées ? S'il fallait s'enquérir de la pensée des gens pour les classer ! On a le nez fait d'une certaine façon, on a certaine provenance, certaines amitiés ; on est étiqueté d'après ces signes extérieurs. C'est bien plus commode, et plus vraiment philosophique, tu le reconnaîtras un jour : la pensée change, le nez reste. En attendant, vil rallié, compte sur nous tous, sur moi tout le premier, pour te paralyser en te clouant au front cette épithète infamante.

— Mais c'est de la canaillerie !

— Non, c'est de la politique. Tu te rattraperas, d'ailleurs, en injuriant le socialiste que je suis.

— Tu ne crois pas ce que tu dis, Elzéar. Je combattrai l'ensemble de tes doctrines, je les tiens pour chimériques et dangereuses; mais je goûte quelques-unes de tes idées, je te soutiendrai loyalement quand tu tâcheras de les faire accepter.

— Mon pauvre ami ! Avant que la cloche de Duputel ait sonné trois fois, tu me renieras ; tu hurleras avec ceux qui t'entourent, de confiance, dès que j'ouvrirai la bouche, sans savoir ce que je vais dire.

— Jamais !

— Dès demain. Sur la porte de l'enfer où tu viens de pénétrer , il est écrit : Vous qui entrez, laissez ici toute justice, — et même toute votre personnalité. — Maintenant, en route pour la buvette : on y ment un peu moins que sur ces tréteaux, on s'y invective avec plus de bonhomie et de sincérité.

Dans la chambre carrée qui donne sur le jardin en terrasse, devant un long comptoir tout pareil à celui des estaminets, une douzaine de députés absorbaient diverses boissons. D'autres fumaient sur le divan, au-dessous du tableau où les *Conscrits* de Dagnan-Bouveret emboîtent le pas au porte-drapeau. Tous socialistes, ces clients matineux de la buvette : Jacques en fut averti par l'accueil familier qu'ils firent à Bayonne, par quelque chose d'intransigeant dans l'air des visages, la coupe des vêtements, le ton des paroles. Elzéar eut un regard de fierté satisfaite, l'éclair aux yeux du général qui passe en revue de bons soldats. Il prit à part son ami :

— Salue et tremble. Ce sont mes troupes. Tu surprends ici une des raisons de leur force. A cette heure, il n'y a guère que des socialistes dans ce palais d'où ils sortiront les derniers. Les imbéciles te diront que nos gens accourent dès le matin pour

déjeuner gratuitement d'un bouillon et d'une sandwich. Sottise! Les socialistes savent ce qu'ils font. Vos bons bourgeois du centre et de la droite s'attardent à leur repas, à leurs affaires, à leurs plaisirs ; ils viennent ensuite aux séances comme à une corvée pour quelques instants ; ils ne sont députés qu'à certaines heures. Les socialistes le sont toujours et ne sont que cela. Ils ne *viennent* pas à la Chambre, ils y *vivent*. C'est leur cercle, leur maison, leur foyer. Ils font corps avec le bâtiment, ils se sentent chez eux et à l'aise dans l'auberge où les autres sont de passage. Être de la maison, en être avec joie et continuité, voilà une des forces qui compensent notre infériorité numérique et nous constituent les maîtres de céans. Tu apercevras plus tard les autres causes de cette maîtrise. Détaille-moi ces gaillards, observe leurs mâchoires, leurs mains préhensiles, le feu de la résolution dans leurs yeux, la combativité de tous leurs muscles. Quelle physiologie d'attaque ! Hein ! ils sont beaux, mes loups maigres, et bons à lancer sur le troupeau des moutons gras ?

— D'accord , dit Andarran. Mais ne se méfient-ils pas, ces loups, du compagnon qui fréqueute dans les bergeries élégantes ?

— Ils me subissent et me jalousent. Quelques-uns m'exècrent. Au fond, ils ne me pardonnent pas mes redingotes, mes goûts, mes amis et mes dîners de l'hôtel Sinda. J'en vois là qui ruminent déjà l'exécution du traître, du renégat. Bah ! le gros du parti me subira jusqu'au bout, ils sont trop pauvres en

hommes. — Deux heures, bientôt : allons voir l'arrivée des moutons gras.

Elzéar et Jacques repassèrent dans le salon des Conférences. A l'une des extrémités de la longue pièce, un Henri IV de marbre, cuirassé, goguenard, se dresse en pied dans un faisceau de drapeaux espagnols ; il domine la table où s'amoncellent les journaux.

— Les drapeaux modernes, s'écria Bayonne ; — ceux qui mènent à la victoire et qu'il faut conquérir... ou acheter. Vois comme on se les arrache, ces loques déchirées, froissées par des mains fiévreuses ; vois comme nos collègues brandissent les hampes de bois où elles pendent. Regarde, ils arrivent : ils vont droit à la boussole, à la table des journaux ; officiers et passagers du navire consultent en montant sur le pont la rose des vents, pour reconnaître la route du jour. Les chefs de groupe interrogent les grands organes de la presse ; les provinciaux scrutent anxieusement les feuilles de leur région. L'électeur est-il satisfait ? Comment pense-t-il ? Quelle palinodie exige-t-il encore ? Chacun rectifie ses positions, ses votes, d'après les indications capricieuses de la boussole. Est-ce pour calmer leurs consciences qu'on a gravé sur le socle de la statue ces paroles du roi Henri : — « La violente amour que j'apporte à mes sujets m'a fait trouver tout aisé et honorable ? » — *Electeurs*, au lieu de *sujets*, lisent nos honorables ; et ils trouvent aisées toutes les capitulations.

— Il me paraît qu'on s'empresse surtout là, observa Jacques.

Il montrait l'immense table de fer à cheval, couverte d'écritoires et de papiers aux majestueux entêtes, qui remplit jusqu'à la cheminée monumentale tout le reste du salon. Les arrivants s'installaient aux rares places libres, déchargeaient sur le drap vert leurs serviettes bourrées de paperasses.

— Oui. Tu vois ici le réfectoire du grand Ordre mendiant. De tous les noms qui pourraient définir le Parlement, c'est encore celui qui convient le mieux : l'Ordre mendiant du XIXe siècle. Fouille chacune de ces serviettes, chacun de ces dossiers formés durant de longues stations matinales dans les antichambres ministérielles ; penche-toi sur ces forçats de la correspondance : d'un bout du fer à cheval à l'autre, tu retrouveras quatre type de lettres, toujours les mêmes. Lettre de l'électeur ou du petit fonctionnaire, qui sollicite une place, un passe-droit, un avancement. Lettre du député au ministre, pour recommander instamment la demande désorganisatrice des services publics. Réponse du ministre, câline et dilatoire : bonne note prise, examen sérieux, promesse de faire droit à la première occasion favorable... Réponse du député à l'électeur : une amplification de la vague promesse ministérielle, un mensonge servile qui va enflammer les espérances, là-bas, au village, et y propager la contagion chez les quémandeurs. Nous tournons ainsi dans le cercle vicieux de la mendicité parlemen-

taire : l'électeur mendie des faveurs chez le député, qui les mendie chez le ministre, lequel mendie les votes du député, qui mendie les suffrages de l'électeur. Comment cette table ne croule-t-elle pas sous le poids des millions de mensonges qu'elle a portés ?

— Tu en parles à ton aise, risqua Jacques. — Vous ne mendiez pas, vous autres socialistes ; vous exigez, l'escopette au poing, et vous obtenez davantage.

— Bon, fit en riant Bayonne, je vois que tu te formeras vite. Mais j'aperçois Aristide Asserme : il achèvera ton éducation. Tu l'as connu au café d'Harcourt, au temps où il ne faisait que de mauvais vers ? Renoue avec lui, il n'y a pas de meilleur pilote. Moi, je suis trop compromettant, je te laisse ; il ne faut pas qu'on te voie débuter à mes trousses, on soupçonnerait quelque noir complot.

Elzéar ne disait pas toute la vérité. La princesse Véraguine lui avait donné rendez-vous à l'exposition des aquarelles. Rejoindre Daria, reprendre avec elle et pousser plus loin la conversation de la veille, ce désir impatient ne lui permettait pas de tenir en place.

Andarran renouvela connaissance avec Asserme. Aristide nommait les députés notoires. Instruit et amusé par les remarques malicieuses du « Canaque », Jacques observait.

La ruche s'emplissait d'un bourdonnement caractéristique, colloques discrets, éclats de voix, fusées de rires ou d'indignations bruyantes dans les

groupes où un orateur pérorait. Ces groupes se formaient un peu partout, au salon des Conférences, à la buvette, dans les trois vestibules. Un meneur en vue y disait les nouvelles, les pronostics de la journée, il rétorquait les arguments d'un contradicteur. Les auditeurs de toute nuance venaient aux écoutes, l'oreille tendue, avec une curiosité inquiète dans les yeux, et, sur leurs figures badaudes ou futées, les perplexités d'une irrésolution qui cherche à s'orienter. Des couples faisaient les cent pas ; un des deux interlocuteurs prenait l'autre sous le bras ou lui jetait familièrement la main sur l'épaule : il insinuait un avis, parlait bas, visiblement en train de convaincre un esprit récalcitrant. On arrêtait au passage, on entourait les vétérans, les anciens ministres, les « amis de Gambetta » ; ces derniers paraissaient investis d'une autorité particulière, nimbés de l'auréole des apôtres qui survivent au dieu et gardent sa doctrine. D'autres constellations se formaient autour des jeunes astres, les députés ministrables de la nouvelle génération : ceux-ci semblaient protester par toutes leurs façons contre l'exubérance et le débraillé des « amis de Gambetta ». Soignés de leur personne, gourmés, autoritaires, boutonnés dans leur gravité précoce, de l'air du fossoyeur qui prend mesure d'un vieillard, ces jeunes gens regardaient blanchir, incultes et démodées, les barbes opportunistes. Dans les coins, à des places accoutumées, par paquets de trois ou quatre, des augures conspiraient. D'autres, vautrés

sur les rares banquettes de ces salles démeublées, fumaient, bâillaient ; ils avaient sur le visage le désœuvrement des habitués, dans un café où l'on aurait méchamment enlevé cartes et dominos.

Ce désœuvrement était plus sensible dans la pièce de droite, le salon Pujol. La correction des physionomies et des vêtements y révélait l'opinion dominante. Les membres de la droite erraient de ce côté : on eût dit des voyageurs étrangers, perdus dans le va-et-vient d'une gare où ils attendent un train qui ne part jamais. A gauche, dans le salon Delacroix, affairés et gesticulants, les radicaux se communiquaient des renseignements, des articles de journaux, des projets de loi. Émissaires et flâneurs de ces deux camps extrêmes venaient confluer dans le grand courant central ; il tournait sur lui-même, avec des remous, des stagnations et des rapides, entre les murs de la salle Casimir-Périer, plus vaste et plus fréquentée que ses deux annexes latérales. Les péripatéticiens déambulaient sous le geste du *Mirabeau* de Dalou, qui dit son fait à M. de Brézé. — Un promenoir de prison, — ce fut l'image suggérée à Jacques par le long manège aux murailles nues, où les mêmes hommes arpentaient perpétuellement les mêmes dalles de ce même pas qui ne conduit nulle part.

Un trait significatif le frappa. Assis ou ambulants, couplés pour un entretien intime ou groupés dans une conversation générale, la plupart de ces hommes écoutaient distraitement celui qui leur parlait ; une

moitié de leur attention était visiblement aux aguets, tendues vers quelque autre objet. Leurs regards dévisageaient les allants et venants, s'épiaient mutuellement dans la défiance universelle. Chacun paraissait tiraillé par une ou plusieurs préoccupations, recherche d'un renseignement, choix du vote qu'il faudra émettre, attente d'un collègue à consulter, affût du ministre qui va passer. Un membre du cabinet traversait-il les salles, des solliciteurs de toute opinion fondaient aussitôt sur lui, une grappe s'attachait à ses pas : les mendiants mendiaient. Le plus diligent prenait affectueusement sous le bras l'Excellence, il exposait longuement son affaire, tandis que les autres guettaient, étudiaient les papiers qu'ils tiraient de leurs poches, suivaient la piste comme des chacals. Le ministre louvoyait, gagnait une issue, se débarrassait par d'habiles manœuvres d'une partie des assaillants. Quelques-uns le quittaient en se frottant les mains.

— Enfin ! j'ai mon juge de paix... j'ai mon percepteur... Enfin ! j'ai fait sauter mon substitut... soufflaient joyeusement à leurs amis les gagnants de la tombola des fonctionnaires. Et ils couraient au bureau du télégraphe, talonnés par la crainte d'être devancés dans l'envoi de la nouvelle qui attesterait leur influence, satisferait les rancunes de leurs partisans, consternerait leurs adversaires.

— Enfin ! je tiens les palmes de mon dentiste ! dit Rousseblaigue, qui venait fusionner avec son futur voisin de stalle. — Un de mes agents les plus

dévoués ! Figurez-vous qu'il était proposé depuis cinq ans pour les palmes académiques, et toujours différé, parce qu'une note du dossier l'accusait d'arracher des dents au couvent des Ursulines... des dents cariées de cléricalisme ! Trois ministres de l'Instruction publique m'ont lanterné, ils se léguaient le dossier, aucun d'eux n'osait passer outre à la note marginale du préfet. Cela ne s'invente pas : j'ai vu le dossier, et la note.

Les solliciteurs éconduits par le ministre s'éloignaient la menace aux lèvres.

— Les misérables ! grogna M. Cornille-Lalouze en serrant la main d'Asserme, — ils se suicident; ils ne veulent pas me débarrasser de mon sous-préfet, qui nous trahit !

Aristide tira Jacques par la manche.

— Fuyons, ce serait trop long. Chacun raconte ici l'histoire de son sous-préfet aux collègues, qui n'écoutent pas et pensent au leur. Tas de maladroits ! On doit apprendre à extirper soi-même ces parasites — Bonjour, Caqueville !

— Ancien greffier, Normand de pur sang, reprit Asserme derrière l'homme maigre qui venait de passer, avec une dignité réfléchie dans la démarche. — Tous les hivers, le ménage Caqueville donne deux ou trois petits bals aux familles des collègues, aux connaissances parisiennes Le lendemain, chaque invité reçoit une lettre de quête des demoiselles Caqueville : le généreux député fait passer les fonds qu'il recueille à une œuvre de sa circonscription,

comme don personnel. Tenez-vous pour averti, si vous êtes prié

— Fi ! quelle indélicatesse !

— Non ; c'est de la politique — Ah ! ce bon Paulin Renard ,dit « la Terreur des poupons ! » Le plus jovial des commis voyageurs Il représente un de ces départements voisins de Paris où l'une des grosses industries est le nourrissage des enfants assistés de la Seine. Chaque paysan s'y fait des rentes sur la Ville en élevant nos bâtards Un électeur vote-t-il mal , envoie-t-il son petit parisien à l'école des frères ? Renard menace aussitôt le délinquant du retrait de l'enfant, et l'on sait que ses accointances avec la municipalité parisienne lui permettent de réaliser sa menace. Il tient par là tout son arrondissement.

— Mais c'est une infamie ! s'écria Jacques.

— Non ; c'est de la politique, fit Asserme, avec une nuance de considération involontaire pour un collègue aussi avisé. — Voilà le gros Mirevault, qui revient de présider la commission des douanes. Sur celui-là, rien à dire. Le type de ces grands bourgeois, honneur de la République qu'ils ont fondée. Un homme d'œuvres, hautement estimé dans le protestantisme français. Une jolie fortune, clairement gagnée dans la fabrication des tissus. Un décorum parfait dans une belle vie républicaine, toujours à l'avant-garde du parti, et conduite pourtant avec une prudence qui n'abandonne rien au hasard. Mirevault n'a pas dit son dernier mot. D'autres brillent

plus et passent vite. Il attend en magasin, terne et solide comme le drap noir qu'il fabrique. C'est une des réserves de notre personnel politique.

Un bruit de crosses de fusil qui retombaient sur le pavé interrompit Aristide. Majestueux, entre deux haies de soldats, le président s'avançait vers la salle des séances. Jacques revit Duputel, son profil sarrasin, sa tête blanche d'oiseau de proie ; l'ancien notaire n'était guère changé, depuis le jour lointain où le jeune homme l'avait aperçu, au seuil de l'étude, dans la rue de la Barbacane, à Carcassonne.

— Singulier bonhomme, murmura Asserme ; — et subtil mystérieux, il met toute son adresse à glisser sur les hauteurs en dérobant ses voies, sans laisser de traces ni de prises. Un lièvre alpestre. Quand il quitta la présidence du Conseil, une affaire m'amena un jour chez lui, dans le petit hôtel grisâtre qu'il occupe au fond d'un quartier retiré, aux Ternes. La froide nudité de son cabinet de travail me frappa : un bureau impersonnel d'ingénieur départemental, des cartonniers, des dossiers ; pas un bibelot d'art, pas une fantaisie. Sur la table où il écrivait, un seul objet : un gros peloton de ficelle dans une soucoupe. Ce peloton de ficelle, c'est tout Duputel. Durant ces sottes histoires du Panama, où personne ne songeait à le mêler, j'eus occasion de repasser devant l'hôtel : les soupiraux des caves étaient bouchés de frais, comme si le propriétaire eût voulu rompre toutes communications avec l'air extérieur, pendant la tourmente.

Jacques entra dans l'hémicycle. Seul de son espèce, il vit les sténographes, les secrétaires et le président en face des banquettes vides. Derrière le fauteuil présidentiel, contre un mur tout machiné d'appareils, de téléphones, de tubes d'appel, le secrétaire général et ses employés se tenaient sur la plate-forme de cet autel à plusieurs étages qui constituait le bureau. Duputel se détachait là-haut sur un bas-relief de style Louis-Philippe. Jacques s'étonna du symbolisme des sujets : la France tendait une couronne de palmes à ce Dieu mal famé, Mercure ; un jeune guerrier en bonnet phrygien repoussait les Sciences et les Arts, femmes qui laissaient tomber leurs luths. Le président, debout, marmonnait à voix basse des projets de loi : on eût dit un prêtre qui récitait machinalement les oraisons rituelles dans une église déserte.

Un par un, quelques députés entrèrent, gagnèrent leurs places. Ils causaient ou faisaient leur correspondance. Quand ils furent une cinquantaine, l'un d'eux monta à la tribune. L'orateur, un Méridional chevelu et grasseyant, entama sa harangue :

— Messieurs, les raisins secs sont l'épée de Damoclès suspendue sur la viticulture française...

Andarran s'informa près de son voisin Couilleau. Celui-ci haussa les épaules.

— Laissez dire. C'est la loi sur la réforme des boissons, sur la surtaxe de l'alcool. Elle revient depuis dix ans, quand on n'a pas autre chose à faire. On n'aboutira pas encore cette fois. Vous défendez

comme nous les bouilleurs de cru, n'est-ce pas ? Eh bien ! nous sommes les plus nombreux. Lorsque la loi sera à peu près sur pied, nous la culbuterons à un tournant. Use ta salive, mon bonhomme ! Venez, allons fumer une cigarette et savoir ce qu'on raconte dans les couloirs.

La plupart des députés présents s'évadaient de la salle. Jacques se laissa entraîner par les déserteurs. Il se sentait déjà devenir une goutte amorphe, involontaire, dans les remous capricieux de cette masse fluide en mouvement.

CHAPITRE VIII

CEUX D'AUTREFOIS.

Sur les degrés qui raccordent le parquet exhaussé de l'amphithéâtre au plain-pied des couloirs, il se heurta contre Bayonne. Le socialiste revenait du dehors, le chapeau sur la tête, l'air soucieux. Après quelques instants d'entretien dans le vestibule de l'Exposition, Daria l'avait renvoyé, avec des reproches sur son peu d'assiduité à la Chambre. — Sa tâche était là, lui avait redit énergiquement la belle passionnée de cerveau, et là le champ de bataille où elle voulait être conquise. Ce n'était point par une cour mondaine, mais par des actes pour la cause, qu'il devait prouver son amour. Elle s'inquiétait des mauvais bruits, flottement dans les troupes socialistes, suspicion naissante contre un chef qui oubliait d'être actif. Il fallait veiller : chaque jour n'amenait-il pas une occasion ? Hardiment saisie, l'une d'elles pouvait hâter le triomphe.

— Allez me mieux aimer en aimant ce que je veux, — lui avait-elle répété en le congédiant, avec cette caresse tranquille d'un regard distant qui l'enchantait et l'exaspérait, qui donnait tout d'avance à la condition que l'on ne demandât rien.

Elzéar rentrait, tenaillé par son désir, enfiévré par cette beauté tentatrice qu'il avait tenue, là, si proche en imagination, presque possédée, toujours fuyante.

— Tu rentres ? dit Jacques. — Il n'y a personne. On n'écoute pas. On ne fait rien.

— Oui, nous ne faisons rien. Nous ne savons plus vouloir, agir, vaincre vite. Moi tout le premier. C'est peut-être que nous ne savons plus aimer vraiment : comme on aime, en s'emparant par force d'amour de l'objet subjugué.

Le jeune homme se parlait à lui-même, répondait à une pensée intime.

— Ah ! si, reprit-il, et son visage s'éclaira d'un sourire ; — il y a pourtant celui-là. Celui-là n'a jamais vu, ne verra jamais ce qu'il aime, mais il l'aime bien !

Il montrait un personnage étrange qui venait à lui. Ce haut et puissant vieillard portait fièrement une tête aux traits accentués, surmontée d'un feutre tyrolien très clair, très large, très bossué, couvre-chef crânement campé de côté sur les longues boucles blanches qui bataient le col de l'habit. Également blanche comme neige, une barbe de fleuve, divisée en deux branches, descendait sur le gilet de velours noir à fleurs grenat. Aux goussets pendaient deux chaînes, chargées de breloques et de tiges de corail, tintinnabulantes sur le ventre. Le grand corps était enveloppé dans les pans flottants d'un paletot noisette, avec des revers et des parements de manche en astrakan noir ; un panta-

lon à la hussarde, de même nuance que le paletot, bouffait sur les bottes. Dans le costume et la mine, dans la démarche victorieuse encore sous l'alourdissement de l'âge, il y avait du capitan, du poète romantique, du marchand d'orviétan. Et Jacques n'eut cependant pas envie de rire, quand cet antédiluvien solennel dit à Bayonne avec emphase :

— Citoyen, je n'ai pas eu l'occasion de te féliciter sur ton dernier discours. Bravo ! J'ai cru réentendre le grand Lassalle. Courage, jeune homme ! Penché depuis soixante ans sur le berceau de la Liberté, je ne la verrai pas triomphante ; mais je m'en irai plein d'espoir, si je laisse l'auguste enfant dans des mains comme les tiennes.

L'homme alla se commander un grog à la buvette. Un petit abbé l'arrêta, lui demanda sa signature pour un projet de loi ouvrière ; le vieillard s'inclina poliment, il engagea une discussion cordiale avec le collègue en soutane.

— Cantador, — murmura Bayonne redevenu gai ; — Cantador, démocrate, — comme il mettait jadis sur ses cartes.

— Eh ! quoi ? fit Andarran. — Cantador, le Cantador de 48, le chef des gardes nationales à Düsseldorf ?

— Lui-même : l'insurgé de Düsseldorf, de Venise, de partout, le compagnon de Garibaldi dans l'expédition des Mille et dans la campagne de France, le colonel de la Commune qui eut les plus flamboyants uniformes. Il raconte volontiers, ila

fini par croire lui-même, et c'est peut-être vrai, qu'il a conspiré avec Mazzini, fraternisé avec Pie IX, assassiné avec Orsini, enlevé la princesse Beligojoso. Ce n'est pas un révolutionnaire, c'est la Révolution faite homme ; universelle et éternelle, car nous ignorons tous son âge, à ce Joseph Balsamo de la Révolution. Nul n'a jamais su de quel pays était Cantador, de quelle Allemagne ou de quelle Italie. Possible même qu'il soit Français, puisque le voilà député. Après la Commune, il est allé se terrer dans une crique de la côte niçoise, il y a vécu quinze ans de sardines et d'olives. Un beau jour, les comités radicaux l'on exhumé, pour faire une niche au grand homme local qui avait cessé de plaire; sa truculence a séduit des électeurs méridionaux, fleuristes paisibles, mais épris de vibrations et de couleurs. Cet ancêtre n'entend goutte à nos doctrines : quand on lui parle collectivisme et marxisme, il répond par des tirades d'Hugo ou de Quinet. Ah ! si j'en avais quelques douzaines comme lui ! La foi et l'amour brûlent ce vieux cœur. Seul, il m'est dévoué. Les autres me subissent, je te l'ai dit ; Cantador est le seul qui m'aime, qui se ferait tuer pour moi.

Ragaillardi par cet effluve de vie chaude, Elzéar alla prendre langue dans quelques groupes, conférer avec les journalistes du salon de la Paix. L'âme du lieu se ranima en lui ; un autre feu enflamma son esprit, acharné à ses poursuites changeantes, perpétuellement ballotté entre ses deux

passions : la possession d'une femme, la domination sur ces hommes.

Andarran poussa une pointe dans le salon Pujol. A peine entré, il se retourna à l'appel de son nom par une voix connue. Bien connue aussi, gravée dans les ineffaçables souvenirs, la figure de l'homme qui avait recueilli le dernier soupir de son père. Quoiqu'il eût passé la soixantaine, le marquis de Kermaheuc restait vert et svelte dans ses vêtements de coupe surannée, tels qu'en portaient les élégants du second Empire ; le visage hautain gardait entre les favoris grisonnants ses belles arêtes fermes ; le bleu de France était encore vif dans l'œil clair, sous un rude buisson de sourcils.

— Bonjour, Jacques ! Heureux de vous revoir à Paris, sinon ici, dit posément le vieux gentilhomme en lui tendant avec dignité trois doigts de la main. — Mais qu'avez-vous donc fait ? Je vous croyais un honnête homme ?

— Plaît-il ? balbutia Andarran, ahuri de l'accueil.

— Dame ! Vous avez volé. Vous avez volé le siège qui appartenait naturellement à un coquin. Il n'y a céans que deux catégories : les coquins et les gens indélicats, dont nous sommes, puisque nous détenons les places dévolues dans ce temps-ci aux coquins. Et par-dessus le marché, vous voilà rallié, mon pauvre garçon !

— Vous aussi, monsieur, vous me jetez ce sobriquet immérité ! Je vois que vous conservez votre

belle intransigeance. Elle sied à votre nom, à toute votre vie ; vous savez si je respecte cette noble fidélité. Mais moi, ce n'est pas la même chose ; je suis jeune, libre, je n'ai jamais appartenu à ceux que vous servez...

— Je ne sers personne. Je ne sers que les morts.

— Souffrez que je travaille pour les vivants, pour l'avenir de notre cher pays ; comme vous faisiez vous-même quand vous vous battiez pour ce pays.

— Oh ! je me battais... je me battais... comme je chasse dans ma lande, par routine, bien qu'il n'y ait plus de gibier. Leur régime a tout détruit, jusqu'au gibier !

— Je sais que je gagnerai votre estime, monsieur, bi je me fais une place honorable dans notre République. Après les catastrophes que vous n'avez pas pu conjurer, elle est née spontanément, nécessairement...

— Oui, comme la gangrène naît d'une plaie. Faites, mon jeune ami : je m'amuserai à voir tomber vos illusions

— N'est-ce pas vous qui m'avez transmis les dernières volontés de mon père : « Servir la France... » ?

— Vous allez voir de près ce qu'ils en ont fait, de la France. Nous ne pensions pas de même, votre père et moi ; mais nous défendions contre l'étranger un fonds commun de traditions, d'espérances, de vieil honneur. Mieux que l'étranger, ils l'ont

détruite, cette France pour laquelle le pauvre Régis s'est fait trouer la poitrine, au plateau d'Auvours... Suffit. Je ne veux pas attrister votre lune de miel parlementaire. La rousse viendra assez vite. Et vous savez, mon cher enfant, qu'en tout état de cause vous pouvez compter sur votre vieil ami. Va donc pour votre ralliement. J'ai bien failli moi-même me faire républicain, en revenant de Goritz, après la mort du roi. Elle n'a pas pu prendre, la greffe ; ils m'ont trop dégoûté. Après tout, vous pourriez faire pis, vous pourriez être orléaniste ! Ça, c'est encore au-dessous du rallié.

Le marquis Alain de Kermaheuc, de la branche des Kermaheuc de Morlaix, était cousin de l'amiral. Seul du nom, depuis la mort du marin ; dernier représentant de cette rude lignée de gens de mer. Elle est ancienne au pays de Léon. Un des ascendants du marquis, impliqué dans la conspiration du comte de Chalais, eut la tête tranchée sur le même billot que son seigneur. Des Kermaheuc furent tués aux côtés de Simon de Montfort... Le premier qu'on remémore passa en Angleterre à la suite du roi Jean, se rebella avec les barons de la Grande Charte, mourut insoumis. Le père d'Alain, appelé à la Chambre haute par Charles X, résigna la prairie en 1830 ; le jeune homme avait grandi en s'entendant menacer de la malédiction paternelle s'il servait jamais un d'Orléans ou un Bonaparte Il ne sortit de sa lande qu'en 1870, avec son bataillon de mobiles, pour faire tête à l'invasion. Aux élections

de février 1871, les Bretons qu'il avait conduits au feu l'envoyèrent à l'Assemblée nationale.

M. de Kermaheuc se signala parmi les plus ardents des chevau-légers ; il s'employa à la restauration du trône, refusa tout compromis sur la question du drapeau, ulcéré contre ses collègues orléanistes, auxquels il imputait l'échec de la monarchie, il s'opposa jusqu'à la mort du roi à toutes les tentatives de fusion. Le 3 septembre 1883, au couvent des Franciscains de Goritz, ce fut lui qui ensevelit dans le caveau l'étendard fleurdelisé de Vendée. Et toutes ses espérances se flétrirent avec le rameau de lierre, rapporté de Goritz, qui encadrait le portrait du comte de Chambord au chevet de son lit, dans son modeste appartement de la rue de Monsieur. Depuis ce jour, M. de Kermaheuc s'était désintéressé de la politique active. Du bord de la fosse royale où il avait laissé son cœur, il contemplait les événements avec un scepticisme hostile, également irrité contre ce qui essayait de naître et ce qui achevait de mourir.

Il continuait de représenter sa circonscription, comme il faisait garder son clos, uniquement pour qu'un maraudeur n'y vint pas braconner. Le renouvellement de son mandat n'était d'ailleurs qu'une simple formalité. Jamais une visite électorale, jamais une réunion ; huit jours avant le scrutin, les anciens des paroisses se rendaient au manoir ; on buvait quelques pots de cidre, le marquis Alain disait :

— Tout va mal, et demain sera pire qu'aujourd'hui : défendons-nous jusqu'à la fin.

Ses fidèles électeurs approuvaient, ils remettaient dans l'urne le bulletin traditionnel. Aux dernières législatures sa majorité avait décru ; la sape patiente des fonctionnaires entamait le granit breton. Un excès de zèle leur fit reperdre le terrain gagné. Le sous-préfet s'avisa de venir en personne laïciser l'école de Kermaheuc : campé en travers de la porte, le marquis Alain esquissa un geste significatif de sa botte et traita l'administrateur de fieffé imbécile. Au ministre qui montait à la tribune pour saisir la Chambre d'une demande de poursuites, le député répondit de sa place :

— Eh quoi ! monsieur le ministre, votre sous-préfet vous a rapporté ce propos ? Il doit être à jamais disqualifié pour son manque de discrétion. Je lui ai dit qu'il était un imbécile, c'est vrai ; mais je le lui avais dit confidentiellement.

— Et le geste, monsieur ?

— Le geste aussi était confidentiel.

Le rire désarma la Chambre ; l'acte énergique et impuni ramena les transfuges : l'année suivante, M. de Kermaheuc retrouva ses voix accoutumées.

Au Palais-Bourbon, il siégeait isolé, tout au haut de la travée d'extrême droite. De relations courtoises, cordiales même avec les hommes de son monde, il ne se mêlait pas à leurs conciliabules politiques et restait muré dans son intransigeance. Jadis, à la tribune de Versailles, il avait fait applau-

dir une parole facile, originale. Retenue depuis dix ans, cette parole ne s'échappait plus qu'en interruptions cinglantes ; elles allaient fouailler le centre et la gauche. On en riait, on les redoutait. On respectait le marquis. Les jeunes de la gauche l'appelaient « le vieux toqué » ; mais, quand il daignait se laisser aborder, ces adversaires recouraient à lui de préférence à tout autre pour arbitrer leurs affaires d'honneur. Il ne cachait pas son faible pour les socialistes : « Vivant avec les morts, je ne hais pas les fossoyeurs », disait-il.

M. de Kermaheuc était pauvre. Il menait une vie simple et méthodique. Assidu aux séances, comme un habitué du Cirque qui ne se pardonnerait pas d'être absent le jour où le dompteur sera dévoré, il ne sortait du Palais-Bourbon que pour se rendre au cercle de *l'Union*. Son couvert était mis, et sa bouteille de vin d'Anjou l'attendait à une petite table, la même depuis quinze ans, dans l'angle de la salle à manger. Au temps du Septennat, il y dînait habituellement avec son neveu d'Agrève, l'aide de camp du Maréchal ; depuis la disparition tragique du malheureux officier, il mangeait seul, en parcourant *la Gazette*. Il s'emportait contre « la feuille renégate, tombée dans l'orléanisme », lisait avec plus de complaisance *l'Intransigeant* ; puis, adossé à la cheminée du grand salon, il faisait avec amertume, avec de singuliers bonheurs d'expression, la satire des choses et des hommes qu'il avait vus le matin dans « la cage aux écureuils ». C'était sa façon de désigner le

Parlement. A neuf heures sonnantes, un valet de pied lui présentait sa canne et son chapeau. Ceux qui savaient où allait le marquis échangeaient des regards amusés.

M. de Kermaheuc parlait quelquefois à ses intimes d'une jeune personne qu'il protégeait et qui mettait un dernier sourire dans sa vieillesse morose : « Une brave enfant, disait-il avec attendrissement, sortie par droiture d'âme d'une de ces écoles où l'on fabrique les institutrices de la République ; le besoin et la vocation artistique l'avaient conduite dans un théâtre, elle y gagnait courageusement sa vie ; mais son honnêteté farouche empêchait qu'on ne rendît justice à un admirable talent. » — Sentiment tout paternel, affirmaient les amis du marquis. Les jeunes gens, renseignés sur le passé galant du chevau-léger, avaient un sourire d'incrédulité. Jamais devant lui : il n'admettait pas la plaisanterie sur ce sujet, et le vieux Breton tirait l'épée comme à vingt ans. On le respectait, d'ailleurs, au cercle autant qu'à la Chambre ; et on l'aimait, ceux qui le connaissaient bien : on le savait bon. Parfois sa table restait inoccupée pendant une semaine et plus : nul n'ignorait la signification de ces absences. Des gens du Léonois, des expatriés de cette misérable colonie bretonne qui peuple les usines de Saint-Ouen et de Saint-Denis, étaient venus conter leurs peines au député ; il avait laissé tomber dans leurs mains son indemnité du dernier mois. Reclus après cette saignée dans sa chambre de la rue de Monsieur, il y vivait

d'une tranche de jambon que son vieux valet de chambre allait prendre à crédit.

— Monsieur le marquis, je suis votre serviteur !

Ce salut fut lancé par la basse-taille de Cantador, qui traversait la salle.

— Bonjour, mon ancien. Toujours penché sur le berceau de la Liberté ? répondit ironiquement M. de Kermaheuc, en tendant deux doigts au révolutionnaire.

— Comme vous sur la tombe du Roi. Nous sommes moins éloignés qu'on ne pense. Ce sont deux droits divins.

Le marquis regardait s'éloigner le paletot noisette. Il fit un signe à Jacques.

— Il a raison. Je l'aime, cette vieille bête. Il croit, il espère, il a encore du combustible dans le cœur. Cela me repose de nos jeunes intrigants à sang de poisson. Et il dure, comme durent les forts. Le Père Éternel lui-même, qui veille pourtant sur toutes ses créatures, dira, quand on lui amènera Cantador : Tiens, il n'était pas encore mort, celui-là ? — Au fait, il dira la même chose de moi !

— Heureusement, fit Jacques en riant, vous ne paraissez pas près de partir pour cette émigration-là !

— Peuh ! mon monde est failli, ma forme est vuidée, comme parlait le vieux Montaigne. Il me semble parfois qu'on m'a transporté en rêve dans une Chine fabuleuse. Quand je pense que ces messieurs s'intitulent conservateurs ! Que diable espè-

rent-ils conserver ? Leur argent, tout au plus, et encore ! — L'argent des jacobins assagis, usés en moins de cent ans, dont ils épousent les filles et dont les pères ont guillotiné les leurs. Le peuple s'apprête à nous venger ; au lieu d'assister impassibles à ce juste retour des choses, nous montons la garde, la garde nationale, devant les coffres-forts de ceux qui nous ont égorgés. Nous ne savons même pas nous souvenir. Ils nous la baillent belle, les naïfs et les farceurs qui nous exhortent gravement à combattre pour la bonne cause ! Qu'en reste-t-il, grand Dieu, de la bonne cause ? Et quelle idée s'en font ses prétendus défenseurs ?

— Il reste la France, comme disait ce prince.

— Quelle France ? Une caricature de la vraie. Tenez, ces jours derniers, j'ai dû me rendre pour un conseil de famille chez le dernier parent que je me connaisse, le petit duc de Jossé-Lauvreins. Je n'étais pas allé chez Christian depuis qu'il a épousé son Américaine. J'aimais pourtant ce beau château sur la Loire : j'y ai passé bien des mois de vacances, lorsque j'étais gamin. On m'envoyait alors chez ma tante de Lauvreins ; la vieille duchesse perdait la vue, je devais lui faire chaque jour la lecture de *l'Union*. Ma tante et son journal ne s'intéressaient qu'à deux personnages dans le monde, M. le comte de Chambord, le pape Pie IX. Moi-même, mon cher, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, je n'ai lu d'autre gazette que *l'Union* ; j'ai appris à connaître l'univers par les jugements de trois hommes : MM. Laurentie,

Poujoulat, de Riancey. C étaient d'honnêtes journalistes, ils écrivaient une langue pure et ne tripotaient pas. — Donc, l'autre matin, dans la chambre Henri II du château de Jossé, je sonne pour qu'on me monte le journal. Savez-vous ce qu'on m'apporte ? Le *New York Herald*. Je demande au maître d'hôtel s'il se moque de moi : il me répond qu'il n'y a pas d'autre feuille dans la maison.

— Et vous ne parlez pas l'anglais ?

— Mon cher Jacques, un diplomate fit un jour cette question à mon vieil ami le général Le Flô ; il répliqua : Comment le saurais-je ? Nous ne leur avons jamais parlé qu'à coups de canon. — Au déjeuner, mon Américaine de nièce arrive, jolie comme un cœur, il faut lui rendre cette justice, mais fagotée ! Une jupe de cycliste, des mocassins jaunes aux mollets, si vous aviez vu ! — Vous n'avez donc pas un journal français ? lui dis-je. — Aoh ! répond-elle, le *Herald* est si confortable : il me donne des nouvelles de mon père, qui monte un wharf sur le Michigan ; de mon frère, qui prospecte dans le Bechuanaland ; et les résultats des matches de polo où sont engagées mes deux sœurs, à Cannes et à Pau ; et aussi les potins sensationnels de Paris, tout ce qu'il faut, enfin. — Elle me débitait ce baragouin, la duchesse Peg de Jossé-Lauvreins ; et je revoyais, en fermant les yeux, ma tante Diane, tricotant les bas de ses pauvres dans sa bergère au petit point : la bergère écussonnée du laurier de sinople et des trois pierres de foudre

de Lauvreins, avec la devise de leur maison : *Fulmina si cessant, me tamen urit amor.* Tout cela me faisait l'effet d'un charivari exécuté par des singes sur le clavecin assoupi de la tante Diane. Et ce fut bien un charivari, lorsque la jolie fille du Michigan, sous prétexte de musique, me déchira le tympan avec je ne sais quelle cacophonie allemande. — Mon cher enfant, vous l'apprendrez un jour : quand les vieux airs que nous aimions sont endormis au fond des pianos, il ne nous reste plus qu'à nous faire emboîter comme eux ; ce monde nous devient un logement trop vide.

L'obstiné Breton disait ces choses, un assombrissement de crépuscule sur l'eau de mer fonça le bleu vif de ses yeux. Jacques y vit passer le songe triste et candide de la race, tandis que le marquis ajoutait, se parlant à lui-même :

— Il n'y a qu'une seule âme qui me chante encore la note juste...

— L'âme de Rose Esther, — souffla Félines à l'oreille d'Andarran.

Le vicomte Olivier, qui avait un lien de parenté avec les Sénauvert, s'était emparé du jeune homme et l'emmenait. Il continua :

— *Sancta simplicitas !* pauvre grand cœur naïf ! Mais aussi un terrible maniaque. Écoutez le tour qu'il vient de me jouer. J'étais empêtré d'un ancien chasseur d'Afrique dans la misère, un certain Trentesaux, qui a servi sous les ordres de mon père. Asserme m'en avait débarrassé une première

fois : cet Aristide est incomparable pour dénicher des places ! Il avait fait créer dans le temps un phare, sur un rocher des îles Sanguinaires, pour y caser un Corse, son ancien agent électoral dans les Alpes. Le Corse étant mort, Asserme eut l'obligeance de faire interner mon soldat dans sa lanterne. La marine supprime le phare, l'homme me retombe sur les bras. Justement, Sinda me dit qu'il cherche un portier, bel homme et médaillé. Le baron Gédéon tenait à la médaille militaire. Trentesaux a cinq pieds six pouces et la médaille. Je l'amène, il est engagé sur l'heure. Avant-hier, je descendais la rue de Vigny avec Kermaheuc, qui allait faire son pèlerinage quotidien rue Fortuny. En approchant de l'hôtel Sinda, mon malheur veut que je raconte l'histoire de Trentesaux au vieil entêté Je le vois qui se met à bouillir : « Ah ! il faut à ce rastaquouère juif un soldat français qui se soit fait authentiquement casser les os ! » — Précisément, le suisse était sur la porte, flambant dans sa livrée neuve ; Sinda sortait à ce moment et lui donnait un ordre. Que pensez-vous qu'ait fait mon Kermaheuc ? Il entre sous le porche, coudoie le baron comme s'il ne l'apercevait pas, tire son grand coup de chapeau cérémonieux au portier : — Pardon, mon cher camarade, on me dit que vous étiez près des nôtres à l'armée de la Loire ; vous pourrez peut-être me donner un renseignement sur un point où mes souvenirs me font défaut. Vous permettez ? — Il serre la main de Trentesaux, entre dans la loge : flatté,

le vieux soldat lui avance son fauteuil, ils causent familièrement... Le baron vient à moi, furieux comme un dindon : naturellement, il flanquait son suisse à la porte le soir même, et je le garde pour compte.

— Pourtant, objecta Andarran, M. de Kermaheuc est la politesse en personne. Est-ce qu'il ne connaît pas le baron Sinda ?

— Oui et non. L'hiver dernier. dans une vente de charité, Gédéon s'est fait présenter par une dame patronnesse. Il guignait le nom du marquis pour son conseil d'administration de la *Banque d'Herzégovine*, une affaire qui n'embaumait pas, à ce moment-là. Kermaheuc le laissa causer ; et, tout d'un coup, à haute voix, avec cette façon qu'il a de laisser tomber certains mots de l'empyrée : — Si j'entends bien, monsieur, vous désirez mon nom en échange de vos écus. Grand merci. Moi, je n'ai qu'un petit écu : mais il porte d'azur aux hermines de Bretagne ; c'est très salissant. Serviteur. — Là-dessus, une pirouette devant toute la société ; et Sinda n'a jamais revu que le dos de notre don Quichotte.

Celui que Félines qualifiait de la sorte rappela les jeunes gens. Un huissier venait de lui remettre un télégramme : sur le front du vieillard monta l'ombre soudaine de la Mort, avec le saisissement qu'elle apporte quand elle surgit ainsi, brusquement aperçue de très loin, révélée par ces messages rapides et mystérieux comme elle.

— Encore un qui part ! Un de mes fidèles, un de

mes plus vieux compagnons ! Durant une longue vie de luttes, son cœur n'a faibli que deux fois, jusqu'aux larmes. Je l'avais vu pleurer à côté de moi sur deux ruines : le soir d'Auvours, lorsqu'il fallut abandonner la position ; le soir de Goritz, quand on referma le caveau. — On me réclame en Bretagne, pour les funérailles. Je crois bien que j'irai ! — Le marquis regarda sa montre. — A revoir, mon cher Jacques : j'ai tout juste le temps de boucler ma valise avant le départ du train ; et il faut encore que je m'arrête ici au téléphone, une diablesse d'invention dont je joue fort mal ; je ne sais jamais me faire entendre, c'est trop nouveau pour moi, ces machines-là.

— Je vous y accompagne, dit Andarran ; — je veux voir l'installation de ce service.

Un va-et-vient fébrile emplissait d'agitation la salle des cabines téléphoniques. Les demandes de communications se mêlaient, étrangement dissemblables : avec les ministères, la Bourse, les théâtres ; avec les rédactions des journaux de combat, où les socialistes lançaient leurs renseignements à haute voix, toutes portes ouvertes ; avec les hôtels du faubourg Saint-Germain, où les députés de la droite annonçaient discrètement une visite. Sur le véhicule commun, les appels s'envolaient de conserve :

— Allô ! l'Intérieur ! — *Le Radical !* — La Nonciature ! — *Le comptoir général des Colonies !* — La duchesse de Jossé-Lauvreins ! — *La Lanterne !* — Et les pensées discordantes se frôlaient, se croisaient

dans le circuit des ondes vibratoires : objurgations des journalistes, secrets des agioteurs, passions haineuses des politiciens, tendres confidences aux belles dames, interrogations anxieuses sur une chère santé. — Elles auraient frémi, les femmes élégantes à qui s'adressaient quelques-uns de ces messages, si elles eussent pu voir leurs personnes et leurs sentiments profanés dans cette Babel, souillés dans la grossière promiscuité du fil.

— Le numéro 900.80, murmura timidement M. de Kermaheuc au préposé, un employé du personnel de la Chambre, digne et respectueux dans sa livrée à chevrons rouges. Le Breton s'enferma dans une cabine, y resta longtemps, sortit, prit congé de Jacques. Félines le croisa dans la porte :

— Ainsi, vous partez irrévocablement ce soir ?

— A l'instant : pour deux jours seulement.

Et le marquis s'éloigna.

Olivier requit aussitôt le préposé, qui écrivait à son bureau, l'annuaire des téléphones sous la main.

— La communication avec Mlle Rose Esther, rue Fortuny, numéro 900,80, je crois...

L'homme vérifia, se leva : — Allô, Allô, le 900,80

Asserme entrait à ce moment. Pressé, Aristide cria du seuil :

— Mlle Esther ! rue Fortuny !

— Allô, allô, le 900,80 !

Un instant après, Bayonne apparut, s'approcha du préposé qui reprenait ses écritures.

— Voudriez-vous me chercher le numéro téléphonique de Mlle Rose Esther, rue Fortuny ?...

— 900,80 ! dit l'employé sans lever la tête et sans toucher l'annuaire.

A cette réponse instantanée, automatique, donnée avec un sérieux imperturbable par le fonctionnaire à collet rouge, Elzéar éclata de rire en regardant Andarran, qui faisait de même. Au sortir de la cabine, il retrouva son camarade planté là, avec une interrogation dans les yeux :

— Ah ça ! que signifie ? Qu'est-ce donc que cette Esther si demandée ?

— Une étoile qui s'est levée hier au ciel de Paris. Il faudra que tu la connaisses pour redevenir Parisien. Ce soir même je te conduirai à l'étoile, puisqu'elle vient de s'annoncer visible. Et d'abord, je t'emmène dîner. On ne fera plus rien ici, aujourd'hui. Allons dîner nous deux, comme au vieux temps du quartier Latin : un peu mieux qu'alors, si tu le veux bien, dans quelque cabaret du boulevard.

CHAPITRE IX

ROSE ESTHER

Les deux anciens camarades s'acheminaient vers la rue Fortuny. Leur dîner avait été gai, généreusement arrosé de vin vieux, réjoui par les souvenirs communs qui remontent entre deux hommes en pleine force, à cette heure de la vie où le passé nous porte déjà et ne nous écrase pas encore. Jacques devinait pourtant dans la gaieté de son ami quelque chose de forcé, quelque irritation secrète qui fouettait la verve d'Elzéar. Le tribun avait fait des allusions à son roman avec la princesse; ces demi-confidences laissaient entrevoir des affaires plus avancées que ne l'étaient en réalité les siennes. Andarran savait qu'il en fallait rabattre ; elle lui était connue de longue date, cette manie d'étaler qui entrait pour moitié dans toutes les jouissances de Bayonne.

— C'est un orateur, pensait Jacques, il parle son plaisir et sa peine. Aime-t-il vraiment sa belle étrangère ? Il la désire violemment, comme il désire tout : mais que désire-t-il d'elle ? Sa personne seulement ? Ou son éclat, son titre, son luxe, sa fortune ?

Lui qui avait au plus haut degré la pudeur de ses sentiments intimes, il concevait mal cette sorte d'amour que l'aveu public n'épouvante pas. Elzéar éprouvait au contraire le besoin de tromper sa déconvenue avec des paroles. Gâté par les triomphes rapides et faciles, il était irrité contre Daria, contre lui-même ; cabré devant l'obstacle, il s'en voulait de sa maladresse, il laissait s'allumer en lui les vagues fureurs de vengeance, l'envie méchante d'humilier l'objet du désir, de punir celle qui ne cédait pas assez vite à ce désir. Il ressentait tous les mouvements habituels à l'égoïste vanité de l'amour masculin, exaspérés ce soir-là par la chaleur du vin dans le sang, par la déception que venait de lui apporter un billet de la princesse. En rentrant chez sa mère, au sortir de l'Exposition, elle avait trouvé le jeune médecin polonais en consultation avec un confrère parisien. Alitée depuis deux jours, la comtesse Lourieff se plaignait de douleurs cruelles ; l'indisposition de la vieille femme prenait un caractère alarmant. Très inquiète, Daria se dégageait d'un rendez-vous convenu pour le lendemain, elle ne pouvait prévoir le moment où il lui serait permis de quitter la malade.

Chemin faisant, Bayonne racontait à Jacques le peu qu'on savait de cette Rose Esther chez laquelle ils allaient. Une échappée du professorat, disait-on, une de ces jeunes victimes du brevet qui se lassent de l'ingrate course au cachet et vont chercher fortune au théâtre. Elle jouait depuis deux ou trois

ans des bouts de rôle à la Porte-Saint-Martin. On y avait remarqué sa beauté un peu froide : personne ne s'était avisé de lui trouver du talent. Elle décourageait d'ailleurs par sa vie tranquille la chronique bruyante qui tire une actrice hors du pair. M. de Kermaheuc, son protecteur attitré, parlait rarement d'elle ; quand il la nommait, c'était avec le respect attendri du bon chevalier de la Manche pour sa dame Dulcinée. Rose Esther ne recevait qu'un petit nombre d'amis sûrs ; ils vantaient son intelligence cultivée, son esprit de conduite, son aimable sagesse. Soucieuse avant tout, semblait-il, de se ménager l'appui honorable du marquis, elle n'avait aucune attache avec le monde de la galanterie, elle frayait peu avec ses camarades du théâtre. Ceux-ci se vengeaient en lui prêtant d'autres liaisons, qui devaient être fort discrètes. On les supposait tout au moins ; il était trop difficile d'admettre la fidélité de la jeune femme dans un attachement peut-être platonique, à coup sûr désintéressé, tant la gêne du vieux gentilhomme était notoire. Il y avait là un point obscur. Peu de gens cherchaient à l'éclaircir : Esther n'avait pas piqué la curiosité des Œdipes qui font profession de débrouiller ces énigmes parisiennes.

Ils s'en enquéraient depuis quelques jours ; depuis la soirée triomphale qui avait attiré les regards sur cette figure de pénombre, auréolée par le brusque coup de lumière d'un grand succès au théâtre. Michel Trévoux, le nouveau directeur de la Porte-

Saint-Martin, avait reçu et monté avec soin *les Hussites*, drame historique d'un jeune poète ami d'Esther, Daniel Heilbronn. Embarrassés dans le choix d'une interprète pour le principal rôle de femme, auteur et directeur avaient risqué la chance, confié ce rôle à la pensionnaire effacée qui en paraissait éprise. L'événement venait de justifier leur confiance. Adroitement construite, pleine de péripéties émouvantes, écrite dans une langue pittoresque, la pièce avait eu un succès à faire pleurer les bons camarades de l'auteur. Le public de la première représentation s'était surtout engoué de Martha, l'héroïne taborite qui marchait au supplice pour son amour et pour sa foi. Belle de passion contenue sous son masque tragique, tour à tour farouche et tendre, Esther avait révélé dans cette création des qualités qu'on ne soupçonnait pas. Ce fut un déchaînement d'enthousiasme, au dernier acte, quand Martha, traînée au bûcher avec son amant, gravit les rampes du Hradschin en jetant ses malédictions sur Prague ; quand elle rendit par un jeu de scène expressif la lutte entre la femme amoureuse qui suivait jusque dans la mort son apôtre, et la mère qui se retournait vers son enfant, abandonné dans la ville maudite.

Au baisser du rideau, après des rappels frénétiques, la loge habituellement déserte de l'actrice s'était emplie de tout l'essaim de phalènes qui volent au feu du succès. On l'avait sacrée sur-le-champ grande tragédienne, espérance de l'art français.

Gens de lettres et de théâtre, journalistes et mondains, c'était depuis quinze jours à qui approcherait la célébrité nouvelle, forcerait l'intimité réservée de sa vie. M. de Kermaheuc allait répétant à la Chambre et au cercle qu'il y avait quelque chose de détraqué dans le gouvernement du monde, puisqu'une fois par hasard on rendait justice au vrai talent. Il ajoutait tout bas : au vrai génie. Le marquis ressentait une joie naïve de ce crayon de soleil qui tombait enfin sur « la brave enfant » ; et aussi un vague effroi, devant cette irruption du torrent parisien dans sa chère solitude de cœur : l'effroi qu'il aurait éprouvé, si la Seine eût soudainement atteint et inondé son petit bois de Kermaheuc.

Quand à Esther, elle avait reçu sa gloire comme une visite longtemps attendue, qui ne surprend pas et en annonce d'autres plus importantes. Elle s'était montrée sensible aux éloges des critiques influents, déférente à leurs conseils, circonspecte avec la foule des adulateurs, très peu diposée à changer son existence retirée, à la laisser envahir par les explorateurs d'étoiles. Parmi les hommes qui se faisaient présenter le soir de la première, elle avait accueilli avec distinction quelques personnages en vue dans la presse et dans la politique ; avec une bonne grâce particulière Elzéar Bayonne, qui accompagnait la princesse Véraguine à la représentation des *Hussites*. Conquis par cette attention marquée, il avait promis sa visite pour le surlendemain ; il

s'était ensuite excusé dans un billet, Daria lui ayant assigné la même heure. Le matin de l'arrivée d'Andarran, un petit-bleu très aimable rappelait à Bayonne sa promesse et l'engageait à venir prendre une tasse de thé : une représentation de charité à la Porte-Saint-Martin donnait un soir de relâche aux interprètes du drame d'Heilbronn, l'actrice en profitait pour réunir et remercier quelques amis. Comme Elzéar s'excusait de nouveau par le téléphone, alléguant ses obligations envers le camarade qui l'accaparerait ce même soir, Esther avait répondu qu'amené par lui, cet ami serait le très bienvenu chez elle.

Tandis que Bayonne achevait ces explications, les deux députés arrivaient devant un mur de clôture, surmonté d'une grille en fers de lance, qui interrompait l'alignement des façades sur la rue Fortuny. Ce mur et une avant-cour de quelques mètres carrés isolaient une maison bâtie en retraite, étranglée entre les pans latéraux des deux hautes constructions voisines. D'épais manteaux de lierre tombaient de ces grands pans aveuglés, abritaient d'un double rideau le petit hôtel : nom trop ambitieux, peut-être, pour cette vieille et très modeste habitation, un seul étage à trois fenêtres sur rez-de chaussée. Elle semblait oubliée là, blottie entre les beaux immeubles neufs en bordure sur la rue, comme une épave du passé, une dernière survivante de ces maisons des champs disséminées autrefois sur la plaine Monceau. A peine éclairé, retiré

dans l'ombre sous les lierres, masqué par l'écran rébarbatif du mur noir et de la grille de fer, ce logis vieillot, avec sa mine muette et mystérieuse, évoqua dans l'esprit de Jacques le souvenir des croquis que donnent les journaux illustrés, quand ils reproduisent au cours d'une affaire criminelle la maison du drame.

Ils sonnèrent à la porte bâtarde percée au coin du mur. Sur le sable de la petite cour, les pas ne faisaient aucun bruit. Une servante ouvrit, introduisit les visiteurs dans le salon du rez-de-chaussée. Un mobilier où dominait le style Louis XIV, sans luxe, révélait un goût sévère et exercé ; aux panneaux de toile de Jouy pendaient des estampes du grand siècle ; elles représentaient les galanteries mythologiques, dessinées avec cette majesté froide qui conservait de la bienfaisance aux libertés des dieux. Un piano à queue chargé de partitions occupait un angle de la pièce. Des plantes vertes, peu de fleurs. On se serait cru chez une maîtresse de musique à son aise, installée avec quelques recherches de sobre élégance pour recevoir des élèves de bonne famille.

Bayonne trouva dans ce salon sept à huit hommes de connaissance. Deux journalistes, de ceux qui font autorité, complimentaient Heilbronn : l'heureux auteur des *Hussites* était tout jeune, tout crépu sous une toison embroussaillée de barbe et de cheveux roux, avec des petits yeux de furet qui clignotaient le long d'un nez flaireur, intelligent. Un des

maîtres du théâtre contemporain, venu là pour reconnaître ces forces neuves et voir quel profit il en pourrait extraire, disséquait *les Hussites* derrière le piano, en compagnie d'un vieil académicien, philosophe aimable répandu dans tous les mondes. Le baron Sinda, « entré pour un instant, en voisin, » disait-il, Olivier de Félines et Aristide Asserme, accablaient de leurs louanges la maîtresse de la maison. Bayonne présenta son ami : les nouveaux arrivants furent accueillis comme des habitués, avec cordialité, sans étonnement, avec une nuance exquise dans le geste qui semblait désigner à Elzéar un fauteuil accoutumé, au coin du foyer.

Rose Esther, mise très simplement, dans une robe de barège héliotrope à peine échancrée, était assise sur une chaise longue. Le port de tête, le buste droit, les mouvements rares, tout dans son attitude indiquait une réserve voulue, le souci de rappeler les convenances à qui les oublierait ; sa personne décourageait les regards quêteurs parcette chasteté de maintien où la femme ne donne rien de son corps sous les plis du vêtement. Allongé, un peu grêle, ce corps ne gardait dans l'immobilité aucune des séductions serpentines qu'il avait à la scène. Tout le charme était sur le visage, un charme de figurine gothique. Des bandeaux à la vierge modelaient sous les cheveux noirs le dessin délicat de la tête ; ils encadraient un ovale régulier où chaque trait était parfait en soi, le front, les joues, l'oreille faite au tour, les petites narines mobiles ; la

ligne mince des lèvres découvrait des dents admirables. La pâleur nacrée du teint se réchauffait au feu des grands yeux humides, modestement voilés sous les longs cils qui semblaient s'appliquer à éteindre des flammes intérieures d'intelligence et de volonté.

Attentive à la conversation qu'elle dirigeait avec tact, d'une voix basse et mesurée où chaque mot avait son prix, Esther s'étudiait visiblement à bannir de sa parole et de sa personne tout ressouvenir de l'actrice, à paraître dame jusqu'au bout des ongles. Elle avait étonné ses intimes par sa transfiguration dans le rôle de Martha, en y faisant jaillir la fougue de passion qu'on attendait si peu de cette fine vierge de missel. — « Tiens, tiens, — avait dit Asserme sur le palier de la loge, — est-ce que notre douce colombe aurait été couvée par un aigle? — Non : par un vautour ! » — avait répondu avec un hochement de tête Michel Trévoux, le sceptique impresario.

La causerie roulait sur l'art dramatique, sur la pièce nouvelle, sur ce pays de Bohême d'où Heilbronn avait rapporté son drame. Andarran voulut placer un souvenir de ses voyages :

— Ma plus vive émotion à Prague, dit-il, je l'ai ressentie dans le cimetière israélite, au milieu de ces tombes errantes et désolées ; je revois encore un pieux pèlerin, vêtu de la souquenille des juifs polonais : il déchiffrait les inscriptions hébraïques, il cherchait la sépulture d'un rabbin vénéré en Po-

logne ; quand il eut trouvé la dalle exilée, il jeta les trois petites pierres rituelles d'un geste si lamentable, si touchant...

Cette effusion poétique n'eut pas l'effet que s'en promettait le pauvre Jacques. Il ne s'expliqua point l'instant de froid et de silence qui suivit, comme s'il eût jeté lui-même ses trois pierres dans le salon. Le vieil académicien regarda avec un sourire malicieux le poète Heilbronn, les autres... Esther releva aussitôt la conversation en mettant les députés sur le sujet où ils sont intarissables, leur cuisine parlementaire. Quand ils se furent animés au récit des dernières intrigues, elle demanda timidement :

— Est-il vrai, — excusez mon ignorance, — que nous soyons menacés d'une crise ministérielle ?

— Dans notre partie, on espère toujours une crise ministérielle, prononça sentencieusement Asserme. — Je crois en effet que cet événement heureux est très prochain.

Andarran manifesta sa surprise.

— Est-ce possible ? Tous les députés du centre à qui j'ai été présenté aujourd'hui paraissaient très confiants. Il n'y a, m'ont-ils dit, aucune interpellation dangereuse à l'horizon.

— Cher collègue, reprit Asserme, on tombe rarement sur une interpellation dangereuse ; on glisse toujours sur une pelure d'orange, au moment où l'on s'y attend le moins. Vous verrez cela. Et j'ai idée que vous le verrez sous peu de jours. Ils

ont trop duré. Ils ont mécontenté beaucoup de monde. Il se fait un déplacement à gauche dans l'opinion du pays.

— L'opinion du pays! Où prenez-vous cette bête fabuleuse ? ricana l'un des journalistes.

— Mais, cher confrère, dans vos colonnes, chez vous autres qui tenez cet article.

— Merci. Dites l'opinion que vous désirez, flatteur, on vous la servira.

Tous les hommes éclatèrent d'un rire gouailleur.

— Et alors, continua Esther, ce serait M. Mirevault qui prendrait le pouvoir ?

Elle lança cette interrogation d'un air innocent. On devinait une suite d'idées très arrêtée sous les phrases qu'elle laissait tomber négligemment.

— Mirevault ? Pourquoi ça, Mirevault ? s'écrièrent en cœur les quatre députés.

— Oh! je ne sais pas... Je vois que j'ai dit une sottise... J'avais entendu faire cette supposition par mon directeur, M. Trévoux. Quand il était dans l'industrie, il a eu de bons rapports avec M. Mirevault, qui était alors ministre, paraît-il.

— Il a été ministre, Mirevault ? Le gros fabricant de tissus ? — Félines cherchait dans ses souvenirs. — Quand donc ? Vous rappelez-vous cela, vous, Asserme ?

— Attendez donc, répondit Aristide en réfléchissant ; — oui, je crois bien qu'il a été vaguement ministre du Commerce, au temps de Gambetta.

C'était un ami du cher grand homme. Il n'en reste plus beaucoup. Mirevault est une relique, il la faut honorer.

— C'est uue utilité, interrompit le journaliste, — un en-cas. Un Tirard moins long, plus large.

— Ah ! ah ! très joli ! — Le baron Sinda, toujours plein d'égards pour la presse, crut devoir faire un succès à cette médiocre plaisanterie sur le respectable homme d'État. Il la salua de ce rire qui lui était particulier, qui ouvrait toute grande sa robuste mâchoire, avec le mouvement d'un brochet en train de happer des goujons. Le Triestin se leva, conclut par cet aphorisme :

— M. Mirevault est un homme pondéré, très pondéré. Son nom ferait une excellente impression dans le monde des affaires. — Mais il faut que je m'arrache : je dois aller ce soir à l'ambassade impériale, je suis venu un instant, en voisin. Belle voisine, je vous renouvelle la prière de la baronne : elle vous supplie de venir jeudi, pour dire à nos amis les beaux vers de M. Heilbronn, votre adorable scène du Ve acte. Ma femme sera si enchantée de faire votre connaissance.

— Veuillez présenter mes remerciements à Mme la baronne. Je ferai tous mes efforts. Je n'ose m'engager ferme. M. de Kermaheuc reviendra probablement ce jour-là de son triste pèlerinage, je me devrai à mon vieil ami : son chagrin aura grand besoin des consolations de l'amitié.

— Brûlons un cierge au mort breton, murmura

Asserme à l'oreille de Bayonne : — Nous devons la petite débauche de ce soir à l'absence du vieux dragon. — Il ajouta à haute voix : — Ce pauvre marquis ! Il enterre donc toujours ? C'est le génie funéraire.

— Vous voulez dire le génie de la fidélité, interrompit sèchement Esther. Elle lança un regard coupant à l'incorrigible Aristide ; elle ne tolérait jamais l'ombre d'une plaisanterie sur le marquis.

— Monsieur le baron, en vous en allant, faites-moi l'aumône d'un conseil ; il y a là dans l'antichambre une gravure de Robert Nanteuil, une estampe du Cabinet du Roi ; le marchand l'a laissée ici pour me tenter, j'aimerais avoir votre avis de collectionneur.

Elle accompagna Sinda dans le vestibule, y resta un moment avec lui. Félines profita de leur disparition pour replacer à ce nouvel auditoire l'anecdote de Trentesaux et de M. de Kermaheuc.

— S'il était ici, nous n'aurions pas eu l'avantage de voir ce soir Gédéon.

Esther rentra, elle entendit les derniers mots du récit d'Olivier. Un geste d'impatience lui échappa.

— Vraiment, monsieur de Félines, vous brouilleriez l'univers. Tout cela est fort exagéré. Je sais qu'il y a eu un malentendu entre ces messieurs, je voudrais être assez heureuse pour le faire cesser Ne l'envenimez pas, de grâce.

Rose Esther était de ces personnes qui ne souffrent pas le bruit, les bris de vitres, et qui ont l'art

d'ouater la vie autour d'elles, afin que tous y glissent discrètement.

Asserme vint prendre congé : un article à bâcler l'appelait à son journal. Elle le retint une minute dans l'embrasure de la porte, le temps de lui dire quelques mots, d'un ton bref et impératif qui contrastait avec son parler habituel.

— Ainsi, vous croyez à une crise imminente ?

— Oui, ou je n'y connais plus rien.

— En ce cas, tâchez de vous arranger pour que Mirevault ait la présidence du prochain Cabinet.

— Quelle idée! D'où vient votre fantaisie pour cet empaillé ?

— Fantaisie est mal dit. Je désire que Mirevault soit président du Conseil. J'ai mes raisons. Vous m'entendez ?

— Mais ce n'est pas possible ! Nous avons des engagements avec Boutevierge.

— Je ne sais pas si c'est possible, je sais que c'est indispensable. Casez celui-là où vous voudrez. 1 faut que la présidence revienne à l'autre. J'en ausais à l'instant avec le baron : il tient essentiellement à cette combinaison. J'ai promis à Sinda votre secours absolu. — A propos : il trouve fort sensée votre idée sur le sous-secrétariat des Beaux-Arts; cela vous irait comme une bague au doigt. — Faites-moi donc le plaisir de préparer sans retard le ministère Mirevault, à la Chambre et dans vos journaux.

Elle fixa sur Aristide un regard direct, chargé de

sous-entendus, qui devait lui rappeler des obligations ou des espérances de plus d'une sorte. Le député s'inclina silencieusement, en signe de soumission aux ordres reçus. Il s'éloigna. Rose Esther revint à ses hôtes, souriante.

— Pardonnez-moi, cher monsieur de Félines, je vous ai brusqué. Mais aussi, vous avez aujourd'hui votre esprit féroce des soirs de bataille. Parions que vous venez encore d'en livrer une à votre abominable préfet.

— Je ne fais pas autre chose. Un affreux sectaire, qui démolit ma circonscription !

— Il y en a cependant de gentils. M. Trévoux m'a présenté l'autre soir un petit préfet qui avait de jolies manières, et des gants déchirés à force de m'applaudir. — Au fait, il se réclamait de vous, dans ma loge ; il disait à M. Trévoux qu'il avait servi dans votre département, qu'il espérait bien y être replacé, si leur ami M. Mirevault revenait aux affaires. Comment donc me l'a-t-on nommé ? Sallois, Sarrois...

— Sannois ! un charmant garçon, un de ces républicains avec qui l'on peut s'entendre. Il vous a dit cela ?

— Oh ! pas à moi. Mon Dieu, de quoi est-ce que je me mêle ? A vous écouter tous, on finirait par la gagner, votre vilaine rougeole politique !

Esther regarda la pendule, qui marquait onze heures et demie.

— Je suis confuse, mais il va falloir que je vous

renvoie tous. Mon médecin m'ordonne beaucoup de repos, ce rôle est si fatiguant à jouer ; et je dois répéter demain matin pour des raccords. Combien je vous suis reconnaissante, messieurs, de m'avoir apporté vos encouragements et vos conseils.

Les visiteurs se levèrent, gagnèrent la porte avec cette lenteur que mettent les hommes à sortir de chez une jolie femme de théâtre, chacun ayant le désir de partir le dernier, la fatuité d'espérer vaguement qu'on le retiendra peut-être... Esther témoigna sa déférence au vieil académicien en le reconduisant.

— Cher maître, je réclame votre voix pour mon jeune poète, quand il ne sera plus jeune. — Elle montrait Heilbronn, qui durant cette soirée avait tout écouté, tout observé, sans souffler mot.

— Il en sera, il en sera, toussota le vieillard. — On mourra beaucoup pour vous être agréable, belle dame. Patience, il en sera. Je vous promets ma voix, jeune homme : pas cette fois ; la bonne.

— Merci pour lui. Et si vous avez la bonté de m'amener M. l'administrateur général, prévenez-moi d'avance : je suis si petite fille que je me sens tout intimidée à la pensée de le recevoir. — Ah ! j'allais oublier... Monsieur Bayonne !

Elle rappela Elzéar, qui endossait son paletot dans l'antichambre.

— Pardon, monsieur Bayonne... Seriez-vous assez aimable pour me donner encore une minute ? J'ai un tout petit service à vous demander.

Les autres hommes décochèrent au bénéficiaire de cet appel le mauvais regard de jalousie qu'ils ont pour le gagnant du gros lot convoité par tous. Ils sortirent.

— Décidément, — dit Félines à ses compagnons en traversant la petite cour, — au théâtre comme à la Chambre, il n'y en a que pour ces socialistes! Si Kermaheuc pouvait voir, du wagon où il roule, le Bayonne dans son nid...

Le vicomte retint un instant Andarran sur le trottoir.

— Savez-vous, cher ami, que cette petite Esther est précieuse ! Le renseignement qu'elle m'a donné vaut pour moi son pesant d'or. Il me faut ce Sannois, coûte que cûte. Ce serait le salut de mon département. Un homme qui est avec nous, au fond de son cœur. Sa femme était toujours fourrée chez l'évêque; elle a de la ligne, de belles épaules, et un dégoût insurmontable pour les fonctionnaires républicains. On assurait même que le préfet avait lâché la franc-maçonnerie, pour complaire à sa préfète. Cela, j'en doute : avant d'avoir décroché sa première classe, ce serait maladroit. Sannois est maintenant chez ce butor de Cornille-Lalouze, qui l'accuse de trahison et demande sa tête. Qu'il me la repasse, et je m'engage volontiers à voter pendant trois mois pour le ministère qui me fera cadeau de ce phénix des préfets. — Dites donc, mais Bayonne ne sort pas ! Allons-nous-en, je crois que nous l'attendrions longtemps. Pauvre marquis !

« La seule âme qui lui chante la note juste... » C'est beau, la foi!

Et Félines s'éloigna au bras de Jacques, en fredonnant dans la rue :

Un marquis sage
Est en voyage...

CHAPITRE X

EN FAMILLE

Quand la porte se fut refermée sur les partants, Elzéar s'informa avec un empressement courtois :

— En quoi puis-je être assez heureux pour vous servir ?

Esther réfléchissait. Elle fit attendre un instant sa réponse.

— Et vous ? Croyez-vous aussi à une crise imminente ?

— Oh ! nous autres socialistes, vous savez, nous sommes fort indifférents à ces accidents chroniques.

— Pourtant, s'il s'en produisait un, quelles seraient vos préférences ? M. Mirevault ?

— Celui-là ou un autre, peu importe. Ils se valent tous. Mais, — ajouta Bayonne avec un sourire, — vous allez me le rendre intéressant, ce drapier huguenot. Comme vous le... protégez ! Vous le connaissez beaucoup ?

— Je n'ai jamais vu M. Mirevault.

Ces mots furent suivis d'un long silence. Esther était venue s'asseoir sur une chaise basse, tout après du jeune homme, devant la cheminée où elle tisonnait. Dans cette action, toute sa personne secouée

d'un petit frisson de froid se déraidissait. Rigide tout à l'heure et défendu par son immobilité, le corps de la femme réapparaissait, vivait, livrait insouciamment quelque chose de ses mystères sous les plis changeants du vêtement. Les jolis pieds se montraient sur les chenets, le buste s'inclinait vers la flamme. Sans coquetterie grossière, sans provocation ; c'était plutôt la détente naturelle d'une jeune fille qui reprend ses aises et ne se surveille plus, après le départ des étrangers, lorsqu'elle se retrouve seule avec un membre de sa famille.

Elle releva enfin les yeux, fixés sur la braise ardente qui s'y mirait, les tourna vers Elzéar, bien en face.

— Écoutez. Je ne veux pas jouer au plus fin avec vous. Je vais être franche, comme je ne le fus peut-être jamais avec personne. Savez-vous chez qui vous êtes ?

— Mais,.. chez la plus charmante, la plus aimable des...

— Oh ! pas de madrigal. Ma question est sérieuse. Répondez. Si vous ignorez vraiment chez qui vous êtes, un instinct secret ne vous dit-il pas que vous vous trouvez ici en sûreté... dans un air de famille... comme dans votre famille ?

— Qu'entendez-vous par là ? — L'ignorance sincère d'Elzéar se peignait sur son visage intrigué.

— J'entends ces mots dans leur sens littéral. Mais d'abord ,permettez-moi une question indiscrète. Est-ce que vous frayez avec vos cousins éloi-

gnés, les fils du célèbre David Bayonne, les descendants de votre grand-oncle Abel ?

— Oh ! la parenté est si lointaine ! Ils ne s'en soucieraient guère, d'ailleurs ; je vois mal ces fonctionnaires prudents bras dessus bras dessous avec un farouche socialiste. Il m'arrive même parfois de rire, à la pensée de la gêne où mon nom les met.

— Vous pourriez vous tromper. — Vous ne connaissez pas Joseph Bayonne, le préfet de la Basse-Gironde ?

— Je l'ai croisé deux ou trois fois dans le salon de la Paix. Nous nous saluons, nous échangeons quelques mots. Il est poli.

— Et son frère, Louis-Napoléon, le directeur de la banque Nathan et Salcedo ?

— Je le rencontre chez le baron Sinda. Il est plus rond, celui-là. Mais nous ne sommes pas liés.

— Je ne vous parle pas d'Alphonse, l'inspecteur de l'Université. Il y a des chances pour que vous ignoriez toujours ce savant timide, et pour qu'il vous ignore. Savez-vous seulement qu'il avait épousé en premières noces, lorsqu'il n'était encore que proviseur à Montauban, la fille de l'entrepositaire des tabacs dans cette ville, Émilienne Buissonnet ?

— J'avoue que mes notions sont un peu confuses de ce côté. — Mais vous-même, quel intérêt ?...

— Attendez. Émilienne Buisson et lui donna une fille. Élevée dans un milieu d'universitaires et de pasteurs, bardée de brevets à dix-huit ans, la petite passait pour un prodige à Montauban. Le digne

professeur aurait inventé l'Université et la pédagogie, si elles n'existaient pas ; il ne concevait point d'autre carrière pour ses enfants. Il voulut pousser son aînée aux sommets de la hiérarchie dans l'enseignement féminin. il la fit entrer à l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses. Un beau jour, après deux années d'études où elle se distingua, plongeon subit de l'élève modèle. On n'entendit plus parler d'elle. Morte ? Disparue ? Enlevée par un mylord ? Le problème ne passionnait que de rares initiés. Alphonse Bayonne avait de son second mariage assez d'enfants pour qu'on pût se perdre dans le nombre. A l'École, où l'on savait, comme dans le cercle de la famille et des proches, on fut discret, et pour cause. Quatre années passèrent, firent l'oubli. En dehors de quelques intéressés, et peut-être de M. le préfet de police, nul ne se doute que la fille de l'inspecteur général, l'élève de Fontenay, la studieuse Esther Bayonne, est aujourd'hui dans a robe de votre servante, Rose Esther de la Porte-Saint-Martin...

— Quoi ! Vous seriez...

— Votre cousine indigne. — La jeune femme esquissa une révérence, avec un rien d'espièglerie qui mettait une grâce inattendue sur cette figure habituellement sérieuse. — Oh ! une arrière-petite-cousine, dont le véritable état civil restera à jamais enseveli sous le nom de théâtre que le succès vient de consacrer. Cela vous fâche ? ajouta-t-elle gentiment.

— Comment donc ? Cela me ravit ! protesta Elzéar avec gaieté.

— Oui, vous n'avez pas de préjugés, vous me comprendrez, vous. Ce n'est pas une aventure vulgaire qui m'a tirée de Fontenay : c'est une volonté réfléchie. J'ai considéré devant moi la morne tâche de l'institutrice d'État, médiocre, sans horizon ; et, en regard, les perspectives illimitées du théâtre, indépendance, fortune, gloire. Ai-je donc fait autre chose que de prendre exemple sur nos frères les normaliens, quand ils fuient la classe ingrate d'un lycée de province pour se jeter dans le journalisme, dans le théâtre ? Car c'est surtout au théâtre qu'on les voit, dans nos coulisses, où les plus avisés édifient leur réputation, leur fortune. Quelle différence, je vous prie ? Comme eux, j'avais mon plan, et des ambitions aussi hautes pour le moins que les leurs. Je n'allais pas chercher sur la scène une vie facile, le désordre, l'argent bassement gagné. J'en attends plus et mieux : le vrai trône des reines de demain. — Mais si j'expliquais à fond ma pensée, vous me traiteriez de bas bleu...

— Non, dites, — appuya Elzéar, très intéressé.

— A une fille qui a passé par Fontenay, — et je serai toujours reconnaissante à mes maîtres de l'avance intellectuelle qu'ils m'ont donnée sur les grues que je coudoie, — à un esprit qui a médité les enseignements de cette forte éducation, vous accorderez peut-être le droit de porter quelques jugements sur l'histoire et sur les hommes. Il ne

reste dans ce Paris, n'est-il pas vrai, qu'une seule idée commune à tous, le plaisir ; partant, une seule institution solide, le théâtre ; et la femme de théâtre, pour peu qu'elle sorte du pair, est déjà aujourd'hui la rivale, l'égale des femmes les plus enviées, les plus respectées. A mesure que cette société achèvera de s'émietter, et en attendant le coup final que vous lui porterez, l'effet nécessaire de tant de causes s'accusera chaque jour davantage : encore un peu, et la comédienne bien douée, belle, illustre, sera l'unique puissance féminine, l'unique régulatrice de ce monde en décomposition ; comme le furent dans les sociétés semblables une Aspasie, une Imperia... Mais il y a quelque chose de changé, à l'honneur de notre temps : une courtisane dissolue ne suffirait plus à ce gouvernement social. Il y faudra de la tenue, de la respectabilité, cette culture intellectuelle sans laquelle ni l'homme ni la femme ne peuvent rien de grand. Seule, la comédienne qui aura en main ces armes pourra relever la vraie citadelle française, le salon dictatorial où tout se prépare, où tout se consomme. — Vous ne riez pas, Elzéar. — Vous permettez, n'est-ce pas, que je vous appelle ainsi : puisque nous devons cousiner !... — Ceci fut dit avec une câlinerie charmante. — Vous ne riez pas : dans votre sphère d'homme, vous avez bâti de même un grand avenir sur le rêve logique ; oh ! plus grand que le mien, grand comme votre génie ! Mais je sais beaucoup de vous, et je devine le reste. Vous aussi, tout jeune,

votre vision a refait le monde, votre action le refera dans la réalité ; avec l'audace du désir et la puissance du vouloir qui marquent ceux de notre race pour le gouvernement de ce monde.

Il écoutait, captivé, ému par cet écho de ses anciennes pensées, par les souvenirs où elle le reportait. Elle touchait jutse : il se reconnaissait, il retrouvait sa formation première dans ce rêve fraternel, ce rêve logique, comme elle disait. Certes, c'était bien une Bayonne qui parlait ainsi, avec l'élan fougueux et raisonné, avec l'intelligence et la volonté de leur race.

— Pour monter où je veux, reprit-elle, il y a un sacrement indispensable : il faut être de la Maison ; vous savez, la Maison sacro-sainte, la Maison de Molière. Fille de Bohême partout ailleurs, là seulement l'actrice devient une fonctionnaire, une personne imposée au respect de ce peuple par le sceau administratif. Le sociétariat aux Français ! Première marche de ce trône où la comédienne de l'avenir régnera officiellement sur Paris. J'y ai toujours pensé. J'ai déjà fait quelques tentatives. Le bon M. de Kermaheuc, qui connaît mon désir, s'était chargé de la première. Ce fut l'acte le plus héroïque de sa vie. Lui qui ne met jamais les pieds dans un ministère, il est allé un matin à l'Instruction publique. Timidement, gauchement, le pauvre cher homme, il pressentit le ministre ; surpris et flatté par la démarche insolite du hautain gentilhomme, le ministre fut tout miel, s'engagea presque. Par

malheur, M. de Kermaheuc avait alors un de ses curés privé de traitement ; il voulut du même coup soulager sa conscience, il parla de son recteur. Coulant sur le décret de Moscou, le ministre redevint intraitable sur le Concordat. Le naturel du marquis reprit vite le dessus, il s'échauffa, rua dans le brancard, traita le grand maître de l'Université comme le dernier des laquais. J'ai bien ri quand il me conta la scène, le soir, en s'excusant. Je l'ai consolé, c'était parfait. Je ne pouvais désirer un meilleur amorçage de l'affaire, introduite de cette façon, par lui, de très haut : le souvenir en reste cloué dans les mémoires bureaucratiques, c'est le principal. Maintenant, après le succès retentissant des *Hussites*, la porte de la rue Richelieu s'ouvrira facilement, il ne faut plus qu'un homme au pouvoir pour donner la clef. C'est ici que nous revenons à Mirevault.

— Je saisis mal : puisque vous ne le connaissez pas !...

— Aussi n'est-ce pas de lui que je me soucie. On le dit ordinaire : un piétiste borné, toujours conduit par la main qui sait le prendre, lui attacher ses œillères. Et cette main est celle de mon oncle Joseph Bayonne, le préfet. Chef de cabinet au Commerce, quand le bonhomme avait ce département, Joseph y faisait tout. Il retrouverait le même rôle chez son patron, à la présidence du Conseil. Qu'il s'implante là, seulement, et je serai sociétaire avant six mois.

— Permettez-moi à mon tour, fit Elzéar, d'être

amicalement indiscret. D'après ce que vous venez de dire, la famille, votre père, vos oncles, ne vous auraient pas tenu rigueur ?

— Ah ! fit-elle avec un soupir, mon père, c'est autre chose. Ce savant est un juste, un simple. Il serait encore professeur à Montauban, confiné dans ses devoirs et dans ses livres, si les vigoureux poignets de ses frères ne l'avaient pas soulevé. Quand une vague impétueuse monte, elle porte à la surface les algues molles qu'elle entraîne ; ainsi de nous, des Bayonne : on ne laisse personne en route ; sans quoi mon pauvre père y fût resté. Il consentira peut-être à me revoir, avec le temps ; il en faudra beaucoup avant que son cœur me pardonne ma fuite de Fontenay, cette désertion du drapeau universitaire. Avec mes oncles, rien de pareil à craindre. Ils sont pratiques. Lorsque j'ai débuté dans la figuration, ils ont fait la grimace et le silence sur la morte. Mon oncle Napoléon m'est revenu le premier : les financiers ne sont pas des puritains. Depuis que le grand succès de l'autre soir m'a mise en valeur, comme il dirait, cet aimable homme me comble, il me traite de puissance à puissance. Un matin, il m'a amené le préfet : après le succès, naturellement. Nous nous sommes compris, nous avons échangé des paroles. Si j'ai besoin de lui pour le sociétariat, l'oncle Joseph a encore plus besoin de moi pour se hisser dans la place où il me sera utile. — Qui pensait à un ministère Mirevault ? Le voici en bon train. Asserme y est attelé ; je le tiens

par bien des côtés ; c'est un lanceur émérite, vous le savez. A la Chambre et dans les journaux, il va faire le lit de Mirevault, créer cet état d'opinion où le nom d'un homme politique devient possible, d'abord, puis obsédant, inévitable. Les deux journalistes que vous avez vus ici achèveront la besogne. Félines a mordu à l'hameçon, il amadouera la droite. Un officier de mes amis, attaché à la maison du Président, préparera les voies en jetant le nom dans les conversations de l'Élysée. Duputel viendra alors le proposer avec son autorité parlementaire, d'après les indications de Sinda, qui a barre sur ce vieux ficellier ; et j'ai pu démontrer au banquier les avantages que présentera pour lui, pour tout le monde des affaires, une combinaison où mes oncles Bayonne joueront un rôle prépondérant. D'autres encore s'en occupent. Je vous dis que c'est fait. Vous allez rire : figurez-vous que l'austère Mirevault, excité par Joseph, voulait venir me rendre une visite de cérémonie. Je l'en ai fait dissuader. L'imbécile! Pourtant il sera ministre : il le faut, je le veux.

Une saccade nerveuse agita sa petite main. Elzéar la regardait, cette main mignonne qui tapotait les pincettes ; il pensait qu'elle avait ourdi et jeté sur tout Paris, du fond de la maison silencieuse, le large filet qui allait se refermer dans le marais parlementaire, en ramener le ministère voulu. Il la regardait, cette menotte, il se prenait à en aimer la grâce et la force.

Il était d'autant plus agacé par la piqûre d'une

idée, devenue importune depuis quelques instants,

— M'en voudrez-vous, dit-il, si je pousse plus loin l'indiscrétion ? Que pense de tout cela votre... votre ami, l'intraitable marquis ?

La physionomie d'Esther, presque enjouée tandis qu'elle développait ses grands desseins, reprit son masque grave, avec une ombre de douce tristesse.

— De ce sujet aussi, je vous parlerai librement ; mais vous me croirez moins franche, c'est trop complexe ! M. de Kermaheuc est le seul devoir que ma conscience se reconnaisse, le seul attachement vrai que mon cœur s'avoue. Il m'a ramassée, avec tendresse et respect, alors qu'au sortir de Fontenay j'errais dans la rue, frappant vainement à la porte des petits théâtres. Nous sommes d'une race loyale dans les comptes, n'est-ce pas, et qui paie strictement son dû. Je dois à ce vieillard l'honorabilité de ma vie ; je lui dois l'unique affection solide qui m'ait protégée. Affection paternelle... maintenant... ; vous me croirez si vous voulez. Je l'aime pour sa noblesse de sentiments ; je l'aime, c'est singulier à dire, pour tout ce que je sens en lui d'inaccessible à ma nature, et de bon et de beau, pourtant Je l'aime avec ma complexion morale de Fontenay, avec cet idéalisme qu'on essayait de nous inculquer là-bas. Et, d'autre part, je suis superstitieuse : M. de Kermaheuc est mon fétiche ; il me semble que si cette grande ombre d'un passé mort se retirait de moi, rien ne me réussirait plus. J'ai fait

bien des sacrifices pour lui épargner un chagrin. — Ce qu'il pense des choses temporelles dont nous parlions tout à l'heure ? Il ne les voit pas, il vit au-dessus. On ne trompe pas un homme en lui celant ce qui n'a pas d'intérêt, ce qui n'existe pas pour lui. M. de Kermaheuc se croit malheureux, et je ne sais pas d'être plus heureux, à mon sens : parce que je ne connais à personne une pareille puissance d'illusion.

— Je continue à vous bourreler, — reprit Elzéar ; il y avait de l'humeur et du soupçon dans son accent. — Votre existence ne va-t-elle pas changer, avec l'aisance qu'apportent les gros succès de théâtre ?

— Questionnez donc franchement ! Vous voulez dire que mes appointements de comparse n'eussent pas suffi à me faire vivre, sans l'appui de M. de Kermaheuc ? Pauvre homme ! Des fleurs, quelques menues gâteries, un bijou ancien le jour de ma fête ; ce qu'il ferait pour une nièce préférée. Je n'ai pas reçu de lui autre chose, et ses moyens ne lui permettraient pas davantage. La vieille maison où vous êtes représente la part d'héritage qui m'est revenue de ma mère, morte peu après mon équipée, peut-être de ce coup, hélas ! Et s'il y a eu au début de ma carrière, cette terrible carrière du théâtre, des nécessités cruelles, des... abdications, — je ne cache rien, vous le voyez, — ne me faites pas souvenir de ces tristesses, Elzéar, laissez-moi oublier les heures de torture. Depuis quinze jours,

les directeurs se pendent à la sonnette de la prestigieuse Martha : désormais, je serai maîtresse de moi-même, libre de mon choix, si ce cœur que je n'ai guère eu le loisir d'écouter devait parler quelque jour. Il ne m'entraînera jamais, je veux l'espérer, à des faiblesses qui jetteraient ouvertement le ridicule sur mon vieil ami, qui compromettraient le nom vénéré dont je dois être la gardienne...

— Le nom dont vous devez être la gardienne ?...

Esther mordit ses lèvres minces, comme pour rattraper un mot de trop.

— Sans doute ; tout le monde connaît et je proclame hautement cette espèce d'adoption affectueuse du bon marquis. C'est ce que je voulais dire. Vous l'entendez assez. Vous ne me prêterez pas des idées absurdes qui sont bien loin de mon esprit.

Elle s'inquiétait à tort. En ce moment, Elzéar ne s'attachait guère à pénétrer les arrière-pensées ou les espérances cachées sous cette phrase équivoque. Il était tout à l'agacement instinctif qui aiguillonne la vanité d'un homme, dès qu'il voit se dresser brusquement, dans l'intimité affectueuse de l'entretien avec une jolie femme, une de ces barrières qu'elle élève d'un mot devant le désir possible, la chance future, la tentation d'un instant... L'élevait-elle pour refréner ce désir possible, ou pour le stimuler en lui donnant plus d'élan ?...

Elzéar continua, presque méchamment :

— M. de Kermaheuc ignore-t-il vos origines ? Elles doivent choquer singulièrement ses préjugés.

— Il sait seulement que j'ai quitté une de ces écoles qu'il abomine. Il porte cette belle action au crédit de mes scrupules de conscience. Pourquoi le détromper, puisqu'il m'en aime mieux ?

— Et vous pouvez prendre sur vous de flatter toutes ses rengaines mérovingiennes, vous, la femme d'esprit libre et instruit ?

— Je lui parle avec piété des choses mortes qu'il aime : je n'y ai pas de peine, puisqu'elles sont belles. J'en ai moins encore à lui parler avec dégoût des choses vivantes qu'il n'aime pas, puisqu'elles ne sont guère propres. Ne pensez-vous point que les hommes se plaisent surtout à entendre maudire ce qu'ils détestent, plus encore qu'à entendre louer ce qu'ils chérissent ? Enfin je cherche à lui plaire comme je peux, même si je ne suis pas toujours bien convaincue. On est souple, n'est-ce pas ?

Comme pour en donner la preuve, elle s'était levée avec une ondulation harmonieuse de toute sa personne, elle vint jeter ce mot dans un sourire ingénu à l'oreille du jeune homme. Il sentit passer, tout proche, le parfum tiède de la gorge délicatement moulée sous le barège entr'ouvert. Elle avait vu se former un nuage sur le front d'Elzéar, à ses dernières reparties ; elle le vit se fondre dans une sensation capiteuse. Elle se rassit plus près de lui ; penchée amicalement sur le bras du fauteuil qu'il occupait, elle lui dit, changeant brusquement de sujet :

— Mais c'est assez parler de moi. Je vais être

pressante à mon tour. Pourquoi délaissez-vous votre mère, Elzéar ? Rachel est de bon conseil, elle vous aime. Afin d'enrichir le fils oublieux, un peu grisé par sa vie de luttes, par sa gloire, la vieille mère travaille. Elle vient d'entrer en affaires avec le baron Sinda, pour l'exploitation d'un vaste gisement de kaïnite dans le duché d'Anhalt... Une opération très fructueuse, au dire du baron. Rachel édifie la fortune de l'Enfant prodigue.

— Vous êtes donc en relations avec ma mère ?

— Je l'ai rencontrée quelquefois dans le quartier nous sommes si proches voisines ! Je rencontre plus souvent votre sœur, chez une dame qui nous donne à toutes deux des leçons de musique. On cause. Nathalie monte en graine. Je soupçonne dans son imagination une idée fixe : elle attend que cet étourdi de Félines ait croqué le dernier morceau de son patrimoine, elle s'offrira alors pour arracher aux usuriers le château de Crémeuse et remettre à flot le vicomte. Je crains qu'elle ne se leurre d'une chimère. Félines ne l'a jamais vue, et le temps passe. Vous devriez soigner un peu plus votre mère, mon ami ; et vous devriez vous repprocher des autres Bayonne, vos parents.

— Y pensez-vous ? que j'aille leur jeter dans les jambes un socialiste !

— Mon petit cousin, avec tout votre esprit, vous êtes un grand nigaud. Un socialiste tel que vous, chef de parti, remueur d'idées, terreur des ministères, et qui sait mener de front une vie élégante, conserver

de belles relations, le Lassalle parisien, comme on vous nomme, ce n'est plus un épouvantail, c'est un allié précieux. Quand vous vous êtes lancé dans le mouvement, les grands Bayonne ont gémi, sans doute, comme ils l'ont fait sur mon entrée au théâtre. S'ils pardonnent aujourd'hui à mon succès, combien plus ils triomphent du vôtre ! Ils voudraient seulement que vous le missiez au fonds commun de la famille, et vous l'y devez mettre, Elzéar. Que deviendrons-nous, Seigneur ! avec les mauvais desseins qu'on voit déjà se former contre nous, si nous ne faisons pas corps, solidement ? Unis, nous sommes invincibles, d'autant plus forts que nous avons un pied dans tous les camps. Mes oncles le comprennent à merveille. Ils ne m'en veulent plus d'être au théâtre, dans le seul lieu d'asile où ce peuple absurde et galant oublie ses velléités d'ostracisme en applaudissant ses favorites : comme Assuérus, il écoutera toujours Esther, et les sœurs d'Esther ; car elles sont nos sœurs, presque, toutes celles qui ont du talent. De même, mes oncles inventeraient un socialisme tel que le vôtre, si vous ne leur aviez épargné cette habileté. Je sais qu'ils vous guettent, qu'ils vous attendent, très renseignés sur vous. Dès que Joseph, sous le couvert de Mirevault, aura le gouvernement dans sa main, il ne demandera qu'à vous y ménager un accès facile. — Ainsi, ajouta-t-elle avec une moue de badinage persuasif, — vous allez ouvrir l'aiguille sur la voie où vous êtes posté, et livrer passage au train Mirevault-

Bayonne, qui est signalé ; d'abord, pour obliger votre petite cousine ; ensuite, pour hâter votre propre arrivée aux affaires.

— Mais ce n'est pas sérieux ! Il y a un abîme entre le pouvoir et nous.

— Ne dites donc pas *nous*, mais *moi*, vous qui êtes le seul homme de votre parti ! Il n'y a pas d'abîme : à peine un fossé, qui se comble chaque jour. La force des choses pousse de votre côté ces gens-là : pour que la soudure se fasse, vous n'aurez qu'à marquer le pas sur place, à vous délester de quelques utopies.

— Vous me connaissez mal. Sous les dehors sceptiques que je porte dans le monde, je crois à mes idées. Je n'en sacrifierai aucune.

— Je connais votre idéalisme, je l'aime. On ne fait rien sans cette paires d'ailes. Mais il faut que l'idéalisme sache devenir pratique ; c'est par là que nous sommes supérieurs, nous autres, et que vous le serez. Vos idées resteront stériles, si l'amour du pouvoir ne les féconde pas. Qu'est-ce que des idées qu'on n'applique jamais ? Cela s'appelle des rêves.

— Peut-être. Je veux faire rêver mes rêves par tous les hommes.

Cette phrase que Daria lui avait dite, un jour, Elzéar la prononça plus faiblement, comme une leçon qu'il répétait, comme l'écho mourant d'une autre voix qui l'aurait poursuivi. Esther s'en rendit compte, ses yeux attentifs lisaient dans ce cœur

combattu. Elle se renversa sur son siège avec un geste de découragement.

— C'est vrai, j'ai tort. J'ai affaire à trop forte partie. Folle que j'étais, de croire que ma voix pourrait prévaloir contre celle... celle qui parle en vous.

Il sentait approcher l'assaut. Il se raidit, répliqua durement :

— A quelle voix faites-vous allusion ?

De nouveau, elle se rejeta en avant, lui prit affectueusement les mains, avec de fréquentes hésitations dans les mots craintifs, très doux :

— Ne m'en veuillez pas, Elzéar. Une sympathie irréfléchie m'entraîne ; je n'ai aucun droit à vos confidences. Ne craignez rien : ce n'est pas cette main qui fera saigner votre cœur. — Et la petite main marquait sur sa poitrine la place du cœur. — Rachel, votre mère, pourrait seule faire écouter les paroles que voudraient vous dire tous ceux qui vous aiment. Je sais par elle, et par mes oncles, très informés, ce qui est su de tout Paris, ce que vous ne cherchez pas à dissimuler. Au début, tous les vôtres se sont réjouis des belles perspectives ouvertes devant vous : une haute alliance, une immense fortune, une destinée égale à votre mérite... Mais votre mère et les autres parents se sont enquis ; leur satisfaction s'est changée en crainte. On ne peut faire fonds, disent-ils, sur un caprice altier ; cette fantaisie n'ira jamais jusqu'à consentir au projet d'union que vous formez sûre-

ment ; le préjugé contre notre race est si fort dans ces pays barbares ! Il sera invincible, plus puissant même que la passion. Les vôtres s'inquiètent d'autre part ; on leur signale chez... chez cette noble personne... une frénésie dans l'absolu des idées que ne tempérerait aucun sens pratique... c'est eux qui le disent ! Ils vous imaginent déjà poussé par cette influence aux extrêmes, sombrant dans les apostolats chimériques, et retombant meurtri du haut de votre rêve, ayant tout perdu dans ce désastre, le grand bonheur que vous attendez d'une autre, la situation riche de promesses que votre talent vous avait faite, tout enfin !

Elle se tut, sans le quitter des yeux. Le visage altéré disait ce qu'il souffrait. Uu chirurgien débridait ses plaies cachées, mettait à nu ses pensées inavouées. Oui, il les avait formés, ces projets ; sans les regarder en face, sans y consentir expressément : on les lui montrait, vivaces. Oui, il les ressentait, ces craintes : tous les mirages s'évanouissaient à la fois, ceux de la passion, ceux de l'ambition ; au lieu du pouvoir qu'on venait de lui faire palper comme un fruit mûr, il ne resterait dans sa main qu'un grelot de chimère, secoué derrière une agitée ; tant d'espoirs accumulés s'écrouleraient dans quelque catastrophe tragique. Tout ce que lui avait déjà murmuré sa claire raison, aux intervalles de l'ivresse, Esther venait de le préciser à haute voix. Il lui semblait qu'elle ne parlât pas du dehors, cette femme, mais au fond de lui-même, comme

une conscience ; et il l'aurait battue, comme on voudrait parfois battre sa conscience.

Elle attendait cet effet du coup hardiment frappé ; elle eut peur d'être allée trop loin.

— Oh ! pardonnez, Elzéar, c'est eux qui parlent de la sorte ; des politiques, des calculateurs. Moi, femme, je ne juge pas si vite. Je sais qu'elle est belle, je sens qu'elle est très haute, digne de vous ; je vous comprends, je l'envie. N'écoutez que votre cœur, cherchez le bonheur, c'est déjà le tenir que de le chercher ainsi. — Il y a des créatures déshéritées qui n'auront même pas connu les joies de cette recherche !

Il fallait attendre, elle le devinait, avant de recoudre la plaie trop cuisante. Elle s'absorba dans la contemplation du foyer. Après une pause d'un silence irrité, d'abord, honteux ensuite, il dit machinalement, pour dire quelque chose, pour échapper à sa propre pensée, plus que par intérêt vrai :

— Vos derniers mots ressemblent à une plainte. Vous n'êtes donc pas heureuse ?

Les petites épaules se haussèrent.

— Quelle question ? Si l'action et le travail ne vous suffisent pas, à vous, un homme, pensez-vous qu'une pauvre femme s'en contente ? Ces sources de la vie, où tous veulent boire, croyez-vous qu'on les épuise avec l'attachement paternel d'un vieillard, avec les vaines couronnes de théâtre qu'on aimerait rapporter à un maître élu, beau, éloquent, supérieur aux autres hommes ? L'équilibre et la santé

du cœur, à défaut de mieux, je n'ai ressenti ce bienfait qu'à Fontenay, durant la courte période où je me suis donnée à un maître.

Elle se leva, elle alla ouvrir un bonheur du jour, en retira une liasse de cahiers d'écolière.

— Ce sont mes cahiers de l'école, les notes recueillies aux conférences du bon M. Pécaut. Mes compagnes et moi, nous l'avons aimé. Il croyait, l'excellent homme, nous croyions nous-mêmes que nous prenions intérêt à son prêche ; non, je l'ai compris plus tard ; nous aimions le doux rêveur, comme les petites filles de cet âge aiment leur directeur spirituel, quel qu'il soit. Je retrouve ici, j'y relis de temps à autre les formules sonores qui nous emballaient : « L'idéal moral contemporain... la dignité de la personne humaine... le mystère de liberté que l'âme porte en elle... l'issue ouverte vers la vie éternelle... » Ce fut une sorte de haschisch intellectuel, reçu des mains d'un prophète en qui nous avions foi. Pourquoi m'en suis-je si vite dégoûtée ? A la réflexion je me suis rendu compte. Il y a dans l'esprit ardent et précis de notre race comme un feu qui brûle la paille de tous ces mots creux. On applique sur nous, pour un instant, le léger vernis de calvinisme ; il s'écaille bientôt, le véritable esprit de nos pères reparaît. Le mien n'a pas moisi dans ce sirop de religion laïque que notre maître agitait pour nous ; j'ai pris mesure du bonhomme et mon enthousiasme s'en est allé avec sa puissance de persuasion. Alors, j'ai quitté l'école, comme je

vous le disais, je suis venue chercher des applications pratiques de ma force de vie dans la réalité terrestre, là où nous les chercherons toujours, nous autres. — C'est égal : je me reporte parfois à ce temps, à ma brève griserie d'âme, et je me dis que ce furent de bons jours, les seuls où l'illusion féconde ait habité dans mon sein. Parfois aussi, j'envie mes anciennes compagnes, celles qui ont suivi simplement l'âpre chemin du devoir enseigné, avec un cœur résigné à leur sort modeste, un esprit docile à la grave parole du maître... Tenez, écoutez comme c'est joli, ce qu'il nous disait, quand on ne creuse pas.

Elle lut à Elzéar quelques extraits du sermonnaire philosophique. — Lui donner le temps de se remettre, le bercer avec des paroles quelconques, comme on berce un enfant blessé, elle obéissait à cette juste intuition en prolongeant sa lecture.

Il se remettait, il la regardait, il ne lui en voulait plus ; il admirait cette créature changeante, multiforme, qui avait à sa harpe intérieure tant de cordes diverses, douces ou fortes. Il l'interrompit, cette fois avec un élan d'intérêt sincère :

— Ainsi, vous n'êtes pas heureuse, Esther ?

Elle referma les cahiers, qu'elle continua de balancer dans sa main.

— Je vous répondrai par un passage des *Hussites* où vous m'avez trouvée bonne ; sans doute parce que la femme parlait sous le masque de la comédienne, avec les souvenirs de prime jeunesse où je m'égarais tout à l'heure. Vous vous rappelez la

scène ? quand l'Apôtre entre dans la chambre où Martha travaille, pour imposer un nouveau sacrifice à la jeune fille éprise de lui...

Elle se leva ; debout devant Elzéar, elle récita lentement, de sa chaude voix de théâtre :

C'est beaucoup demander à votre faible sœur
Que lui vouloir toujours des vertus sans douceur,
Un cœur rude au combat, un front lourd de pensée.
Je ne suis qu'une femme, ô Maître ; et quand, lassée
Par l'accablant effort de mon travail du jour,
J'entends passer les chants de nos filles d'amour,
Je cours à ma fenêtre ; et je l'ouvre, et j'écoute...
O honte ! Sur leurs pas mon âme s'en va toute
Au pays inconnu du tendre enchantement.
Là je n'irai jamais ! Jamais un mot aimant,
Espoir ou souvenir qui met dans l'humble chambre
Une fleur en avril, une flamme en décembre !

Ils demeurèrent un instant silencieux. Elzéar montra du doigt le piano :

— Esther, voudriez-vous me faire d'autre musique ? On dit que là aussi vous avez beaucoup de talent.

D'un signe de tête, elle indiqua la pendule ; son visage exprima la surprise de l'heure avancée, l'irrésolution, une incertitude triste.

— Une autre fois... Voyez comme il est tard !

A ce rappel, qui signifiait la fin de leur tiède intimité, à l'idée de se retrouver dans la rue froide et noire, en solitude avec son chagrin, loin de ce foyer, loin de cette robe où il laissait quelque chose de lui-même, des parcelles de sa vie déjà prises, —

Elzéar se sentit envahi par une immense lâcheté. Elle le désarma contre les instincts obscurs émus au fond de son être. — Qui les analysera, qui les expliquera, ces chocs soudains, contraires, des pensées et des désirs ? Ce fut lui, cette fois, qui se pencha, prit les mains de la jeune femme, brusquement, en tremblant :

— Esther, chère Esther, grande petite Esther, soyez heureuse. Je le veux. Que faut-il pour cela, dites !

Un ravissement ineffable transfigura le front sérieux, les grands yeux humides. De la gorge précipitamment soulevée, les paroles sortirent, enivrées, pressées dans une hâte heureuse :

— Oh ! rien, ce mot ! Je l'aurai eu, le mot aimant, ma fleur d'avril, ma flamme de décembre. Ne le deviniez-vous pas, que vous étiez l'attendu, l'espéré, depuis longtemps, vous si beau, si grand, vous l'orgueil de ma race !

Encore assez maître de ses sens pour regarder au dedans de lui-même, Elzéar croyait y voir une forme blanche, un long cygne neigeux qui s'enfuyait, s'évanouissait : fantôme qui tantôt l'appelait à sa suite, douloureusement, tantôt le poussait furieusement sur cet autre sein, palpitant devant lui. A cette dernière impulsion, il obéit ; d'un geste inconscient, il attira les mains qu'il serrait. Les cahiers qu'elles tenaient leur échappèrent : tombés sur les carreaux du foyer, ils flambèrent subitement au contact des braises.

— Oh ! mes cahiers de Fontenay ! Les cahiers du bon maître !

La physionomie mobile à miracle prit l'expression d'une fillette en contemplation devant sa cruche cassée, l'air de confusion enfantine et perverse qui devait ajouter une pointe de perversité au désir émané d'elle. En un seul mouvement d'une grâce hardie elle tomba sur les genoux, tenta d'arracher les feuillets aux flammes : trop tard, ses doigts s'y brûlèrent ; pivotant alors sur elle-même, légère, rapide, elle se retrouva agenouillée tout contre Elzéar, souriante, les mains tendues, murmurant à voix basse :

— Mes seules joies d'âme étaient là ! Plus de passé. Remplace. Toute à toi...

Il se baissait pour la saisir. Plus prompte, elle se redressa d'elle-même ; dans une détente lascive de tout l'être, elle s'abattit sur lui, les bras noués autour de son cou, les yeux dans ses yeux, cherchant ses lèvres avec des lèvres où montaient dans un râle, suppliantes, impérieuses, ces paroles étouffées :

— Assez de lutte, assez de pensée ! Je t'ai voulu. Je te veux... Prends-moi...

CHAPITRE XI

LE BAIN DE HAINE

Andarran continuait son initiation. Il venait consciencieusement à la Chambre. Le travail législatif n'avançait guère. La loi sur les boissons, discutée par quelques spécialistes devant les banquettes vides, marchait cahin-caha. Le nouveau député usait ses après-midi en flâneries dans les couloirs. Il prenait contact avec ses collègues, il réformait sur plus d'un point l'opinion toute faite qu'il avait d'eux. Arrivé au Palais-Bourbon avec les préventions qu'un décri universel entretient dans le public, Jacques pensait y fréquenter, à peu d'exceptions près, les fantoches incapables et stupides stigmatisés chaque jour par la presse. Ce lui fut une vraie surprise de trouver vif intérêt et grand profit dans les conversations qu'il nouait, au hasard des rencontres de couloir. Tel collègue sans notoriété particulière, qu'il jugeait défavorablement sur ses opinions, sur ses votes, le charmait dans l'entretien privé par l'étendue de ses connaissances, par la modération et l'équité de ses aperçus. Avec les uns, il s'instruisait sur des matières où la compétence de son interlocuteur lui faisait mesurer sa propre ignorance ; il

se plaisait avec d'autres aux causeries sur les idées générales. Journellement il découvrait d'obscurs législateurs qui lui en imposaient par leur savoir ou par leur solide expérience, qui le gagnaient par les agréments de l'esprit ou par une bonhomie cordiale. Sensible aux supériorités de tout ordre et volontiers défiant de lui-même, Jacques se demandait avec inquiétude s'il n'allait point paraître très petit garçon, entre tant de capacités indiscutables. Il se demandait surtout comment il devait concilier ces constatations quotidiennes avec cet autre fait d'évidence, l'insuffisante et déplorable gestion des affaires publiques par cette réunion de capacités individuelles.

Une après-midi, dans la semaine qui suivit sa présentation rue Fortuny, comme Andarran faisait les cent pas en discutant à fond la question des sucres avec un grand agriculteur du Nord, Bayonne passa rapidement devant eux, lui jeta ces mots :

— Tu feras aujourd'hui tes vrais débuts. Il y a de l'orage dans l'air. Ça va chauffer.

— Ah ! bah ! On ne s'attendait à rien de particulier... Qu'est-ce qui te fait croire ?...

— Certains symptômes. Une houle de fond qui arrive du salon de la Paix. Pressentiments de marin. Tu verras.

Il s'engouffra dans la salle. La sonnerie d'un timbre électrique vibra le long des couloirs. Elle produisit l'effet d'une pierre dans une fourmilière. Les groupes se dispersèrent, les députés se portèrent en

masse vers les deux tambours de droite et de gauche qui ouvrent sur l'amphithéâtre.

Au moment de les suivre, Jacques s'arrêta sur le perron d'accès avec une exclamation joyeuse :

— Ferroz !... Mon cher maître, quelle joie de vous voir ici !

Il venait de reconnaître le visage glabre aux lignes de médaille antique, empreint d'une gravité méditative sous la couronne des cheveux blancs. Un demi-siècle de labeur et de pensée n'avait pas ployé la forte carrure du Savoyard. Ferroz montait les degrés de ce pas réfléchi qui marque l'habitude de n'avancer qu'en terrain sûr. Ainsi avait marché, de découvertes en découvertes, le praticien sans rival, oracle des aliénistes de toutes les écoles, rénovateur de la thérapeutique des affections nerveuses. Que faisait-il dans les assemblées, l'illustre savant dont les travaux sont attendus par toute l'Europe ?

Comme toujours, il y avait à cette question deux réponses : celle des malveillants, celle des approbateurs. — Ferroz, disaient les premiers, ambitionnait de finir en personnage curulaire, installé dans un fauteuil du Luxembourg ; il gravissait patiemment l'échelon inférieur, obligatoire en un temps où le Sénat ne se recrute guère que parmi les stagiaires de la Chambre basse. — Non, répliquaient les seconds ; n'ayant plus rien à apprendre dans les cliniques, l'éminent professeur avait voulu consommer son expérience, étudier dans les assemblées certains phénomènes collectifs de psychologie

et de physiologie. — Comme toujours, il eût fallu sans doute réunir les deux explications, pour fondre les parts de vérité que devait contenir chacune d'elles.

Andarran avait approché Ferroz dans sa vie d'étudiant ; il avait su mériter l'attention bienveillante de ce puissant esprit.

— Oui, continua-t-il avec effusion, c'est une fortune inespérée de vous retrouver ici. Vous me guiderez dans ce pays inconnu, cher maître ; vous savez combien j'ai foi dans votre diagnostic intellectuel et moral.

— Cher monsieur, répondit Ferroz, avec cette articulation lente et mesurée que les internes de son service appelaient « un pèse-mots », — cher monsieur, je vous répéterai ce que j'ai toujours dit à mes élèves : Observez les faits, qui sont nos véritables instituteurs ; négligez les mots reçus, pour respectables qu'ils soient ; attachez-vous à la réalité qu'ils déforment. Elle vous instruira plus vite et mieux que je ne saurais faire.

— En séance, messieurs ! — Ce cri des huissiers ramassa les derniers retardataires. Dans les couloirs, grouillants quelques instants auparavant, il n'y avait plus qu'un grand froid de vide et de silence.

— Si je ne me trompe, reprit Ferroz, la réalité vous prépare une première leçon. Allons la recevoir. Nous en causerons après.

Jacques l'accompagna dans l'hémicycle.

La physionomie de la salle avait changé comme par enchantement : morte l'instant d'avant, tragiquement vivante depuis que ce reflux humain y ramenait la vie. Cinq cents têtes pressées, tendues vers la tribune, garnissaient le pourtour des banquettes. Ce n'était point le silence solennel qui se fait aux grands jours, sous la parole des grands orateurs : c'était l'attention grondante des journées d'âpres querelles.

La réforme des boissons venait de trébucher sur un article où des amendements contradictoires, acceptés par les mêmes votants, faisaient entrer deux prescriptions inconciliables. On s'était empressé de renvoyer la loi à la commission. L'ordre du jour appelait une interpellation de Cyprien Bouteverge, l'un des chefs radicaux. La Chambre avait décidé la discussion immédiate ; telle une femme qui jette au panier son fastidieux travail de tapisserie, à l'annonce d'un visiteur amusant, impatiemment attendu. L'objet de l'interpellation était de mince conséquence : une phrase imprudente dans un mandement épiscopal. Boutevierge dénonçait ce crime aux foudres du pouvoir. Bientôt, abandonnant le cas particulier de son évêque, il « donnait une grande ampleur au débat » ; expression usuelle dans la langue parlementaire pour signifier une énumération copieuse de tous les ragots propagés par la presse. Boutevierge poussait la charge à fond contre le cléricalisme, contre un ministère prisonnier de la droite et complaisant à l'éternel ennemi.

Incisive et captieuse, son argumentation portait. A gauche, à droite, sur quelques bancs du centre, une contraction colérique déformait peu à peu les visages ; ils grimaçaient avec des expressions de joie méchante ou de révolte indignée, le luisant de la haine passait dans tous les yeux braqués. On eût dit que certains regards, à l'extrême gauche, avaient la vertu du basilic, et qu'ils allaient poignarder les ministres, les gens du centre. Ce fut pis encore quand le plafond lumineux s'éclaira : dans l'air épais, sur ces figures terreuses, fantomatiques, avec la clarté trouble et jaunâtre dont on ne voyait pas la source, il sembla qu'une pluie de fiel en dissolution s'épandît ; elle tremblait dans l'atmosphère vibrante, elle faisait saillir les masques convulsés, plus terreux et plus jaunes, plus haineux sous le cerne de lumière bilieuse.

Le ministre des cultes balbutia une réponse faible, équivoque. Bayonne bondit après lui à la tribune : l'orateur socialiste ne trouva pas cette fois les habiles envolées d'éloquence qui réunissaient pour un instant tous ses auditeurs dans une même surprise d'admiration. La parole dure, sans liant, trahissait une âcreté intime qui ne lui était pas habituelle.

— Qu'a donc le bel Elzéar ? se demandait-on : — lui qui semblait depuis quelque temps se désintéresser de la lutte, le voilà plus féroce que jamais contre le gouvernement, féroce jusqu'à la maladresse.

Il eut pourtant sur la liberté d'association, seule efficace pour conjurer le péril clérical par le droit commun, une digression où Jacques se sentit d'accord avec lui. Le député d'Eauze fit machinalement le geste d'applaudir : au bruit scandaleux de cet applaudissement isolé, aux regards épouvantés que lancèrent Couilleau, Rousseblaigue, à l'effarement des têtes qui se retournaient sur les banquettes inférieures, Andarran s'arrêta, interdit, comme un enfant qui aurait laissé échapper une incongruité.

Bayonne conclut en déposant un ordre du jour sur ce thème de la liberté d'association. Jacques n'en saisit pas le dispositif, dans le brouhaha des clameurs hostiles.

— Attends, je vas lui faire un sort, à ton ordre du jour ! s'écria Rousseblaigue en tirant la boîte à bulletins du groupe.

— Mais que dit-il au juste ? demanda Jacques.

— Je n'en sais rien. Ça vient de ce socialiste Suffit, n'est-ce pas ?

D'une main hésitante, Jacques voulut retenir le bulletin à son nom, s'abstenir, tout au moins : un murmure scandalisé s'éleva autour de lui, une réprobation triste se peignit dans les yeux de tous ses voisins, très honnêtes gens, très bien pensants, politiques expérimentés, anciens au Parlement. Il laissa faire, comprenant qu'il n'était plus un homme raisonnable et libre, mais une cellule passive dans un organisme, dans le groupe où on l'avait inscrit. Et il

courba la tête en se rappelant la prédiction de Bayonne, le premier matin.

Boutevierge revint à l'assaut, d'autres après lui. Le baron Lebrun, député monarchiste et catholique, prit la défense de l'évêque incriminé. Cet avocat compromettant, écouté avec faveur par l'extrême gauche, embarrassait le ministre à l'égal des adversaires déclarés. Il parut à Andarran que Lebrun faisait insidieusement le jeu de ces derniers. D'une façon générale, Jacques avait peine à comprendre la partie qui se jouait : toutes ces graves questions étaient attaquées de biais, posées en porte-à-faux, avec des intentions cachées sous les attitudes apparentes. Deux ou trois fois, il fut violemment tenté d'intervenir, de redresser le débat qui s'égarait. Un instinct secret le prémunit contre ce prurit de néo phyte : la voix du bon sens, il le devinait, n'aurait aucune chance de se faire écouter ; il contreviendrait à la règle d'un jeu qu'il ignorait, sur un échiquier où toutes les pièces se mouvaient suivant la marche oblique du cavalier.

Après Lebrun, le président du Conseil donna de sa personne. Il louvoya cauteleusement, parla du Concordat avec respect, du clergé sur un ton rogue et comminatoire ; il fit tête à l'extrême gauche tout en détachant des ruades à droite. Un épisode de chasse revint à la mémoire d'Andarran, un renard qu'il avait traqué certain jour, au fond d'une gorge, entre deux crêtes couronnées par les tireurs : l'animal subtil avait réussi à se défiler, tout le long de

la gorge, sous un étroit couvert où il échappait aux coups de fusil des deux pelotons opposés.

Quelques officieux du Cabinet proposèrent l'ordre du jour pur et simple. Lebrun et ses amis de la droite l'appuyèrent bruyamment : leur intervention provoqua un mouvement de mauvaise humeur à l'aile gauche du centre. On vit là des bulletins blancs préparés sur les pupitres se changer aussitôt en bulletins bleus. Les scrutateurs se consultèrent longtemps, avec des airs mystérieux, au-dessus des corbeilles où les huissiers vidaient leurs urnes. D'une voix légèrement émue, Duputel annonça « qu'il y avait lieu à l'opération du pointage. » A ces mots fatidiques, une secousse électrique se propagea sur tous les bancs ; les applaudissements éclatèrent à l'extrême gauche. Des huées, des regards insolents, rechargés de haine par ce demi-succès, défiaient les mornes bataillons du centre ; ceux-ci invectivaient rageusement la maladresse des droitiers, qui ricanaient, narguaient les ministres. Le pointage nécessitait une suspension de séance : on se précipita dans les couloirs, autour des tables où les scrutateurs déployaient les feuilles d'émargement. La ruche s'emplit à nouveau d'un affolement tumultueux : pronostics passionnés, commentaires des discours, aigres discussions dans les groupes.

Andarran croisa à la sortie un socialiste, ancien professeur d'algèbre que son frère Pierre avait eu pour répétiteur au lycée. Esprit chimérique, cœur

foncièrement droit et honnête, cet homme lui avait toujours inspiré une sincère estime.

— Je vous plains, fit le mathématicien avec un hoquet de dégoût. Ah ! ne jamais revenir ici ! On s'y empoisonne la raison et le cœur. Au dehors de cette enceinte, je ne déteste personne ; dès que j'y rentre, je sens en moi une bête féroce ; chaque après-midi, il me semble que je me replonge dans un bain de haine.

Jacques se répétait encore ce dernier mot, qui traduisait si bien ses impressions de séance, lorsqu'il rejoignit Ferroz.

— Cher maître, je ne comprends rien à ces logogriphes : je ne vous demande pas de m'expliquer tout, ce serait trop long ; mais, de grâce, éclairez-moi sur un point. Voilà de bons garçons, pour la plupart, qui causaient familièrement dans ces couloirs, tout à l'heure, qui se racontaient des histoires drôles ; sceptiques, comme nous le sommes tous aujourd'hui ; faisant bon marché de leurs étiquettes politiques, à telles enseignes que je suis tombé de mon haut, ce matin, en entendant bafouer la République par des républicains avérés, les princes par des monarchistes notoires. Cette porte franchie, ils se transforment en ogres, on croirait qu'ils vont s'entre-dévorer ; ils se replongent dans le bain de haine, me disait l'un d'eux. Est-ce pure comédie, effet de la galerie sur l'acteur qui rentre dans la peau de son personnage sous les yeux du public ? Non, car je l'ai sentie, cette puanteur de haine :

elle m'envahissait moi-même, je me surprenais à haïr je ne sais qui, par contagion...

Ferroz ébaucha son geste professoral, de l'index qui marque les points de démonstration sur un cadavre.

— D'abord, ce ne sont pas les mêmes hommes que vous avez vus dans l'hémicycle. Vous y avez vu leur addition en une personne collective, l'assemblée : monstre nouveau, très différent des unités qu'il totalise. Il sent, pense, agit autrement que ses composantes. Nos contemporains ont sans cesse à la bouche ce grand mot : la Science, et ils continuent de se gouverner au mépris des découvertes scientifiques les mieux établies. Chacun sait aujourd'hui qu'il se crée dans tout auditoire, au Parlement comme au théâtre, une mentalité collective et temporaire ; elle a ses mouvements, son niveau, presque toujours médiocres ; rarement elle s'élève à hauteur des meilleurs, le plus souvent elle rabaisse ceux-ci à l'étiage des pires, des moins intelligents et des plus méchants. Cette queue règle les impulsions de tout le corps.

— Pourtant, dans un théâtre, le public a une âme sensible, prompte aux sentiments généreux...

— Dans un théâtre, les intérêts ne sont pas en jeu : ici se joue le drame des convoitises réelles. L'*âme*, comme vous dites, — n'ayant jamais vu d'âme, j'ignore ce que c'est, — le déséquilibre nerveux d'un public de théâtre, nous en avons tous

les inconvénients, sans les bénéfices. Ici, vous l'avez bien deviné, les étiquettes verbales ne sont pour rien dans nos fureurs : monarchistes, opportunistes, radicaux, socialistes, bonnes plaisanteries! Nombre de ceux qui les font n'y croient guère ; et ceux qui y croient sont leurs propres dupes. Mais sous ces étiquettes, il y a des intérêts et des vanités, imprescriptibles facteurs des dissensions humaines. Il y a des inégalités sociales, plus douloureuses dans un pays fou d'égalité. Sous ces vains mots, il y a des hommes, séparés par l'éducation, les fortunes, les castes, les classes, les privilèges...

— Oh ! cher maître ! ne faites pas intervenir des distinctions abolies...

— Et toujours renaissantes. Quand vous coupez une futaie, les jeunes plants repoussent-ils moins inégaux que n'étaient les vieux arbres ? Il y a des hommes, vous dis-je, des hommes de traditions opposées, de provenances antagonistes, de différents mondes, suivant leur plaisante expression ; et, derrière les hommes, il y a des femmes, ces éternelles blessées de vanité. Elles se jalouseut, elles s'envient, par-dessus les barrières qui les séparent. Vous verrez se former des coalitions éphémères, entre droitiers et républicains conservateurs, par exemple ; ils ont mêmes intérêts à défendre contre l'assaut révolutionnaire ; cependant le pacte ne tient jamais : leurs femmes ne se reçoivent pas, ne fusionnent pas. Par ce fait seul, il n'y a entre ces hommes qu'un frêle lien politique : il n'y a pas

adhérence sociale. Cherchez là, au fond des cœurs, les véritables raisons des opinions, telles qu'elles se créent ou se modifient au foyer de famille, à toute minute, par les prétentions, les déboires ou les triomphes de la femme, des enfants, des proches... Cherchez là les mobiles secrets, constants, qui classent et déclassent les partis, attisent les haines que vous avez vues flamber.

— Soit, fit Andarran. Mais me direz-vous pourquoi ces haines éclatent dans l'occasion où on les attendait le moins, sur le propos des questions religieuses ? S'il existe un sentiment commun entre ces hommes divisés par tant d'intérêts, c'est à coup sûr l'indifférence en matière religieuse. Il n'y a pas ici cinquante personnes qui aillent à la messe. Parmi ces messieurs de la droite que le bon ton y retient, il n'y en a peut-être pas dix qui l'entendent avec une foi assurée. De l'autre côté, nous ne trouverions pas trois individus fortement attachés à un système philosophique ; et, hormis quelques vieillards, l'âge de nos collègues les libère de certains souvenirs irritants, des rancunes que nourrissaient naguère ceux qui avaient traversé les périodes où le clergé était puissant et tracassier. Est-il possible que tous ces sceptiques se passionnent pour ou contre les choses d'Église ? Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des indévôts ?

— C'est où vous voyez mal, repartit énergiquement Ferroz. Si vous voulez démêler le nœud de toutes leurs querelles , pénétrez-vous de cet axiome :

il n'y a ici qu'une question, la question religieuse. Elle apparaissait à nu dans le débat de ce jour, elle se cache d'habitude sous d'autres enseignes ; mais elle est toujours au fond de nos rivalités. C'est elle qui anime au combat ces indifférents, ces sceptiques. Vous ne comprenez pas ? Venez, je vous rafraîchirai la mémoire.

Les deux hommes causaient en marchant dans le vestibule de la bibliothèque, moins envahi. Ferroz poussa la porte, choisit sur les rayons un volume de Bossuet, l'ouvrit au Sermon pour la profession de Mme de la Vallière.

— Lisez, dit-il en mettant le doigt sur le haut d'une page.

Jacques lut ce passage : « Les sentiments de religion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme et la dernière que l'homme consulte : rien n'excite de plus grands tumultes parmi les hommes, rien ne les remue davantage, et rien en même temps ne les remue moins. »

— Ce mauvais historien, reprit Ferroz, l'a très bien vue, et bien précisée, la contradiction dont vous vous étonnez. Voici tantôt quinze ans que tous mes élèves m'ont ri au nez, un jour, dans mon service de la Salpêtrière : je leur disais, en citant cette phrase, que notre siècle finirait par des guerres de religion. Je ne me trompais qu'en reculant trop l'échéance. Le siècle n'est pas à sa fin, et ces guerres commencent; les paroles et l'encre coulent d'abord : vous verrez couler le sang, comptez-y.

— Eh quoi ! s'écria Jacques, c'est vous qui parlez ainsi ! Vous, le savant détaché, vous l'athée ! Car on vous l'a assez reproché, votre athéisme.

Ferroz haussa les épaules.

— Si j'avais absorbé tous les toxiques dont j'ai étudié l'action sur autrui !... Un œil bien organisé est fait pour percevoir les images des objets extérieurs ; non pour rendre les images internes que crée la fantaisie. Peu importe ce que je pense, si je pense, pourvu que mon œil observe bien l'objet de son étude. — Athée ou non, je constate ici ce phénomène : les grands tumultes excités par les sentiments de religion chez des hommes qui n'ont pas de religion.

— Mais comment l'expliquez-vous ?

— Comme il faut tout expliquer, ici et ailleurs. — Ah ! mon ami, vous croyez voir voir les gestes, entendre les paroles de cinq cent quatre-vingts contemporains, sans plus, conscients et responsables de ce qu'ils disent et font ? Détrompez-vous. Vous voyez, vous entendez quelques mannequins, passants d'un instant sur la scène du monde, qui font des mouvements réflexes, qui sont les échos d'autres voix. Regardez, derrière eux, une foule innombrable, les myriades de morts qui poussent ces hommes, commandent leurs gestes, dictent leurs paroles. Nous croyons marcher sur la cendre inerte des morts : en réalité, ils nous enveloppent; ils nous oppriment ; nous étouffons sous leur poids, ils sont dans nos os, dans notre sang, dans la pulpe

de notre cervelle ; et surtout quand les grandes idées, les grandes passions entrent en jeu, écoutez bien la voix : ce sont les morts qui parlent.

— La peste soit d'eux, dit en riant Andarran, — ils faisaient tout à l'heure un fier charivari.

— Le même qu'ils ont fait dans l'histoire.

— Eux, du moins, ils avaient des convictions sincères, ardentes.

— Précisément. Ils continuent de nous les faire proclamer, à nous qui n'en avons plus. Avez-vous observé Félines, le joyeux viveur ? Il écumait. S'il eût tenu Boutevierge sur un bûcher, il aurait mis le feu au fagot ; et Boutevierge lui eût certainement rendu la pareille. Dans les muscles énervés de Félines, c'étaient de longues générations d'ancêtres, gentilshommes croyants et combatifs, qui se démenaient, s'escrimaient pour leur Dieu. Dans ceux du robin Boutevierge, l'ex-procureur impérial, c'étaient tous les vieux procureurs qui ont lutté contre l'Église, de Philippe le Bel à la Convention. Quant à Bayonne, inutile d'insister, n'est-ce pas ? Tout au fond de ce Parisien, qui veut faire oublier ses origines et tâche à les oublier lui-même, la voix immémoriale d'Israël clamait son farouche anathème aux Gentils, elle poursuivait la revanche de l'affront millénaire. Cet intrigant de baron Lebrun retrouvait la piété des bourgeois ses pères, austères jansénistes du Marais. D'autres, les plus nombreux, prolongeaient la vieille hargne de nos paysans tourangeaux, picards, champenois, du manant toujours

geignant sous la dîme abbatiale, toujours enclin à se gausser du clerc, avec une peur atroce de l'enfer. Et Mirevault, le riche fabricant de tissus, cet esprit libéral et commercial, si prudent, si réservé dans l'habitude de la vie, avez-vous vu comme elle lui remontait au visage, la flamme des passions calvinistes ? Mirevault et ses coreligionnaires se sont taillé la part du lion dans le gouvernement de ce pays ; pourtant, quand il passe sous le balcon du Louvre, Mirevault lève une tête inquiète et croit apercevoir l'arquebuse du roi Charles ; il craint d'entendre à ses trousses le pas des dragons de Villars.

— Bah ! c'est une feinte connue : crier à la persécution pour mieux dominer.

— Pas toujours. Cette peur atavique est souvent sincère : lorsqu'elle les reprend, la haine contre vous se rallume en leur cœur.

Jacques secoua tristement la tête :

— Ainsi, non seulement les morts parleraient, mais ils combattraient, ils haïraient !

— Oui ; et c'est le problème insoluble de notre vie nationale. Vous savez comment les terres vierges suent la fièvre et tuent les premiers défricheurs qui les éventrent. Notre vieille terre, faite de la poussière des morts, est autrement empoisonnée ; nous l'avons remuée de fond en comble pour y bâtir à neuf : elle exhale les miasmes accumulés par nos divisions séculaires, nous mourons de cette malaria.

— Ah ! cher maître, laissez-moi croire que votre théorie retarde. Des vents nouveaux ont soufflé qui dissipent ces miasmes. Liberté, science, progrès, nobles efforts intellectuels, gloires acquises et souffrances supportées en commun, que faites-vous de ces révolutions où ont fusionné les éléments réfractaires, de ces forces généreuses qui nous transforment sans cesse et nous acheminent vers un avenir meilleur ?

— Il y a en effet des forces antagonistes. Elles agissent sur les peuples sains, qui ne remuent pas trop profondément leur vieux sol, qui savent faire un choix judicieux dans les traditions du passé. Le passé nous abrite et se prête à nos évolutions, quand on le respecte ; il se venge et nous écrase sous ses pires débris, quand on le démolit aveuglément. — Mais nous recauserons de cela. On rentre, allons assister au dernier acte de la tragi-comédie.

On était rentré. Le président communiqua le résultat du pointage : l'ordre du jour pur et simple préféré par le ministère, était repoussé à quelques voix de majorité. Les ministres parurent se consulter ; de leur banc aux gradins du centre, des conseillers officieux allaient et venaient. Il fallait un vote de confiance pour détruire l'effet de ce petit échec moral ; et on ne pouvait l'obtenir que par un coup de barre à gauche. Deux mameluks du Cabinet rédigèrent hâtivement une formule qu'ils portèrent au bureau :

« La Chambre, confiante dans le gouvernement pour faire respecter les droits de la société laïque, passe à l'ordre du jour. »

Boutevierge demanda la division, qui est de droit. On vota sur le premier tronçon de phrase ; il fut adopté. On allait voter le second, quand un vieux renard auvergnat, l'ancien avoué Bourgne, réclama l'addition de ce simple mot : — « A l'avenir. » On se chamailla vingt minutes sur la procédure. Le tumulte empêchait d'entendre les explications ; plusieurs députés, ahuris, demandaient où se placerait le mot.

— « Pour faire respecter à l'avenir les droits de la société laïque, » criait-on à gauche. — Cette intercalation était-elle régulière ? Non, décida le président. On scrutina sur la rédaction primitive des mameluks : elle passa à une faible majorité. Jacques entendit M. Cornille-Lalouze, le même qui avait traité les ministres de « misérables », s'écrier avec un soupir de soulagemnt :

— L'affaire est dans le sac, le ministère est sauvé !

— L'orage a passé, Bibi va dîner, — chantonna gaiement Couilleau en se levant. Un certain nombre de gens du centre, affamés, sortirent comme lui. Le scrutin sur l'ensemble ne serait plus qu'une formalité, pensaient-ils. A ce moment, on vit descendre dans l'hémicycle Aristide Asserme, qui venait d'échanger quelques signes avec Mirevault et d'autres collègues en mouvement, le long de la travée des caméléons, entre gauche pure et centre. Le

député de la Nouvelle proposa négligemment, « pour mettre d'accord tous les républicains, » l'addition du mot « à l'avenir » en queue de l'ordre du jour accepté : « ... De la société laïque — à l'avenir. » Des voix découragées protestèrent :

— Ce n'est pas français ! Ça ne veut rien dire !

Nouvelle discussion confuse où l'on invoqua des précédents, pour et contre les appendices aux ordres du jour déjà votés. L'intervention de l'ondoyant Aristide décelait des fluctuations dans les travées douteuses : les fronts se rembrunirent au centre et sur le banc ministériel. Le président du conseil coula un regard à l'aile gauche de sa majorité, visiblement ébranlée ; un autre regard à droite, où l'on protestait bruyamment; le vieux stratège fit mentalement son calcul, secoua la tête comme un taureau qui chasse une mouche, se leva, jeta aux socialistes, — ils n'avaient rien proposé, — ces mots qu'il feignait de n'adresser qu'à eux seuls :

— Notre dignité ne nous permet pas d'accepter votre addition, qui impliquerait un blâme pour le passé fermement républicain du cabinet ; si elle était votée par la Chambre, le gouvernement saurait ce qui lui reste à faire.

La droite applaudit. Une fraction de la gauche ministérielle se cabra sous le coup de fouet de cet applaudissement intempestif. Sur ces bancs, autour de Mirevault et d'Asserme, on tenait des conciliabules animés, les meneurs se levaient, circulaient, répandaient le mot d'ordre. Des émissaires se déta-

chaient, allaient pratiquer quelques amis au cœur même des travées du centre. D'autres se précipitaient sur les ministres, les adjuraient de céder. Deux ou trois membres du Cabinet, le visage renversé, parlaient à voix basse au président du Conseil, paraissaient en désaccord avec lui. On épiait ces craquements du navire battu par la tempête ; ils propageaient la consternation dans l'équipage indécis.

Les urnes passèrent. Des figures hésitaient, crucifiées par le doute ; des mains soupesaient, irrésolues, un bulletin blanc et un bulletin bleu.

— Que faites-vous ? soufflèrent timidement à leurs voisins quelques députés, sur les gradins supérieurs.

— Si l'on s'abstenait ? risqua l'un d'eux.

— Ils se butent, grogna M. Cornille-Lalouze ; nos comités nous reprocheront le rejet de ce mot comme une concession au cléricalisme, à la droite ; j'ai envie de m'abstenir. — Il mit pourtant dans l'urne un bulletin négatif ; puis un blanc approbatif, pour annuler l'autre.

— Si l'on avait le temps de se consulter ! gémirent d'autres voix. — Le groupe ne se concerte jamais !

Jacques ne put s'empêcher de sourire : le groupe des libéraux de gouvernement avait tenu le matin même une réunion de deux heures, entendu de belles harangues, voté à l'unanimité une motion qui affirmait « la cohésion inébranlable du groupe et sa ferme volonté de poursuivre une politique de pro-

grès républicain, pourvu qu'elle soit loyalement pratiquée ». — Si peu exercé qu'il fût à reconnaître ces symptômes de défection, Andarran sentit le vent de panique sur les troupes ministérielles, il devina les tiraillements intimes entre la consigne parlementaire et la terreur du soupçon électoral. Duputel donna le résultat du dépouillement : il y avait lieu derechef à l'opération du pointage. Des hurlements de joie saluèrent à gauche l'espérance du carnage. L'essaim bourdonnant se précipita dans les couloirs.

L'horloge marquait huit heures et demie. Méphitique et brûlante, l'atmosphère enfiellée par tant d'haleines haineuses congestionnait tous les visages. Énervé par la fièvre ambiante, l'estomac creux, la tête lourde d'un commencement de migraine, Jacques s'évertuait vainement à débrouiller les chinoiseries de la procédure parlementaire, le dessein sournois des manœuvres obliques. Que signifiaient cet orage subit dans un ciel serein, ces oscillations, ces brusques renverses de majorité ? Accès convulsifs d'une assemblée surmenée, surchauffée, livrée aux impulsions de ses nerfs ? Il y avait de cela, sans doute ; cependant, Jacques pressentait des trames concertées, des préparations occultes du coup de théâtre. Quoi ? Qui ? Il ignorait, tâtonnait en pleines ténèbres. Des gens marchaient dans le mur sans fenêtres, des meneurs qui le conduisaient, lui et les autres, il ne savait pas où. Quant à son bulletin de vote, il ne songeait même plus à en peser la valeur

dans ces balances de toiles d'araignée. Blanches ou bleues, les cartes de prestidigitation filaient entre les doigts de Rousseblaigue, gardien de la boîte du groupe.

Tandis qu'il stationnait au pied de la tribune, hébété, cherchant à s'éclairer, un attaché de cabinet vint glisser un papier au ministre des Affaires étrangères. Le ministre se leva, murmura quelques paroles à l'oreille d'un confident, sortit. On l'entendit qui se soulageait avec cette exclamation :

« Allez donc faire de la politique étrangère dans une démocratie ! »

Frais émoulu d'un barreau du Limousin, nommé sur un programme de réformes démocratiques, tout neuf aux fonctions où un coup de hasard l'avait porté, ce ministre émit son opinion découragée avec le dédain autoritaire d'un Talleyrand ou d'un Metternich.

L'homme qu'il avait renseigné dit aussitôt à voix haute :

— Voilà qui est sérieux. Une dépêche de Berlin, au sujet de l'incident de frontières. Ça ne s'arrange pas. Le Cabinet aura une décision délicate à prendre au conseil de demain.

Le propos tomba dans l'indifférence générale, à peine remarqué par les collègues qui discutaient avec animation les probabilités du scrutin. Deux rapporteurs montèrent à la tribune ; afin d'économiser le temps précieux de la Chambre, on avait autorisé le dépôt de leurs rapports pendant les

longues formalités du pointage. L'un d'eux réclamait un tour d'urgence pour le projet de loi qui devait enfin créer une armée coloniale : l'autre faisait même demande pour la constitution d'un fonds de retraite aux vieux travailleurs infirmes. On ne les écoutait pas.

— Que disent-ils ? demanda Jacques dans le bruit.

— Dieu sait ! Ils ont bien choisi leur moment. Attention ! Duputel remonte au fauteuil.

La physionomie grave du président annonçait d'avance ce qu'il allait lire : quatre voix de majorité pour l'adoption de la petite queue empoisonnée, repoussée par le cabinet, « à l'avenir ».

Ce fut à gauche une explosion de bravos frénétiques, trépignement, cris d'hyènes :

— Démission ! Démission !

A droite, des ricanements tempérés par une expression d'inquiétude ; sur les bancs du centre, un silence stupide, l'abattement des proches dans la chambre mortuaire à l'instant où l'appariteur appelle : « Messieurs de la famille. » Chacun supputait intérieurement le bilan de ses pertes : le substitut, le juge de paix, le sous-préfet dont les nominations avaient été jurées pour la fin de la semaine, autant de promesses envolées. On percevait distinctement, dans les âmes des Perrettes parlementaires, un bruit sourd de pots au lait qui se brisaient. Et Jacques vit alors la cérémonie funèbre à laquelle il devait assister plus d'une fois. Les onze condamnés se levèrent, leurs portefeuilles

sous le bras, quittèrent le banc ministériel, se dirigèrent en file indienne vers la porte de gauche, sous les huées des socialistes. L'atroce joie redoubla, joie d'Apaches qui poussent des vaincus au poteau de torture, quand le Commerce, vieux et obèse, trébucha contre un banc, laissa choir son portefeuille. Un par un, derrière le battant automatique du tambour qui les happait, ils s'évanouirent : des ombres, plus rien. Pas une main ne se tendit vers ces hommes que Jacques avait vus ruser, quelques heures auparavant, pour échapper aux grappes de courtisans obséquieusement pendues à leurs basques.

Un nouvel étonnement lui était réservé. Après la disparition des ministres et l'ajournement à huitaine, dans la cohue qui dévalait des gradins, la stupeur des premières minutes fit bientôt place à une ivresse capiteuse ; elle gagnait de proche en proche, elle pétilla gaiement dans les couloirs. Il semblait que les onze victimes expiatoires eussent résorbé toute la haine en suspension dans l'air, on ne voyait que figures détendues, on n'entendait qu'interjections facétieuses, reparties des loustics. Les combattants de tous les camps fusionnaient, faisaient assaut de plaisanteries. C'était, pour les ministériels, la satisfaction de dauber sur des ingrats qu'on avait bien servis et qui récompensaient si mal ; c'était pour tous la joie perverse d'enfants qui ont cassé leur joujou ; et c'était aussi la bonne humeur d'ouvriers qui ont loyalement

gagné leur journée. La Chambre venait de faire son travail essentiel, de briser un ministère ; elle en avait conscience et en tirait vanité. On jouissait d'avance de la période intéressante qui allait s'ouvrir : une crise, le jeu passionnant des combinaisons, la fièvre d'intrigues, l'attrait du nouveau et enfin le tirage de la grande loterie, avec des chances de gain pour toutes les convoitises, des consolations possibles pour tous les déboires. D'ailleurs, ils duraient depuis trop longtemps, ceux-là. Ouf ! Et on allait dîner, à neuf heures et demie, avec quel appétit ! On allait se hausser à la table de famille sur ce monceau de cadavres, chacun peindrait la bataille, la part qu'il y avait prise, lui, député modeste, mais qui pouvait d'un coup de bulletin faucher onze ministres.

Jacques aperçut M. de Kermaheuc dans le salon des Conférences. Le vieux gentilhomme avait tiré de sa poche un porte-crayon d'or et un calepin où il inscrivait tranquillement une date, un chiffre.

— Trente-sept ! — fit-il avec l'orgueil allègre d'une veneur qui énumère ses prises. Vous soyez là mon livre de chasse : il est à jour depuis mon entrée à l'Assemblée nationale, depuis que je suis la meute parlementaire ; c'est le trente-septième cabinet porté par terre après le lancé. Si j'arrive à cent, je ferai une croix, et je pourrai aller reposer sous la mienne. Ils se seront tous entre-dévorés, les coquins !

Si pressante que fût la fringale des estomacs, ons

avait encore plus faim de parler. Dans les rassemblements excités où l'on ne pouvait se résoudre à clore les discussions rétrospectives, devant les armoires où des colloques continuaient entre gens qui endossaient leurs pardessus, les premières prévisions des augures s'ébruitaient, colportées aussitôt par les badauds. Les conducteurs du troupeau jetaient au hasard des noms, ballons d'essai qui crevaient ou montaient.

— Boutevierge !... Duputel !... Non... Si... Pas possible !

— Bourgne !... Il y a toujours dans un Auvergnat l'étoffe d'un ministre !

— Mirevault ! lança résolument dans un coin de salle un jeune attaché de cabinet, familier de l'hôtel Sinda. Il essayait ce cri, comme un enfant qui cherche un écho sous l'arche d'un pont.

— Il a dit le mot de la situation ! Je parie pour Mirevault ! — clamait Asserme, gouailleur, affairé, courant de groupe en groupe.

— Allons donc ! La bonne plaisanterie !

— Vous verrez. Duputel veut se réserver au fauteuil, jusqu'au prochain Congrès. Boutevier e sera usé après sa première journée de fiacre. Avant la fin de la semaine, ce bon et respectable Mirevault fera trotter les urbaines.

— Mirevault ! — ricanait Bayonne : — probable, en attendant mieux ou pis. — Faisons notre jeu en leur laissant essayer cet imbécile, — disait-il négligemment à ses hommes.

M. Chasset de la Marne approuvait.

— Ce serait le moindre mal pour les principes libéraux ,si gravement atteints aujourd'hui ; et pour les intérêts, que ce nom rassurerait.

— Quoi ? Ce sectaire ! — geignaient les droitiers en levant au ciel des bras consternés.

— Mes chers amis, croyez-moi, insistait Félines : celui-là sait manier le personnel administratif ; nous aurions avec lui des préfets tolérables.

— Vous n'avez pas vu M. Mirevault ? — demandait partout M. Cornille-Lalouze en agitant un journal ; — l'édition spéciale du *Courrier Parisien* qui donne notre vote prononce déjà son nom ; on dit qu'il aura des chances sérieuses ; je voudrais lui toucher un mot de mon préfet, on ne saurait prévenir trop tôt les futurs gardiens de l'ordre républicain contre les adversairse cachés qui désorganisent l'administration.

— Qui diable pensait à ce revenant ? — grognaient çà et là des radicaux. — Au fait, pourquoi pas ? Une utilité, une pierre d'attente, tout ce qu'on peut espérer du tempérament de la Chambre.

— Un Tirard moins long, plus large !

Andarran cherchait à se rappeler : ce nom, ces propos, il les avait déjà entendus quelque part, discrets, timides ; ils se répercutaient là, depuis un instant, grossis par les rumeurs de cette foule, enflés par les résonances de ces voûtes, avec la multiplication acoustique d'une amorce de pistolet brûlée à l'entrée d'une cave.

Vainqueurs et vaincus dégorgèrent enfin, pêle-mêle, guillerets ou grondants, par toutes les issues. Leur marée houleuse porta Jacques au dehors. Sur le quai, il respira avec délices l'air du fleuve, si salubre au sortir de la fournaise. Il vit des passants tranquilles, bons vivants, qui allaient à leurs affaires, à leurs plaisirs. Plus d'odeur de haine dans la nuit pacifique. Une libération tombait du ciel vaste. Il se retourna vers le Palais, vers ces grilles, franchies quelques jours auparavant avec tant d'espoir et de fierté puérile ; la lourde masse trapue, où luisaient des clartés jaunes, lui apparut dans les ténèbres comme un catafalque éclairé par des cierges. Les ombres qu'il voyait glisser derrière les baies lumineuses, c'étaient les morts qui parlaient, faces bilieuses des fantômes entrevus dans le bain de haine, durant le cauchemar de cette longue soirée. Les clartés s'éteignirent, les grilles se fermèrent : close dans la nuit et le silence, la maison abandonnée prit davantage encore la figure d'un colossal tombeau, sépulcre où se décomposait le vie nationale.

Harassé, la tête brûlante, le cœur brouillé de fatigue physique et de dégoût moral, Jacques regagna son logis avec le remords d'avoir fait déjà, au hasard des mouvements réflexes, comme disait Ferroz, sa petite part inconsciente de besogne absurde et de destruction méchante.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XII

UN CŒUR IRRÉSOLU.

Le cabinet Mirevault, constitué après une semaine de négociations laborieuses, gouvernait depuis onze mois. Les modérés lui reprochaient son radicalisme, et l'avant-garde de sa majorité l'accusait de modérantisme. Rien n'était changé par ailleurs. Les bureaux administraient les mêmes foules soumises, avec le même système, appliqué par le même personnel. Les percepteurs percevaient les mêmes impôts, les juges jugeaient selon le même code, les rentiers touchaient les mêmes rentes, les hommes de peine peinaient sur les mêmes travaux. Les parleurs parlaient le même langage.

Les projets financiers énumérés dans la déclaration ministérielle, et dont quelques-uns menaçaient la richesse acquise, étaient rentrés dans les portefeuilles pour n'en plus sortir. On discutait à temps perdu le budget traditionnel, « les quatre vieilles ». Des combinaisons ingénieuses y faisaient apparaître

les recettes correspondantes à de nouvelles majorations de dépenses. On avait créé des places supplémentaires pour caser les épaves du précédent gouvernement et les créatures du nouveau. Les députés du centre grognaient et ils marchaient toujours : ces bons chiens de garde continuaient le dévouement d'habitude à la maison occupée par un autre maître ; ils se résignaient au collier plus serré, à la pâtée moins copieuse. Le « premier Paris » des grands journaux officieux ne différait pas de celui qu'on lisait, douze mois auparavant, dans ces graves organes du bon sens et des intérêts dirigeants : des avertissements sages s'y glissaient, tempérés par une nuance de vive sympathie pour la personne de Mirevault. Le ministère ayant une étiquette semi-radicale, les droitiers entendaient tomber de la tribune des propos plus désobligeants pour eux : ils trouvaient chez les ministres plus d'obligeance à le satisfaire dans les questions de détail, un sourire plus avenant, des complaisances moins épouvantées par le qu'en-dira-t-on. La religion était plus maltraitée dans les harangues officielles, le clergé moins houspillé dans la pratique courante. L'exacte tolérance du gouvernement se manifestait, le 1er janvier et le 14 juillet, par les trois croix qui tombaient automatiquement, à la même heure, sur les trois poitrines d'un évêque, d'un pasteur, d'un rabbin.

Les augures chagrins avaient pronostiqué au ministère semi-radical une tension des rapports

diplomatiques, un refroidissement des puissances amies. L'événement confondait leurs prévisions. Amère déconvenue pour le centre gauche, les ralliés, la droite ; une pudeur patriotique empêchait ces groupes d'en faire l'aveu. M. de Kermaheuc se frottait les mains : dès le premier jour, il avait prédit à Andarran le bon accueil que le Cabinet rencontrerait au dehors.

— Vous n'avez donc jamais éprouvé l'obéissance des nouveaux serviteurs ? Pour se faire agréer dans la maison, ils sont plus souples que les anciens, ils reçoivent avec plus de soumission les ordres et les reproches. Aussi les étrangers ont-ils un faible pour les Jacobins, quand ils les savent inoffensifs et les présument obséquieux. Ils les aiment tout neufs, ils les préfèrent très foncés, partant plus empressés à tout sacrifier afin d'obtenir vite la savonnette impériale ou royale.

Jacques objectait au vieux chouan l'intimité cordiale de nos hommes d'État avec d'augustes personnages.

— Soit, répondait-il ; mais pourvu qu'ils ne se fassent pas saigner !

— Qu'entendez-vous par là ?

— Vous ne vous rappelez pas Bernadotte ? Son chirurgien n'obtint jamais la permission de le saigner, parce que le roi avait sur le bras un tatouage : un bonnet phrygien avec la devise : « Mort aux Rois ! » Nos maîtres ont ce même tatouage ; ils y pensent toujours avec gêne devant

leurs grands amis, et ils saluent trop bas. J'aimais mieux ceux de quatre-vingt-douze ; c'étaient des brigands ; mais ils retroussaient leurs manches, montraient fièrement le tatouage, et forçaient l'Europe vaincue à le saluer.

Plus juste que cet homme emporté par ses rancunes, la nation savait bon gré à un ministère qui flattait son amour-propre et rassurait ses inquiétudes Elle jouissait des bienfaits de la paix en applaudissant les sociétés belliqueuses qui allaient suspendre des couronnes à la statue voilée. Elle avait des sujets de fierté. Notre empire colonial s'agrandissait : à chaque édition nouvelle des atlas scolaires, le rose pâle de France couvrait une plus vaste étendue de déserts africains. On savait d'ailleurs — les journaux l'avaient dit — qu'un article sanglant d'un de nos meilleurs chroniqueurs venait d'humilier cruellement le souverain d'un empire hostile ; tandis que les couplets malicieux d'un chansonnier de Montmartre avaient fait une piqûre cuisante à l'orgueil britannique. Ces victoires morales de l'esprit français relevaient les cœurs bien placés. Au Parlement, on ne discutait presque jamais les questions extérieures, ou on les vidait en quelques mots, dans une interpellation convenue d'avance. D'un consentement tacite, les députés se déchargeaient de ces responsabilités délicates sur les ministres spéciaux, sauf à les juguler après coup, si quelque accroc venait compromettre la paix glorieuse promise aux électeurs.

Il semblait que la main d'une bonne fée eût feutré la route où Mirevault avançait sans bruit, sans cahots trop rudes, entre des oppositions amorties avec la connivence indulgente des hommes et des choses. A voir la mollesse des attaques, chez les grands lutteurs de presse ou de tribune qui harcelaient précédemment tous les pouvoirs, on était tenté de croire que leur virilité oublieuse de la lutte s'usait ailleurs, dans les enchantements d'une Circé. La pensée intelligente de Mirevault — la sienne ou quelque autre — détournait toutes les activités vers les préparatifs de la future exposition décennale. On y travaillait déjà. Cet incomparable instrument de règne faisait son office de dérivatif. Il comprimait toutes les turbulences sous le poids des intérêts coalisés pour la réussite de la grande entreprise. Il donnait du travail aux ouvriers en chômage, de la patience aux commerçants découragés, des espérances de gain ou de plaisir aux mécontents ; et c'était un douzième ministère qui offrait aux disponibles et aux faméliques ce qu'ils ne trouvaient plus dans l'encombrement des onze autres, une réserve inépuisable de fonctions, de traitements, de décorations en perspective.

Les affaires allaient bien. La balance du commerce se relevait en notre faveur, sur les tableaux dressés par d'agiles manieurs de chiffres. Tous les grands services publics prenaient un essor parallèle : on constatait l'accroissement proportionnel des maisons d'école et des licences de cabaretiers, des bourses

de lycée et des crimes juvéniles, des chaires de facultés et des cafés-concerts ; même progression rapide pour les dépôts aux caisses d'épargne et pour les recettes du pari mutuel. Le ministère Mirevault avait inauguré, à Paris seulement, deux prisons modèles, un musée des Arts de la femme, — création d'Aristide Asserme, — un vaste hôpital pour les alcooliques, un second pour les syphilitiques, et plusieurs monuments commémoratifs de nos gloires républicaines. La province suivait ce mouvement ascensionnel. Le réseau des chemins de fer d'intérêt électoral s'étendait sur nos régions les plus déshéritées. Les grands bazars se multipliaient, activaient les transactions qu'ils arrachaient à la routine du petit commerce. Les anciens boutiquiers, ruinés, demandaient au député local de leur procurer « quelque chose à Paris », gérance d'immeubles, courtage d'assurances, loge de concierge. Les enfants s'obstinaient à ne pas naître, mais les vieillards s'acharnaient à ne pas mourir, et leur longévité compensait dans les statistiques l'indigence de la natalité. Quelques moralistes grognons répétaient leur antienne habituelle sur l'alcoolisme, la dépopulation, l'augmentation des divorces et de la criminalité ; on les laissait dire : les valeurs sud-africaines étaient fermes, la Tharsis et le Rio-Tinto montaient ; l'ordre matériel n'avait jamais paru mieux assuré.

On en rapportait le mérite au Directeur de la sûreté générale, l'ex-préfet Joseph Bayonne, qui

avait quitté le cabinet du ministre pour réorganiser cet important service. Il y faisait sentir un doigté universellement apprécié. Son frère Louis-Napoléon avait eu l'honneur de mener à bien la souscription au grand emprunt sibérien, pris ferme par la maison Nathan et Salcedo, couvert cinquante-quatre fois. Le baron Sinda n'avait pas été moins heureux dans le placement du petit emprunt néo-calédonien. Les journaux sérieux enregistraient avec une satisfaction patriotique ces signes indiscutables de la prospérité nationale. La prospérité particulière d'Aristide Asserme s'étalait, depuis le succès de l'emprunt calédonien, dans la victoria attelée d'un cheval de prix qui le conduisait aux cimetières : le sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts y parlait éloquemment sur les gens de talent qui n'étaient plus.

Rose Esther avait fait à la Comédie-Française un premier début honorable dans *le Lion amoureux* de Ponsard ; pour son second début, elle avait composé avec intelligence le rôle de Chimène ; une acclamation unanime saluait depuis lors la grande tragédienne dans le nouveau drame de Daniel Heilbronn, *la Chaldéenne*. Avec cette œuvre, où passaient toutes les somptuosités et tous les mystères du vieil Orient, l'auteur et son interprète s'étaient emparés de notre première scène. Les personnages de marque se disputaient les invitations, d'ailleurs rares et discrètes, qui réunissaient de loin en loin l'élite du Paris littéraire et politique dans le modeste salon de la rue Fortuny. On y admirait la douce autorité,

l'influence pacifiante de cette femme distinguée ; elle devinait avec un tact miraculeux, elle indiquait d'un mot gracieux à chacun de ses amis la voie utile où il pourrait faire le plus de bien, recueillir le plus d'avantages particuliers. Par une dérogation exceptionnelle au décret de Moscou, Esther venait d'être autorisée à accepter en Angleterre une invitation du prince héritier de la couronne. « Accueillie à Londres comme une reine, écrivait notre ambassadeur dans sa dernière dépêche, l'artiste a su donner à son immense succès personnel le caractère vraiment imposant d'un triomphe national. »

M. Cornille-Lalouze était satisfait : on avait envoyé dans son département le préfet radical qui chagrinait depuis si longtemps le vicomte de Félines ; et le vicomte se félicitait de ses rapports avec son nouvel administrateur, ce Sannois qui « trahissait » chez M. Cornille-Lalouze. Le rapprochement passait la mesure permise, à en croire les paroles consternées avec lesquelles le baron Lebrun aborda un jour M. de Kermaheuc :

— Où allons-nous ? Voilà Olivier de Félines qui se rallie, lui aussi ! Vous savez qu'il a invité son préfet au château de Crémeuse, et qu'il l'a promené de commune en commune, dans son phaéton ?

— Pourquoi pas ? ricana le marquis. — Il avait besoin d'une réclame électorale, il s'est procuré une alliance russe dans ses moyens : la visite d'un personnage prestigieux avec lequel il n'a pas une idée en commun. Le préfet, c'est le tsar du pauvre — du

pauvre député. On le racole, on s'arbore deux heures à ses côtés, et l'on est sacré aux yeux des populations.

— Félines n'a pas un génie assez subtil pour avoir machiné cela tout seul !

— Bah ! Il y en a tout là-haut qui ne sont pas plus malins que lui et qui ont inventé le procédé. Il imite, ce singe.

— Que diront les Princes ? gémit le baron Lebrun.

M. de Kermaheuc sourit.

— Dites donc, mon cher Lebrun, il est trois heures. Les Princes vous font savoir qu'ils arriveront sur les cinq heures, à la barrière de Clichy, et qu'il est expédient d'aller vous y faire tuer. Vous irez ?

— Mais... — le député se rebiffa, très digne, un peu interloqué. — Pouvez-vous douter ?...

— Oh ! non. Je ne doute pas. Au contraire.

— Vous-même, mon cher marquis, ne nous montreriez-vous pas le chemin ?

— Jamais de la vie ! C'est même toute la différence des temps. Si notre Roi l'eût ordonné, nous aurions été encore quelques centaines de vieux serins prêts à nous faire tuer pour lui avec joie. Quelques centaines d'hommes prêts à mourir, cela fait beaucoup de monde : beaucoup plus que ne croit l'arithmétique. Mais nous étions de vieux serins. Vous, mon cher Lebrun, vous n'êtes pas un serin, loin de là ; vous êtes très fort, vous trouveriez quelque combinaison savante pour réussir, sans risquer ces fâ-

cheuses extrémités. Votre combinaison raterait. Vous en chercheriez une autre. Elle raterait de même. — Et voilà pourquoi votre fille est muette. — Sans rancune, mon bon Lehnn ?

M. de Kermaheuc serra la main de son collègue.

— Vieil intransigeant ! Esprit impolitique ! — murmura celui-ci en s'éloignant d'un air maussade. Sa mauvaise humeur redoubla quand il vit, sur le divan de la buvette, Olivier de Félines en conférence avec Asserme.

— Mon cher collègue, disait Aristide, vous savez que je suis prêt à tout pour vous obliger. Mais vous me demandez vraiment l'impossible. Coryphée, cette petite Judith ! Un pareil avancement du premier coup, à l'Opéra ! Y pensez-vous ? Elle n'a eu qu'un accessit dans la classe de danse, et encore voulait-on vous être agréable. Nous n'avons qu'une place à pourvoir : je l'ai promise à Pélussin pour la jeune Sarah Calmer, une ballerine du premier quadrille ; à Paulin Renard pour une autre, à un sénateur pour une troisième. On me mettra bientôt sur les bras toute la classe de Mme Théodore, et je dois compter avec tous les groupes de la Chambre. Soyez juste : donner la préférence à votre protégée, ce serait le monde renversé !

— Il est renversé, affirma gaiement Félines. Ne dit-on pas que nous verrons sous peu le citoyen Bayonne orné d'un portefeuille ?

— Oh ! comme vous vous avancez...

— Moins vite qu'il ne recule. Allons, ne faites pas l'étonné. Nous voyons tous le jeu d'Elzéar, depuis quelques mois. Il évolue, il ménage votre ministère, il a calmé cette grève d'accord avec vous. On parle déjà de lui comme d'un ministrable. On précise : les Colonies...

— Mon Dieu ! je puis bien vous confier que Mirevault a une idée...

— C'est invraisemblable ! s'écria Olivier.

— Mettons, si vous aimez mieux, qu'on l'a eue autour de lui, fit à demi-voix, avec un clignement d'yeux, le sous-secrétaire d'État. Bayonne travaille les questions coloniales, il en a parlé avec autorité, ses vues nouvelles ont fait impression sur la Chambre. L'opinion comprendrait qu'un champ d'expériences limité fût ouvert, prudemment, en pays neuf, aux hardiesses socialistes ; ne fût-ce que pour en démontrer l'inanité. Une mission temporaire dans une de nos possessions d'outre-mer achèverait d'assagir Elzéar. S'il y réussissait, pourquoi lui serait-il interdit, plus tard, de coordonner au pavillon de Flore certaines méthodes sanctionnées par une première épreuve ? Mais ce ne sont là que des conjectures, à lointaine échéance.

— Ah ! fit Olivier, vous ne lui reprocherez pas, à celui-là, de n'avoir qu'un accessit de danse ! Le premier prix, c'est justice. — En attendant, gare à vous, si vous me jetez cette grande bringue de Sarah Calmer dans les jambes de la petite Judith, qui est si gentille.

— Elles le sont toutes, dit en riant Aristide ; et nous sommes tous comme les officiers d'Holopherne devant la terrible patronne de Mlle Judith : « Qui pourrait mépriser ce peuple hébreu, qui a de si jolies femmes ? »

— Cet Aristide ne sera jamais sérieux !

L'exclamation joviale venait de Paulin Renard, qui s'approchait pour circonvenir le sous-secrétaire d'État.

— Pardon, répliqua le créole : je citais la Sainte Écriture.

Et il échappa au solliciteur en se hâtant vers la salle des séances, où il devait défendre un supplément de crédit demandé par l'Observatoire.

— Je m'adresse, dit-il solennellement en prenant la parole, à une assemblée qui ne recule devant aucun sacrifice budgétaire pour améliorer le sort de nos fonctionnaires ; elle ne repoussera pas la légère allocation que je lui demande pour le service des astres, ces fonctionnaires de l'infini...

Ce même jour, dans le silence de la bibliothèque, assis en face l'un de l'autre à une table, Elzéar Bayonne et Jacques Andarran écrivaient. Un coup d'œil jeté sur leur correspondance nous apprendre comment l'année révolue avait passé sur ces deux hommes.

Avant de prendre la plume, Elzéar tira de son

portefeuille et relut lentement une lettre timbrée de l'étranger.

M. Elzéar Bayonne,

député, à Paris.

Krasnoï Rok, près Briansk,
Gouvernement de Tchernigoff, mars 18..

« Vos lettres se font rares, mon ami. Ne savez-vous pas avec quel intérêt j'attends des nouvelles de votre action, de votre travail, — de vous, enfin, tout court ? Un an, bientôt, un an que ma vie est comme suspendue, dans cette solitude où je pense sans agir. Et ma pensée se reporte souvent à notre brusque séparation, à ces dernières journées si tristement pleines : la courte maladie, la fin rapide de ma bonne vieille mère, mon départ précipité pour ramener ici ce pauvre corps ; votre adieu singulier, presque distrait, tant vous paraissiez affairé de cette crise ministérielle, absent de mon chagrin, préoccupé par le misérable événement parlementaire. Oui, je vous redis encore une fois mon grief : j'ai pu croire que votre cœur se dérobait, au moment même où le mien était frappé. Moi qui vous reprochais, la veille encore, de trop sacrifier votre haute mission à vos sentiments intimes, j'étais tentée de vous adresser le reproche contraire, ce jour où l'intrigue d'un Mirevault vous faisait négliger l'amie qui partait, avec une vraie peine, pour un long

temps. Je n'ai pas compris. Vous aviez aussi vos griefs, sans doute : vous ne me pardonniez pas ce que vous appeliez ma cruauté, ce qu'il fallait appeler ma défiance sauvage : elle luttait contre l'empire que vous preniez sur moi, si vite. M'en voudriez-vous encore de cette défense bien naturelle ? Êtes-vous certain qu'elle m'ait été facile ?

« Je cherche à vous suivre, avec les maigres indications de mon journal. J'ai peine à démêler votre rôle, vos idées, votre but, dans l'assoupissement où il semble que ce ministère ait chloroformé la vie politique. Vous dormez donc tous à Paris ? L'heure presse, pourtant : les peuples attendent un cri de délivrance ; partout le monde tressaille, partout s'accumulent les forces de destruction et d'enfantement. Elles appellent l'homme qui saura les utiliser. Ah ! si vous pouviez voir ce que je vois ici ! Ici, je me révolte, garrottée devant la tâche tentatrice et impossible. Sujet dangereux à traiter par lettre : je vous raconterai. C'est chez vous, dans votre Paris, que le cri libérateur doit retentir. Là sont les ouvriers de l'œuvre universelle ; et vous êtes le premier d'entre eux, celui en qui j'ai foi pour cette mission rédemptrice, ne l'oubliez pas, Elzéar. Nous allons la reprendre ensemble, n'est-ce pas ?

« J'ai hâte de rentrer dans ce Paris où l'on vit, où vous vivez. Ces interminables affaires m'ont trop longtemps retenue dans mon ermitage. Tout est si lent sur notre terre où nul ne compte avec le

temps ! J'aime mes forêts, et de loin je les regrette ; j'y ronge mon frein, quand j'y suis emprisonnée. J'en ai fini avec ma laborieuse besogne, le règlement de la situation embarrassée que laissait ma pauvre mère. Il se trouve qu'en dépit de sa gestion insouciante, je suis encore sottement, follement riche. A quoi bon, grand Dieu, si cette arme doit rester inutile dans mes mains ? Mais il n'en sera pas ainsi. Je sens en moi un afflux de force et de vie, après ce long repliement intérieur. J'ai repuisé de la vie dans l'eau natale dont je vous parlais naguère, dans mon vivier ensommeillé sous les saules. Avant un mois, je serai à Paris. Je la rapporte, cette vie, à qui voudra faire d'elle un grand emploi. Le connaissez-vous, mon ami, celui sur qui j'aimerais me décharger de ce fardeau ?

« S'il n'en veut plus, j'irai me pendre aux belles breloques du jeune Cantador : vous n'ignorez pas ma secrète passion pour ce volcan neigeux. — Mais je préfère l'élu de ma pensée ; si celui-là est demeuré le même, c'est à lui que je dis : A bientôt, — à toujours ! — Daria. »

Elzéar réfléchit un long moment sur cette lettre. Son imagination la complétait par d'autres lignes que Mrs. Ormond lui avait malicieusement fait voir, la veille, chez les Sinda. Il y avait lu ceci :

« ... *My dear* Arabella, soyez un amour ; passez chez Redfern, dites-lui que je le retiens pour moi

seule, à la fin du mois prochain. Je n'ai plus une nippe, j'arriverai toute nue, chérie. Prévenez-le que je veux qu'on me fasse très belle... Daria. »

Bayonne répondit à la lettre qu'il venait de relire.

« Daria, chère Daria ! — Vous permettez que je vous appelle encore du nom qui vous donnait à moi, dans les premiers jours de l'enchantement, quand mon audace fut agréée ? — Daria, n'accusez pas mon silence. Vous connaissez les exigences tyranniques de mes journées, passées sur la brèche, dans la fièvre et le bruit de ce lieu ; vous savez qu'elles ne laissent aucun loisir pour l'expression de la plus chère pensée. Ne me rappelez plus ce moment de torpeur douloureuse où je vous vis partir, sortir de ma vie soudainement comme vous y étiez entrée. C'était vous-même, me semblait-il, qu'on emportait dans ce cercueil. J'étais bien persuadé à cette minute qu'elle s'évanouissait pour toujours, l'apparition d'un instant. Qu'ai-je senti alors, et qu'ai-je manifesté ? Je ne sais plus. L'homme n'est pas toujours maître des puissances de folie qui se déchaînent en lui. Elles me consternaient, à l'heure où vous me quittiez. Elles vont m'exalter, puisque vous me revenez. Rapportez-moi votre force pour réaliser l'idéal que vous me montrez.

« Prenez garde de le mettre trop haut, chère âme révoltée. Laissez-moi vous supplier de le rabattre jusqu'au point où la main du politique peut en saisir quelque chose, pour le transformer en idées positives, applicables à la réalité. Vous incri-

minez mon inaction, si je lis bien entre vos lignes. Vous me jugerez moins sévèrement, quand je vous expliquerai les faits, les conditions où je me meurs, et, s'il faut les avouer, les raisons de ma lassitude. Je suis las de ma parole. Elle les a secoués, d'abord ; ils en ont pris l'habitude, elle ne les effraye même plus. Ils ne compteront désormais, et nous n'avancerons de quelques pas, qu'avec des actes pratiques. Ces actes, la possibilité en est refusée au théoricien trop absolu. Il doit se rapprocher des hommes, il doit se plier à leurs routines grossières, pour leur faire malgré eux quelque bien. Les hommes ne se rendent qu'aux forces matérialisées ; elles ne se font reconnaître et subir que dans les places d'où tombe le commandement coutumier. Les hommes n'ont qu'indifférence et dédain pour les idées pures. Qu'est-ce que des idées qu'on n'applique jamais ? Cela s'appelle des rêves. — Je vous entends frémir de colère : les vôtres sont si beaux!

« Ne me méprisez pas. Je n'ai rien dit. Je ne connaîtrai que vos rêves, s'il vous plaît mieux ainsi. Dès que je reverrai, là, devant moi, vos yeux inspirateurs de ce qu'il faut penser et faire, je ne penserai plus de mon propre fonds, je penserai à travers vous. Venez. A l'espoir que vous me rendez, je sens renaître un autre moi-même, aboli pendant une année. J'ai pu m'égarer, loin de mon guide ; j'ai pu hésiter sur la direction de ma vie, alors que je la croyais rejetée, précipitée du sommet où un miracle de bonté l'avait élevée. A peine si j'ose

croire au bonheur que vous faites réapparaître. J'ai peur. On vous préviendra contre moi. Le monde, jaloux de ce bonheur, envenimera des apparences ; il ressuscitera de vieilles légendes ; ses méchants propos me peindront à vos yeux indigne de votre choix, infidèle à votre souvenir, que sais-je encore ? Vous ne les écouterez pas, Daria. Vous reprendrez mon humble vie, qui ne s'est vraiment donnée qu'à vous ; vous descendrez jusqu'à elle, vous la ferez digne de vous en la touchant de vos chères mains. Venez, je vous l'offre à genoux, aimée ! — Elzéar. »

Bayonne alla jeter cette lettre à la boîte, dans le salon des Conférences. Des journaux traînaient sur la table. Ses yeux tombèrent sur les colonnes élogieuses qui célébraient les triomphes de Rose Esther à Windsor. Grandi par l'éloignement, le prestige de la comédienne rayonnait à travers ces comptes rendus ; sur la scène aristocratique où elle s'exhaussait, dans l'éblouissement d'une rampe aux feux plus intenses, elle apparaissait plus désirable de tous ces hommages, de tous ces regards qui la nimbaient d'une brûlante auréole de désirs.

Le député rentra dans la Bibliothèque, se rassit devant le même buvard, prit dans la même papeterie une feuille de même format ; après une seconde d'indécision, il en choisit une de plus petit modèle ; il y traça rapidement des lignes qui bientôt s'entrecroisèrent, envahirent les marges, sur la page insuffisante.

« J'en crois volontiers les journaux, ma chère Esther, quand ils nous disent que l'Angleterre est à vos pieds. On n'avait pas vu pareille apothéose depuis Rachel. Je vous souhaite sa force de résistance. Heureusement, je vous sais inlassable, organisée comme Rachel pour suffire à l'adoration de tout un peuple.

« Vous m'aviez demandé de vous écrire quelques mots à Londres. Je crains qu'ils ne passent inaperçus dans le courrier d'une souveraine adulée. Je la saisis pourtant, cette occasion d'écrire : le papier souffrira des choses que je ne résous jamais de vous dire en face. Esther, mon cœur encore plus que ma fierté proteste contre le supplice que vous m'infligez depuis quelques mois. Je ne me résigne pas à ces bonheurs rares et furtifs. Vous savez ce que j'ai sacrifié avec ivresse, le soir où votre volonté charmeuse m'a enlacé, — pour toujours, disiez-vous : et je le croyais, alors ! Rappelez-vous... « Toute à toi... » Quelle ironie dans ce mot, dans ce souvenir, quand je songe à ce qui a suivi, aux pauvres heures que j'ai dû mendier, à votre inexplicable préférence pour un vieillard qui ne vous est rien, dites-vous. Afin de ménager les susceptibilités de ce quinteux, vous exigez une perpétuelle immolation de mon amour. Que dois-je penser ? Si du moins je ne rencontrais que lui entre vous et moi ! J'y trouve la terre entière. Toujours de mystérieux obstacles, d'inintelligibles refus, je ne sais quelle conjuration de tous et de vous-même pour me sous-

traire le meilleur de votre vie, de cette vie où je ne suis qu'un misérable accessoire ! Pardonnez-moi si les doutes qui me torturent se font jour ici, brutalement. Que suis-je donc pour vous ? Un caprice ? Un jouet ? Un instrument qu'on néglige après l'avoir essayé ? Hélas ! j'ai lieu de craindre que ce soit ma destinée, de n'être jamais qu'un instrument dans les mains où je remets mon cœur !

« Esther, pardonnez-moi la franchise de ma plainte ; mesurez-en l'amertume à la force de la passion qui me l'arrache. Je voulais vous écrire froidement, vous fuir courageusement... Et cet effort pour me libérer me fait mieux constater votre fascination. Prenez-moi tout entier, ou rejetez-moi, rendez-moi aux chimères sur lesquelles vous avez cruellement soufflé ! Je ne veux plus d'une indigne aumône. Je me mépriserais, comme vous me méprisez sans doute, si les résolutions que vous devinez devaient être encore vaincues par un de ces baisers qui font tout oublier ; tu le sais trop, ensorceleuse, tu sens trop bien qu'ils auront toujours pouvoir sur moi, pour ma honte et ma félicité... Ah ! comme je t'aime, quand même ! — Elzéar. »

Il se leva, il alla reprendre sa place dans l'hémicycle, où un de ses lieutenants dénonçait « l'esclavage des travailleurs ». — « Il y a plus dur esclavage, celui des passions, » songeait Bayonne. Il retournait au travail, comme y retourne le forçat qui traîne une double chaîne ; tiré alternativement

d'un côté, de l'autre, il ne sait pas lui-même lequel serre le plus, des deux anneaux de fer qui le meurtrissent, lequel fait boiter davantage...

CHAPITRE XIII

LA SÉANCE CONTINUE

A la table de la Bibliothèque, Jacques s'attardait sur des feuillets qu'il couvrait d'une écriture irrégulière, tantôt lâchée, tantôt serrée, nerveuse.

AU LIEUTENANT PIERRE ANDARRAN,

Colonne expéditionnaire du Soudan méridional.

« D'après mes calculs, mon bon Pierre, tu dois rallier bientôt le Sénégal. Je ne t'ai pas écrit ces derniers temps : il y avait peu de chances pour qu'une lettre te rejoignît dans tes vagabondages à travers le Soudan. Je veux espérer que tu en rapporteras contentement et santé intacte ; mais ne te plains pas, s'il y a des jours où cette vie sévère te pèse ; pense à ton frère : il fait plus rude et plus sot métier. Voici un an bien sonné que j'y suis attelé : un siècle ! Ai-je assez déchanté, depuis la matinée où j'apportais ici mes illusions, ma bonne volonté ?

« Je connais maintenant mon sort, et mon impuissance : pauvre petit rouage entraîné dans le mouvement incohérent d'une énorme machine à

ne rien faire, ou à faire le mal ! Se révolter, se mettre en travers, disent-ils du dehors, ceux qui n'ont pas éprouvé le pouvoir d'annihilation de la machine ! Imagines-tu la chétive roue qui se révolte ait dans les engrenages d'une usine ? Elle se brise, voilà tout. C'est mon cas. Savoure le programme d'une de mes journées : elles sont toutes pareilles.

« Le matin, notre vol de rapaces s'abat sur les ministères ; écœurantes stations dans les antichambres, sous le regard narquois du vieil huissier : il nous reçoit avec mépris, comme des mendiants, que nous sommes. Longue attente sur une chaise Empire, devant une pendule Empire, où l'heure administrative est plus lente que sur les autres, avec des sonneries ironiques, comme des baîllements. Pour tuer le temps, on lit les journaux du département, qui vous outragent et vous calomnient. Enfin la porte s'ouvre : un monsieur, qui a toujours l'air de se croire là depuis cent ans, comme la chaise et la pendule, vous écoute distraitement, en pensant à la façon dont il défendra son portefeuille. Sourire de danseuse, promesses évasives. On les transmet aux pauvres diables, avec le remords de les berner. Les premiers temps, j'étais tout feu pour les justes réclamations, pour les cas vraiment intéressants, pitoyables. Insensiblement, le cœur se cuirasse, comme chez le médecin ou le croque-mort. Ces plaintes, ces larmes humaines deviennent des dossiers qu'on expédie. Te rappelles-tu les Grenaud, ces deux pauvres vieux, près de

chez nous ? Leur fils a été condamné, pour je ne sais quelle frasque, aux compagnie de discipline. La mère Grenaud attend et pleure chaque jour son garçon. Je m'étais juré de le leur rendre. Il se conduit bien, m'écrivait le colonel. Famille cléricale, a écrit le préfet. Rien à espérer encore. Cependant, je leur envoyais hier un vague mot d'espoir, avec détachement et ennui : *j'expédiais* l'affaire Grenaud ; et j'avais honte de mon usure professionnelle.

« Deux heures. Ali-Baba va dans sa caverne. Croirais-tu que, chaque fois, en mettant le pied sur la marche de ce seuil par où j'entre d'habitude, rue de Bourgogne, je ressens la nausée du voyageur qui monte à l'échelle d'un paquebot, avec la certitude d'avoir là-haut le mal de mer ? — Un tour dans la salle des séances. Du dehors, le public aperçoit un simulacre d'activité, de travail ; et des silhouettes qui se détachent en relief, des orateurs, des chefs, un Boutevierge, un Bourgne, un Duputel, un Bayonne... Au dedans, autre optique ; après quelques semaines d'accoutumance, on ne voit plus que ce broyeur collectif, la Chambre, broyant à vide, broyant ses propres éléments, à défaut d'autre substance. Mon œil habitué y distingue à peine les individus : ils se fondent dans les grands tronçons où la physionomie générique du groupe efface les différences individuelles.

« A droite, les nobles ruines d'un vieux château : une garnison décimée se défend là sans espoir, pour l'honneur. On lui envoie encore quelques

boulets, c'est le tir traditionnel ; on ne redoute plus ses sorties. Les républicains divisés se menacent les uns les autres du château fantôme, comme d'un épouvantail ; parfois, ils y vont embaucher nuitamment des auxiliaires, qu'ils ne payent jamais, et sur le dos desquels ils se raccommodent.

« Au centre, un troupeau compact suit avec une résignation ovine les bergers qui le mènent paître. Facile à conduire, mais sujet aux paniques, prompt aux débandades, ce troupeau soutient mollement les chefs, qu'il lâche aux tournants de la route. On a sur leurs bancs l'horreur de toute innovation, de toute réforme, de toute idée originale. Une bouche s'ouvre-t-elle pour émettre une motion indépendante, vous êtes sûr d'entendre aussitôt l'exclamation ironique : « Encore un bon esprit ! » Ce grognement revient sans cesse et juge un homme. Mon vieux maître Ferroz prétend que c'est bien ainsi, et qu'un État menacé comme le nôtre ne dure que par la force d'inertie d'un grand corps mort, immobile au centre des mouvements contraires. Il a peut-être raison.

« Entre ce pâturage et la montagne socialiste, sous diverses étiquettes de signification nulle, en viron 150 francs-maçons, qui sont avant tout des francs-maçons. Ce mot te les définit assez. Ils représentent les 25 ou 30,000 citoyens actifs, organisés, qui ont le goût et l'intelligence de la politique violente, qui la font et en vivent dans nos provinces ; héritiers directs de la société des Jacobins, me di-

sait un historien, très bon républicain. Mêmes cadres, mêmes effectifs, mêmes moyens d'action. Ils exploitent les mauvais souvenirs laissés par les gens d'Église, ils flattent les humeurs défiantes de nos masses populaires et satisfont les appétits individuels. Depuis cent ans, pendant tous les intérims du pouvor personnel, le pays est mené par cette milice qui garde seule le sens de la discipline et de l'autorité.

« Enfin, sur la montagne, la petite bande hurlante et menaçante des loups maigres, comme les appelle leur chef, mon camarade Bayonne : les socialistes, vrais maîtres de cette Chambre. Du premier coup d'œil, on voit que la vie et le commandément sont là. On n'aperçoit qu'eux, on n'entend qu'eux. Du talent, presque tous et de la gueule à défaut de talent ; infatigables dans l'obstruction, audacieux dans l'attaque, ils sont surtout admirables de cohésion. Leurs propositions ne passent pas ; leurs idées s'infiltrent, démolissent nos projets de lois, paralysent les majorités intimidées. Ferroz explique d'un mot cette domination : « Ils ont une physiologie ; les autres n'en ont pas. » Leur force réside surtout, à mon avis, dans l'assentiment secret qu'ils nous arrachent, quand ils font la critique impitoyable d'un régime usé. Nos intérêts leur résistent, nos consciences sont avec eux.

« Elles le taisent en séance ; elles le chuchotent, elles le crient parfois dans les couloirs. — Oh ! l'abrutissante flânerie des couloirs, les propos veules

dans la fumée des cigarettes, la contagion du désœuvrement et du découragement ! Représente-toi un de nos grands cafés de province, à l'heure de l'absinthe, lorsque les voyageurs de commerce y révèlent les secrets d'État ; élargis le cadre, décuple le nombre des habitués : c'est l'intérieur du Palais-Bourbon. Je me dis souvent que la plus efficace des réformes parlementaires serait de mettre dans ces salles des billards, des dominos, des cartes; combien de saignées et de blessures on épargnerait à la France, si on leur rendait leur manille ! A défaut de ces distractions, nous allons nous lamentant sur notre paralysie congénitale, sur notre impuissance à accoucher d'une loi, d'un acte, d'une réforme. La claire vue et le dégoût de sa propre inutilité, sentiment odieux entre tous à une réunion d'hommes ! On s'exaspère contre le gouvernement absent, on s'épouvante du lendemain. Il y a là, je te le répète, beaucoup de braves gens, méconnaissables quand ils « refont le monstre » dans l'hémicycle, perspicaces, patriotes et sincères dans les couloirs. Esprits divisés sur tout, unanimes dans l'affirmation ont ils vous assourdissent : — Ça ne peut plus aller ! — Ça ne peut plus durer ! — Comment ça finira-t-il ? — Il suffirait de quatre hommes et d'un caporal ! — Mais qui ? Comment ? — Le voyez-vous ?

« Diatribes d'opposants, penses-tu. Détrompe-toi : tu les entendrais sortir des bouches républicaines, des plus autorisées, des plus gavées par le régime. Un de ses fondateurs, homme spirituel et

considérable, disait l'autre jour : « Nous marchons sur une planche pourrie au-dessus des latrines. » Ils ne cachent plus la nausée qu'ils ont de leur œuvre. Je les observe en silence ; sais-tu ce qu'ils regardent ? Ils regardent obstinément les deux portes d'accès, le tambour de gauche, le tambour de droite ; tous cherchent à deviner : par laquelle entrera-t-*il* ? Crois-moi, je te le jure, ils l'appellent tous, à ces portes, le libérateur, l'ordonnateur ; on le voit venir dans leurs yeux, on l'entend approcher dans leurs cœurs. Dans les couloirs, on ne parle que de lui, l'inconnu. Chaque jour un peu plus, leur attente énervée crée son objet, comme disait notre philosophe.

« Cependant, les plus laborieux essayent de mettre sur pied une loi d'affaires. Elle s'effondre vers le soir, à l'heure des chauves-souris. Asserme l'appelle ainsi, le coup de fièvre nerveuse d'entre cinq et six ; quand s'élèvent et tournoient d'un vol fou, sous le lustre qui s'allume, les amendemenst incongrus, les motions baroques. On les accepte pêle-mêle, par surprise. Aux jours de crise, c'est l'heure où nos vespertilions agités cassent un ministère, une institution épargnée, une pièce de la charpente sociale. On s'en va, enfin, la gorge sèche, les mains moites, la tête vide, l'appétit coupé, le cœur ulcéré contre les autres et contre soi-même. Je m'évade, emportant sous le bras un ballot d'imprimés, « la distribution » : élucubrations de toutes les cervelles parlementaires en mal de projets,

papiers fastidieux que personne ne lit, où passent des centaines de mille francs. Ils encombraient mon appartement ; une dame charitable m'a offert de m'en débarrasser : elle porte ces paperasses aux pauvres aveugles, ils en font des sacs qu'ils vendent aux fruitiers. Touchant et beau symbolisme, les papiers de la Chambre qui retournent aux aveugles !

« A deux ou trois reprises encore, j'ai tenté de parler sur les sujets que je possède. On monte au comptoir, c'est le nom familier qu'ils donnent à leur tribune, les jambes lourdes, le trac dans la poitrine, ce même trac que tu dis avoir éprouvé, les premières fois que tu allais au feu chez tes nègres. Après quelques minutes, ça va tout seul ; ça irait, du moins, si l'on pouvait dominer les clameurs furibondes qui brisent le plus puissant organe ; et surtout si l'on pouvait dominer cette voix intérieure de la vérité, qui crie au dedans de nous plus fort qu'eux tous. Pour se faire écouter, ici, il faut mentir, flatter une des passions antagonistes, entrer dans le jeu tortueux d'un des partis. Cherche-t-on la vérité vraie, celle qui fait à tous les hommes, à toutes les idées, leur part de justice, l'interruption classique hurle aussitôt : « *Distinguo* ! *Distinguo* ! » Cette opération primordiale de l'esprit humain, comparer et distinguer, elle est tenue à crime, ici. Il faut couvrir les siens, frapper traîtreusement les autres, être injuste, volontairement aveugle. Mon Dieu ! Je reconnais que c'est la condition même de la politique parlementaire. Mais je ne m'y ferai jamais, j'y

renonce. J'aurais trop de honte en pensant à ceux qui m'ont enseigné les méthodes de discernement, le souci de l'équité intellectuelle. Il me semblerait que mes vieux maîtres, Taine, Renan, tous les autres se relèvent dans la tombe pour me souffleter de leur mépris.

« Malheur à qui n'entre pas dans le mensonge conventionnel ! On peut y entrer par la droite, par la gauche, par le milieu ; mais il y faut entrer. Tiens, l'autre jour, je voulais rompre mon vœu de silence, dénoncer une erreur de notre politique étrangère, l'abdication française dans un pays que j'ai parcouru, que je connais bien. Le ministre de la Guerre me prend sous le bras.

— « Y songez-vous ? me dit le vieux guerrier, qui avait solennellement affirmé la veille sa confiance dans notre vaillante armée. — Quand cette question est venue au conseil, j'ai dû opposer mon veto aux partisans de l'intervention. Ne savez-vous point que je n'ai pas un homme disponible, et que toute démonstration militaire révélerait notre faiblesse, aboutirait à un échec désastreux ?

— « Mais alors, les milliards dépensés, notre puissance refaite, vos propres paroles ?...

— « Rien, vous dis-je. Dans deux ans, si je suis encore là, vous aurez un instrument magnifique. Aujourd'hui, rien ; le désastre, si nous bougeons. Mais il ne faut pas le dire !

« Je me tus. Je croyais avoir reçu une confidence exceptionnelle. L'instant d'après, dans les

couloirs, j'apprenais que le même seau d'eau glacée avait été versé à droite, à gauche, sur Lebrun, sur Boutevierge, sur dix autres.

« Ah ! le mensonge universel dont nous sommes complices, le déguisement perpétuel du néant trop connu ! Nous en souffrons autant que de notre impuissance. Les sages disent bien que tout gouvernement doit cacher son secret, que Louis XIV et Napoléon mentaient, comme Mirevault, comme nous. C'est exact : mais c'est plus agaçant, aujourd'hui que tout le monde gouverne ; et l'on y réussit moins aisément, des bouts de vérité fuient de toutes parts. Comment soutenir un mensonge qui est partout, à la Chambre, dans les rédactions de journaux où je vais flâner, où les grands publicistes démentent avec découragement, preuves en mains, les assurances optimistes qu'ils viennent de faire imprimer pour les masses ? — Il n'y a plus rien, proclament aussi ceux-là : mais il ne faut pas le dire, on ruinerait le régime, on éclairerait l'étranger... L'étranger ! il y voit plus clair que nous, il sait toutes nos défaillances, il ne redoute qu'une chose, l'instant où ce peuple averti se ressaisirait ! N'importe : on doit l'endormir dans le grand mensonge, ce peuple ; le patriotisme veut, paraît-il qu'on le berce d'illusions jusqu'au moment où il se réveillera au fond de l'abîme. — Il ne faut pas le dire ! Il faut comprimer à deux mains son cœur, ce cœur où coule le sang de France, pourtant, qui n'est pas fait pour le tremblement et le mensonge ; on ne peut l'ouvrir qu'à son

frère, comme je fais, avec la crainte d'être entendu. Quel scandale, si l'on disait tout haut, devant cinq cents personnes, ce que chacune d'elles dit tout bas au voisin : Il n'y a plus rien, sous les mots de parade! — Il ne faut pas le dire ! Et l'on se tait, on se rassied, on regarde plus anxieusement le tambour de gauche, le tambour de droite, les deux portes : par laquelle entrera-t-il, celui qui dira et fera ?

« Je n'en suis pas encore à l'appeler, moi, le libéral incorrigible dont tu raillais toujours les utopies. Mais l'expérience, cette faucheuse d'illusions, m'a contraint de reconnaître que le grand médecin Ferroz a raison, lorsqu'il dit : La médecine anglaise n'est pas faite pour le malade français ; tonique au-delà du détroit, débilitante en deçà. — Quand auront-ils le bon sens et le courage de confesser cette vérité, tous ceux qui pensent comme moi ? Ce jour-là, nous renaîtrons.

« En attendant, j'écoute avec mélancolie la cloche de Duputel, qui sonne le glas dans le vacarme ; elle me reporte aux tintements si doux de la cloche d'Eauze, égrenant ses bonnes heures, dans le bleu calme du soir, sur nos deux chères femmes. Je ne te donne pas de leurs nouvelles : tu dois être plus favorisé que moi. Tu as certainement de longues lettres de Marie, qui m'écrit à peine quelques mots. Sous peu, je te parlerai d'elle ; voici les vacances de Pâques, je vais aller enfin respirer un peu, à la Bourdette.

« Ouf ! Ai-je bavardé ! C'est mon état. Je t'ai

retracé, tel que je le vois ici, le tableau de la France ; non, pas de la France : de ses maîtres occasionnels. Frère, fais-en un autre, là-bas, un plus beau. Je t'embrasse.

« JACQUES. »

La semaine suivante, il écrivait de la Bourdette :

« Ah ! mon bon Pierre, notre cher petit coin est empoisonné ! Je ne le reconnais plus, je ne m'y reconnais plus. Moi qui espérais y trouver une détente ! La méchante fée Politique a métamorphosé la terre natale. Elle peut dessécher jusqu'aux fleurs des champs. Je l'avais déjà pressenti, aux vacances dernières ; je m'en convaincs, maintenant que je me fais vieux député. Quand je ferme les yeux, quand je revois en imagination ces campagnes que j'aimais tant, ces poétiques paysages où je promenais mes rêves, ils m'apparaissent sous la figure d'un échiquier électoral. La nature n'est plus pour moi qu'une circonscription. Le village sur le coteau, bon ; celui de la vallée, si joli sous les peupliers, au bord de l'eau, mauvais. Ces vieilles maisons qui me racontaient le passé, avec les millésimes gravés sur le linteau de la porte, — 1692, 1702, — ne me suggèrent aujourd'hui que ces chiffres : trois voix pour, deux voix contre. Les braves paysans qui me souriaient tous, quand j'allais, petit enfant, boire une jatte de lait dans leurs fermes, ce sont des électeurs ; hostiles, quelques-uns ; des ennemis, ces

voisins qui ont servi avec notre pêre, reçu des mains de notre mère les remèdes qu'elle leur portait. Si j'entre au presbytère pour dire bonjour au vieux curé, c'est de la politique; de la politique, le verre de vin que je bois au cabaret de Fourchon. Sous le toit moussu de la mère Gironne, qui nous faisait de si bonnes crêpes, des visages féroces me guettent ; derrière le bois de la Gélise, où nous allions cueillir les églantines pour Marie, les deux Laurent veulent ma peau.

« Les amis sont fidèles ; mais je les battrais, quand ils m'appellent « Môssieu le Député », avec leur air finaud, à la fois servile et autoritaire, qui sous-entend : « Monsieur notre domestique. » Ils vous ont des euphémismes, pour faire comprendre qu'on est leur chose, que les élections générales approchent, que le valet envié et méprisé doit redoubler de zèle, afin de mériter le bulletin qui le réélira... Ah ! les pauvres gens, s'ils savaient avec quel soulagement voluptueux je le brûlera s d'avance, ce bulletin de malheur qu'ils font chanter comme un appeau !

« Il faut les défendre, pourtant, chaque jour, à chaque heure. Ils sont traqués, fusillés comme des lapins. Certes, l'arbitraire de l'ancien temps était dur, l'historien que j'ai tâché de devenir en sait quelque chose ; non moins odieuse est la tyrannie qui s'épanouit dans nos villages, sous les murs où mentent les trois mots libérateurs. Les gens de la Loge valent les gens du Roi. Un exemple, entre

vingt. Je dois te quitter pour aller voir la receveuse de notre bureau de poste ; tu la connais, cette brave fille qui soutient sa mère infirme, octagénaire. Elle s'est refusée à renseigner mes adversaires sur ma correspondance. Crime impardonnable ! Un beau jour, à Paris, au cœur de l'hiver, une dépêche de la receveuse m'apprend qu'elle est frappée disciplinairement, envoyée en disgrâce à l'autre bout de la France ; on lui donnait quarante-huit heures pour remettre le service et détaler, avant d'avoir vendu ses pauvres meubles ; il y avait un pied de neige sur les routes. C'était la ruine pour elle, la mort pour sa vieille mère malade. Je cours au sous-secrétariat des Postes. Le collègue qui a décroché cette demi-timbale fait l'innocent : il avait signé la petite vilenie sans savoir, sur la foi des bureaux. Le bon apôtre me propose une cote mal taillée ; je me fâche tout rouge, je menace d'un gros tapage ; il rapporte provisoirement son arrêté ; et il me démontre. avec sa froide expérience du jeu de massacre, combien mal je sers mes protégées : elles seront encore plus malheureuses, s'il les laisse à leur poste, sans défense, entre les griffes des oiseaux de proie. Il avait raison. On leur a rendu la vie impossible. Je viens d'obtenir pour elles une recette équivalente, je vais de ce pas les conseiller de partir, dans leur intérêt, et de céder la place à la surveillante qu'on me destine. Je reprendrai ce soir ma lettre, plusieurs fois interrompue par les doléances que m'apportaient d'autres victimes... »

Jacques revenait de cette course, il rentrait par le jardin, quand une voix étranglée le héla du perron : folle de terreur, secouée par les sanglots, Marie agitait un télégramme :

— Jacques ! Viens vite !... Pierre... Pierre dangereusement blessé... Mort, pour sûr !

Le colonel télégraphiait de Saint-Louis : « Lieutenant Andarran grièvement blessé après action d'éclat. Rapatrié à Saint-Louis. Gardons bon espoir. Donnerai nouvelles. »

— On nous trompe, il est mort ! — répétaient Marie et tante Sophie. Les deux femmes avaient déjà résolu de partir, sur l'heure, pour prendre le paquebot du Sénégal, qui devait appareiller le lendemain. A grand'peine, Jacques leur fit comprendre la folie de ce projet. Marie ne voulait rien entendre.

— Qui le soignera comme moi ? Ma place est près de lui quand il souffre ! S'il vit, je suis sûre qu'il m'appelle...

Elles se laissèrent enfin convaincre. Elles attendraient un nouveau télégramme. Il partirait seul, ce même soir.

Il se mit en route, le cœur déchiré par les douleurs qu'il laissait derrière lui, par l'imagination des souffrances, de l'agonie peut-être, qui l'attendaient au terme du voyage.

CHAPITRE XIV

LES SOUDANAIS

Huit jours après son départ de Bordeaux, Jacques était à l'hôpital militaire de Saint-Louis. Heureuse surprise ! Il y trouvait son frère hors de danger, en bonne voie de guérison.

— Le lieutenant l'a échappé belle, disait le chirurgien-major. Quelques millimètres plus bas, ce morceau de plomb mâché que je lui ai cueilli entre les côtes perforait le poumon. La balle a contourné les organes essentiels ; et nous avons eu cette chance que le paludisme n'ait pas envenimé la fièvre. Maintenant, je réponds de mon gaillard : encore quinze jours de repos, puis un bon bateau, une cure d'air de France et vous aurez un frère réparé à neuf pour faire un capitaine.

Jacques apportait le plus efficace des cordiaux : une bouffée toute chaude de cet air de France, l'atmosphère de la famille, de l'enfance, lait nourricier qui réconforte l'homme dans l'épreuve ; et les paroles vivantes de Marie, les cadeaux choisis avant de connaître la cruelle dépêche, friandises, cigares, livres préparés pour l'envoi habituel, emballés par les mains de la jeune fille. Aux menus

soins qu'elles avaient pris, ces mains, avec l'inventif génie de l'amour, on les devinait longtemps attardées sur chaque objet ; à leur caresse présente sur les choses, on les sentait désolées de ne pouvoir se poser sur la plaie du cher blessé. L'aîné raconta les terreurs, les larmes, le désespoir de Marie quand on l'avait empêchée de partir. Il administra ce cordial, stoïquement ; il s'arrachait du cœur le baume bienfaisant à un autre, il eût eu moins de peine à tirer le sang de ses veines pour l'infuser au frère qui allait vivre de son sacrifice.

Interrogé sur l'action où il avait failli périr l'officier en parla avec une sécheresse déconcertante pour la curiosité de Jacques. Celui-ci connaissait depuis l'enfance le trait distinctif de son cadet, cette froide retenue de parole sur tout ce qui le concernait ; il dut renoncer à obtenir de ce taciturne le beau récit de bataille qu'on attendait à la Bourdette.

— C'est bien simple. J'étais détaché avec ma compagnie au poste de Kankan. Samory prononça un mouvement offensif dans la direction de Bissandougou. Ses gens construisirent un tata sur le Sankarani, un ouvrage assez fort, protégé par une épaisse chemise de terre battue et par un marigot de la rivière. Ils ont appris à remuer la terre. Je reçus ordre de me porter sur eux et de les déloger. Ils étaient plus nombreux, mieux armés que nous ne croyions. Quelques sofas tinrent ferme sur la crête de leur fortin, tandis que nous escaladions la

brèche ouverte de notre mine. L'un d'eux, au moment où mon adjudant allait le sabrer, me lâcha son coup de fusil, presque à bout portant, de haut en bas. Cela t'explique le trajet bizarre du projectile dans mon individu. Il n'y a pas eu de trouble chez les hommes, heureusement : ils ont pris le tata. Mon transport jusqu'à Siguiri a été assez pénible. Là j'ai été bien soigné, puis évacué sur Saint-Louis. Mais l'extraction de la balle n'a été faite qu'ici.

Les camarades de Pierre complétèrent ce récit succinct. Un flottement s'était produit dans la petite colonne d'assaut, à la vue du lieutenant qui tombait. Avant de perdre connaissance, il se fit placer sur une civière de branches, ordonna au clairon de sonner la charge, à quatre hommes sûrs de le reporter, au milieu de la colonne, jusqu'au sommet de la brèche d'où il venait d'être précipité. — « Sachez que je veux mourir là-dedans, avait-il dit en montrant le fortin ; faites-moi ce plaisir, mes enfants ! » D'un seul élan, ses hommes avaient franchi le mur, balayé les sofas, porté dans la place leur chef sans connaissance. Comment il n'était pas mort dans la misérable paillote où on l'avait déposé, sans secours, à peine pansé, comment il avait résisté aux souffrances du portage jusqu'à Siguiri, cela ne pouvait s'expliquer que par une énergie égale dans sa constitution physique et dans son moral.

Les quinze jours que demandait le major, Jacques les passa près de son frère, dans la société des offi-

ciers qui se relayaient chez leur camarade. Après une semaine de vie commune, il était lié avec la plupart d'entre eux. On sait combien se fait vite, en terre lointaine, cette absorption intime du nouvel arrivant dans la petite famille française qui l'adopte, lui impose ses préoccupations et ses intérêts. Initié heure par heure aux idées, aux travaux, aux espérances des « Soudanais, » Andarran découvrait avec admiration un monde inconnu. Vus de loin, du Parlement, ces officiers coloniaux lui avaient toujours paru des serviteurs méritants, un peu encombrants, auxquels il fallait sans cesse allouer des crédits pour des entreprises aléatoires, sans profit avéré. Sur place et au contact immédiat, il les jugeait autrement. Un trait commun caractérisait ces hommes d'action et les différenciait des hommes de parole parmi lesquels Jacques vivait : du sous-lieutenant à l'officier supérieur, chacun d'eux avait porté au maximum de rendement sa valeur individuelle ; chacun s'était developpé dans toutes les directions, essayé contre toutes les difficultés qui trempent le caractère et assouplissent l'intelligence. Dans chacun de ces jeunes hommes, les nécessités multiples et changeantes de leur tâche exerçaient à la fois un combattant, un explorateur, un diplomate, un administrateur, un ingénieur, un planteur ; un chef complet, en deux mots, prompt à la décision, debout sous la responsabilité. Comme tous les militaires, ceux-ci avaient la démangeaison de l'avancement ; mais une autre

passion apparaissait chez eux au premier plan, elle primait l'aiguillon de l'ambition personnelle : la passion du but qu'ils s'étaient assigné. Chacun d'eux caressait une idée fixe, une conception particulière, plan de campagne ou projet d'exploration auquel il eût tout sacrifié.

Jacques, devenu le confident de leurs projets, l'était aussi des découragements que ces cœurs fervents rapportaient de Paris, quand ils avaient tenté sans succès de faire agréer leurs vues dans les bureaux. Entre tous, un petit capitaine lui laissa une impression profonde. Celui-là venait de passer toute une année chez le roi Tiéba ; il avait vécu chez ce nègre comme Robinson, lui seul blanc, ne parlant que l'idiome, ne mangeant que la nourriture de son hôte ; il s'était astreint aux duretés de cet exil avec l'espoir de gagner Tiéba à un vaste plan d'opérations dans la boucle du Niger. Ce plan, qui paraissait rationnel, le capitaine était allé le proposer en haut lieu, à Paris.

— On m'a fait bon accueil au Ministère, disait-il à Jacques ; mais on ajoutait aussitôt : « Patience, attendez, pas un mot de votre projet, surtout ; il faut conquérir d'abord des personnalités influentes du Parlement et de la Presse, qui ont d'autres manières de voir. — On me citait messieurs... messieurs..., aidez-moi, je ne me rappelle pas bien leurs noms...

Andarran les reconnaissait, les complétait, ces noms estropiés : Boutevierge, Pélussin, Asserme ;

Nahasson, l'un des deux journalistes qu'il avait rencontrés chez Esther, le terrible péager qui levait tribut sur toutes les idées, à l'entrée de toutes les avenues du pouvoir. Il y avait quelque chose de si drôle et de si triste dans l'étonnement candide du soldat, ignorant de ces puissances parisiennes, intimidé devant elles, et tout interloqué à la pensée qu'il fallût les prendre pour intermédiaires entre ses chefs et lui.

— Qui sont ces messieurs ? demandait-il. Puisque mes chefs jugent mon projet opportun, exécutable avec les moyens dont ils disposent, pourquoi ne passe-t-on pas à la réalisation ? — Et il racontait ses démarches inutiles, le retour au Soudan avec son illusion malade, brisée, vivace quand même.

A chaque découverte nouvelle qu'il faisait dans cette élite, Jacques questionnait son frère :

— En avez-vous beaucoup comme celui-là ?

— Avec des aptitudes inégales, cela va sans dire, ils sont tous au point, répondait Pierre ; tous capables d'agir et de commander. En es-tu donc si surpris ? Rien là que de naturel. Ce sont des Français, placés dans les conditions normales de leur développement, à l'école de l'action et de la responsabilité. Autant que j'ai pu comparer avec nos voisins, les Anglais et les Allemands des colonies limitrophes, nous donnons de meilleurs sujets après un même dressage.

— Cependant, objectait Jacques, les colonies de ces voisins sont productives, les nôtres onéreuses.

— Ça, c'est une autre question. Gagner de l'argent n'est pas notre affaire, mais la vôtre, à vous les civils. — Une pépinière d'hommes, — ne demande pas autre chose à nos colonies, jusqu'à ce que tu aies changé nos systèmes et nos mœurs, réveillé chez nos compatriotes l'esprit d'entreprise. Mes camarades l'ont retrouvé dans l'exercice de leur profession.

— Pourtant, insistait Jacques, le seul but raisonnable de vos efforts est la mise en valeur de cet immense empire. Comme nous tous, tu attends certainement une rémunération prochaine de nos sacrifices.

— Pas un radis ! Si rien ne change, les quelques kilos d'huile ou de café que nous pourrons tirer de ce sol nous coûteront cent fois le prix que tu les payes chez l'épicier de ton quartier.

— Mais, alors... Si votre œuvre ne doit rien produire !...

— Des hommes, je te le répète. Ne regrettez pas votre argent. On ne payera jamais trop cher cette denrée-là. Tu te lamentes tout le jour sur le manque d'hommes : nous en formons. Nous formons les cadres du relèvement nationale. Quand vous aurez accumulé assez de ruines, vous viendrez chercher dans nos rangs des réorganisateurs. Quand vous aurez achevé de transformer en une garde nationale l'armée métropolitaine, nous vous donnerons une armée auxiliaire : et je te réponds qu'elle fera réfléchir nos adversaires européens. Si vous vouliez

bien nous en fournir les moyens, nous mettrions demain à votre disposition cent mille, deux cent mille soldats incomparables, Sénégalais, Soudanais, Haoussas ; des baïonnettes qui ne raisonnent pas, ne reculent pas, ne pardonnent pas ; des forces dociles et barbares comme il en faudra toujours pour gagner cette partie barbare et inévitable, la guerre. L'Angleterre assujettit le monde avec quelques régiments de cipayes. Nous vous façonnons mêmes instruments pour un même service.

Les paroles de Pierre ouvraient à son frère des perspectives nouvelles. Jacques avait subi à Paris l'entraînement général, il s'était associé aux promoteurs des entreprises coloniales. Une fois de plus, les faits lui démontraient l'éternelle infirmité des ouvriers aveugles que nous sommes : ils manquent le résultat illusoire qu'ils se promettaient de leur travail, ils en obtiennent un autre, inattendu, préférable ; le travail n'est pas perdu, c'est l'essentiel. Il avait cru semer à grands frais, sur ces terres exotiques, la moisson future des richesses ; rien de pareil n'y pousserait avant un long temps ; mais la semence coûteuse donnerait d'abord des hommes Tout ce que voyait Andarran, tout ce qu'il entendait l'affermissait dans une conviction joyeuse : il y aura t désormais au delà des mers, depuis le Congo jusqu'à la Chine, un vaste trésor humain d'intelligence, de dévouement, de résolution, où la France pourrait puiser pour tous ses besoins. Aux époques les plus fécondes de son histoire, alors même que

le Premier Consul suscitait des instruments à la mesure de ses desseins, la France avait eu aussi bien, elle n'avait pas eu mieux que cette réserve de serviteurs, préparés en Afrique et en Extrême. Orient aux plus difficiles, aux plus grandes tâches.

Qui donc le disait malsain et fiévreux, cet air du Sénégal ? Jacques le sentait réparateur. Autant et plus que son frère blessé, le Parisien trouvait dans cet hôpital de Saint-Louis les bienfaits d'une convalescence, la bonne sensation d'un afflux de vie dans un organisme débilité. Les fièvres pernicieuses, il les avait laissées ailleurs, avec cette saveur bilieuse du dégoût qu'il emportait chaque soir dans la bouche, quand son pied las descendait les marches du Palais-Bourbon. Très loin, là-bas, s'évanouissait le cauchemar habituel : la chose croulante et pitoyable qui simulait un gouvernement, l'humiliation d'en être, d'y traîner son impuissance avec l'effroi patriotique du lendemain ; le mouvement sans but, le vain bavardage, les morts qui parlaient, leurs regards inquiets et veules, haineux et sournois... Il ne rencontrait dans son nouvel entourage que des regards tranquilles, ce regard de l'homme normal placé chaque jour en face de l'acte nécessaire, du danger, de la mort. Avec irritation, avec pitié, il pensait aux braves gens, riches d'intelligence et de cœur, qu'il coudoyait dans les couloirs de la Chambre ; comme lui, ils se déformaient sous la machine absurde qui les broyait ; comme les Soudanais, bons écoliers de leur œuvre virile, ces braves

gens mal employés feraient merveille, si on les changeait de milieu ; ils rendraient tout ce que rendent naturellement, ainsi que le disait Pierre, des Français mis à l'école de l'action et de la responsabilité.

Andarran s'expliquait mieux, à cette heure, les paniques gouvernementales dont tout Paris s'amusait, les folles terreurs que les maîtres du pouvoir ne savaient pas dissimuler, quand un de ces officiers, désigné à l'attention par quelque exploit, rentrait en France sans soupçonner l'épouvante qu'il semait devant lui. Le député s'expliquait l'avortement de tous les projets d'armée coloniale : demander cette création au Parlement, c'était exiger d'un condamné qu'il forgeât la hache pour son supplice ; un sûr pressentiment leur disait qu'ils en mourraient. Tôt ou tard, dans quelque heurt accidentel, ce coin de fer bien trempé toucherait un pan de la frêle façade qui masquait le néant ; il suffirait de cet attouchement pour qu'elle s'effondrât, la chose croulante et pitoyable.

Comment elle tenait encore, Jacques s'en rendait compte lorsqu'il essayait d'intéresser les officiers à ses doléances politiques. Il constatait chez eux une parfaite indifférence pour tout ce qui le passionnait. Les uns, comme le petit capitaine du roi Tiéba, ignoraient ces noms, fameux à Paris, qui remplissaient la bouche du député : ceux-là révéraient craintivement une puissance malfaisante qui leur apparaissait de loin colossale, irrésistible. D'autres, mieux

instruits, haussaient les épaules et laissaient dire l'abstracteur de quintessences : pour eux, le gouvernement parisien était une gêne dont il fallait s'accommoder ; un de ces dasses marais qu'ils rencontraient dans leurs explorations, obstacles naturels qu'on apprenait à tourner avec la moindre perte de temps, le moindre dommage pour l'œuvre poursuivie. Appliqués tout entiers à cette œuvre, ils se souciaient peu de ce qui grouillait dans le marais.

— Mon pauvre Jacques, disait Pierre, je n'ai pu m'empêcher de sourire, en lisant ici ta dernière lettre. Tu ne t'en aperçois pas, mais tu es emporté toi-même dans la danse épileptique dont tu te plains. Je ne reconnais plus ta philosophie. Tu vois noir, c'est toujours un tort. Là où tu te ronges le cœur, il doit y avoir du bon, comme partout, et des occasions d'être utile.

— On est toujours gêné par quelqu'un, concluait l'officier. Si ce n'étaient pas ces oiseaux-là, ce seraient d'autres. On fait quand même ce qu'on doit faire.

Les forces du convalescent revenaient vite. Le médecin lui permit quelques promenades au bras de son frère, sur cette Langue de Barbarie où souffle l'heleine salubre du vent de mer. Les habitants de Saint-Louis vont la respirer sous les beaux cocotiers qui ombragent leur avenue. Là, au hasard des rencontres, Jacques acheva de passer en revue l'État-major des Soudanais.

— Nous avons aussi nos ratés, dit un jour Pierre.

— Regarde-moi celui-là, avec sa mine de capitaine d'habillement tombé dans la graisse et dans le malheur !

Jacques ne put retenir un sourire à la vue du vieil officier qui passait. Court et bedonnant dans sa tunique, on eût dit une citrouille plantée sur deux échalas tortueux. Il y a des cheveux malheureux. Elles étaient faites de cheveux malheureux, les mèches plates, grisonnantes, qui battaient ces joues poupines. Tout l'homme était gauche, harassé, dans son allure de gros lièvre timide.

— Le capitaine Saccalaïs, un original qu'on nous envoie du Tonkin. Petite cervelle, et peu meublée, sorti du rang, trente ans de services, jamais de chance ; du cœur à en revendre, pourtant. Le pauvre diable est veuf, affligé de six enfants, des filles pour la plupart, déjà grandes. Il n'a que sa solde, 6,084 francs ; dans trois ans, la retraite : 2,900 francs. L'an dernier, comme on organisait à Hanoï un détachement pour reprendre une pagode sur les pirates du Yen-Thé, il a sollicité un tour de faveur : « Vous comprenez, mon colonel, si j'avais la chance d'attraper la croix, ça serait une chose capitale, pour mes filles ; capitale... 250 francs ! » — Il y est allé, l'affaire a été dure, il a repris la pagode, tel que tu le vois, trottinant sur son bourricot annamite; il y a eu le bras fracassé. Mais le capitaine n'a pas de chance : il attend encore sa croix. Voilà comme ils sont, nos ratés. Salue, très bas. — Et Pierre porta respectueusement la main à son képi devant

le gros homme qui repassait près d'eux, avec son pauvre sourire d'humble malchanceux.

— Attends donc... Saccalaïs... Nous en avons un à la Chambre !

— Oui, fit Pierre, je crois qu'il a un frère député.

Jacques se rappela ses débuts au Palais-Bourbon, le collègue aux sept enfants qui sollicitait des voix pour une place de questeur, ce même jour. Il avait échoué, le bruit s'étant répandu que ce postulant mentait, ne jouissait que d'un seul rejeton, s'attribuait indûment la paternité de six neveux ou nièces, smala d'un frère militaire qu'il avait sur les bras. Andarran regretta de tout son cœur que le subterfuge du collègue n'eût pas réussi : pour une fois, la faveur eût été justice.

— Voici la contre-partie du capitaine, reprit Pierre ; une tête bien logée sur un bon et beau coffre, une volonté qui force la chance. — Il montrait un colonel qui les dépassait au petit galop de son cheval. L'homme était jeune encore, maigre et souple comme sa latte d'acier, avec une assurance tranquille de toute la personne, et, dans les yeux, ce regard de commandement qui descend, sûr de se faire obéir. — Un chef, continua Pierre. Soudan et Congo, Madagascar et Tonkin, il a fait partout les plus rudes étapes, sans trêve ni repos, depuis douze ans. Partout il a frappé des coups justes et vigoureux, brisé ou tourné les obstacles : partout il a laissé des peuplades pacifiées, des établissements créés avec rien. Un responsable, pèse bien ce titre.

Quand il assigne un but, on y vole : on sait qu'on sera récompensé du succès, couvert par lui en cas d'échec. Tout le maniement des hommes est là-dedans. Il n'y a peut-être pas vingt personnes dans ton milieu qui connaissent le nom de cet officier. Je te dis, moi, que vous pouvez lui confier demain des armées, des provinces. Il s'est essayé à tout, il s'est montré supérieur en tout. Il a fait obéir des Français, il a fait travailler des nègres.

— Tant qu'il n'aura pas fait travailler des députés... interrompit Jacques avec un rire sceptique.

— Il ne tente jamais l'impossible. Il les ferait peut-être obéir. Tout le savoir et tout le pouvoir de la vie tiennent dans ce mot. Si nos chefs savent commander, c'est qu'ils ont longtemps obéi. Les vôtres, où ont-ils obéi, avant de commander à tous ?

Le jour fixe pour le départ arriva. Jacques était partagé entre la joie de ramener son frère au foyer de famille et le regret d'abandonner ce coin de terre. Il lui semblait qu'il quittait la vraie France. Il avait connu chez les Soudanais un sentiment inéprouvé ; ces hommes lui avaient rendu la part du patrimoine héréditaire qui manquait cruellement à sa génération : cette confiance tranquille dans la primauté indiscutable et dans l'avenir de la patrie, ce contentement ineffable qui sonnait jadis dans la parole de son père, quand Régis disait « la France, » avec un accent d'orgueil et de sécurité perdu depuis ce temps. Longuement, durant les journées de mer, sa pensée songeuse travailla sur

l'antithèse où elle s'attachait : les germes de recomposition qu'il laissait en Afrique, les ferments de décomposition qu'il allait retrouver à Paris.

Avant d'y rentrer, dans ce Paris, Jacques s'accorda une prolongation de vacances à la Bourdette ; il voulait prendre sa part de la joie qui réchauffait la maison familiale. Sa part de joie ?... Il eût souri amèrement d'entendre qualifier ainsi les mouvements contradictoires qu'il découvrait dans le secret de son cœur. Heureux, il l'était sans doute, comme le soldat mutilé qui rapporte un drapeau ; il l'était du bonheur de tous ces êtres chers ; et, dans ce bonheur, il sentait mourir les derniers espoirs inavoués où nos faiblesses se cramponnent, contre toute vraisemblance, jusqu'à la consommation du sacrifice. Le premier regard l'avait renseigné, sur ce quai du chemin de fer où Marie ne voyait que Pierre : le frère n'était plus seulement le préféré, il était et serait toujours le seul homme pour la jeune fille, dans un monde où les autres ne comptaient pas. Elle avait gardé dans les yeux, de ces semaines d'angoisses, une résolution trempée de larmes, la maturité subite de l'enfant qui a vu pour la première fois passer la Mort.

Dans l'existence éparse et nombreuse des grandes villes modernes, dans leur mouvement incessant où relations et impressions s'accumulent, se précipitent, se détruisent, on conçoit malaisément la profondeur, l'effrayante fixité des rares sentiments qui

remplissent une vie restreinte et uniforme : la vie que menaient les deux femmes blotties sous ce vieux clocher d'Eauze, semeur d'heures lentes, vides, pareilles, qui disaient toutes la même chose depuis l'enfance, qui enfonçaient toutes la même pensée, au même endroit du cœur. Le plus mince intérêt prend dans ces vies recluses les proportions d'une grande affaire, à laquelle on pense et dont on parle toujours ; une amourette de petite fille y devient parfois la passion souveraine, incommutable, qui suscitera des miracles d'énergie dans une volonté que rien ne divertit. En dehors de Pierre Andarran, personne n'avait ému l'âme de Marie de Sénauvert ; eau pure et profonde du lac de montagne, qui n'a jamais porté qu'une seule barque, reflété qu'une seule voile

Avant d'aller recevoir les arrivants, tante Sophie avait chapitré sa nièce

— Écoute, petite Je ne te demande rien, parce que je sais tout Et j'approuve, et je veux comme toi ce qui doit être Mais pas d'enfantillage, pas d'imprudence Il lui faut des soins, du calme, à ce garçon : sa blessure est à peine fermée. Ce n'est pas le moment de lui donner des émotions. Patience, il ne t'échappera pas. Je voudrais bien voir qu'il ne te dise pas ce que tu attends qu'il te dise ! Pour le quart d'heure, ne pensons qu'à le soigner. Quand il sera tout à fait raccommodé, compte sur moi pour le secouer, si le paresseux ne se décidait pas.

Comme elle faisait peu de fond sur la sagesse

qu'elle réclamait, tante Sophie complota avec Jacques un arrangement de haute raison. Pierre avait trouvé en débarquant à Bordeaux son brevet de capitaine et sa nomination à une vacance dans le régiment d'infanterie de marine caserné à Paris ; le député s'était entremis au ministère de la guerre afin que son frère pût jouir en France d'une ou deux années de repos bien gagné. L'officier reçut cette marque de la sollicitude fraternelle avec un ennui mal dissimulé : il lui en coûtait de céder sa place au Soudan, de renoncer à un projet longuement mûri, une exploration dans les royaumes d'outre-Niger dont il avait arrêté le plan et les moyens d'exécution. Il se promettait intérieurement de ne pas moisir sur le boulevard, après son complet rétablissement. Mais la fatigue d'une traversée assez dure avait déterminé quelques troubles organiques, consécutifs à sa blessure ; Jacques et tante Sophie insistèrent pour qu'il allât consulter sans retard une sommité chirurgicale. On convint qu'il accompagnerait son frère à Paris afin d'y chercher cette consultation et de se présenter à son nouveau régiment ; dès que le chirurgien ne jugerait plus nécessaire de le garder en observation, Pierre reviendrait achever son congé à la Bourdette.

— Et alors, concluait tante Sophie, — alors petite, feu de toutes tes batteries : tu lui délieras la langue, à ce muet.

Muet ! C'était bien là le chagrin de Marie. Qu'un penchant plus vif eût remplacé la protection affec-

tueuse du grand cousin, elle l'espérait, elle croyait le deviner, avec l'infaillible seconde vue qui révèle aux jeunes filles la chose du monde qu'elles ont le plus d'intérêt à savoir. Pourquoi ne parlait-il pas ? Certes, elle s'était promis de le ménager, son Pierre ; ayant tremblé pour lui si longtemps, elle était plutôt portée à s'exagérer son cher devoir de garde-malade. Mais un mot, la promesse qui engage, est-ce donc un si grand effort ? Comment ne tombait-il pas naturellement, ce mot, du cœur qu'il eût soulagé ? Ah ! Marie pressentait trop bien ce qui le retenait. Elle avait une rivale jalouse : cette Afrique où s'échappait sans cesse la pensée qu'elle cherchait à ramener.

— Pierre, disait-elle en riant, avec une supplication timide ; — c'est déraisonnable ; tu ne dois pas te fatiguer, et aujourd'hui encore tu as passé ton Niger, tu as fait cent lieues de pays ; tu ne dis rien, mais je sais, je t'entends marcher, là-bas, si loin !

La pauvre enfant subissait l'éternelle torture qu'inflige aux tendresses de la femme le besoin d'action de l'homme aimé. Celle qui fait tenir toute sa vie dans un sentiment redoute et ne comprend pas la force grossière qui tire loin d'elle celui qu'elle voudrait accaparer. Elle aime instinctivement chez lui cette preuve de l'énergie mâle, elle en maudit les effets cruels. L'amour ne leur suffit donc pas, à ces êtres remuants, toujours emportés loin de lui par un démon ambitieux ? Le grand rêve vaillant du soldat, « sa fuite perpétuelle au désert, »

comme elle disait, c'était l'ennemi qui emprisonnait au fond de ce cœur le mot par lequel il eût abdiqué sa liberté. Elle se sentait impuissante à le vaincre, elle l'admirait et le détestait.

Les premières journées de printemps étaient aigres et transies, cette année-là. Tandis que Jacques et la tante vaquaient aux affaires de la propriété, — aux affaires plus urgentes et plus nombreuses des électeurs, — Marie s'efforçait de garder le convalescent devant la grande cheminée où elle entassait les bûches. Tante Sophie, qui avait inculqué à sa nièce ses habitudes d'économie sévère, lui marqua un matin son étonnement.

— Ah çà ! qu'est-ce qui te prend ? Tu veux donc vider le bûcher en avril ?

Marie s'excusa. — Il fait si mauvais ! N'oublions pas qu'il arrive d'un climat très chaud et qu'un refroidissement lui serait funeste. — Avec un peu de rose aux joues et quelques hésitations, elle ajouta, plus bas : — Et puis, voyez-vous, tante, j'ai mon idée. J'ai idée que si on les éclaire bien, s'il les voit briller aux grandes flammes, les bêtes le feront parler.

— Quelles bêtes ? demanda la tante.

Marie montra les deux sphinx de cuivre poli, style expédition d'Égypte, qui affrontaient leurs nez camus des deux côtés de la cheminée. Le grand-père Andarran les avait brocantés à Paris et promus à la dignité de chenets, dans son salon de la Bourdette ; ils en faisaient le plus bel ornement, à l'es-

time du vieux soldat qui avait suivi sa demi-brigade aux Pyramides.

— Ne vous moquez pas de moi, tante : mais j'ai observé que nos idées, nos rêvasseries, depuis notre petite enfance, s'emmagasinaient dans le dos des sphinx, de préférence à tout autre objet ; et qu'elles en ressortaient, le soir, aux longues veillées, lorsqu'ils sont caressés par les flammes, et qu'on regarde, en ne pensant à rien, les flammes, les sphinx. Lui aussi, il a grandi devant ces bêtes, il retrouve dans leur dos toutes ses pensées d'enfant ; elles remontent les chenets, les siennes, les miennes qui l'ont tant appelé, lorsque j'étais seule, et qu'elles se posaient là, sur ce miroir où il avait tant laissé de son regard. Elles le forceront à parler, devant les sphinx, j'en suis sûre ; un jour qu'ils rayonneront, bien brûlants, bien songeurs aux choses d'autrefois, avec leur air grave, un air comme le sien.

Elle attendait toujours. Lui, il voyait sur les bêtes du rêve ce qu'y voyait son grand-père, le mirage du pays lointain, des actions ressouvenues ou espérées. La veille du jour fixé pour le départ des deux frères, comme elle dépliait son ouvrage d'aiguille devant le foyer, à côté du silencieux chercheur d'empires, Marie prit son grand courage et dit :

— Pierre, n'y a-t-il jamais de femmes d'officiers qui accompagnent leurs maris, dans vos explorations ?

Il sourit à la question. — Dame, ce serait un

peu encombrant. Elles attendent qu'on ait fait des chemins de fer dans le Soudan.

— Pas une seule, jamais ?

— Je crois que des Anglaises s'y sont risquées. Elles ont le diable au corps. Mais je ne vois pas bien une petite Française s'allant promener chez les Mandingues. Serait-elle assez malheureuse, si loin de France !

Marie releva la tête, comme devant une provocation :

— Avec celui qu'on aime, on fait partout de la France, on fait partout du bonheur.

Elle eut honte d'en avoir trop dit, abaissa ses paupières. Trahis par l'émotion, lourds de reproche, de défi, de prière, ils s'étaient longuement posés sur Pierre, ces yeux où une larme refoulée troublait le bleu de la fleur de lin.

Il ne répondit pas. Il continuait de regarder les sphinx ; autrement, semblait-il, d'un regard ramené. Tante Sophie entrait à ce moment. Elle observa sa nièce, elle eut pitié ; pour savoir combien il était gros de chagrin, le cœur de la petite, et comme il devait battre douloureusement, la vieille fille n'eut qu'à redescendre dans l'ancienne souffrance de son propre cœur, qui avait battu de même, pour rien. Elle alluma les bougeoirs.

— Les enfants, il faut aller se coucher. On se lèvera tôt, demain, pour les préparatifs du départ. Venez dire bonsoir à la tante.

Et comme les jeunes gens lui tendaient leurs

fronts, tante Sophie prit brusquement les mains de Marie, les mit dans celles de Pierre.

— Allons, ne lui fais pas de peine, donne-lui un peu de joie. Elle n'en a pas eu sa part. Je la connais, cette enfant, je te dis qu'elle vaut tous les royaumes que tu as pris ou que tu prendras.

L'officier réfléchit une seconde : d'un geste lent, résolu, il porta à ses lèvres la main qu'on venait de mettre dans la sienne, il y déposa un long baiser. Il n'ajouta rien.

C'était assez : le premier baiser de l'amant, au lieu de l'étreinte accoutumée du bon camarade. Marie le reconnut, ce premier baiser qu'elle n'avait jamais reçu ; elle entendit son langage, que nul ne lui avait jamais appris. Ces lèvres chaudes lui disaient, au plus profond des veines, qu'un homme l'appelait à connaître le trouble attendu des félicités ignorées, tout le mystère de la vie, reçue, rendue, perpétuée. Elles lui disaient que cet homme donnait une part de soi-même, ce qu'ils en peuvent donner, et qu'il demandait en retour toute la femme, qu'il la prenait avidement, comme ils la prennent, pour la meurtrir peut-être, pour en faire sa chose heureuse ou souffrante. Joie infinie de celle qui aspirait à être prise ainsi ; joie de souffrir, s'il le fallait, par lui, pour lui, toujours. Joie qui la jeta à genoux, dans sa chambre, devant sa Vierge, et qui fit, de sa prière, ce soir-là, une hyme d'allégresse ; elle sentait dans son cœur l'éclosion de toutes les fleurs du printemps, sur son front la cou-

ronne de toutes les étoiles du ciel, des amies lumineuses si souvent invoquées à cette fenêtre où elles riaient, indulgentes, cette nuit. Longtemps, dans la douce insomnie, les yeux grands ouverts sur ces étoiles, elle trembla délicieusement sous l'ineffaçable baiser qui l'environnait, l'envahissait, pénétrait son âme, tout son être.

Le lendemain, Marie fut vaillante, confiante, presque gaie dans sa peine, en disant adieu pour quelques jours, pour quelques semaines au plus, à celui dont le regard calme et attendri signifiait, — elle le traduisait ainsi :

— Tu es mienne. Attends-moi. Attends de moi tout ce qu'il peut y avoir sur la terre de bonheur que tu rêves et ne sais pas.

CHAPITRE XV

LE PANAMA

Les deux frères avaient pris le rapide de Bordeaux qui arrive à Paris dans la matinée. Jacques descendit à l'arrêt d'Étampes pour acheter les feuilles du jour. La Ville vomissait en s'éveillant les sécrétions nocturnes de ses presses. Tout autour d'elle, comme une fange d'écume, cette marée de papier imprimé avançait, gagnait la province avec chaque train, submergeait déjà la banlieue. Elle apportait aux champs paisibles un peu de l'agitation du trouble océan. Elle venait au-devant des milliers de voyageurs que les réseaux convergents jetaient à cette heure sur la capitale ; dans les cerveaux qui se reprenaient, las de leur sommeil roulant, elle opérait une révulsion pareille à celle de la première lame salée sur les baigneurs, lorsque la mer montante les atteint. Docilement, tous ces hommes recevaient l'empreinte quotidienne de la lettre d'imprimerie. A chaque portière du train, des bouches réclamaient leur becquée de nouvelles. Seules, des Sœurs d'un ordre charitable, qui emplissaient de leurs cornettes un compartiment, paraissaient ignorer qu'il existât des journaux ; leurs mains égrenaient le rosaire,

leurs lèvres murmuraient la prière matinale ; avec le simple instinct de l'alouette, ces humbles pensées remontaient à l'aube dans leur ciel accoutumé, tandis que les autres se rabattaient sur les curiosités, les intérêts, les passions de la terre.

Le député se mit à parcourir ses feuilles, lui aussi, pour rattraper le fil des événements. Il l'avait perdu au Sénégal, à peine repris à la Bourdette : il eut la surprise toute neuve des faits qu'annonçaient les journaux. Faits terriblement dramatiques, à en croire les papiers. Des en-têtes réclames, imprimés en caractères gras comme boue et noirs comme suie, hurlaient ces menaces mystérieuses : « Nouvelles révélations sur le Panama. Demandes de poursuites contre plusieurs députés. Séance sensationnelle. » — Sous ces titres alléchants, les rédacteurs s'efforçaient de communiquer au public le frisson de fièvre qui secouait leur prose. On y sentait vibrer l'émotion convenable aux interprètes d'un grand peuple, quand ils racontent une journée mémorable de son histoire, une des batailles épiques où ce peuple engagea sa fortune et son honneur.

Un des nombreux aigrefins qui avaient canalisé l'épargne nationale venait d'être arrêté à l'étranger, extradé, interrogé par un de ces juges d'instruction dont les noms fameux sonnent sans cesse à nos oreilles, comme sonnaient à celles de nos pères les noms des grands capitaines, des grands hommes d'Etat. L'inculpé avait fait des révélations, disaient les informateurs judiciaires ; on avait saisi des car-

nets, déchiffré des hiéroglyphes, identifié des noms; et le garde des sceaux devait déposer, à la séance du jour, une demande en autorisation de poursuites contre un certain nombre de parlementaires. L'opinion publique était profondément émue, ajoutaient ses enregistreurs patentés ; elle attendait, anxieuse, les résultats d'une journée qui aurait des conséquences incalculables.

Jacques savait à quoi s'en tenir sur ces affirmations de style. Il parcourut les autres pages ; il y découvrit quelques nouvelles intéressantes. Les échos mondains relataient le retour à Paris de la princesse Véraguine, sa réinstallation dans le petit hôtel qu'elle avait loué, rue Jean-Goujon. Le courrier des théâtres racontait l'ovation faite la veille à Rose Esther par les habitués de la Comédie-Française, qui fêtaient la rentrée de notre grande tragédienne après sa tournée triomphale en Angleterre. Andarran sourit, en rapprochant ces informations. Classé par la politique dans un camp opposé à celui de Bayonne, ses relations avec son ancien camarade s'étaient espacées et refroidies ; il le suivait d'assez près, néanmoins, pour soupçonner un duel de sentiments dans le cœur d'Elzéar ; il songea avec curiosité à la crise probable que ces nouvelles faisaient conjecturer.

Il ne fut pas étonné de retrouver dans la ville « anxieuse » une foule tranquille, indifférente. Les gens allaient à leurs affaires, les boutiquiers vendaient dans leurs boutiques ; deux minutes après le

coup d'œil d'habitude jeté sur le journal, personne ne pensait plus au fait-divers de la politique ; ceux-là seuls s'en préoccupaient qui vivaient de cette industrie, journalistes et députés. Peu de monde aux abords du Palais-Bourbon, peu d'animation dans les groupes, camelots, flâneurs, curieux qui faisaient queue à la grille, en quête d'une carte d'entrée. Sur les visages et dans les propos, le désintéressement d'amateurs blasés. Seuls, deux abbés paraissaient échauffés ; ils déployaient leur journal, ils se gravaient dans la mémoire les noms et les portraits des criminels qu'ils allaient être admis à contempler.

De l'autre côté de la grille, la température morale changeait. Pierre, amené à la Chambre par son frère qui voulait lui donner le divertissement d'une séance, retrouva là une sensation d'Afrique : le brusque passage de la zone tempérée dans la zone torride. Jacques l'introduisit dans le salon de la Paix.

— Ouvre l'œil, dit l'aîné. Une grande journée se prépare, de celles où se conjouissent toutes les méchancetés et toutes les turpitudes parlementaires. Tes nerfs n'ont pas l'expérience des miens, ils ne sentent pas l'électricité qui charge déjà l'atmosphère, le bouillonnement des passions dans la conque sonore placée au seuil du Parlement. Toutes les rumeurs de Paris viennent s'y répercuter. Ce mince tambour la sépare des cuisines législatives : chaque fois que le battant capitonné s'entr'ouvre

sur l'enceinte réservée, un coup de soufflet de forge y chasse l'haleine brûlante de la ville. Dans cette salle, la collaboration constante du Parlement et de la presse fait et défait les gouvernements, fabrique les réputations, les scandales, les fortunes, les duels, les mots spirituels, les articles retentissants. Publicistes, préfets d'aujourd'hui et de demain, gens d'affaires, tous ceux qui écument les eaux troubles de la politique s'assemblent et s'agitent dans l'Œil-de-Bœuf républicain. Regarde leur image, là-haut. Horace Vernet les a figurés d'avance dans ce caisson de la voûte où des poissons monstrueux frétillent autour de cette dame nue, naufragée, tombée d'un bateau en perdition dans les vagues...

— Qui donc est au centre de ce rassemblement, devant le socle du Laocoon ? demanda Pierre. — On s'y écrase littéralement !

— Ce grand journaliste qui pérore ? c'est Nahasson. Il dit aux reporters les noms des vendus, les chiffres des sommes que chacun d'eux a touchées. Elles lui sont connues à un centime près, il le jure. Il n'oublie que lui-même. Comment douter de ses dires ? Les reporters enflent les chiffres, brouillent les noms, téléphonent le tout à leur journal. Ne semble-t-il pas qu'on entende les sifflements des serpents enlacés à l'homme de bronze ? — Tiens, un député pousse le battant qui intercepte les bruits : comme le corbeau de l'arche, il vient aux nouvelles du déluge. Ah ! c'est Boutevierge ! —

Bonjour, monsieur Boutevierge. Renseignez-moi : j'arrive de la campagne, je ne sais rien. Combien y en a-t-il ?

— Trois, seulement ; et pas des bons ! — Il y avait dans ces mots du chef radical un découragement profond, la déconvenue du chasseur qui a levé une belle compagnie de perdreaux et ne rapporte que trois pouillards.

— Oui, c'est maigre : du trois pour cent de coquins ! — ricana M. de Kermaheuc, qui venait serrer la main de Pierre. — Mais ne désespérons pas : ce n'est que la première charrette !

Dès que le marquis se fut éloigné, Sinda s'approcha des deux jeunes gens. Le baron Gédéon circulait à travers les groupes, offrant libéralement de gros cigares qu'il tirait d'un étui monumental en peau de crocodile.

— Monsieur Andarran, présentez-moi à ce héros. J'espère que vous nous ferez l'honneur de nous l'amener, jeudi soir !

La présentation achevée, le Triestin s'écarta pour harponner un député. Pierre s'informa auprès de son frère :

— Qu'est-ce qu'il fait, celui-là ?

— Il refait... les autres. De même ce gros garçon souriant, à barbe blonde en éventail, que tu vois là, dans l'embrasure de la fenêtre, serrant chaleureusement les mains de mes collègues : Napoléon Bayonne, de la maison Nathan et Salcedo, une puissance. — Une puissance pire, son frère Joseph,

le Directeur de la Sûreté, qui parle dans la porte entre-bâillée à Cyprien Boutevierge. Il vient sans doute flairer le vent, sonder les intentions cachées : qui faudra-t-il arrêter, qui laisser filer, ce soir ? — Mais l'affaire sera-t-elle sérieuse ? J'en doute, à voir l'air tranquille de ces Messieurs, qu'elle devrait toucher de si près.

Jacques alla installer son frère dans une tribune, revint, poussa la porte. Il avait hâte de satisfaire sa curiosité dans les couloirs ; il avait honte de cette hâte, de cette curiosité. Déjà rattaché, le collier du troupeau, avec son gros grelot toujours tintant qui disperse la pensée ! Déjà perdu, le bénéfice de la cure morale faite en Afrique, le calme d'une raison pacifiée, qui s'énervait de nouveau dans la trépidation démente !

Ferroz était assis sur une banquette à l'entrée du corridor. Le médecin écoutait, regardait, la tête inclinée, avec son mouvement habituel lorsqu'il comptait les battements du pouls chez un fiévreux.

— Bonjour, cher maître ! fit Andarran. — Que se passe-t-il ?

— Rien. Le Parlement suppure.

— Mais il y a du nouveau, me dit-on ?

— Non. Les gros continuent de manger les petits.

— Comment, non ! J'apprends qu'on ressuscite le Panama !

— Oui ; et l'on me rajeunit de quarante ans. Le spectacle que j'ai sous les yeux me reporte à ma

première mission scientifique, lorsqu'on m'envoya étudier une épidémie de peste à Djedda. Vous n'avez jamais vu un hôpital de pestiférés, vous ? Regardez. Je vous garantis l'exacte ressemblance.

Du premier coup d'œil, Jacques aperçut la vérité du mot. Bouleversée, cette physionomie des couloirs qu'il connaissait si bien. Une attente tragique glaçait l'atmosphère. Les plus loquaces parlaient à mi-voix ; beaucoup se taisaient, dans un recueillement inquiet. Des mains qu'on serrait étaient froides. Certains regards fuyaient ; les autres convergeaient, avec des expressions de terreur ou de curiosité féroce, vers quelques figures altérées. La Haine et la Peur, bêtes captives d'habitude dans la salle des séances, s'étaient ruées dans le parloir intime. Elle ravageaient les âmes, et les âmes apparaissaient sur les visages : c'était hideux. Les « nouveaux, » les deux cents députés étrangers aux précédentes législatures, qui n'avaient jamais émis de votes sur le Panama, s'agglomeraient à part, instinctivement. Ils affectaient les mines pudiques et scandalisées de jeunes vierges égarées dans un mauvais lieu. Leur réserve hautaine semblait dire aux anciens : « Vous en êtes tous, nous n'en sommes pas. » Les anciens se réunissaient pour chuchoter des noms, pour interroger les oracles, gros de secrets qu'ils ne disaient pas.

— Avez-vous lu la liste du journal ? — Pélussin y est-il ? — Caqueville en est. On l'assurait dans le salon de la Paix. — Non c'est Caucuste. — On a

vu hier Paulin Renard au Palais, chez le juge. — Je m'en étais toujours douté !

Colloques sinistres par le mépris mutuel qu'ils se témoignaient, ces hommes si prompts au soupçon ; par la crainte ou l'espoir du déshonneur qui allait passer, prenant l'un, l'autre...

On n'entendait dans les groupes que ces mots : « Chéquards... exécution... nouvelle fournée... autre charrette... appel des condamnés... » Ce vocabulaire flattait les oreilles auxquelles il rapportait un écho dramatique de la Convention. A se voir parqués entre ces murailles nues, sous les voûtes de ces grands vestibules si semblables à des geôles, les chétifs politiciens avaient l'illusion d'un retour aux cachots de la Terreur. Illusion aussitôt détruite par la petitesse du drame : des enfants méchants qui jouaient à la « terrorette », avec une guillotine en fer-blanc, dans une flaque de boue ; nul sang expiatoire ne relèverait l'ignoble parodie.

Les attitudes différaient chez chacun des suspects, des victimes désignées. Les uns gesticulaient, péroraient, grimaçaient des rires de défi : ils venaient s'expliquer dans les rassemblements ; leur approche y jetait un froid subit, les collègues se dispersaient. D'autres arpentaient les dalles, silencieux, isolés : celui-ci affaissé, cherchant un ami ; celui-là dédaigneux, insouciant en apparence, sanglier qui fonçait bravement sur la meute. C'étaient pour la plupart des vétérans, très entourés à l'ordinaire, évités ce jour-là par leurs satellites habituels. L'un d'eux,

rapporteur d'une commission, pouvait seul fournir au député d'Eauze un renseignement urgent, sur une affaire capitale pour cette circonscription. Andarran s'était promis de le consulter sans retard ; il fit quelques pas vers cet homme, hésita, tourna court ; il s'en voulut de sa lâcheté, mais il ne sut pas vaincre l'épouvante contagieuse qui faisait le vide autour du pestiféré.

Jacques avait rejoint un cercle où Boutevierge donnait des éclaircissements. Aristide Asserme entra, en coup de vent, vint droit à ce même groupe, avec une fausse assurance dans la démarche, une gaieté fêlée dans sa parole fanfaronne. Tout d'une haleine, le créole débita ce récit :

— Non ! elle est trop bonne ! Je viens du Palais, j'étais allé m'informer ; ça m'ennuyait, à la fin, ces potins de concierge ! Savez-vous pourquoi mon nom a été mêlé à toutes leurs histoires de brigands, pourquoi j'ai failli être poursuivi ? Oyez : le juge d'instruction a ri comme une petite folle quand je lui ai conté la simple vérité. — En quatre-vingt-huit, un soir de printemps, je sortais de la Chambre, pour aller manger ma part du veau patriotique dans je ne sais plus quel banquet, à Saint-Mandé. Je monte sur la plate-forme du tramway, porte Rapp-Bastille. A la station de la rue du Bac, je reçois en pleine poitrine un voyageur pressé, qui escalade la plate-forme avec un palmier, un gros palmier dans un pot. Un peu plus, il m'éborgnait avec sa plante tropicale. Le monsieur s'excuse poliment, la conver-

sation s'engage. Je ne sais plus à propos de quoi, l'homme au palmier se décèle un ancien tâcheron du Panama, revenu de l'isthme avec des économies rondelettes. Il allait porter son végétal chez un gros entrepreneur qui l'avait obligé dans le temps, à Colon, et qui mariait une fille. Bonne occasion de se renseigner sur les travaux du canal : je vide mon compagnon de route, tout le long du boulevard Saint-Germain. Il s'emballe avec conviction, jure que l'affaire est magnifique, l'achèvement prochain. Il raisonnait fort bien, ma parole, il avait réponse à toutes les objections ; en arrivant à la Bastille, j'étais à demi persuadé, ce diable d'homme avait la foi communicative. — « Le seul écueil, disait-il, ce serait un refus d'autorisation opposé à la nouvelle émission par ces saligauds de la Chambre, des tripoteurs engagés à la baisse, bien sûr ! Qu'ils osent donc arrêter la grande œuvre à la veille du succès final, et l'on verra comment la France jugera ce crime de lèse-patrie ! » — J'exprimais quelques doutes sur l'opération financière. — « Ah ! vous doutez, monsieur ! moi qui ai vu les choses sur les lieux, moi qui ne me paye pas des fumisteries des journalistes, je mets là-dedans toute ma petite épargne, et ce sera une fortune pour mes enfants. Écoutez : Voulez-vous me tenir un pari ? Je m'appelle... » — Collot, Collard, Collet... ma foi, j'ai oublié le nom ! Sur sa demande, je dus décliner le mien : Asserme, député. — « Eh bien ! monsieur le député, je vous parie... Ou plutôt non, faites mieux :

prenez une part dans le syndicat qui achève de se former, et vous m'en direz des nouvelles, dans quelques semaines, dès que le public se jettera sur les titres émis. Justement, mon entrepreneur a encore des parts à placer ; je vous mets en rapport avec lui : un homme charmant, tout rond, une jolie femme et deux jolies filles ; vous vous en rincerez l'œil, et ce brave Coffigneux, dévoué de tout cœur à l'entreprise, sera heureux de recruter un croyant de plus, fier d'inscrire dans le syndicat une haute personnalité comme la vôtre... » — On descendait du tramway : je montrai au palmifère l'horloge de la gare de Vincennes qui marquait l'heure de mon train, et je le quittai en lui disant que je n'avais pas le temps d'aller explorer chez les filles Coffigneux. Je le vois encore, me rappelant avec de grands gestes de sa seule main libre : — « N'importe, je me charge de la chose, si vous voulez bien, je vais dire au patron qu'il vous inscrive pour une petite part ; de l'argent qui vous tombera du ciel, et vous aurez par-dessus le marché la satisfaction d'avoir servi la grande œuvre française. Il faut donner le bon exemple à tous ces fouinards ! C'est dit ? » — J'éclatai de rire, il était si drôle, ce bienfaiteur qui courait après moi avec son arbuste ! Je ne sais pas quelle blague je lui répondis, en me hâtant vers la gare. L'instant d'après, je n'y pensais plus. Cette farce m'était si bien sortie de la mémoire qu'il me fallut un effort pour comprendre, quand on vint me chanter, au moment de la grande lessive, que je

figurais sur la liste Coffigneux, pour une part de syndicataire, une misère, deux ou trois mille francs, je crois. Et voilà qu'on me ressort le coup du Coffigneux, un gaillard que je n'ai jamais vu ! Voilà tout ce qu'on a pu inventer de plus malin pour démolir les vieux républicains ! Elle est bien bonne, n'est-ce pas ?

Quelques amis d'Asserme esquissèrent un sourire gêné. Les autres auditeurs demeuraient congelés dans le silence. Le « Canaque » pirouetta sur ses talons, il alla porter son histoire et son indignation dans un second groupe, dans un troisième, avec sa belle humeur qui baissait de ton, chancelante sur cette croûte de glace qu'elle ne brisait plus.

De guerre lasse, il se rabattit sur Poujard'hieu. L'ancien ministre marchait à l'écart, les mains croisées derrière le dos, cuirassé d'une superbe indifférence contre les soupçons empoisonnés, les regards hostiles qui lui fouillaient le cœur. Le robuste athlète, endurci par tant de luttes, secouait cette averse de haine comme il eût fait d'une giboulée de mars sur son manteau. Il semblait absorbé dans la malédiction du problème qui l'intéressait.

— Pourquoi diable ont-ils sorti le Panama ? Que veulent-ils ? Voyons, Asserme, vous devez le savoir, vous, puisque vous êtes dans leur boutique. Je ne comprends plus. Mirevault était bien tranquille, tout marchait comme sur des roulettes, jamais ministère n'eut devant lui une route aussi aplanie. Pourquoi ont-ils monté ce coup sans nécessité ?

Énigme passionnante pour le sceptique Poujard'hieu, comme pour tous les vieux routiers de la politique. Dans leur conception, fondée sur une longue expérience, le Panama était une machine de guerre que les gouvernements « sortaient » au moment opportun, pour faire diversion à d'autres soucis, pour écraser un adversaire, pour étouffer dans l'œuf une coalition dangereuse. La vieille affaire, avec ses dossiers qui dormaient dans les cabinets des divers juges d'instruction, ressemblait pour eux à un de ces tirs au pigeon où des trappes fermées reposent sur des boîtes toujours garnies ; de temps à autre, un cabinet de juge s'ouvrait à l'improviste, comme ces couvercles mus par un fil caché qui se relèvent brusquement, donnent la volée à l'oiseau souterrain, sur le point où on ne l'attend pas, quand un tireur a envie de brûler quelques charges de poudre. Mais encore fallait-il qu'il y eût un motif pour brûler de la poudre, que diable !

— C'est pourtant vrai, répondait le sous-secrétaire d'État : je suis de leur boutique, et je ne comprends pas plus que vous. Ils ne m'ont rien dit. Pourquoi ressortent-ils le Panama ? Que veut Mirevault ? Ou plutôt que veulent ses conseils ? Des gens qui devraient être les premiers compromis ! C'est à se casser la tête. Si l'on ne savait pas, ce serait à croire que ces choses-là arrivent sans que le gouvernement ait intérêt à les permettre. Mais non, c'est impossible !

La sonnerie électrique vibra, appelant les députés en séance. Elle retentit dans plus d'un cœur comme le déclic du couperet. En un clin d'œil, chacun fut à son banc. Durant quelques minutes, un silence de mort pesa sur l'assemblée : le silence des aubes pâles, à la Roquette, quand l'agitation de la foule se fige devant la porte qui s'ouvre, le condamné qui sort... Attente plus angoissée, dans la foule parlementaire ; les condamnés allaient être choisis au milieu de ses rangs ; lui, mon voisin... moi, peut-être... Des visages suaient l'épouvante ; d'autres brûlaient d'une fièvre de curiosité ; l'émotion comprimait tous les souffles, jusque dans les tribunes, où les yeux féminins brillaient de la cruelle volupté qu'ils attendaient du supplice.

Le garde des sceaux monta à la tribune, déposa trois demandes en autorisation de poursuites.

A peine eut-il parlé, la détente se fit, soudaine : les respirations s'échappèrent bruyamment des poitrines, les fronts se redressèrent, comme ceux d'une troupe sous le feu, quand la décharge a passé, tirée trop haut. Eh quoi ! ce n'était que cela ! Aux soupirs discrets de soulagement, sur certains bancs, répondait sur beaucoup d'autres un grondement désappointé. Trois boucs émissaires, seulement, des moins dangereux, de ceux qui ne portaient ombrage à personne ! Leurs peccadilles, si peccadilles il y avait, apparaissaient insignifiantes, excusables à tous égards. Ils vinrent successivement se disculper, protester de leur innocence : leurs plaidoyers dif-

féraient comme leurs tempéraments. L'un d'eux fut tragique, grandiloquent, il attesta le ciel et la terre ; un autre se fit petit, suppliant, son gémissement chétif attendrissait ; le troisième prit joyeusement l'aventure, plaisanta ses accusateurs, égaya l'assemblée en présentant son cas comme une farce de la justice. Tous trois demandaient à être poursuivis, sûrs de se justifier. Il semblait bien que tout leur crime fût un emprunt inconsidéré, dans un moment de gêne : quelques centaines de francs dus aux écumeurs politiques qui avaient profité de leurs embarras. La Chambre, retournée en leur faveur, les jugeait plus à plaindre qu'à blâmer ; sa colère rebondissait contre le gouvernement, qui donnait une sotte comédie au lieu de la tragédie annoncée. Pièce d'autant plus bouffonne que le garde des sceaux s'excusait de ne pouvoir communiquer certains dossiers, parce qu'un greffier était aller passer la journée à Charenton, emportant la clef des tiroirs du juge, et qu'on ne savait où rejoindre ce greffier suburbain.

Bayonne s'empara de la tribune. Il dénonça le nouvel escamotage des satisfactions réclamées par la conscience publique, l'iniquité d'une justice qui ne s'abattait que sur les petits ; il donna une voix à la pitié commune qui amnistiait les négligeables accusés. On l'applaudit lorsqu'il traduisit ce sentiment général ; on l'applaudit plus encore lorsqu'il flétrit les concussionnaires impunis : chacun voulait se mettre en règle avec la vertu ; des mains

battaient frénétiquement qui tremblaient tout à l'heure.

Asserme, tassé sur son siège derrière le banc des ministres, comprenait de moins en moins. Mêmes perplexités chez tous ceux qui se croyaient initiés au jeu secret de la politique : le socialiste revenait-il brusquement à son ancienne intransigeance ? Ou faisait-il sa partie dans une manœuvre gouvernementale, qu'Aristide pressentait sans pouvoir se l'expliquer ?

Du regard, du geste, Bayonne foudroyait ceux qu'il appelait les vrais, les grands coupables. Les allusions du tribun souffletaient des personnages considérables, impassibles à leur banc. Allusions appuyées, grossièrement éclairées par les interruptions de l'extrême gauche, par les cris qui sifflaient comme des balles, allaient cingler les fronts visés. Des poings se tendaient, menaçants : toutes les têtes se tournaient, suivaient la direction de l'insulte, jusqu'à l'homme ; ses voisins immédiats se reculaient peureusement, regardaient de l'autre côté. Il semblait que la clarté livide du gaz se concentrât, s'acharnât, elle aussi, sur les trois ou quatre piloris où blêmissaient les torturés.

Poujard'hieu, attaqué nominativement, demanda la parole.

Andarran crut un instant qu'elle allait se congeler, cette parole, tant l'air se fit glacial, tant il y avait d'hostilité muette sur les visages ; tous les regards déchargeaient sur la victime expiatoire le

mépris haineux dont chacun redoutait une éclaboussure pour soi-même. La haute stature de Poujard'hieu se dressa au-dessus de la tribune. Un col de taureau, large et court, assurait sur la carrure des épaules une tête osseuse, taillée à coups de serpe, où l'intelligence affinait la rusticité native. Sur le masque rugueux du montagnard de la Lozère, tout était immobile : les muscles commandés par la volonté, les yeux retraits sous l'arcade sourcilière, la crinière fauve, — une perruque, disait-on, — qui matelassait les tempes saillantes.

Sans phrases, sans mots à effet, avec une négligence dédaigneuse, avec autant d'aisance que s'il eût entretenu quelques amis dans son bureau, l'homme d'État repoussa du pied les ordures qu'il était las de balayer, disait-il. On sentait qu'il méprisait plus fort, parce qu'il les connaissait bien, ceux qui l'accablaient de leur mépris. L'émotion domptée se laissa deviner, — tel le tremblement interne de la vapeur dans une chaudière cerclée d'acier, — elle mit une note sourde dans la parole, toujours égale et simple, lorsque Poujard'hieu raconta sa vie de travail, sa rude ascension depuis la chaumière paternelle, ses luttes pour la République, pour l'ordre et la raison qu'il y voulait maintenir. La voix s'anima, s'éleva, quand il revendiqua hautement, pour lui seul, les responsabilités et l'honneur des actes qui avaient préservé cette République aux jours de crise : Oui, dans le péril de l'État, il avait pris de l'argent où on en trouvait, insoucieux de la

correction, soucieux avant tout de la liberté, de la patrie, du salut de ces mêmes républicains qui l'outrageaient, et qui ne seraient plus là, sur ces bancs, s'il ne les avait pas sauvés au prix de l'incorrection qu'ils lui reprochaient.

L'accent du langage était si juste, si émouvant dans sa simplicité, l'homme était si beau de force calme qu'un frisson courut du haut en bas des travées, dégela les figures, les cœurs. Les mains se joignirent pour applaudir, d'un mouvement involontaire, d'abord ; ce fut bientôt un applaudissement chaleureux, presque unanime ; et mieux que l'applaudissement, des gorges étranglées par le sanglot de l'admiration, des yeux qui se mouillaient, à cette soudaine et belle péripétie du drame. Le troupeau reconnaissait et subissait un maître. L'éloquence de Poujard'hieu résidait moins dans les mots, assemblés sans art, que dans cette manifestation du maître, du mâle, de l'énergie superbe qui dominait le grouillement de fureurs et de veuleries.

— Depuis trente ans que je suis dans les assemblées, dit M. Chasset de la Marne, je n'ai jamais vu un pareil effet d'éloquence.

Poujard'hieu descendit de la tribune, et un autre effet se produisit, que M. Chasset de la Marne n'avait jamais vu. Invariablement, quand l'orateur gratifié de ces longues salves d'acclamations regagne sa place, les mains n'arrêtent d'applaudir que pour se tendre vers lui, pour étreindre les siennes. Poujard'hieu remonta à son banc, et, sur son passage,

pas une de ces mains qui scandaient sa péroraison, la minute d'avant, n'osa prendre celle du lépreux ; toutes se dissimulèrent dans les poches, sous les pupitres, déjà regelées par la défiance, l'irrésolution, la peur.

— Eh quoi ! dit Andarran à Rousseblaigue, condamnée sans appel, cette admirable force, perdue pour la France !

— Heu ! Heu ! fit le Gascon, le mâtin est très fort ; mais, dame, on ne sait pas...

Un doute cruel tenaillait Jacques, subjugué comme les autres par le verbe souverain qui venait d'agir. Que devait-il croire ? Était-il vraiment dans la caverne de voleurs qu'on disait ! Ce magnifique exemplaire de l'énergie mâle, Poujard'hieu, et les autres suspects, un cent et plus, assurait-on, n'était-ce qu'un vil ramassis de corrompus ? N'y avait-il au contraire, dans l'ancienne et furieuse clameur, qu'une conjuration de la basse presse et de la tourbe parlementaire, l'éternel hurlement des rages politiques, rancunes, jalousies, besoin d'égorger pour parvenir ? Incapable de résoudre, il jugeait à cette minute sous l'impression récente. Si ces hommes avaient failli, il y avait dans les sentiments déchaînés contre eux quelque chose de plus ignoble que leurs fautes mêmes. Jacques préférait les accusés à leurs accusateurs inhumains. Pourtant, ceux-là aussi étaient en majorité de braves gens ; ils se fussent empressés à secourir un malheureux dans la rue; ils eussent offert résolument leur poitrine

à l'épée d'un insulteur ; et ils s'acharnaient là, comme des hyènes, lâchement, sur les suppliciés ! Toujours l'action de l'horrible cuve sur les cœurs que ses poisons infectaient ! Envie, Lâcheté, Bêtise, Calomnie, blêmes Furies si présentes ce jour-là qu'on croyait les voir dans l'hémicycle, personnifiées au-dessus des hommes, tangibles comme les deux femmes sculptées sur le bas-relief de la tribune, la dame avec la trompette, la dame avec les tablettes...

Dans cette réaction de dégoût, Anderran voulut serrer la main de Poujard'hieu. L'orateur applaudi et toujours pestiféré quittait la salle, gagnait la porte de son pas indolent. Jacques le suivit ; il sentit que sa poignée de main aurait dû s'offrir devant tous, dans l'hémicycle, qu'il préférait la donner furtivement, dans les couloirs, et que c'était encore de la lâcheté, cette lâcheté qui collait comme une glu sur toutes les consciences, sur les autres, sur la sienne... Il ne rejoignit Poujard'hieu que dans le salon de la Paix. C'était déjà un autre homme ; le monstre oratoire avait disparu dans le politicien madré, qui discutait avec deux directeurs de journaux les charges alléguées contre lui ; revenu bientôt au problème où il se butait, l'ancien ministre interrogeait ces journalistes :

— Mais pourquoi diable ont-ils sorti le Panama ? Que machine donc Mirevault ? Y voyez-vous clair, vous autres ?

Le député d'Eauze fut bloqué contre une fenêtre

par Van den Poker. Le gouverneur de la Crète, assidu dans le salon de la Paix, paraissait fort troublé.

— Monsieur le député, vous savez la grave nouvelle ? Le Sultan a répondu hier soir par un refus à l'ultimatum des ambassadeurs. Vous qui portez tant d'intérêt aux affaires d'Orient, n'allez-vous pas intervenir, réclamer des explications ? C'est l'heure où se décide le sort de ma pauvre île... — Le colonel disait toujours : « Ma pauvre île, » en parlant de cette Crète qu'il n'avait jamais vue. — Ma situation devient intolérable, incompatible avec le prestige nécessaire au mandataire de l'Europe...

Instruit à fuir le fâcheux gouverneur, Jacques s'échappa, alla consulter le cadre où l'on affiche les dépêches. Le colonel avait dit vrai, cette fois : la nouvelle était d'importance et faisait prévoir de sérieuses complications. Andarran attira sur ce télégramme l'attention de quelques collègues qui lisaient derrière son dos ; ils y regardèrent distraitement, reprirent la lecture d'un communiqué de l'Havas relatif à des nominations de sous-préfets : ils épluchaient avec passion ce mouvement administratif. Jacques fit signe à d'autres membres de son groupe, qui passaient à proximité ; une bourrasque de cris et de trépignements arriva de la salle ; on continuait de s'injurier derrière ce mur, le Panama appelait ; les collègues se précipitèrent dans la cage du tambour, comme des moutons dans la bergerie à l'aboi des chiens qui les rallie.

Avide d'une bouffée d'air pur, il poussa jusqu'à la terrasse du petit jardin, s'accoudo sur le parapet, au-dessus du quai. Le soir délicieux des premiers jours de mai tombait sur Paris. Dans l'outremer lumineux du ciel, des nuages roses semblaient refléter là-haut les corolles des marronniers en fleurs. Les rayons du couchant, projetés en faisceaux obliques, irisaient les eaux du fleuve. Les voitures revenaient du Bois, pimpantes, ramenaient au Faubourg des femmes jolies sous leurs toilettes claires, dans l'air fin et capiteux. Tout ce monde riait le printemps. Tout ce monde respirait le charme délicat de ces heures douces, le léger parfum d'amour qui flotte autour des Parisiennes, sous les arbres élyséens, aux jeunes soirs de mai. Le torrent de vie roulait allégrement, dans la joie et la lumière, il frôlait de son gai clapotis les parois de la cuve infernale où des hommes agonisaient, martyrisés par d'autres hommes.

Jacques s'entendit appeler ; c'était son frère qui sortait de la Chambre, gagnait le large.

— Tu en as assez ? cria l'aîné.

— Oui. Ça me rappelle trop les palabres des Touareg, presque aussi rusés, presque aussi féroces Ce n'est pas propre, un endroit où coule tant de haine et jamais de sang.

— Patiente un peu, fit Jacques : le sang finira bien par couler.

— Ma foi, tant mieux pour vous. Un peu de sang laverait peut-être tout ce fiel. Bonsoir, je vais m'aérer.

Pierre allait enfiler le pont ; il revint sur ses pas, à l'appel que lui adressait de son ombrelle une des deux jeunes femmes assises dans l'élégante victoria qui s'arrêtait contre le trottoir. C'était une sœur de Félines, leur parente ; elle avait aperçu le capitaine, elle l'appelait gaîment pour le complimenter et lui souhaiter la bienvenue à Paris. A côté d'elle, Jacques reconnut la princesse Véraguine, amenée par cette amie à la Chambre, où elle voulait voir la fin de la séance. Daria lui parut encore embellie, depuis le jour de l'autre année où il avait fait sa connaissance chez les Sinda ; sur son gracieux visage rayonnait l'explosion de vie d'un enfant en pénitence qui revient au plaisir. Elle s'inclina de son fier mouvement de cygne, quand son amie lui présenta Pierre ; elle descendit, disparut derrière la grille, dans la petite cour où Bayonne l'attendait, pour la placer. Immobile sur l'asphalte, l'officier la suivit d'un de ces longs regards où il entre une surprise et presque un éblouissement. Jacques l'entendit qui disait à leur parente, de sa voix grave :

— Dieu ! que votre amie est belle !

L'aîné s'étonna ; il savait son frère si distrait, si rétif aux impressions subites.

Son attention fut détournée par trois ouvriers qui passaient, levaient la tête de son côté, avec un rire gouailleur. Dans leurs propos il ne put distinguer que ce mot : Panama ! Le mépris de la rue montait au député. N'était-il pas un de la maison maudite, un des fainéants et des vendus ? Humilié

d'être là, d'y être vu, il se retira d'un haut-le-corps honteux, s'éloigna, regagna la salle des séances.

A la Tribune, Mirevault délayait l'affaire, achevait de noyer les poudres. Il s'opposait à l'enquête parlementaire réclamée par le chef des socialistes, tout en s'associant aux sentiments qui avaient inspiré cette demande. Il priait la Chambre de voter un ordre du jour vague et vertueux, qui flétrissait en bloc des ombres insaisissables et affirmait la résolution de faire toute la lumière sur les responsabilités encourues.

— Autant de mots, autant de mensonges, pensait Andarran. — Les avait-il assez souvent votées, ces flétrissures qui laissaient planer la suspicion sur tous les parlementaires afin de n'en désigner aucun, ces promesses d'une lumière qu'on n'avait ni la volonté ni le pouvoir de faire, dans le dédale d'imputations sans preuves d'où elle ne se dégagerait jamais !

— C'est idiot ! — s'écriaient autour de lui Couilleau, Rousseblaigue, vingt autres voix. — On nous demande de nous suicider, de jeter de la boue en l'air pour qu'elle nous retombe à tous sur le nez !

Les deux cents nouveaux, les jeunes vierges, appuyaient bruyamment l'ordre du jour. Ils avaient hâte de proclamer leur vertu immaculée, ils goûtaient le malin plaisir qu'éprouvent les nouvelles promotions à mettre dans le même sac tous les anciens. Quelques-uns de ceux-ci regimbaient, apostrophaient les nouveaux :

— Nous vous valons bien !

Ils préparaient néanmoins leurs bulletins de vote, avec résignation : il fallait être vertueux à l'unanimité. — C'est idiot ! — répétait-on sur tous les bancs ; et on votait. Jacques savait par expérience combien de peurs différentes entraient dans le dosage d'un scrutin sur le Panama : peur du soupçon, peur de l'électeur, peur des journaux, surtout ; peur de la liste nominative des votants qui paraîtrait le lendemain dans les feuilles de combat. Ses collègues n'avaient pas de qualificatifs assez sévères pour « ces méprisables, ces immondes feuilles de chantage ; » et au fond de leurs cœurs, tandis que leurs mains choisissaient le bulletin, il lisait l'angoisse qui les terrorisait : — Pourvu que je sois demain du bon côté, du côté vertueux, et pas au pilori où des lettres grasses cloueront les réprouvés ! — Couilleau, Rousseblaigue, tant d'autres, ces honnêtes gens au-dessus de tout soupçon, qui n'avaient rien à craindre, qui auraient montré du courage devant un vrai danger, ils votaient la formule imbécile qu'ils jugeaient telle, ils eussent voté l'ordre du jour qui aurait exigé leurs propres têtes ; ils s'effondraient une fois de plus dans l'universelle lâcheté. Et Jacques vota comme eux, et il se méprisa une fois de plus.

Il rejoignit Ferroz à la sortie. La séance avait traîné jusqu'à huit heures. La nuit était venue. Les deux députés allaient dîner sur la rive droite. Andarran interrogea le vieux praticien.

— Était-elle assez dégoûtante, cette séance ?

— Enfantine, surtout, dit Ferroz. Nos contemporains ont fait de l'argent le seul pouvoir, le seul régulateur des affaires humaines ; et ils s'étonnent que ce despote unique ait de fortes prises sur beaucoup d'entre eux ! Le plus amusant, c'est les distinctions qu'ils établissent entre le licite et l'illicite. Mon voisin s'indignait de bonne foi contre les vendus, et il vend ses votes au gouvernement afin d'obtenir une place lucrative pour son gendre. Criminel, le billet de banque reçu de certaines mains ; innocente, la contrepartie de ce billet reçue d'une autre main, en autre monnaie : faveurs, subventions, emplois, sinécures, qui se traduisent en dernière analyse par un avantage pécuniaire. Seul, l'argent des actionnaires du Panama est honteux ; celui des actionnaires de l'État, des contribuables à qui on fait suer l'impôt, ne l'est pas. Et les parlementaires se pourchassent les uns les autres sous les coups de fouet d'une presse gorgée de ce même argent. Tout cela est d'une logique bien réjouissante pour le philosophe.

— Enfin, reprit Jacques, sommes-nous complices ou dupes ? Que faut-il abhorrer dans cette maison, la malpropreté ou la méchanceté ? Y a-t-il eu vraiment péculat parlementaire dans les proportions qu'on dit ? N'y a-t-il qu'un mirage créé par les fureurs politiques, par les basses calomnies des partis ?

Ferroz haussa les épaules.

— De tout temps, les oligarchies dirigeantes ont retiré du pouvoir quelques bénéfices matériels ; aujourd'hui comme jadis, sans doute, ni plus ni moins. La crédulité publique ajoute des zéros à des chiffres plus nombreux aujourd'hui, car il y a plus de numéraire qui roule, plus de copartageants. Et une démocratie est plus regardante. La nôtre, stimulée par une presse enragée, devient impitoyable aux faiblesses humaines. Je crois pourtant que notre peuple les pardonnerait, s'il n'avait pas le droit de se dire, avec une certaine justice faite de bon sens : Ils ne m'en ont pas donné pour l'argent qu'ils m'ont pris.

— Oui, c'est cela, s'écria Jacques ; c'est leur véritable crime aux yeux du peuple. Ils n'ont rien donné à la France, ni gloire, ni prospérité ; rien, rien...

— Vous êtes toujours excessif, mon jeune ami. Je dis seulement : Ils n'en ont pas donné à ce pays pour l'argent qu'on les accuse d'avoir pris. — L'agitation est d'ailleurs superficielle, en dehors des politiciens. Regardez cette ville, toute au labeur ou au plaisir ; avec son bon sens, avec son indifférence sceptique à notre endroit, elle se dit : Baste ! que nos députés aient croqué leur part du gâteau ou qu'ils se vilipendent injustement les uns les autres, grand bien leur fasse, la terre n'en tournera pas moins ; travaillons et amusons-nous. — Les masses populaires ne s'alarmeront sérieusement qu'à la dénonciation des autres Panama.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Ce que m'enseigne la physiologie. Aucun organe ne reste longtemps indemne, parfaitement sain, chez un sujet atteint de misère physiologique, miné par une maladie constitutionnelle. Aucun membre du corps social n'échappera aux accidents déterminés dans tout ce corps par l'intoxication du sang, la dégénérescence musculaire, l'anémie nerveuse. Si nos maux s'aggravent, tous les membres y passeront, ceux mêmes que l'on croit protégés par une hygiène, un habit particulier. Après le discrédit du Parlement, sous d'autres formes et pour d'autres causes peut-être, — car il y a d'autres corruptions que celle de l'argent, — ne verrons-nous pas ce discrédit gagner des organes plus essentiels, judiciaires, militaires, religieux même ? Alors les cœurs et les consciences s'affoleront.

— Vous n'auriez pas ces craintes, cher maître, si vous aviez vu les officiers que je viens d'admirer en Afrique, si vous aviez observé comme moi notre irréprochable clergé rural.

— Qui vous parle des taillis encore drus ? Je regarde aux cimes des arbres. La frondaison n'y promet plus une vigoureuse défense physiologique. C'est aux cimes de la forêt qu'on voit sa mort.

— La sève y remontera des racines, dit Andarran.

Il pose une main sur le bras de Ferroz ; de l'autre, il lui montre un fiacre arrêté dans un encombrement de voitures, au milieu du pont. Un lamentable fiacre à galerie, traîné par une haridelle efflan-

quée, un de ces maraudeurs qu'on trouve aux gares ; sur le véhicule antédiluvien ballottait une malle rustique, au couvercle garni de poil de chèvre. Une lumière brillait à l'intérieur de la roulotte ; un vieil ecclésiastique y lisait son bréviaire, à la lueur du rat de cave enroulé sur le pouce gauche. Quelque curé de campagne, jeté dans Paris par un train de province, et qui achevait son office sans regarder ce Paris.

— J'en appelle ici à vos propres théories, dit Jacques. Selon vous, nous ne valons que par la force accumulée des morts, par la continuité de leur action en nous. Ce vieil homme coutinue la plus ancienne, la plus invariable tradition ; il a derrière lui d'innombrables générations de morts ; il dit, dans le même esprit, les mêmes paroles que tous ces morts ont dites ; toutes leurs âmes sont concentrées, conservées dans la sienne. Où trouverez-vous une force comparable à celle-là ?

— Nulle part. Je m'incline devant le fait, il est constant, — approuva Ferroz.

— Et je ne parle pas, poursuivit Jacques, des forces mystérieuses où il met sa confiance. Vous les ignorez, vous n'avez pas le droit de les nier. Avez-vous calculé toutes les forces qui existent à notre insu dans les espaces planétaires, qui agissent dans l'univers, sur notre globe, sur chacun de nous ? Elles sont, et vous ne les connaîtrez jamais.

— Peut-être ! — fit le savant. — Et son large front pensif se leva vers les étoiles, les pâles étoiles

du ciel parisien, interceptées par le halo lumineux de la ville, offusquées par les feux plus vifs et plus proches dont l'éclat passager éblouit, divertit nos yeux de ces clartés éternelles.

CHAPITRE XVI

LES BAYONNE AGISSENT

— Mais pourquoi ont-ils sorti le Panama ? Que veulent-ils ? Où mène-t-on Mirevault ?

Ce problème irritant, menaçant pour Asserme et pour quelques autres, fit leur tourment durant les jours qui suivirent. Des lueurs apparaissaient. On avait remarqué, — Andarran lui-même, si mal instruit des dessous, en était frappé, — la tranquillité parfaite de Sinda, de Napoléon Bayonne, tandis qu'ils évoluaient dans le salon de la Paix. Et pourtant on les savait mêlés à toutes les négociations secrètes du Panama, ces deux financiers ! Joseph, le Directeur de la Sûreté, avait eu des paroles de blâme discret contre les hommes qui compromettaient le bon renom de la République. Des journaux faisaient prévoir, avec des allusions transparentes aux personnages qu'ils ne nommaient pas, le débarquement prochain de trois membres du cabinet. Or, la plus influente de ces feuilles appartenait à la maison Nathan et Salcedo ; une autre était commanditée par le baron Gédéon. Ces mêmes journaux avaient entamé, à mots couverts, une campagne perfide contre le Chef de l'État. Au len-

demain de la séance que nous venons de résumer, ils ouvrirent le feu.

On se rappelle le ténébreux scandale du chèque Orvieo et la crise qu'il provoqua. Épargné jusqu'alors par la calomnie, le Nestor du parti républicain personnifiait à l'Élysée les souvenirs de 1848, les luttes épiques contre l'Empire, la majesté du long exil souffert pour la défense du droit contre le fait. Durant dix-huit ans, sur ce rocher de Glion d'où il datait ses pamplets vengeurs, ses *Lettres de Burrhus*, l'ancien tribun de Février, proscrit de 1852, avait fait pendant au banni volontaire de Jersey. On avait même conçu quelque dépit, dans l'entourage de Victor Hugo, contre ce sosie qui affectait sur le Léman la pose du Maître en face de l'Océan, la même immobilité fatale de statue du Commandeur. — « Il s'est installé un Pathmos en Suisse, » aurait dit le grand poète, ou l'un des spirituels familiers qui faisaient des mots pour lui. Jalousie divinatrice ! Le proscrit de Glion, qui n'avait pas la tare du génie, devait ravir un jour la place rêvée peut-être par celui de Jersey. Son attitude d'exil fut si farouche, si tenace, qu'il lui en resta un prestige suffisant pour le conduire tout droit à l'Élysée, après le triomphe définitif du parti.

Le malheur avait voulu qu'il rencontrât, vers la fin des années d'exil, la Laura Orvieto, une Italienne établie dans le canton de Vaud, qu'il l'aimât et eût d'elle un enfant. Peu après, au lit de mort de la Laura, il avait écouté son cœur, légitimé l'enfant,

une fille. Remarié en France au lendemain de 1870, engagé dans la politique militante et mûr pour les grands emplois, il s'était désintéressé de la fille adoptive qu'il faisait élever en Suisse. Elle avait très mal tourné ; on avait obtenu d'elle, moyennant pension, qu'elle reprît le nom de sa mère pour aller exercer son état de chanteuse légère le plus loin possible, à Pesth, à Bucharest. Tombée dans les derniers bas-fonds, la petite gale avait essayé plusieurs fois de se faufiler à Paris. La vigilance de la Sûreté décourageait ces tentatives. Aussi la stupeur de l'infortuné Président fut-elle partagée par le public, quand se répandit, au moment même où l'on « sortait » du Panama, la nouvelle de cette autre avanie : le nom du premier magistrat de la République s'étalait en vedette sur l'affiche d'une salle de café-concert, où la chanteuse débutait dans un répertoire à faire rougir des singes. Le préfet de police intervint, trop tard. Personne ne pouvait douter que cette arrivée furtive eût été tolérée, provoquée même, disaient les plus indignés, par une trahison du Directeur de la Sûreté. Le cas était difficile, d'ailleurs ; la jeune femme avait légalement droit au nom qu'elle reprenait ; elle menaçait de faire du tapage.

Et ce n'était là pour le Président que la première station du calvaire. A la suite du grand débat sur le Panama, les journaux manœuvrés par des mains invisibles servaient à leurs lecteurs le chèque Orvieto : le fameux chèque de 300.000 francs, porté

sur la liste Coffigneux, et qui aurait été remis à la chanteuse à Bucharest, quelques mois avant l'élection de son père à la Présidence. Une pareille somme, à cette misérable fille ! Le véritable destinataire était trop indiqué. Le scandale éclata sur Paris comme un coup de tonnerre.

On sait aujourd'hui la vérité sur cette abominable machination. Un travail consciencieux, dû à la collaboration d'un de nos jeunes archivistes et d'un ancien préfet de police, a récemment élucidé ce point d'histoire et vengé la mémoire de l'homme d'État. La comparaison des feuillets du carnet Coffigneux a fait découvrir le faux du document antidaté, la lumière a jailli sur l'intrigue scélérate qui ruina la réputation du plus probe des vieux républicains. Le complot du chèque Orvieto fera quelque jour l'objet d'un autre récit : revenons aux événements qu'il précipita.

A l'époque, dans l'emportement de la crédulité publique, ces accusations étaient reçues avec une foi aveugle. Les politiciens en admettaient facilement le bien-fondé; mais pourquoi se produisaient-elles à ce moment ? Pourquoi ce branle-bas en pleine paix, quand aucun ennemi n'inquiétait le ministère Mirevault ? Les soupçons d'Asserme et des autres intéressés se précisèrent, avec les incidents qui décelaient chaque jour une action occulte, un plan savamment combiné. L'explosion de la mine dirigée contre l'Élysée acheva de les éclairer. Plus de doute : une ambition impatiente visait la Prési-

dence ; et, pour s'élancer à ce faîte, elle avait choisi le tremplin de la vertu. Aux puritains de l'opposition, à ce peuple énervé par un vent de scandale, on sacrifierait en holocauste quelques suspects, des moindres, bien entendu ; — et il était d'autant plus humiliant pour Aristide de penser qu'on le rangeait dans cette catégorie. Le Chef de l'État, illustre victime, paierait pour les autres ; on mettrait naturellement à sa place le sacrificateur, l'homme austère qui aurait frappé ces grands coups pour venger la vertu.

Eh quoi ! était-ce donc un Mirevault qui avait conçu ce plan machiavélique ? Président, le gros Mirevault, ce Mirevault si court d'esprit et de services ? Cette folie des grandeurs était-elle spontanée chez l'honnête drapier ? Non, la suggestion venait évidemment de ses inspirateurs habituels ; on y reconnaissait leur marque de fabrique. Ainsi, ce serait eux, les Bayonne, Sinda, tous ces hommes compromis au premier chef dans les tripotages politico-financiers, tous ces corrupteurs, qui se feraient les champions de la vertu, les exécuteurs des malheureux qu'ils avaient jadis séduits ! Le subtil Asserme et bien d'autres avaient mis longtemps à comprendre : leur génie ordinaire ne s'élevait pas jusqu'à ces coups d'audace, conceptions d'un cynisme transcendantal. Ils se rendirent à l'évidence quand elle leur creva les yeux. Le matin même où éclatait la bombe du chèque Orvieto, de sûrs affidés prévenaient Aristide que son sort était

réglé : il allait être débarqué, lui et deux autres ministres, avant la fin de la semaine ; il se débrouillerait ensuite avec la justice. Effaré, le créole prit aussitôt son parti : il sauta en voiture, se fit conduire chez Rose Esther.

A mi-chemin, il ordonna au cocher de tourner vers le Palais-Royal. Une idée ingénieuse lui était venue ; le fait seul qu'il l'accueillît sans la discuter montrait le désarroi d'une judiciaire troublée par la peur. Le sous-secrétaire d'État entra chez le fournisseur du ministère qui tenait boutique d'ordres et de rubans ; il choisit un modèle coquet de petites palmes académiques en argent, fit enchâsser le bijou dans un écrin qu'il mit en poche, reprit sa route vers la rue Fortuny.

Rien n'avait changé dans la maison modeste et taciturne, retirée sous ses rideaux de lierre, derrière son mur et sa grille en fers de lance. A peine une note plus luxueuse dans les aménagements nécessités par la situation grandissante et les relations plus étendues de Rose Esther. Elle tenait à la sobre distinction de son intérieur, elle voulait que rien n'y rappelât le faste tapageur et la mollesse galante d'un salon de comédienne en vogue. Sévère aussi l'élégance du déshabillé de matin dans lequel elle apparut, quand Aristide, après une assez longue attente, vit la porte du boudoir s'ouvrir sur un visage impénétrable.

Il s'avança avec son plus aimable sourire, tira de sa poche le petit écrin.

— Chère amie, j'ai tenu à vous apporter moi-même ce complément d'un arrêté qui paraîtra demain à *l'Officiel*. Le gouvernement avait le devoir de reconnaître par un témoignage public le service public que vous avez rendu, dans ce voyage d'Angleterre qui fut vraiment un succès national. Afin de donner à la chose un caractère exceptionnel, je n'ai pas voulu attendre la fournée du 14 juillet...

D'un rire étonné, dédaigneux, Esther l'interrompit :

— Pourquoi n'avez-vous pas amené la fanfare du village, pour épingler votre violette sur mon corsage aux accents de la *Marseillaise* ? En vérité, mon pauvre Asserme, vous me feriez croire que votre tact accoutumé s'est perdu, et votre esprit aussi, dans le cabotinage que vos fonctions vous imposent. Vous m'avez prise pour une autre. Je n'aime pas les mauvaises plaisanteries, et je sais me garder de tous les ridicules. Rentrez bien vite votre crachat ; et retirez ce soir votre arrêté. Sachez que je ne vous pardonnerais jamais si demain votre *Officiel* prêtait à rire à mes dépens.

Aristide eut la perception de l'impair qu'il venait de commettre et s'en étonna lui-même. Décontenancé, il balbutia :

— Oh ! bien entendu, ce n'était là qu'un acompte indigne de vous, en attendant la croix que... qui devra récompenser prochainement... le plus grand talent de notre époque.

— Je vous ai dit, reprit Esther, que je me garde

de tous les ridicules : des gros comme des petits. Je porte peu de bijoux, et seulement ceux de mon sexe. Je vous prie donc de ne pas vous occuper de ma mise ; je sais seule ce qui sied au caractère de mes toilettes et comment elles doivent se distinguer des autres.

Cette fois, Aristide ne comprenait plus ; pas plus qu'il n'avait compris, jusqu'à ce jour, le haut vol de l'esprit de domination chez les oncles d'Esther. La force de l'effacement discret échappe à ces cabotins étourdis par les parades politiques. — Désarçonné dans ses préparations savantes, il alla droit au fait.

— N'en parlons plus, chère amie. Si je me suis trompé sur vos goûts, c'était à bonne intention. Vous connaissez mon attachement dévoué ; et je sais combien je puis compter sur votre amitié. Aussi voulais-je vous entretenir de mes inquiétudes, du souci que me donnent tous ces événements...

Avec une franchise relative, il s'ouvrit de ses soupçons, de ses craintes, il se plaignit amèrement de l'injuste abandon qu'il pressentait. Esther le laissa achever, de l'air dont elle écoutait un auteur qui lui apportait une pièce injouable.

— Je veux croire, dit-elle, que vous vous exagérez le danger. Sinon, c'est en effet très fâcheux. Mais qu'y puis-je ?

— Tout ! s'écria le créole. — Vos conseils sont tout-puissants sur les hommes qui vont commettre une faute politique irréparable !

Il s'échauffa, tour à tour véhément, attendri,

cherchant à attendrir ; avec les mouvements maladroits d'un nageur qui coule à pic et se raccroche à la branche qu'il sent lui manquer. Plus il s'animait, plus la physionomie d'Esther se figeait dans une indifférence ennuyée.

— Je n'y puis rien, je vous assure ; je suis étrangère à toutes ces intrigues.

— Vous ne voulez pas m'entendre ! reprit-il avec une sourde irritation. — C'est pourtant vous qui l'avez désirée, cette satanée combinaison, vous qui m'avez demandé de m'y entremettre. Souvenez-vous !

— Oh ! fit-elle négligemment, j'ai pu m'amuser un jour à votre partie de barres, quand j'avais moins à faire. Maintenant, je suis toute à mon art, j'ignore ces misères ; à peine si je lis les journaux.

Asserme se sentit perdu. Il lisait sa condamnation sur ce visage glacial. Qu'elle fût l'âme des desseins concertés autour d'elle, il n'en pouvait douter. Il continuait ses instances pour la fléchir, et l'inutilité de cette humiliation lui apparaissait mieux à chaque mot. Une colère bouillonnait en lui, avec le sentiment de son impuissance à châtier la trahison : pas une arme, pas un papier avec quoi il pût se venger de la femme habile dont l'action ne laissait jamais de traces.

A bout d'efforts, il se leva. Soudain, une illumination lui vint : il avait trouvé son trait du Parthe.

— Pardon de vous avoir dérangée à cette heure,

J'ai tant d'obligations, aujourd'hui ! Il faut avant tout que j'aille complimenter notre ami Elzéar.

— De quoi ? demanda Esther.

— Vous ne savez pas la grande nouvelle ? Elzéar épouse enfin sa princesse. Ah ! ils ont mené les choses rondement ! Revenue depuis quelques jours, elle s'est brusquement décidée à sauter le pas. La baronne Dolorès m'en a instruit en confidence, hier soir, au bal du ministère : la princesse venait de lui écrire. On ne parlait que de cela, ce sera officiel demain. Elzéar publie partout son bonheur, paraît-il ; on le dit au septième ciel !

Il regardait attentivement Esther. Pas un trait ne bougea sur le joli masque indéchiffrable.

Elle dit tranquillement :

— Si M. Bayonne accepe les félicitations, je vous charge de lui porter les miennes.

Et d'un geste de reine qui donne congé, elle tendit au sous-secrétaire d'État une main froide, indifférente ; la poignée de main qu'on octroie au quémandeur fastidieux, en lui remettant une dernière pièce de cent sous, avant de le consigner pour toujours à la porte.

Il eût tremblé, l'imprudent, s'il avait pu voir le regard qui le suivait encore, après sa disparition. Il avait frappé juste, au seul endroit sensible. La jeune femme se pelotonna sur sa chaise longue, le menton dans les paumes, le front plissé par la méditation où elle s'absorba longtemps.

— Permettre, ou ne pas permettre ce rapt ? —

C'était la question qu'elle agitait. A cette heure, devant la menace subite de l'irrévocable, elle sentait combien elle tenait à lui, son Elzéar si beau, si passionné, qui était sa seule volupté, la seule part qu'elle eût jamais faite aux frénésies intimes de sa nature. Certes, elle avait restreint cette part, avec la rigoureuse discipline que son esprit ambitieux imposait à toute fantaisie dangereuse. Elle ne lui accordait que de rares et courtes échappées d'amour, dérèglements réglés d'une vie où tout était calculé, où tous les emplois de son temps, de son intelligence, de sa personne, étaient subordonnés à un dessein tenace. Jamais elle n'avait toléré une imprudence qui pût donner l'alarme à M. de Kermaheuc ; soit qu'elle eût des vues d'avenir très définies sur l'affection touchante du marquis ; soit qu'elle cédât, comme elle le disait avec une réelle sincérité, à la superstition qui l'attachait au fier vieillard, qui plaçait dans l'estime de ce grand cœur le refuge inexpugnable, le rachat de toutes les choses dégradantes qu'elle faisait en les jugeant, l'anoblissement réclamé par les parties hautes de son âme. Car il y avait des parties hautes dans l'âme complexe de cette femme, comme il y en avait de cyniques et d'implacables. Ces dernières la conduisaient, quand elle se soumettait froidement à tous les moyens pour atteindre son but, pour acquérir un nouvel instrument de domination, pour amasser l'argent qui est une force ; quand elle nouait avec un Sinda, un Nahasson, avec tous les potentats de la finance

et de la politique, des relations qu'on soupçonnait à peine tant elle y apportait de mystère et d'habileté. Toutes ces surcharges de sa vie n'en laissaient pour Elzéar que des miettes ; elle y tenait d'autant plus, à ces miettes savoureuses. Elle avait perdu ses illusions premières sur lui, en tant que rénovateur social et maître futur d'un monde où il luttait mal. La femme voit vite la faiblesse du dieu admiré de loin, quand elle avilit ce dieu dans sa couche.

— Mon pauvre enfant, lui disait-elle parfois dans leurs heures d'abandon, tu n'est pas fait de notre acier : Rachel t'a mal trempé. Tu ne sais ni résoudre vite, ni frapper fort, comme mes oncles, comme nous tous. Ton imagination fougueuse t'a porté d'abord, elle te jouera quelque mauvais tour. Lorsque viendra pour toi la grande crise qui vient pour tout homme, la tête te tournera, tu es de ceux qui sombrent en une minute, je frémis d'y penser. — Et je t'aime ainsi, je t'aime peut-être pour ta faiblesse dans ta beauté ! Donne toutes tes lèvres, que j'y mette de la force ! — Elle disait cela, et elle l'épuisait au lieu de l'accroître, cette force.

Oui, elle aimait peut-être en lui le maître physique dont l'âme est moins virile que celle de la femme volontairement asservie. Elle aimait en lui le seul homme que l'eût éveillée à la passion, le seul avec lequel elle se sentît à l'aise, dans toute la liberté de ses instincts, — « en famille, » comme elle lui avait dit d'abord, — allégée de cette surveillance d'elle-même qu'elle n'abdiquait jamais dans les bras des

autres. Et il allait être ravi à son amour, celui qui donnait ces enivrantes relâches ! Par qui ? Par une folle, une rêveuse, cette femme d'une race antagoniste, et qui se croyait insolemment plus noble ! L'orgueil d'Esther se révoltait devant le défi ; son orgueil, et la naturelle âpreté qui est leur force en même temps que leur faiblesse, l'obstination à ne rien laisser perdre des biens possédés, à jouer simultanément et jusqu'au bout toutes les parties engagées, à risquer le million, s'il le faut, plutôt que d'abandonner le centime une fois acquis.

Elle s'était levée, son pas de songerie foulait le tapis devant la cheminée ; à cette même place où elle avait arraché Elzéar, un soir, à l'obsession de la rivale ; à cette place où elle avait goûté sur ses lèvres conquises, pour la première fois, le trouble délicieux qui revenait à cette heure, poignant de tout le regret rapporté à celle qui ne le connaîtrait plus. Et elle l'appelait, l'homme qu'elle aurait peut-être éconduit, l'instant d'avant, si quelque arrangement profitable avec un Sinda l'eût exigé. Elle l'appelait de tout son orgueil, de toute sa passion fouettée par la lutte et le danger, de toutes les tendresses enfantines qui survivaient dans un coin féminin de son cœur ; elle le voulait, de toutes les attaches secrètes qui s'étaient formées, pour et par cet amant, au plus intime de la femme, de l'amante furieuse qu'elle pouvait être sous ses baisers, uniquement sous ceux-là...

D'une brusque détente nerveuse, la petite main poussa violemment un bouton de sonnerie. A la caméristé qui entrait, la voix brève et sifflante jeta ces mots :

— Ma robe de faille noire, ma capote de tulle et jais. — Et une voiture, tout de suite.

Un quart d'heure après, le coupé de remise emportait Esther rue Jean-Goujon, à l'hôtel occupé par la princesse Véraguine.

La princesse était chez elle. L'actrice tira une carte de visite où ne figuraient que ces mots : *Rose Esther, de la Comédie-Française.* Elle hésita, réfléchit quelques secondes ; au moment de remettre la carte au serviteur qui l'introduisait, elle la réintégra dans la pochette de maroquin, demanda une feuille de papier et un crayon, écrivit :

ESTHER BAYONNE
de la Comédie-Française.

— Il le faut ! pensa-t-elle. — Bah ! un peu plus tôt, un peu plus tard, tout le monde connaîtra la vérité, déjà sue ou soupçonnée par Asserme, par tant d'autres. Et ce sera mieux ainsi. — Mes oncles ?... Au point où je suis montée, ils ne peuvent plus me renier ; rentrons en ligne, de pair avec eux. — Le marquis ?... Je m'en charge, j'aurai réponse à tout.

Le serviteur porta ce papier à sa maîtresse.

Daria venait de fermer un volume d'Henry

George, le socialiste américain. Elle suivait sa pensée, ramenée par le livre vers l'homme qu'elle voulait semblable à ces grands remueurs d'idées. Durant les longs mois de solitude, cette pensée avait travaillé sur le héros idéal dont elle se formait l'image : il prenait les traits du seul visage qui eût fait une vive impression sur la jeune enthousiaste. Les velléités irrésolues de l'autre année étaient devenues des projets fermement arrêtés. Séduite à la première rencontre, elle avait été prompte à se donner en paroles, par une sorte de forfanterie : manière de bravade nihiliste où se complaisent ces natures exaltées. Mais la femme, la vierge qu'elle était peut-être, s'était défendue instinctivement contre une surprise des sens, avec les pudeurs, les méfiances, les alarmes du cœur et de la chair qui parlaient plus fort que les mots fanfarons. Ces tergiversations avaient affolé Elzéar pendant quelques semaines, elle le savait, elle en jouissait un peu, elle s'en voulait beaucoup : droite de caractère, pressée d'arriver au but supérieur qu'elle assignait à leur association, elle ne se serait pas pardonné un simple manège de coquetterie avec un homme de valeur. Elle y avait longuement songé, sous ces bouleaux de Krasnoï-Rok où elle languissait : aiguillonnée par l'ennui, par l'exaltation croissante des idées, par l'impatience de sentir et d'agir, elle avait résolu de commencer enfin la vie de sentiment et d'action. Elzéar, grandi par l'éloignement et le souvenir, serait l'initiateur de cette vie. Daria reve-

nait, prête à se rendre, après quelque épreuve décisive qu'un reste de prudence exigeait encore ; loyalement prête à tout, jusqu'à l'abdication de sa liberté et de son rang social ; — toujours la bravade nihiliste, cette avidité de l'immolation qui est leur marque spécifique ! Aimait-elle vraiment l'élu de son rêve ? La réponse eût été embarrassante pour qui aurait vu clair au fond de ce cœur. Elle n'aimait peut-être que le délire de sa propre volonté ; de cette volonté qu'une impression fortuite a mise en mouvement, et qui va droit devant elle, se grise d'elle-même, périra dans sa gageure plutôt que d'en avoir le démenti.

Les premières entrevues de Bayonne et de la princesse, au lendemain du retour à Paris, n'avaient pas été ce qu'elle attendait. Après une longue séparation entre deux êtres qu'une attraction violente a rapprochés un instant, sans qu'il y ait eu fusion complète, les cœurs ne se rejoignent pas au point précis où ils s'étaient quittés. Les cœurs ont cheminé par des voies différentes. Le temps et la distance ont tissu un voile qu'il faut d'abord déchirer. Daria ne retrouvait pas tout à fait dans Elzéar l'homme que son imagination solitaire avait façonné, celui dont elle croyait se souvenir et qu'elle se figurait avoir laissé à Paris, un an auparavant. Elle devinait en lui quelque chose de contraint et de dérobé ; cette âme avait des retraites, des fuites, cet esprit jugeait autrement des objets sur lesquels, autrefois, elle et lui pensaient en commun. — Elle

se reprocha ses doutes. Dès qu'elle eut raffermi son empire, après les premières mésintelligences, elle le reconnut, toujours passionné, ardent à la vouloir, docile dans l'instant aux suggestions d'idées.

Le désir amorti par l'absence s'était vite réveillé chez Elzéar. Daria donnait à tous l'impression éprouvée par Andarran sur la terrasse du Palais-Bourbon : elle avait fait provision de beauté, comme il arrive aux jeunes femmes après ces longues éclipses rurales, où il semble qu'elles épargnent ce qu'elles ne dépensent pour aucun admirateur. Le charme renouvelé qui émanait de toute sa personne, on l'eût dit emprunté aux orchidées de la forêt russe que nul regard ne déflore, imprégné de leur grâce sauvage et de leur chaste parfum. Il agissait sur le jeune homme, bientôt ramené à ses transports d'antan. Le pouvoir intermittent d'Esther était déjà oublié. Mais si la passion revenait, chaleureuse comme aux premiers jours, elle n'était plus aussi exclusive de tout calcul. Mûri par cette année d'expériences politiques, chaque jour plus complaisant aux tentations d'intérêt et d'ambition qu'on faisait bruire à ses oreilles, il avait modifié toutes ses idées dans un sens pratique ; moins pressé de réformer le monde, plus pressé de le posséder. Sur cette pente, le cœur aussi devient plus pratique. Dans l'amour de Daria, Bayonne apercevait ce qu'il s'était défendu d'y voir au début : des avantages éblouissants, un merveilleux coup de fortune, si la maîtresse désirée, obtenue,

consentait à devenir la compagne, l'épouse. — De là quelques différences dans ses empressements : il cherchait moins follement auprès d'elle la surprise rapide qui n'eût donné que l'ivresse ; il voulait l'amener à une explication franche, complète, sur la façon dont elle concevait l'avenir de leur liaison. Précisément, l'avant-veille, après une longue causerie d'idées où elle avait combattu ce qu'elle appelait « l'affreux positivisme d'un apôtre qu'on m'a changé, » Daria, interrompue par un visiteur, avait dit :

— La prochaine fois, nous parlerons sentiment. Nos cœurs se sont rejoints, après quelques tâtonnements de ces frères séparés. Il faut qu'ils s'ouvrent tout entiers. Je ne veux plus vous tourmenter, Elzéar, vous serez content de moi.

Les cœurs s'étaient en effet rejoints, à la fin de cette causerie ; l'indéfinissable gêne des premiers entretiens s'était fondue dans la chaleur d'une petite querelle de jalousie. Bayonne reprochait à la princesse une conversation en *a parte*, chez les Sinda, avec le capitaine Andarran, amené par son frère à cette soirée.

— Vous qui ne faites jamais attention à personne, vous m'avez négligé pour ne vous occuper que de ce militaire !

— Il m'a amusée, je le confesse, répondait Daria. — C'est à grand'peine qu'on lui tire quelques mots, et, derrière ces mots, on entrevoit tant de pays étranges, tant d'action accumulée, une vie

largement vécue et si différente de la nôtre ! J'ai cru sentir une force dans ce garçon. Oh ! une force grossière, inférieure ; vous savez le cas que j'en fais ! J'ai péché comme Desdémone, j'ai écouté le More ; mais pas jusqu'à l'aimer pour les dangers qu'il a courus !

Elle riait. Elle n'ajoutait pas qu'en s'éloignant de Pierre elle avait saisi, avec ce sixième sens que les femmes ont dans le dos, le regard attaché sur elle ; un long regard mesureur de déserts et d'horizons infinis. Elle ne disait pas qu'un instant, si blasée qu'elle fût sur les œillades mondaines, elle avait aimé l'hommage involontaire et subi le pouvoir de ces yeux dominateurs. — Sensation légère, fugitive, de celles que la plus sincère juge inutile d'avouer à l'homme dont elle dépend ; sensation vite oubliée, quand elle se retrouvait près d'Elzéar, quand elle mûrissait la grande résolution de lui engager enfin sa vie. Et c'était encore là le sujet de ses pensées, dans l'après-midi du jour qu'elle s'était réservé pour la réflexion, avant l'explication promise pour le lendemain, — lorsqu'on lui remit le papier d'Esther.

Elle lut, relut ; la surprise se peignit sur son visage.

— Faites entrer, dit-elle.

Avenante et simple dans sa petite robe noire, l'actrice se présenta avec la juste mesure d'aisance, avec la distinction accomplie d'une jeune dame de charité introduite chez une personne de son rang.

— Vous me pardonnerez, princesse, la liberté que je prends, sous le couvert de votre ambassade. Je viens solliciter votre charité pour une de vos compatriotes, une pauvre artiste russe échouée à Paris, où elle se trouve dans le dernier dénuement. La communauté israélite dont elle fait partie s'était cotisée pour lui procurer quelques secours. Cela n'a pas suffi. Nous organisons une représentation à son bénéfice, je me suis chargée de placer des billets. On m'a dit à l'ambassade que nous pourrions compter sur vos sentiments de générosité, on m'a encouragée à vous importuner hardiment. Je ne me serais pas permis de vous écrire. Je suis venue, sûre d'intéresser votre cœur à cette infortune.

Daria s'était levée, elle montrait gracieusement un fauteuil à la solliciteuse.

— Certainement, mademoiselle. Veuillez vous asseoir, tandis que j'envoie chercher ma bourse. Je profiterai avec joie de l'occasion pour vous remercier des bonnes soirées que je vous dois, du nouveau plaisir d'art que vous m'avez fait goûter, avant-hier encore, dans votre belle interprétation de la *Chaldéenne*... Mais, si l'on pouvait oublier vos traits quand on vous a vue en scène, j'aurais hésité... ce nom... — Elle prit le papier posé sur un guéridon. — Nous ne vous avions pas encore applaudie sous ce nom, n'est-il pas vrai ?

— Oui, dit simplement Esther, je ne prends pas mon nom de famille au théâtre. — J'ai des parents engagés dans cette terrible carrière de la politique,

où l'on se fait arme de tout, où l'on ne trouve aucun état assez relevé, paraît-il.

Ceci fut dit avec un sourire spirituel, un soupçon de dédain qui la plaçait d'emblée au-dessus de ces petitesses.

— Seriez-vous parente de M. Bayonne, le député ? demanda la princesse, visiblement surprise.

— Oh ! très éloignée. Et je connais trop le cœur de mon ami Elzéar pour ne pas le savoir au-dessus de ces minces préoccupations. Mais nous avons, lui et moi, des proches dans l'administration, dans les affaires, messieurs Bayonne... Vous les avez peut-être rencontrés, princesse ?

Sous l'épaisse voilette, les yeux d'Esther scrutaient le visage de son interlocutrice. L'étonnement qu'il exprimait n'était pas feint. Très neuve à toutes les choses de France qui n'intéressaient pas son monde, absente depuis que les Bayonne avait pris tant de crédit, Daria les ignorait. On lui avait présenté une fois, chez Sinda, le financier, Louis-Napoléon ; elle n'avait pas songé à établir une corrélation entre son ami et ce porteur d'un nom que l'étrangère pouvait croire très répandu. Par délicatesse de cœur, elle n'avait jamais interrogé Elzéar, sur des origines qu'elle devinait humbles et obscures ; elle attendait des confidences qui n'étaient pas encore venues. Elle n'avait jamais été renseignée par les informateurs mondains ; leur malignité prudente se contenait, devant la femme qui affichait d'une façon si provocante son goût pour le socialiste. — Esther

s'assura du premier coup d'œil que ses prévisions ne l'avaient pas trompée : la princesse ne savait rien.

— Oui, continua-t-elle négligemment, nous sommes nombreux, dans toutes les directions où l'on travaille ; et très fiers de nous réclamer du grand orateur. Ce pauvre Elzéar, qui l'eût dit ? C'était le plus mal partagé de nous tous par la fortune. Ses débuts furent pénibles, avant que sa mère Rachel n'eût relevé leur maison industrielle. Il ne doit rien qu'à son mérite ; et nous serions tous si heureux de son élévation ! Il avait été un peu excessif dans ses idées, je crois ; il devient raisonnable, il me le disait encore l'autre soir, — il a toujours été si bon pour moi, — tandis que nous le félicitions de sa prochaine entrée dans le ministère.

— Ministre ! Bayonne ! — Cette exclamation échappa à Daria, comme si elle se parlait à elle-même.

— Mais je ne voudrais pas trahir ses secrets, c'est peut-être prématuré... Je reviens à cette malheureuse artiste, princesse... — Elle jouait la confusion d'une personne qui s'est laissée aller trop loin, sur un sujet d'ailleurs indifférent à ses auditeurs.

Daria n'écoutait plus, elle pensait. « — Ministre, Bayonne... parent d'Esther... fils de Rachel... leur communauté... » Des jours se faisaient de toute part, subitement, dans son cerveau ; certaines particularités, certains rapprochements, certaines réticences d'Elzéar qui l'avaient intriguée plus d'une fois,

sans l'arrêter autrement, revenaient à sa mémoire, inondée de lumière ; elle apercevait d'un seul coup toutes les réalités qui devaient le plus meurtrir son idéal, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir. Devant cet écroulement, la Russe redevint celle qui se jugeait si bien, lorsqu'elle disait à Bayonne, en lui contant l'histoire de la Siclétia : « Ce qui m'épouvantait le plus, c'était de sentir en moi une propension naturelle à agir comme ce tyran, dans une heure d'emportement, si un inférieur m'eût résisté. » — D'un de ces mouvements impulsifs qu'elle n'avait jamais su maîtriser, qui étaient dans le sang, dans la race, dans l'orgueilleuse hérédité de l'omnipotence seigneuriale, elle se leva, avança d'un pas vers Esther, la colère aux yeux et à la bouche :

— Pourquoi me dites-vous tout cela, mademoiselle, pourquoi ?

— Mais, fit l'actrice, avec un air d'étonnement calme, vous m'interrogiez, princesse, j'ai répondu. — Je disais donc que ma pauvre camarade...

— Non, commanda la voix irritée, pas de comédie, ici ! Vous êtes venue pour me dire tout cela, je le sens. Pourquoi ?

Elle laissait s'épancher le bouillonnement intérieur, comme si elle eût été seule, avec une superbe insouciance de la créature qui écoutait là, devant elle. Celle-ci se leva à son tour.

— En vérité, madame, je ne comprends pas... Votre trouble... pour une chose si simple ! Je

regrette de vous avoir indisposée. Il vaut mieux que je me retire.

— Restez. Parlez. Vous saviez que cet homme m'est cher. Vous êtes venue vous dresser entre lui et moi, pour me le rendre odieux. Pourquoi ? De quel droit ? Que vous est-il ?

— Je ne vous dois pas de confidences, madame.

— Dites donc tout ! Je parle bien, moi ! Vous craignez qu'on ne vous l'enlève, ce parent... cet ami... plus, peut-être : cet amant ? J'ai deviné, ne mentez pas !

Les deux femmes étaient debout, devant la cheminée, face à face. Esther se grandit, toujours très calme, appuya sur chaque syllabe :

— Je laisse le mensonge à d'autres, madame. Puisque vous tenez tant à le savoir, il a été, il est encore ce que vous venez de dire.

Une crispation, un frémissement d'une seconde chez Daria, ce fut tout. Le sentiment de sa dignité lui revint. Elle se rassit avec nonchalance, toisa insolemment la comédienne, de bas en haut.

— C'est complet. Je vous remercie de vos renseignements, mademoiselle, ils viennent à point. Veuillez remettre vos billets à mon maître d'hôtel, il vous versera le montant de ma dette.

Esther s'inclina imperceptiblement, sortit, très pâle, mordant ses lèvres sous l'affront. La porte de l'hôtel franchie, elle secoua résolument la tête.

— Il le fallait, pensa-t-elle. C'est elle, la vain-

cue. Les apparences ne sont rien, le fond des choses est tout. C'est elle, l'humiliée.

Elle remonta dans sa voiture avec la joie du triomphe. Elle venait de le trancher, d'un coup décisif, ce lien irritant qu'un mensonge d'Asserme lui avait représenté comme déjà formé. C'était fini, elle tenait sa victoire. — Elle s'en fût tenue moins assurée, si elle avait fait la part d'une chance d'erreur que les esprits de sa famille ne prévoient jamais. Calculateurs très exacts de toutes les forces rationnelles, ces esprits négligent ce que les astronomes appellent l'*astre troublant* : réaction des forces incalculables, des folles générosités du cœur, illogisme du sentiment toujours possible dans les natures d'une autre complexion morale. Les aberrations de la volonté chez une Daria Véraguine, le singulier mélange d'ascétisme et d'orgueil où cette volonté se retrempe pour des actes déconcertants, voilà ce qu'une Esther Bayonne ne comprend jamais.

Pas plus qu'elle n'eût compris le mot proféré avec un geste de bravade par Daria, peu de temps après que la porte se fut refermée : cet intraduisible « *nitchévo !* » qui résume, aux heures d'incertitude ou de péril, tout le fatalisme d'une grande race, tout le défi altier qu'elle jette au destin en s'abandonnant à lui. Daria le tira du plus profond d'elle-même, ce mot, en se relevant après quelques instants d'abattement. Et la femme qui hésitait depuis une année, sous l'empire de vagues défiances,

qui voulait s'accorder une dernière journée de laborieuses réflexions, cette même femme, éclairée soudain sur des indignités pires que ses craintes, prit aussitôt une décision. Elle sortit, arrêta le premier fiacre qu'elle rencontra, se fit conduire avenue Bosquet, au domicile d'Elzéar. Le député venait de s'absenter, lui dit-on. Elle griffonna ces lignes sur une carte et la laissa sous enveloppe :

« Venez dès que vous aurez lu ce mot. J'ai absolument besoin de vous parler. Je ne sortirai pas. Je vous attendrai toute la journée. Venez. »

Elle rentra, attendit. Les heures passèrent. Il était plus de minuit, quand on lui remit enfin ce billet :

« Je trouve votre mot, chère Daria. Je suis désolé. Les événements que vous connaissez nous ont tous mis en désarroi, aujourd'hui. Je n'ai pu rentrer chez moi, j'ai dû m'habiller chez un ami avec qui je dînais, avant d'aller vous attendre à l'hôtel Sinda, où je viens de me morfondre toute la soirée. Par quoi donc avez-vous été retenue de votre côté, durant cette journée de coups de théâtre ! Je suis navré. Et je ne pourrai pas courir chez vous demain matin, vous le devinez. Il faudra être de bonne heure à Versailles, pour une réunion préparatoire. Vous voudrez certainement aller à Versailles. Faites-moi vite demander au palais. Je ne vis pas jusque-là. Je vis près de vous. — Elzéar. »

— Quels événements ? se demanda la jeune femme, qui n'avait reçu personne depuis le départ

d'Esther. On lui présenta à ce moment une lettre de Félines, apportée par le chasseur d'un cercle :

« Princesse,

« Nous vous espérions ce soir chez les Sinda : on vient d'y organiser pour demain une joyeuse partie à Versailles. J'emmènerai sur mon mail la baronne, Mrs Ormond, quelques-uns des amis. Votre place est réservée, naturellement ; je compte que vous me ferez la grâce de l'occuper. Rendez-vous demain à dix heures, sur la place Louis XV, comme dit notre vieux Kermaheuc, sur la place de la Révolution, comme lui répond Cantador. Ces dames vous conjurent d'être exacte, afin de trouver encore une langouste aux Réservoirs. Je baise respectueusement la main qui va me répondre un joli *oui*, je l'en supplie. — Olivier de Félines. »

— C'est bien, dites que j'irai, se contenta de répondre la princesse.

Et elle passa dans sa chambre pour essayer d'y trouver le sommeil.

CHAPITRE XVII

A VERSAILLES.

La matinée de mai était exquise, au Bois et le long des bords de la Seine .Sur l'amphithéâtre des collines qui ceignent de leur aimable couronne le paysage parisien, forêts, villages, maisons de plaisance sortaient paresseusement de leur lit de brume, riaient au doux soleil qui les illuminait. Des allées de Boulogne, sous les grappes blanches et roses des acacias, les voitures débouchaient, se joignaient à Saint-Cloud, au pont de Sèvres ; elles emportaient sur la route de Versailles, concurremment avec les trains bondés, tout ce qu'un Congrès attire d'acteurs et de spectateurs, de curieux et de curieuses. Dans tous ces véhicules, depuis les paulines des agences jusqu'aux luxueux mails-coach qui envoyaient leurs volées de trompe aux bois de Ville-d'Avray, une animation joyeuse égayait les visages ; les yeux brillaient, les propos et les rires s'égrenaient en fusées, dans le plaisir d'un départ pour les courses, par un radieux matin de printemps.

Sur un de ces mails, conduit par Olivier de Félines, quelques habitués du salon Sinda jabotaient,

autour de la princesse Véraguine. Elle écoutait, parlait peu. Elzéar Bayonne n'était point parmi eux; il avait pris le train avec les députés de son parti.

— Vous n'avez pas prié Bayonne ? demandait à Olivier la baronne Dolorès.

— Inutile, madame. Notre irrésistible Lassalle ne se compromet jamais avec nous devant le front de ses troupes. Le décorum démocratique le lui défend. Une fois rentré dans la zone parlementaire, il ne sort plus du rang, il nous regarde de loin, avec envie, le pauvre ! Aujourd'hui surtout, il n'eût point fait ce pas de clerc ; alors qu'il est sérieusement question pour lui de piquer un portefeuille, dans l'étrange bouillabaise où nous barbotons depuis vingt-quatre heures.

— Vous aussi, vous pensez que la chose est possible ? dit posément Daria.

— Tout est possible, avec le tourbillon qui nous emporte, on ne sait pas où ! Que d'événements, mes enfants ! Je n'en suis pas encore remis, de cette journée d'hier. Patatras, tout s'écroulait à la fois, le ministère, le Président ! En arrivant à la Chambre, on apprenait le petit coup d'État, la signature du décret qui a paru à l'*Officiel* de ce matin, le débarquement de deux ministres et de ce pauvre diable d'Asserme. Mirevault ne les trouvait plus assez vertueux, paraît-il, pour les exigences actuelles de cette hermine, la presse. A quatre heures, on nous apportait le message du Président démissionnaire. Très bien, vous savez, le dernier papier du malheureux

père de la demoiselle ! Triste et sévère, digne des *Lettres de Burrhus !* Ça sentait l'innocence à plein nez ; au jury, je crois que je l'aurais acquitté. Mais, dame ! cette terrible histoire du chèque Orvieto paraît trop claire ; tout le monde y croit, dur comme fer. On a balayé le vieux proscrit sans lui faire l'aumône d'un pleur. Et le soir, nous recevions les convocations pour le Congrès. On eût dit que tout cela était machiné d'avance, tant les ressorts ont joué avec précision, dans le détraquement général des cervelles.

— Comme ils joueront demain, et après, appuya Sinda. Tout a l'air de craquer, et ça se remonte toujours. Merveilleuses d'élasticité, vos institutions ! Moi, d'abord, je suis optimiste.

— Il en a les moyens, — murmura Mrs Ormond. — Et pour qui dois-je parier avec le baron, Félines ?

— Duputel... Boutevierge... Hier soir, on prenait Duputel à trois contre deux. Même avec l'appoint de la gauche sénatoriale, pas de majorité possible pour Boutevierge. Quant à Bourgne, ce n'est pas sérieux.

— Je parie contre vous, madame, pour l'outsider, dit Gédéon.

— Lequel ? s'écria Olivier. On n'en voit pas, on ne dénichait personne, hier, dans les réunions des groupes; et ce n'est pourtant pas l'envie qui manque. Tout le monde a peur de ce vieux renard de Duputel. Mais je vous mets au défi de me nommer un oustider vraisemblable.

— Vous le nommerez vous-même ce soir, répondit tranquillement Sinda. On ne voit jamais ses couleurs au départ, on ne les distingue qu'au second tournant; et il arrive au poteau.

— Arrivez d'abord aux Réservoirs, Féliens ! Nous ne trouverons plus une table, gémissaient les femmes.

La lourde caisse roulait sur le pavé de Versailles. Désenchantée pour quelques heures, la royale morte s'éveillait au bruit de cette foule qui violait sa sépulture ; graves, muettes, les vieilles façades regardaient avec étonnement, par les larges baies de leurs fenêtres décloses, la vie tumultueuse qui rentrait dans le giron glacé des ombres.

Dans les salons des hôtels, transformés en bureaux parlementaires, les groupes et sous-groupes confabulaient, discutaient les noms des candidats, cherchaient vainement à s'entendre. Bientôt, tous confluaient dans la salle à manger des Réservoirs, amusante et pittoresque Babel d'affamés. Les hommes de tous les partis s'y disputaient un poulet, comme ils eussent fait à d'autres jours un portefeuille. Les femmes de tous les mondes voisinaient, coquetaient, Parisiennes qui trouvaient là leur plaisir favori, la promiscuité d'un instant avec celles et ceux dont elles entendent parler sans les connaître, avec la belle madame Une telle qu'on leur montrait au bras de monsieur Un tel. Des sénateurs solennels rapportaient triomphalement à leur famille une omelette arrachée de haute lutte aux gar-

çons affolés. Dans le babil joyeux des sociétés qui se tassaient autour des couverts, les appels se croisaient, les pronostics et les paris s'échangeaient d'une table à l'autre, les journalistes arrêtés au passage rendaient leurs oracles. — Le buffet assiégé d'un champ de courses, — eût certainement pensé un étranger non prévenu.

Seul, M. de Kermaheuc était silencieux et triste, dans l'angle de la salle où il déjeunait sans compagnons. Venu de bonne heure à Versailles, il avait longtemps arpenté la rue des Réservoirs. Promenade mélancolique dans l'allée des spectres, pour lui. Il n'y voyait pas cette foule des « nouvelles couches, » à ses yeux indifférente ou odieuse; il y revoyait la génération parlementaire dont il demeurait l'un des derniers survivants. Ils se relevaient autour de lui, avec les années lointaines, de ce pavé foulé durant tant de journées pareilles, les grands figurants de l'Assemblée nationale, chefs et soldats des troupes de M. Thiers, du Maréchal ; amis et adversaires, — adversaires d'alors, qu'une magie du souvenir faisait plus amicaux au vieillard que les amis du présent. Les orateurs de son parti reparlaient, — et comme ils parlaient bien ! dans ce théâtre où le marquis avait failli entrer par ancienne habitude, au lieu de se diriger vers la nouvelle salle. Il y parlait lui-même ; là, il avait combattu, espéré, triomphé à certaines heures, plein de force encore et de confiance dans la victoire de sa cause. Là, avait partagé les défaites et les éloquentes colères,

— mais c'était quand même si gai, alors ! — de tous ces fantômes ambitieux, réconciliés depuis longtemps dans le sommeil souterrain. Là, il avait aimé ; elles repassaient sur ces dalles où si souvent il avait guetté leur passage, entre Batbie et Changarnier, Dufaure et Grévy, les robes démodées et les figures aristocratiques des belles Égéries d'alors, grand'mères désabusées qui ne montraient plus leurs cheveux gris aux tribunes des assemblées nouvelles. Femmes disparues, hommes trépassés, elles étaient toutes plus belles, ils étaient tous plus grands que les pygmées du jour, dans le recul et la complaisance de la vieille mémoire qui les évoquait. — Et c'était pourquoi M. de Kermaheuc grignotait sans faim, seul avec ces ombres, un pâté qui datait peut-être, lui aussi, du Septennat.

Cependant le flot s'écoulait hors des Réservoirs, se précipitait vers le Palais. On bataillait aux portes, on forçait les consiques à toutes les issues, on se faufilait. Les femmes se cassaient dans les tribunes, regardaient, en attendant mieux, les députés du Tiers aux États généraux. Les hommes s'entassaient dans la galerie des Tombeaux.

Religieuse galerie de cloître, avec son pavédes pierre de liais, sa longue perspective d'arcades retombantes sur des cénotaphes et des statues. Sous ces voûtes austères, l'imagination appelait des moines, rassemblés pour l'élection d'un prieur ; et c'était une mascarade saugrenue que celle de la

cohue politique, agitée et surchauffée, qui promsnait là son sans-gêne, ses intrigues, ses curiositée fébriles. Des chapeaux à haute forme coiffaient les chefs héroïques de Lannes et de Kléber ; le large feutre mou de Cantador surmontait le casque romain du général Dugommier ; des brassées de paletots drapaient les tombeaux de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle de Castille. Dans le vestibule des poètes, les corbeilles de bulletins offraient leur marchandise, — Duputel ou Boutevierge, — entre Molière et Corneille, aux pieds du sardonique Voltaire de Houdon.

Sénateurs, députés, journalistes de toute nuance fraternisaient, avec des effusions de bonhomie et de jovialité que Jacques n'avait jamais vues au Palais-Bourbon.

— Pourquoi donc un Congrès est-il si gai ? demanda le jeune homme à Ferroz.

— Quelque chose va commencer, ces enfants mécontents en attendent du mieux, répondit le savant.

Le malheureux Asserme et ses collègues du débarquement exhibaient seuls des faccs convulsées.

— Ah ! les requins ! — rugissait Aristide à tout venant. Il annonçait son départ pour la Norvège, où il allait oublier pendant quelques semaines la haïssable politique : il était venu voter pour Boutevierge, « qui ne passerait pas, l'imbécile, » ajoutait rageusement le créole.

— Mais qui passera, selon vous ? insistait Andarran.

— Parbleu, Joseph Arnoux !

— Arnoux ? Où prenez-vous ça ?

— Vous ne vous rappelez pas, celui qui nous enchantait jadis, dans l'*Education sentimentale ?* — Et Aristide déclama d'un ton emphatique la prose de Flaubert ! « Il était républicain ; il avait voyagé, il connaissait l'intérieur des théâtres, des restaurants, des journaux, et tous les artistes célèbres, qu'il appelait familièrement par leurs prénoms. » — Eh bien ! quel que soit leur élu, ce sera toujours un Joseph Arnoux qu'ils auront préféré.

Les candidats avoués promenaient des figures d'affûteurs, inquiètes sous le sourire engageant. Leur poignée de main était pleine de promesses mystérieuses, pour le droitier comme pour le socialiste ; les « mon cher collègue » n'avaient jamais eu des inflexions aussi variées, aussi mielleuses sur les lèvres de Duputel, aussi rondes, aussi cordiales dans la bouche de Boutevierge. Par moments, les visages de ces hommes rappelaient l'inoubliable expression qu'on voit à ceux des joueurs, penchés sur la roulette du Casino, tandis que la bille tourne, tourne, va s'arrêter, tomber dans le numéro de gain ou de perte.

Elle tournait dans la salle du Congrès, la bille, avec ces votants qui se succédaient à la tribune, Spectacle peu divertissant ; l'attention du public se lassait au monotone appel des noms, la curiosité ne se réveillait qu'à l'apparition d'un politicien notoire, d'un type original. Le sort avait désigné la lettre C

pour le commencement de l'appel nominal. Cantador monta l'un des premiers au « comptoir » ; le succès fut vif pour le paletot noisette à revers d'astrakan, le gilet à fleurs, la barbe de fleuve, pour le creux de basse-taille d'où s'échappa ce cri :

— Vive la République une et indivisible !

Peu après, le noir Caucuste et son « Vive la Commune ! » égayèrent les galeries. Les lettres suivantes furent moins fertiles. La plupart des députés se présentaient d'un air avantageux, étrennaient des redingotes neuves, s'attardaient devant l'urne comme Rousseblaigue, qui avait fait entrer une cousine de l'Armagnac et coulait vers cette personne des regards significatifs : « Révère-moi dans ma fonction auguste : je fais un souverain. » Un bonapartiste intransigeant proclama son vote d'une voix aiguë :

— Je vote pour le général dont le buste se dresse à la porte de cette salle !

— Lequel ? hurlèrent vingt bouches furieuses à l'extrême gauche.

— Pour le général Cambronne !

M. de Kermaheuc se leva à l'appel de son nom, dit de sa place :

— Je ne vote pas. A quoi bon ? Celui que vous allez fabriquer ne fera pas plus que les autres ?

Après le contre-appel et le dépouillement, les résultats annoncés donnèrent 312 voix à Duputel, 238 à Boutevierge, 114 à Bourgne, et de nombreux

« divers, » en tête desquels arrivait Mirevault avec 40 suffrages.

— Les quelques voix de politesse qu'on accorde toujours au premier ministre ! s'écria Asserme. — Je craignais que son intrigue sourde n'eût fait plus de ravages. Il est frit.

On vit pourtant apparaître sur la table du vestibule, avant le second tour, de nouvelles corbeilles qui contenaient des bulletins imprimés au nom de Mirevault. Ceci fit impression. Des mains soupesaient ces bulletins. Le Directeur de la Sûreté promenait dans les groupes une mine soucieuse, prenait à part ses intimes, des gens influents.

— Certes, murmurait Joseph, Duputel a toutes les qualités d'un bon président. Pourquoi faut-il que ces ennuyeuses affaires menacent de rejaillir sur lui ? Non qu'il y soit compromis, à proprement parler... Mais la presse exploite certaines accointances... Ah ! c'est malheureux ! Et j'ai des appréhensions pour l'ordre public, si vous ne vous mettez pas d'accords sur un nom absolument snattaquable, une personnification vivante de l'honnêteté. Les rapports de mes agents sont unanimes : agitation, mauvais esprit dans les faubourgs, dans les grandes villes de province ; exploitation de la crise morale par les socialistes... Tout est à craindre. Ah ! c'est malheureux !

Informations inquiétantes ; venant d'un fonctionnaire si apprécié, elles rembrunissaient les figures des opportunistes, des conservateurs. Ces derniers

entouraient le conseiller des Princes, un ancien magistrat dont le visage bien en chair s'encadrait d'opulents favoris au poil grison. Assis sur le tombeau de Charles le Téméraire, la main dans le gilet, toute sa pose disait le sentiment qu'il avait de son importance. Les jeunes gens le plaisantaient, cependant : présenté quelques jours auparavant à Rose Esther, il avait passé une soirée entière rue Fortuny, Félines s'en était assuré. Tout en souriant avec fatuité aux brocards de ses amis, le conseiller des Princes appelait d'un signe de tête ceux qui passaient, leur chuchotait mystérieusement à l'oreille :

— Je viens de recevoir les dernières instructions. Mirevault a pris des engagements précis avec une personne sûre. Le comité directeur en est informé. Réfléchissez, pesez vos votes.

Les socialistes, stylés le matin par Elzéar, communiquaient le mot d'ordre.

— Il faut à tout prix faire échouer Duputel. Boutevierge ne gagnera plus une voix. Rabattons-nous sur Mirevault, essayons de le pousser.

Mirevault circulait, l'œil vitreux, énigmatique, indifférent en apparence.

Le second tour commençait. Jacques se mit à la recherche de son frère, qu'il avait amené et perdu dans la galerie des Tombeaux. Quelqu'un lui dit que le capitaine venait de gravir l'escalier du Musée. Le député retrouva Pierre dans la grande galerie des Batailles, déserte et silencieuse au-dessus de la fourmilière du rez-de-chaussée. L'officier

contemplait le déroulement des victoires autour de cette salle, depuis Charles Martel à Tours, Charlemagne à Paderborn, jusqu'à Iéna, Friedland, Wagram.

— Bon ! s'écria l'aîné, pour une fois que les choses du jour sont amusantes, te voilà enfoncé dans le passé, comme notre vieux Kermaheuc.

— Non, repartit Pierre. — Je regardais l'avenir qu'il faut tirer de ce passé.

— Viens plutôt saluer ces dames, qui s'ennuient à lorgner le défilé des torses parlementaires devant l'urne.

— Très volontiers ! fit avec empressement le capitaine.

Lorsqu'ils entrèrent dans la petite tribune, Jacques crut voir une ombre de déconvenue sur la physionomie de son frère. La place de la princesse était vide.

— Daria se plaignait de la chaleur, dit Dolorès, elle nous a quittés pour faire un tour dans le parc.

En réalité, elle avait adressé du regard à Bayonne, après qu'il eut voté, l'invitation de la rejoindre au dehors.

Le socialiste gagna la terrasse. Du côté de l'Orangerie, des collègues s'égaillaient entre les parterres et les boulingrins, fumaient sur les marches de marbre rose. Il prit à droite, il aperçut, près du bassin de Diane, entre les blanches déesses, la robe blanche qu'il cherchait. Daria accepta son bras.

Fermée, le regard au loin, sans un mot de réponse aux questions, aux protestations d'Elzéar, elle le dirigea insensiblement vers l'entrée du bosquet d'Apollon.

Ce lieu charmant et solitaire gardait sa paix intacte. Dérobé aux indiscrets protégé contre leur tapage par le haut rocher de la Grotte, le bosquet continuait la songerie accoutumée du temps jadis. Tout y était grâce et noblesse, dans les apprêts de la nature, dans ceux des anciens hommes qui l'avaient contrainte à servir leur goût classique. L'arome amer des buis flottait dans l'air frais, sur la vasque dormante. Les ombres des ormeaux grandissaient déjà sur l'herbe de la clairière. Tamisés par le dôme de feuillage, les rayons obliques doraient la roche, le groupe et les chevaux d'Apollon. Nul autre bruit que l'appel des mésanges, que les pleurs de l'eau, sous les pieds des Muses, dans le bassin où la source tombait.

Daria s'arrêta au milieu de la pelouse, abandonna le bras d'Elzéar ; debout en face de lui, appuyée sur le pommeau de l'ombrelle que sa main gauche enfonçait dans le gazon, rigide et froide comme les créatures de marbre qui entouraient derrière elle le jeune dieu, elle parla :

— Pourquoi m'avez-vous menti ?

— Moi ? En quoi ? demanda-t-il. — Conscient des brèches trop nombreuses où il pouvait craindre l'assaut, il se rassembla pour le repousser, ne sachant de quel côté il faudrait faire front.

— En tout. — Vos origines, d'abord, votre religion, votre race, dont vous ne m'avez rien dit !

— M'aviez-vous jamais interrogé ?

— Il y a des silences qui sont des mensonges.

— Et des reproches qui se retournent contre qui les fait. Ma religion ! Vous savez bien que ce mot n'a pas de sens pour le libre esprit que je suis. Nous avons assez souvent causé métaphysique. Ma race ! Un mot d'école, sans réalité ! Mais s'il en avait une, appuya Elzéar en relevant la tête, — je me réclamerais fièrement de cette race, la plus noble, la plus forte de toutes. Et si je n'ai gardé de ses traditions que la soif de justice où vous avez cru retrouver votre propre idéal, par quel préjugé indigne de votre esprit me la reprocheriez-vous, cette origine d'où j'aurais peut-être tiré ce qui vous a plu en moi ?

Daria éclata ; un feu qu'elle ne contenait plus échauffait la voix, assombrissait les yeux de la jeune femme.

— Vous ne croyez pas à la lâcheté que vous me prêtez ! Ce n'est pas votre race que je vous reproche ; c'est votre manque de franchise, c'est la méconnaissance de mon cœur dont il témoigne. Race, origines, vous ne pouviez pas ignorer que ces accidents opposaient une difficulté de plus à mon inclination ; vous saviez que, pour aller à vous, je devrais vaincre le préjugé, comme vous l'appelez, renverser la haute barrière élevée par les siècles, par l'éducation, par les sentiments qu'on suce avec le lait dans mon pays ; rompre sans doute avec mes

proches, avec toutes les conventions sociales où je suis emprisonnée. Et ce sacrifice, vous n'avez pas osé me le demander franchement ; vous n'avez pas su la deviner en moi, l'effrénée passion de sacrifice qui fait de chaque obstacle un attrait de plus, quand j'aime !

Elzéar se reprenait, dans la joie de ces déclarations inattendues. Il fit un pas vers Daria ; elle l'arrêta du regard.

— Passons à votre maîtresse. Vos mots trompeurs me parlent d'amour ; et vous avez une maîtresse, une fille de théâtre !

— Je ne me défendrai pas, murmura-t-il tristement. — Loin de vous, ne me sentant plus soutenu, croyant qu'il s'évanouissait pour toujours, mon haut bonheur à peine entrevu, j'ai obéi aux sugestions des sens, aux lâches habitudes de ma vie antérieure. Mais on m'a calomnié, je vous le jure, si l'on vous a représenté comme un lien sérieux, et qui durerait encore, cette... cette fantaisie... cette faiblesse ; je l'ai oubliée, détestée, à la première minute où je vous ai revue, où vous m'avez rapporté l'espérance.

Il était véridique en parlant ainsi, il l'était du moins dans l'instant qu'il parlait. Et il tremblait qu'elle ne voulût lui arracher une confession plus détaillée, lui faire dire l'origine et le premier moment de sa faute. Comme tous ses pareils en de telles occurences, il se préparait à mentir le moins mal possible ; avec l'indifférence et le sincère éton-

nement de l'homme, devant l'importance que la femme attache à ces riens ; avec le large pardon qu'il s'accordait, puisque, à cette heure, il se croyait bien sûr de m'aimer qu'elle seule.

Un geste de la princesse le rassura ; geste de hautain dégoût, qui marquait la hâte d'écarter ces images, et aussi, peut-être, les mensonges trop attendus.

— Enfin vous m'avez trompée, reprit-elle, — et c'est là votre pire défaillance, le péché contre l'Esprit, — vous m'avez trompée en me cachant vos compromissions dans leurs misérables intrigues, votre consentement aux basses tentations du pouvoir : de ce qu'ils appellent le pouvoir, ces niais ! Un de leurs ministres, un de leurs valets, vous, l'apôtre et le libérateur que j'avais mis si haut. Renégat de notre foi commune, déserteur de votre mission, traître à la cause des opprimés, — voilà quel vous m'apparaissez aujourd'hui, dans l'écroulement de mon idéal. Voilà ce que je ne pardonnerai jamais !

— Eh quoi ! fit-il d'une voix mal assurée, — vous me jugez, vous me condamnez sur des propos de couloirs et de buvette ! Répandre ces bruits sur les adversaires, n'est-ce pas le jeu quotidien de la politique ?

— Non. Je vous juge sur les aveux implicites de vos dernières lettres, de vos conversations depuis mon retour ; ils essayaient de m'accoutumer à votre apostasie, je le comprends maintenant.

— Et moi, je ne vous comprends pas. Alors

même qu'une occasion se présenterait de leur arracher le pouvoir, abdiquerais-je pour cela ma foi ? Ne dois-je pas faire passer cette foi dans mes œuvres? Il faudra bien pourtant en arriver là, un jour !

— Ah ! taisez-vous ! Ce n'est plus seulement à moi, c'est à vous-même que vous mentez. Le jour n'est pas venu, vous le savez de reste. L'œuvre n'est pas réalisable en leur compagnie. Ce qu'ils vous offrent, c'est un anneau à leur mangeoire ; ce qu'ils vous demandent, c'est d'échanger vos principes contre une participation dans leurs intérêts. Aujourd'hui, qui n'est pas un révolté ne peut être qu'un esclave. Soyez le leur si cela vous plaît ; mais n'espérez plus que je sois la vôtre!

Frémissante de sa passion idéale, le regard sombre comme cette eau assombrie sous la roche, son pâle visage illuminé par les rayons pourpre du couchant, elle était divinement belle, la Diane blessée qui palpitait parmi ces marbres, dans ce cadre de forêt. — Lui, l'homme, un transport de désir le prosternait devant cette beauté ; et aussi un transport de l'esprit par le cœur, une communion subite de sa pensée avec tout ce qu'elle pensait, disait, voulait. Cet élan d'amour lui rendait des imaginations sublimes, une émulation à la dépasser sur les sommets du rêve.

Il tomba à genoux sur le gazon, les mains jointes, suppliantes :

— Daria, vous avez le droit de me juger, de me mépriser. Je ne vous demande pas de me pardon-

ner. Je vous demande de me mettre à l'épreuve, une fois encore. Vous me rejetterez après, puisque vous ne pouvez plus m'aimer. Ce sera du moins sans mépris, si vos yeux daignent encore me suivre tandis que je me relèverai devant eux.

Elle hésita quelques instants, secouée par l'orage de la lutte intérieure. Sou regard exprimait le doute d'un Créateur qui va pétrir sa boule de limon : — « Soufflerai-je la vie dans cette boue ? Ou ne sera-t-elle jamais que de la boue ?

— Relevez-vous, dit-elle enfin, d'un ton où il n'y avait ni douceur ni tendresse, seulement une âpre résolution. — Écoutez. Peu de mots suffiront. Votre trahison avec cette fille, je n'y veux même plus penser. Peut-on attendre autre chose de vous tous, tristes hommes ! Que m'importe ? Je n'ai jamais compris cette basse infirmité, la jalousie. Ne sais-je pas d'ailleurs, — elle eut un mouvement de coquetterie souveraine, — que nulle autre femme n'existera pour celui à qui je me serai une fois donnée ? — Je puis tout pardonner, tout accepter dans ces conditions de votre vie qui semblent creuser un abîme entre vous et moi ; — tout, sauf la trahison de mon idéal. L'épreuve que vous demandez est prochaine, sans doute. Avant trois ou quatre jours, il y aura nécessairement un grand débat où chacun devra prendre position, dire son mot sur cette crise qui a tout ébranlé. L'heure est grave, décisive ; la crise ne fait peut-être que commencer. Il dépendra d'un homme qu'elle précipite les révolutions espé-

rées. Vous parlerez. Je serai là. Vous confondrez ceux qui vous ont calomnié en vous prêtant de mesquines ambitions. Si vous trouvez enfin le cri qui réveillera ce pays et tous les autres, le cri que j'ai toujours et vainement attendu de votre bouche, — que j'ai aimé d'avance dans cette bouche ! — s'il sort de votre cœur avec assez de puissance pour étouffer dans le mien tous les reproches que j'avais droit de vous faire, — ils seront oubliés. Venez l'instant d'après, vous prendrez votre bien : la compagne prête à vous suivre pour accomplir avec vous notre tâche, notre mission, dans la foi et dans l'amour. — Vôtre, Elzéar, si j'entends enfin ce cri ; sinon, vous aurez entendu aujourd'hui ma parole pour la dernière fois

— Vous l'entendrez, je le jure ! s'écria-t-il — Je le sens là, dans mon cœur, depuis que vous parlez !

Il se rapprocha, une imploration aux yeux :

— Rendez-moi la force d'où il sortira, Daria. Donnez-moi un gage, un gage d'oubli du passé, d'espoir dans l'avenir !

Résolument, pour la première fois, elle posa ses lèvres sur les lèvres qui la suppliaient. — Mais il n'y eut rien, dans ce baiser, de la tendresse d'une femme vaincue par son trouble. C'était le sceau ardent d'une volonté, qui marque un instrument pour l'acte qu'elle ordonne.

Des sons filtrèrent à travers le feuillage ; six vibrations d'une cloche lointaine, étrange d'accent.

Le timbre du Château sonnait d'une voix lasse,

mourante, des heures mortes, des heures d'autrefois.

— Le temps passe, dit Daria. Retournez à votre devoir. Vous avez ma parole : tenez la vôtre.

Elle lui rendit son bras, regarda un instant, comme si elle les découvrait enfin, les marbres, la vasque, la pelouse, le bosquet. Ils remontèrent sur la terrasse, silencieux de nouveau. Elle, songeuse. Lui, enivré, ne doutant plus d'elle ni de lui-même ; porté au grand, au beau, sur les ailes intérieures de la passion : comme ce soir de l'autre année où il avait quitté l'hôtel Siuda, en rêvant de déverser sur Paris, sur le monde, les trésors d'enthousiasme qu'elle lui avait mis au cœur.

Lorsque Bayonne rentra dans la galerie des Tombeaux, le second tour était achevé, on en commençait un troisième. Mirevault avait gagné des voix enlevées à Boutevierge, et plus encore à Duputel. Ces trois concurrents étaient à peu près sur la même ligne, chacun avec deux cents suffrages environ ; Bourgne conservait ses cent voix du premier tour. Dans l'angle du salon transformé en buvette où l'on dévorait les dernières sandwichs, sous le *Bonaparte au pont de Lodi* du baron Gros, un entretien confidentiel se prolongeait entre l'Auvergnat et le Directeur de la Sûreté. A la suite de ce colloque, une note manuscrite fut affichée sur les genoux du *Voltaire*, une des corbeilles de bulletins déposées à ses pieds disparut ; la note

annonçait le désistement de Bourgne. Au même moment, Napoléon Bayonne et Sinda remontaient du bureau télégraphique, communiquaient aux parlementaires les dernières dépêches de Bourse.

— C'est curieux, significatif : les cours de clôture ont monté de cinq points sur les deux cents voix de Mirevault !

— Si la Bourse se met à coter la vertu ! grogna Aristide.

Pressés d'en finir, inquiets pour un dîner qui devenait problématique, les congressistes expédiaient bon train ce troisième tour. Après le dernier contre-appel, les huissiers emportèrent processionnellement les corbeilles où l'on avait reversé de l'urne les suffrages exprimés ; ils les portaient avec une vénération sacerdotale, comme des vases sacrés. Les scrutateurs revinrent avec les feuilles de dépouillement.

Jacques monta dans la tribune de ces dames pour prendre congé d'elles ; et aussi pour observer de ce poste élevé la scène finale, à l'instant solennel. Le vieux président du Sénat se leva, digne, ému. Il dit :

— M. César Mirevault a obtenu 422 suffrages. Je proclame M. César Mirevault président de la République française, pour sept années.

— C'est Mme Papillon qui va être contente !

Cette exclamation jaillit de la tribune voisine, où elle échappait à une voix de femme, aiguë, fortement timbrée d'accent provençal. Le cri du cœur

partait si spontané, si imprévu, si énigmatique pour les occupants de la tribune Sinda, qu'ils furent tous pris du fou rire. On s'informa, plus tard : Mme Papillon était une nièce du nouvel élu, mariée à un conservateur des hypothèques dans la Durance. Le cri de son amie resta la note dominante du Congrès, pour toute la petite société qui l'avait entendu. Longtemps après, on y continua d'appeler Mirevault « le Président de Mme Papillon. »

Dans l'hémicycle, les applaudissements, les vivats saluaient César. Ses amis, et ceux qui n'en étaient point une heure auparavant, se ruaient sur le gros homme, se disputaient une étreinte de ces mains d'où les décrets allaient couler. Entrainé par le premier flot de courtisans, balbutiant, chancelant dans le saisissement du triomphe, il sortit de la salle, s'en fut recevoir dans le salon présidentile les félicitations de ses ministres.

Andarran descendit avec sa compagnie dans la cour des Princes ; la foule s'y pressait, en face de la porte vitrée qui ouvre sur la galerie des Tombeaux. Après quelques minutes d'attente, le Président parut sur le seuil ; plus assuré déjà dans sa démarche, avec le port et la mine d'un qui vient de s'habituer à l'idée d'être roi. Autour de lui, sur les figures des fonctionnaires, des gens de service, un respect descendait, comme la lumière du soleil levant sur les collines, au matin.

— Observez, dit Ferroz à Jacques : il y a dans tous ces regards des morts qui parlent.

On y voyait en effet de longs siècles d'hérédité monarchique prosternés devant Mirevault ; devant le collègue, coudoyé tout à l'heure à la buvette, dont une opération cabalistique venait de changer l'essence. — Il prit place dans le landau, enlevé aussitôt au galop des quatre chevaux d'artillerie.

La lourde voiture broya l'herbe du pavé rouillé, rangea le bronze équestre de Louis le Grand, passa sous le bâton de commandement du Roi. De tous les groupes qui emplissaient la Cour d'Honneur, partaient des acclamations, des « Vive Mirevault ! » Quelques femmes élégantes agitaient des mouchoirs. On était gai, heureux, comme autour d'un berceau. A la grille, l'escadron de cuirassiers se formaient, sabre au clair. Le landau s'encadra dans la masse épique ; le tourbillon de soldats, de chevaux, d'aciers, de lueurs, roula sur la place d'Armes, s'engouffra dans l'avenue de Paris, disparut dans la poussière, sous les vieux ormes, emportant l'heureux drapier à son destin obscur, vers ce Paris où tombaient les ténèbres.

Appuyé contre le montant de la grille, un homme suivait du regard le cortège. Dardé par des yeux glauques, secrets, ouverts sur tout, fermés sur la pensée intime, ce regard rappelait celui du fauconnier arabe, quand il suit et juge le premier vol de l'épervier qu'il a dressé. Ce fauconnier était Joseph Bayonne, le Directeur de la Sûreté.

Le mail de Félines se rangea sur la place. Elzéar reconduisit Daria jusqu'à la grille, prit congé d'elle.

Comme il se retournait pour la voir necore une fois, il aperçut Olivier qui se penchait vers quelqu'un, en rassemblant les guides.

— Montez donc, Pierre ; Sinda avait une affaire pressée à Paris, il nous a quittés pour sauter dans le premier train ; prenez sa place, nous vous ramènerons !

Le capitaine escalada les marchepieds, s'assit à côté de la princesse Véraguine. Un pli de mauvaise humeur contracta le front d'Elzéar.

— Bah ! se dit-il, suis-je enfant ! Après ce qu'elle vient de me dire ! Elle est à moi !

Et il se hâta vers la gare, pour rejoindre ses camarades socialistes et les endoctriner, impatient de concerter avec eux les projets d'action que l'amour faisait bouillonner dans son intelligence.

Comme lui, le torrent des congressistes et des curieux parisiens se précipitait vers les gares. Le Palais, la Cour d'Honneur se vidaient. Bientôt, il n'y eut plus un vivant dans le Château endormi, dans les cours désertes où les masses architecturales dressaient leurs nobles ordonnances, dans les vastes solitudes d'alentour reconquises par le silence, les souvenirs, la mort, la nuit.

Seule, une ombre errait encore sur les terrasses, au sommet de l'escalier de Latone, en face de la trouée majestueuse qui s'ouvre sur les étangs, entre les forêts, se continue à l'infini de l'horizon.

M. de Kermaheuc s'était oublié là. Il avait vu descendre devant lui le soleil, entre les deux peu-

pliers isolés au bout de la perspective : hautes sentinelles de la percée royale, dont la nuit faisait à cette heure des cyprès noircissants. Il regardait mourir, au ciel et sur les eaux, les dernières lueurs roses. Sa pensée s'en allait le long du dais sombre des vieux arbres, s'échappait entre les gardes noirs, fuyait plus loin, là-bas, sur ces arrière-plans gris sans limites, si semblables à ceux de sa Bretagne, si lointains qu'il croyait l'atteindre du regard, cette Bretagne, et, plus loin encore, par delà, voir, entendre son Océan. Là-bas, devant lui, tout ce qu'il aimait encore dans l'espace ; derrière lui, tout ce qu'il aimait dans le temps, le temps passé : Le fier Château évocateur, le grand et beau siècle, les augustes mémoires ; ses véritables contemporains, qui revenaient timidement, au crépuscule, sous les ifs taillés, sur leurs terrasses usurpées par d'autres.

Comme le matin, aux Réservoirs plus que le matin, il était mélancolique, le vieil homme. Il se sentait fini dans les choses finies. — Son regard absorbé tomba sur une plate-bande, à ses pieds, y fut retenu par une fleur, une rose. — Rose ! Un faible sourire lui remonta au visage. La dernière attache, et la suprême tristesse : que garderait-il d'elle, bientôt, dans cette ascension splendide, naturelle, bien méritée, sans doute, mais qui faisait chaque jour plus petite et plus difficile la place du vieil ami ? — Il s'inclina, cueillit la fleur, la cacha sous la redingote avec un geste honteux de collégien. Et il s'achemina, derrière tous, vers la

gare, emportant sa rose de Versailles, sa dernière illusion ; content d'offrir sa pensée du jour dans cette fleur à celle qui l'attendait, pour apprendre par lui les événements. — A celle qui les apprenait au même instant, de la bouche du baron Sinda, et qui récompensait comme il convenait les loyaux services, l'agréable message de ce précieux allié.

CHAPITRE XVIII

RENVERSÉ

— La parole est à M. Elzéar Bayonne.

Une fois de plus, ces mots tombèrent du fauteuil présidentiel où Duputel digérait sa déconvenue. Une fois de plus, ils produisirent sur la Chambre les effets décrits au début de ce récit. Mais dans le recueille ent silencieux qui suivit l'apparition de l'orateur socialiste à la tribune, il yavait cette fois autre chose que la curiosité d'entendre une belle musique : il y avait l'attente d'un acte.

Boutevierge interpellait sur la politique générale un cabinet qui n'existait plus que de nom. Amputé de quatre membres par les débarquements et par l'élection de son chef à la Présidence, ce débris de ministère, où un seul homme cumulait trois portefeuilles, était resté quelques jours en fonction pour installer Mirevault. Les indications que donnerait un grand débait parlementaire allaient permettre de choisir un programme et un personnel de gouvernement ; on espérait qu'il s'en dégagerait une majorité favorable aux vues du nouveau Président. Des gens disaient, — et ils le disaient sans rire, — que Mirevault avait

l'intention de gouverner. On lui prêtait le dessein d'élargir d'abord sa base d'action ; il voulait, assurait-on, couper en deux le parti socialiste, se rattacher les éléments assimilables de ce parti ; le pacte serait scellé par le dépôt de quelques projets de loi démocratiques, par des satisfactions de personnes qui amèneraient aux affaires le plus qualifié des agitateurs réformistes.

Bayonne était assiégé de séductions. Des émissaires lui murmuraient à l'oreille des paroles significatives. Ces suggestions s'étaient précisées, la veille du jour fixé pour le débat qui devait orienter les esprits. Le Directeur de la Sûreté avait abordé son parent, comme par hasard, dans le couloir désert des commissions.

— Mon cher cousin, avait dit Joseph, il faut pourtant que nous causions une fois à cœur ouvert. Nul ne vous admire plus que moi ; et j'aurais bien peu l'esprit de famille, si je ne trahissais pas pour votre édification personnelle quelque chose des renseignements que j'ai recueillis. Je sais positivement qu'*on* désire vous faire une place parmi les ouvriers de l'ère nouvelle. La réorganisation de notre système colonial, l'essai sur ce terrain vierge de quelques principes acceptables dans la doctrine socialiste, quelle tâche plus digne de vos talents ? Seul, vous pouvez la mener à bien ; et ce ne serait là, pour un véritable homme d'État, que la préface de cette grande œuvre urgente, la réorganisation intérieure de la France. Si vous tenez demain un

langage qui rende l'accord possible, les intentions dont je vous fais confidence se traduiront en actes immédiats. Je le sais positivement. — Et le regard glauque souligna, amplifia le sens de ces graves déclarations.

Elles avaient jeté Elzéar dans un trouble mental qu'il ne dominait plus. Le pouvoir ! La faculté de pétrir enfin à son gré la glaise humaine ! Avec une superbe confiance dans ses forces, il laissait courir son imagination sur les larges horizons ouverts par Joseph. Qu'il mît seulement le pied au premier échelon, et l'ascension des autres ne serait qu'un jeu ; bientôt, au sommet, il se dresserait seul, maître, tout-puissant modeleur qui donnerait à un grand peuple la figure de sa pensée ; l'un de ces illustres privilégiés dont le nom résume une époque de l'histoire et s'établit à jamais dans l'admiration des hommes. Un mot à dire, — le verbiage insignifiant qu'on lui demandait pour apprivoiser les nigauds, — et les rêves de son enfance se réalisaient, il était un des élus de la promesse, comme Moïse et Josué, David et Salomon. — Aux heures des grandes ivresses imaginatives, il redevenait toujours le petit songeur du *Fumier de Job* ; c'était encore sous ces noms, à travers le prisme de la formation première, indélébile, qu'il apercevait les objets et les modèles de ses ambitions.

Entre le fruit si longtemps convoité, mûr enfin, et sa main qui allait le cueillir, un seul obstacle : le caprice d'une femme. Certes, il la voulait avant

tout, l'adorable créature ; ce désir exaspéré parlait plus fort que les autres, dans ses sens enfiévrés, dans son imagination éblouie par tout ce qu'il y avait de délirant autour de cette image : la belle, la noble, l'opulente princesse dans ses bras, Daria devenue son bien, sa chose, sa femme. Mais fallait-il donc opter entre les deux rêves ? Pouvait-elle demander sérieusement qu'il sacrifiât le second à une fantaisie d'idéalisme mal compris ?

Un caprice : il qualifiait ainsi, avec un peu d'humeur, les exigences du bosquet d'Apollon ; cet enthousiasme intransigeant qu'il avait d'abord partagé, dans un élan de passion, qu'il jugeait mieux maintenant, à la clarté de la réflexion. Et s'il passait outre, qu'en résulterait-il, après tout ? Un court malentendu, un mouvement de dépit qu'il apaiserait vite avec la démonstration de cette vérité irréfutable ; on sert mieux ses idées par un acte sage que par un beau cri. — D'ailleurs, n'allait-il pas se rapprocher d'elle en montant ? La véritable barrière entre elle et lui, n'était-ce pas l'humilité des origines, les tares sociales du petit juif poussé sur le *Fumier de Job ?* Nonobstant les déclarations qu'elle avait faites, Elzéar demeurait persuadé de ce qu'il redoutait par-dessus tout, mal guéri d'une terreur qui le paralysait depuis si longtemps. Ministre demain, premier ministre bientôt, maître des hommes, le Disraëli français, il deviendrait l'égal de la fière princesse ; elle se rendrait au prestige d'une aussi haute fortune. — Il prêtait à Daria sa

propre mesure de la grandeur humaine. Comme Esther naguère, comme les autres, il retombait toujours dans leur erreur de calcul ; il raisonnait exactement sur les motifs raisonnables qui déterminent d'habitude les intelligences et les cœurs ; il ne tenait pas compte de *l'astre troublant*, des forces du sentiment irraisonné dans certaines âmes.

Après son entretien avec Joseph, il avait passé la soirée et une moitié de la nuit dans cette agitation cruelle, ballotté entre ses désirs, ses craintes, prenant et rejetant des résolutions opposées, écrivant et déchirant des canevas de discours contradictoires. L'angoisse de la lutte intérieure avait continué pour lui toute la matinée, jusqu'au moment d'aborder la tribune ; il y montait, encore irrésolu, avec la violente tension de toutes les forces vitales chez l'homme qui va jouer la partie décisive de son existence.

Le coup d'œil circulaire qu'il jetait toujours sur son auditoire, coup de sonde avant de mettre à la voile, lui montra sur toutes ces physionomies l'attente de l'événement ébruité par les préparateurs de l'opinion ; l'attente et l'acceptation préalable. En face, dans la tribune du président, Daria penchait sa jolie tête pour saisir chaque parole. — Je serai là, — avait-elle dit. Elle y était, à sa place habituelle, à cette place où les yeux de l'orateur avaient si souvent cherché le prix de l'éloquence. Comme le premier jour qu'il avait parlé pour elle, la princesse portait au corsage un petit bouquet de

roses pourpre ; fleurs qu'Elzéar lui envoyait régulièrement, en souvenir de cette première vision, au matin des séances où il devait prendre la parole. En achevant son inspection du terrain de combat, il aperçut dans la tribune militaire, debout, au premier rang, l'officier de service qui venait d'y entrer. Il reconnut sous l'uniforme le capitaine Andarran. Le poste du Palais était fourni ce jour-là par l'infanterie de marine, l'ordre de marche avait désigné la compagnie que Pierre commandait. Bayonne surprit le regard de l'officier, ardemment fixé sur la tribune de Daria. Nerveux comme il l'était à ce moment, l'irritation qu'il ressentit de cette petite découverte mit un léger tremblement dans sa voix aux premiers mots qu'il prononça.

Il débuta par des généralités oratoires, préludes du musicien qui cherche son inspiration sur le clavier. Cet exorde ne différait pas sensiblement de sa manière accoutumée ; on y retrouvait les griefs habituels de la critique socialiste. — Les faits donnaient raison, disait-il, à tant d'avertissements inutiles ; la crise morale où le pays se débattait révélait à tous les yeux l'usure d'un système qui avait abouti à l'impuissance dans la corruption ; l'heure était venue pour ce pays de faire sur lui-même un rigoureux examen de conscience et de prendre les résolutions viriles d'où sortirait son relèvement. — L'orateur développait ce thème avec force, sans acrimonie, avec un ascendant de parole qui ne s'était jamais manifesté plus victorieusement.

Sa démonstration philosophique ne soulevait aucune protestation sur les bancs du centre ; on y applaudissait des vérités abstraites bien exprimées ; elles correspondaient aux inquiétudes de ces hommes, alarmés par la secousse récente, et nul ne se les appliquait en son particulier. Bayonne devinait un autre sentiment chez ceux qui l'écoutaient avec une faveur si marquée ; ils espéraient de lui un peu plus, l'offre d'un concours dans la détresse qu'il dépeignait, la réconciliation momentanée qui permettrait à tous les républicains de franchir ensemble le mauvais pas. C'était une de ces heures où les assemblées sont prêtes pour les baisers Lamourette. Il y avait dans tous ces esprits un grand vide dont ils s'effrayaient eux-mêmes ; et l'orateur penché sur ce vide en ressentait le vertige, il subissait l'attraction du gouffre où il jetait sa parole ; il se laissait envelopper par la fascination de tous ces regards, chargés d'un appel muet : « Mais dis donc enfin ce que nous attendons de toi ! »

Cédant peu à peu à ce magnétisme, il rendit un hommage impartial aux hommes qui avaient entendu le cri de révolte de l'honnêteté, il loua leur premier effort pour libérer la conscience publique. Trois ou quatre ministres, amis particuliers de Mirevault, indiqués pour survivre et constituer le noyau du futur cabinet, applaudirent ostensiblement. Leur adhésion significative continua quand Bayonne revint à sa thèse favorite : l'urgence d'un essai

loyal, dans notre œuvre colonisatrice, des principes de sociologie où les vieux peuples découvriraient le secret de leur propre régénération.

— Dites donc tout de suite que vous voulez coucher ce soir au pavillon de Flore ! — interrompit ironiquement la voix de M. de Kermaheuc, à l'extrême droite.

A cette interruption, aux ricanements qui l'accompagnèrent du même côté, répondirent sur toutes les travées de gauche des protestations, des encouragements à l'adresse de l'orateur : — « Parlez ! Parlez ! »

— Je dédaigne ces insinuations, s'écria Bayonne : je remercie la majorité républicaine qui m'a compris ; malgré nos dissidences de doctrine, les répu blicains ont reconnu la bonne volonté d'un des leurs, prêt à toutes les abnégations dès qu'il voit la République en péril...

Une salve bruyante de bravos et de « Très bien ! » accueillit ce gage. Plus de doute, pour les politiques avisés qui suivaient avec intérêt cette partie : Bayonne prenait officiellement possession de la majorité qui l'applaudissait, sa majorité de demain, d'ores et déjà consentante à rallier son enseigne, comme il ralliait lui-même le drapeau gouvernemental.

— Il a pris par l'Afrique pour aller à Damas, mais il y arrive !

Asserme souffla sa malice sur les hauts gradins de l'anphithéâtre où il s'était retranché : assez distinc-

tement pour qu'elle montât aux tribunes voisines, y fût recueillie par les journalistes, par les dames, qu'elle fit sourire.

Alors, dans le concert d'approbation où il se laissait porter et emporter, Elzéar perçut un léger bruit distinct, un petit mouvement insolite : il les perçut avec ce sens intérieur qui est averti parfois avant l'œil et l'oreille. Dans la tribune du président, une femme se levait, quittait sa banquette, gagnait la porte ; avant de sortir, elle arracha de son corsage un bouquet, le jeta d'un geste méprisant sur le plancher ; sans se retourner, elle ouvrit la porte, disparut.

Il vit, il comprit. Il comprit tout, en une seconde. Un voile se déchira subitement dans son cerveau lucide, obscurci l'instant d'avant par les fumées de l'ambition. Il l'avait mal jugée, l'idéaliste irréductible qu'elle était, qu'elle serait toujours Elle venait de le juger, lui, de le condamner ; sans appel, sans pardon possible, une douleur atroce le lui criait au fond du cœur. Et il sentait à cette même minute que rien n'existait en dehors d'elle, qu'il la désirait plus que tout, qu'il perdait toute raison de vivre en la perdant. D'un seul regard navré, dans l'instant qui suffit à la pensée pour revivre des années, il revit toutes les heures où elle était entrée en lui, toutes les images d'enchantement et d'espoir, depuis la table du glacier de Nice jusqu'au bosquet d'Apollon. Fini ! Il aurait tout le reste, il n'aurait jamais ce qu'il voulait le plus au monde,

et tout le reste ne lui serait de iren. Il lui sembla que cette salle où elle n'était plus s'écroulait, et tout l'univers, dans l'abîme de désespérance où il s'engloutissait. Effaré, stupide, il demeura sans voix à la tribune, les yeux rivés sur l'affreux trou-de la place où il la cherchait toujours, les mains pendantes, comme foudroyé d'un coup de masse, arrêté net au milieu de la phrase commencée.

On crut dans l'assemblée à une de ces indispositions fréquentes chez les orateurs qui se surmènent.

— Reposez-vous ! lui cria-t-on de toutes parts.

Duputel se pencha vers lui, insista, d'un ton paterne :

— Mon cher collègue, désirez-vous une suspension de séance ?

Bayonne ne les écoutait pas, ne les voyait plus. Soudain, une commotion nerveuse secoua tout son être, le sang lui revint au cœur, au cerveau ; d'un mouvement furieux de la pensée, du même mouvement qui eût précipité son corps derrière Daria, sur cet escalier où elle descendait, pour l'implorer, la retenir, — de la même voix désespérée dont il l'eût suppliée, il reprit la parole. Par un de ces phénomènes de dédoublement qui se produisent dans les grandes crises voisines de la folie, il la suivait, il ne voyait qu'elle, ne parlait que pour elle, il n'entendait dans sa propre voix que ces mots : « Reste, écoute, pardonne ! » et cependant d'autres phrases se dévidaient mécaniquement, sans

qu'il les gouvernât : violentes, mais ordonnées et magnifiques, elles tombaient sur l'auditoire stupéfié par cette renverse du discours.

— ... Prêt à toutes les abnégations, ai-je dit, si vous lui offriez autre chose que la servitude dans les ruines ! Vous n'avez rien d'autre à offrir ! Votre monde est mort, et vous voudriez qu'il créât de nouveaux mondes ! Mais regardez-le donc, ce charnier d'où vous prétendez tirer la vie pour d'autres, regardez ce que vous en avez fait, regardez-vous !...

Et il s'acharna au noir tableau de ce monde qu'il vouait à la destruction : non plus avec la sereine critique philosophique de son exorde, mais avec une rage réaliste qui mettait à nu toutes les plaies, étalait toutes les pourritures, souffletait insolemment tous les pouvoirs ; avec des ressouvenirs de son fameux plaidoyer dans l'affaire Evayren, de cette danse macabre où sa jeune éloquence avait roulé dans le même linceul tous les personnages sociaux qu'elle déshabillait.

On l'écouta d'abord sans comprendre, tant l'extraordinaire volte-face ahurissait ses auditeurs. — Est-il fou ? se demandait Poujard'hieu, M. Chasset de la Marne, tous les vieux parlementaires qui avaient admiré la courbe savante de son évolution, qui ne savaient plus que penser devant ce suicide du futur ministre. Bientôt, l'assemblée bondit sous l'injure, comme un cheval cravaché à l'improviste par la main qui le ramenait doucement à l'écurie.

Les vociférations éclatèrent, essayèrent de couvrir le puissant organe du tribun. Des hurlements leur répondirent sur les bancs socialistes : dépistée jusque-là par le chef qui battait en retraite, la meute enfin découplée reconnaissait le langage qu'il avait promis, donnait de la voix à son appel.

Il continuait, il ralliait au cri de guerre sociale les soldats de la misère et de la justice, il montrait leurs colonnes profondes qui montaient de l'usine et du chantier, de la mine et du sillon. Sa colère retrouvait les formidables images et les imprécations des prophètes dans sa mémoire nourrie de leurs livres. Il allait, sourd aux inutiles rappels à l'ordre, inconscient de ce qu'il disait, n'entendant que son imploration intime : « Reviens, écoute, je te le donne, le cri que tu voulais ! »

Sous l'intolérable défi, une moitié de l'assemblée se leva. Les pupitres claquaient, les bouches vomissaient l'invective, les poings tendus menaçaient l'insulteur. Des gradins du centre, les plus véhéments se précipitèrent dans l'hémicycle, à l'assaut de la tribune. Caucuste, Cantador d'autres énergumènes socialistes s'élancèrent à la rencontre des assaillants, les mains s'abattirent sur les figures, un pugilat général mit aux prises les forcenés. Les huissiers saisissaient à bras-le-corps les combattants, détournaient les horions. Sur le tumulte assourdissant, la voix tonnante planait, luttait contre les rugissements qui la coupaient, contre le carillon éperdu de la cloche présidentielle.

— A l'ordre ! — Taisez-vous ! — Misérable ! — Retourne à ton fumier ! — Dehors, le vilain juif !

La voix devint rauque, se força pour un dernier éclat, fit encore entendre ces mots :

— Juif, dites-vous ! Oui, je suis le juif : mais pas celui qui vous asservit sous le pouvoir de l'or, votre seul maître ! Je suis celui qui rapporte du fond des siècles notre vieux cri de justice, le cri de délivrance pour vos frères opprimés et pour les miens ! Je suis le juif dont la main a gravé sur vos murs les trois mots fatidiques, les trois mots que vous faites mentir depuis cent ans, et où vous n'avez pas su lire, insensés, l'arrêt de mort de votre Babylone !...

— Couvrez-vous ! Expulsez-le ! — clamaient les boxeurs et les collègues debout derrière eux, juchés sur les sièges.

— Je mets aux voix l'exclusion temporaire de la salle des séances ! Je vous retire la parole ! glapit le fausset du président.

— On ne retire pas la parole à l'humanité ! Je parle pour elle !

Et Bayonne se cramponna à la tribune.

Un des secrétaires se saisit du chapeau présidentiel, l'enfonça sur le chef blanc de Duputel, entraîna au bas des marches le vieil homme, qui oublia dans son trouble de lever la séance. Les députés se ruèrent derrière lui hors de la salle, tandis que les huissiers faisaient évacuer les tribunes publiques. En un instant, le grand vaisseau où tourbillonnait la tempête se vida, un morne silence l'emplit. Seuls,

quelques-uns des plus déterminés socialistes tinrent bon, sur les hauteurs de l'extrême gauche.

Alors, devant ce vide béant, Bayonne cessa de parler. Son énergie surexcitée s'évanouit avec la provocation de ses adversaires. D'un pas de somnambule, il descendit de la tribune, alla s'asseoir à son banc, entre ses deux fidèles, le mulâtre Caucuste et le vieux Cantador. Il s'abattit sur le pupitre, la tête affaissée sur les mains, le regard atone, dans la prostration totale d'un épileptique après l'accès.

L'orage avait passé dans les couloirs. Sommé par cent voix indignées de faire procéder à l'expulsion *manu militari*, le président envoya chercher le poste. Les petits marsouins débouchèrent par l'escalier des bureaux, alertes, tout ébaubis du spectacle et de la consigne qu'ils exécutaient. Ils déposèrent leurs fusils, formèrent les faisceaux dans la salle Casimir-Perier.

A leur entrée, le fond des cœurs apparut. Une véritable consternation se peignit sur la figure de quelques parlementaires convaincus.

— C'est inouï ! — Quel scandale ! — Quel exemple ! — La majesté du Parlement violée ! — Les soldats dans l'enceinte législative !

Ainsi gémissaient Duputel, M. Chasset de la Marne, M. Cornille-Lalouze, d'autres députés, çà et là, qui affectaient la mine de gens accablés par un sinistre.

Mais, pour une poignée d'affligés, on voyait sur la plupart des physionomies l'expression d'une joie

sauvage ou d'une douce gaîté. Droitiers, vieux républicains aigris, jeunes républicains sceptiques, combien de visages en fête à l'arrivée des soldats, autour des faisceaux !

— Enfin, voilà la garde ! — Ce n'est pas trop tôt ! — On n'en sort qu'un, cette fois, quel dommage ? — Il y a commencement à tout ! — La répétition générale du coup de balai ! — Nous les reverrons, les petits soldats !

Variantes du sentiment général qui voltigeaient sur les lèvres hilares. Ces hommes exultaient devant la profanation du lieu qu'ils méprisaient et où ils se méprisaient, devant la mise en scène du coup de force auquel ils avaient si souvent pensé.

Avec la froide correction d'un officier commandé de corvée, le capitaine Andarran vint prendre les ordres de Duputel. Il fit signe à une escouade de se détacher et de le suivre, sans armes ; il entra dans l'hémicycle par le tambour de gauche, s'approcha du député récalcitrant, lui posa légèrement un doigt sur l'épaule.

Toujours prostré, Bayonne releva des yeux éteints, qui semblaient ne pas comprendre. Ils se dilatèrent subitement : une lueur de vie et d'intelligence rentra dans ces prunelles, une épouvante y passa, puis une fureur. Il avait reconnu Pierre. — C'était lui, l'homme qui le touchait ! L'homme qui la regardait insolemment tout à l'heure, qui l'aimait, sans doute, qu'elle aimait, peut-être ! La figure de funeste présage qui le poursuivait depui

quelques jours, le rival pressenti qui allait bénéficier de son malheur ! Et on le livrait à cet homme comme un criminel, pour subir de lui l'humiliation publique ! — Secoué par un dernier spasme de sa fièvre revenue, il se dressa à demi sur son banc, avança un visage hagard, et, d'un geste convulsif, il leva la main sur l'officier.

Pierre détourna le coup mal dirigé. La main de l'agresseur, déviée sur l'épaulette, essaya de l'arracher, glissa le long de la manche, sans force. Le capitaine pâlit, se contint ; ses doigts s'abattirent de nouveau, plus durement cette fois, sur le collet du député. Un seul mot siffla entre ses dents :

— Sortez !

Épuisé, retombé dans l'inconscience, le socialiste obéit docilement, comme un enfant. Soutenu par Caucuste et par Cantador, suivi par les soldats, il sortit, apparut sur le seuil de la salle. Là, il s'arrêta ; il promena un regard vide sur les collègues qui l'attendaient, massés au bas des degrés ; d'une voix étranglée, il jeta un cri, répété aussitôt par ses deux compagnons :

— Vive la République sociale !

Il n'y eut ni sourires ni protestations. La bonne humeur réveillée par l'arrivée de la troupe faisait place à une horreur tragique, devant le tableau qui s'encadrait dans la porte du tambour ; ce visage livide, égaré, si beau encore de sa beauté orientale sous la noire chevelure en désordre ; ces deux acolytes grotesques, les soldats qui les poussaient, —

chaque détail de la scène évoquait des réminiscences grandioses et de hideux rapprochements, dans les imaginations frappées par cette sinistre parodie de l'*Ecce homo*. La même impression persista, quand le petit groupe descendit les marches, traversa les rangs pressés, sous les regards hostiles ; l'irritation tomba dans les cœurs serrés, tant il donnait, ce malheureux, la vision d'un fou conduit au supplice. La troupe qui se retirait l'enveloppa à l'extrémité du couloir, il disparut.

On reprit la séance, pour la forme ; on la leva aussitôt d'un commun accord ; l'oppression des esprits ne leur permit pas de poursuivre le débat.

Jacques rejoignit son frère, qui formait sa compagnie avant de la ramener au quartier.

— Mon pauvre ami, tu as reçu une jolie commission, pour ton début à notre service ! Quelle mouche a piqué mon misérable labadens ? Est-il devenu fou, comme on le dit ? Moi qui le connais depuis l'enfance, je crois que ses prophètes lui ont remonté au cerveau. J'avais toujours pensé que ce brillant météore finirait ainsi. — Reviens-tu dîner avec moi, quand tu auras reconduit tes hommes ?

— Je ne te promets pas, répondit Pierre ; il faut d'abord que je me mette en quête de deux camarades.

Jacques fixa sur son frère un regard d'interrogation étonnée.

— Ah çà ! es-tu devenu fou, toi aussi ? Tu ne vas pas provoquer cet aliéné ? Tu arrêtais un factieux,

dans tes fonctions d'officier de police : le commissaire ne demande pas raison au malfaiteur qui regimbe.

— Je sais ce que j'ai à faire, repartit le capitaine.

— Mais c'est idiot ! Ça ne soutient pas l'examen ! Tu me ferais croire que tu as autre chose contre lui !

— Épargne-moi les subtilités : ce bandit a levé la main sur moi ; il a prononcé sur lui-même sa condamnation, conclut sèchement l'officier en prenant la tête de sa colonne.

L'aîné vit sur le front de Pierre une barre d'obstination qu'il connaissait bien. Il le regarda s'éloigner, il cherchait à s'expliquerune détermination si peu justifiée. Un doute entra dans son esprit, une clarté se précisa. — Oui, le frère avait « autre chose » contre l'homme qu'il voulait châtier. Ce n'était pas l'offense d'un insensé qui allait armer sa main, c'était un autre sentiment. Et les réflexions de Jacques s'appesantirent avec un effroi douloureux sur la voie où le mettait sa découverte.

•

Le lendemain de ce jour, deux landaus s'arrêtaient dans une clairière des bois de Meudon. Nid charmant de ramée et d'herbe fleurie ; les oiseaux pépiaient, le bourdonnement des insectes tremblait dans l'air chaud du matin d'été. Le capitaine Andarran descendit d'une des voitures avec deux officiers de son régiment : Bayonne sortit de l'autre, flanqué de Caucuste et de Cantador. Il était plongé dans l'accablement stupide que rien n'avait pu dis-

siper depuis la veille. Il avait laissé au vieux révolutionnaire le soin de régler tous les arrangements nécessaires, indifférent comme s'il se fût agi d'un autre, ne répondant pas aux questions, aux conseils de ses amis. En présence des officiers, une impression de gêne et d'ennui passa pour une seconde sur son visage, tandis qu'il regardait ses deux témoins : une dernière révolte de ses vanités d'homme élégant, à l'idée d'être assisté dans une affaire de cette nature par ces deux ridicules personnages. Il retomba aussitôt dans sa morne contemplation intérieure, parut étranger aux préparatifs qu'on faisait. Avec des mouvements d'automate, il suivit les prescriptions de Cantador, prit l'épée que ce collègue lui assurait dans la main.

Ses traits ne se ranimèrent qu'à l'instant où il vit, à deux pas devant lui, la figure et la poitrine de Pierre. Comme la veille, un éclair de fureur ralluma ses yeux éteints, un frisson le secoua de la tête aux pieds. Avant même que le directeur du combat eût achevé de proférer les paroles du signal, d'un élan de fauve qui se rue sur sa proie, il bondit sur l'officier, l'épée haute. Le bond fut si rapide que Pierre eut à peine le temps d'allonger le bras, de recevoir la masse qui s'abattait de tout son poids sur l'arme tendue au bout de ce bras ; les témoins de Bayonne n'avaient pu faire un geste que déjà il s'affaissait entre eux, battant l'air des deux mains.

Les médecins accoururent, déchirèrent la chemise, échangèrent des regards consternés :

— Il est perdu ! Le poumon traversé... Ce n'est plus qu'une question de minutes !

Une écume sanglante coulait de ses lèvres, sur le gazon où on l'avait couché ; une taie vitreuse s'épaississait sur ses yeux. Il se souleva péniblement, fit signe qu'il voulait parler. Cantador se pencha sur lui, toujours emphatique et solennel :

— Et toi aussi, je t'aurai vu tomber pour la cause ! Ami, grand citoyen, verse dans le cœur de ton ami les paroles que tu veux léguer au monde : dis-moi le vœu suprême que je transmettrai à tes vengeurs, à la postérité !

Le blessé balbutia d'une voix faible, indistincte, comme une leçon ressouvenue, récitée dans son égarement, ces mots :

— Ce ne sont ni les Titans qui l'ont frappé, ni les géants démesurés qui se sont opposés à lui... Mais Judith, fille de Mérari, l'a renversé par la beauté de son visage... Elle s'est parée d'une robe neuve pour le tromper... Ses yeux ont été ravis par les sandales... Sa beauté... a rendu son âme captive... elle a frappé à la tête... de son fer...

Le souffle lui manqua : la belle tête pâle retomba, inerte.

Ce furent les dernières paroles d'Elzéar Bayonne, le grand orateur.

CHAPITRE XIX

LES CHAGRINS DE JACQUES

Ces événements défrayèrent la chronique pendant la semaine d'attention posthume que Paris accorde à ses comédiens ordinaires. Dans la presse, dans les milieux parlementaires, dans le monde cosmopolite où Bayonne fréquentait, on écrivit les articles émus, on échangea les vues ingénieuses que ce beau thème comportait. La semaine suivante était celle du Grand Prix : ils en furent d'autant plus vite effacés, les cercles de rides légères qui signalent un moment, à la surface des eaux parisiennes, la place où un corps a plongé dans ce profond puits d'oubli.

Esther jugea pourtant que la princesse Véraguine ensevelissait bien vite ceux qu'elle tuait, lorsqu'elle croisa la voiture de Daria au retour de Longchamps. Experte au discernement de toutes les nuances féminines, l'actrice observa sur l'étrangère un éclat triomphal de beauté ravivée, la redoutable parure attachée au front d'une femme par le drame sanglant qui a certifié son pouvoir : prestige fascinant, tout pareil à celui que les grandes tueries mettent au front des conquérants. Renseignée mieux que personne sur le cœur de l'homme qui avait payé de

sa vie cette parure, Esther avait peut-être été la seule à deviner le véritable secret de l'inintelligible renverse, secret expliqué de tant de façons par les psychologues et les politiciens. Durant la minute où cette rencontre fortuite remit face à face les deux femmes, elles échangèrent des regards qui accusaient différemment : — « C'est vous, disait celui de l'actrice, vous qui l'avez perdu en voulant l'élever jusqu'à vos nuages qu'il ne pouvait atteindre. » — « C'est vous, en le dégradant sur votre terre où vous le rabattiez, » disait celui de la princesse. — Elles avaient toutes deux raison dans leurs reproches ; elles avaient exaspéré, eût dit Ferroz, les deux morts qui se battaient au fond de cet homme : l'accapareur cupide et le justicier mystique. — Toutes deux, elles passèrent outre, entraînées sur la pente de leurs jeunes vies ; l'une, avec sa résignation fataliste qui prenait vite son parti de l'inévitable ; l'autre, avec l'instinct pratique de l'araignée qui ne compte pas les toiles déchirées, recommence aussitôt d'en ourdir de nouvelles.

Chez la baronne Dolorès, dans un monde où les sentiments comme les affaires sont des opérations à court terme, nul ne s'étonna de voir entrer Daria, ce même soir du Grand Prix ; un air de défi hautain rendait sa beauté plus provocante.

— Regardez-la, disait Félines d'un ton de connaisseur : regardez ce rythme des mouvements qui faisait dire au pauvre Elzéar qu'elle avait une mazurka de Chopin cousue dans sa robe !

Si les mondains trouvaient le temps de se souvenir, les habitués du salon auraient pu philosopher en observant la princesse auprès du capitaine Andarran, sur ce même divan de la rotonde des palmiers où Pierre occupait la place hantée par une ombre triste.

— Je m'ennuie, ce soir, avait dit la jeune femme à l'officier ; j'ai vu trop de civilisés imbéciles, aujourd'hui : venez me raconter vos histoires de sauvages, où le pire sauvage, c'est peut-être vous !

Elle écoutait, avec un intérêt visible, ce qu'elle appelait des histoires : les quelques mots brefs, avares, où Pierre condensait comme à regret l'essentiel d'un pays, d'une action, d'une pensée. Elle écoutait avec plus de plaisir encore, semblait-il, les longs silences où il s'enfermait ensuite, le tumulte réprimé sous cette froide réserve. Elle écoutait surtout le sourd travail d'une lâcheté qui dissolvait auprès de sa robe la force de cet homme. Courber un chêne en le touchant de son gant, laquelle résiste à cette tentation ?

Lorsque Andarran se fut éloigné, Daria vit venir à elle Mrs Ormond. L'Américaine était la seule amie avec qui elle eût de l'abandon, poussé quelquefois jusqu'aux épanchements intimes : elle aimait, dans cette nature si différente de la sienne, une vivacité prime-sautière, la clarté, la témérité méthodique de l'esprit. Elle ne se déroba pas, quand Mrs Ormond l'interrogea avec un sourire curieux :

— Alors, il s'apprivoise, votre sauvage ? Mes

compliments, chère ; mais permettez-moi d'être enfant terrible : vous pouvez trouver du plaisir à flirter avec lui, *malgré...*

— *Parce que,* répondit hardiment Daria. — Comment vous dire ? Vous n'allez pas me comprendre, ou vous me regarderez comme un monstre : j'aime sur ses mains l'odeur du sang de l'homme que j'ai aimé.

— Oh ! la petite barbare ! — Mrs Ormond réfléchit un instant. — Non : simplement une femme, comme nous toutes. Voulez-vous que je dise mon sentiment ? Votre nouvel idéal se nomme la force, et il vient au bon moment pour lui, ce héros. Vous avez été folle d'idées, chérie ; la poursuite d'une idée, la recherche de celui qui devait la représenter, toutes ces imaginations ne vous ont pas donné ce que vous en attendiez ; maintenant, vous allez aimer la force, par rancune contre l'idée qui vous a déçue. — Vous aimerez la force, Daria, elle nous attirera toujours invinciblement, toutes tant que nous sommes. Vous l'aimiez déjà, peut-être, sans vous en douter ; vous vous obstiniez dans un amour de volonté : votre cœur lui échappait, se donnait de lui-même au maître que vous ne vouliez pas.

La princesse se consulta, comme pour vérifier si cette voix était bien l'écho de sa propre songerie.

— J'aimerais la force, moi qui l'ai tant maudite ? Je chercherais un maître, moi aussi, en désespoir de cause, faute de trouver un instrument ? Le véri-

table idéal, ce serait la force, souveraine dans la nature, créatrice de la vie, belle de sa puissance de création ? — C'est bien possible, après tout ! Arabella, ce doit être énivrant de sentir la force sur soi ; de la dominer d'abord, puis d'être brisée par elle... Arabella, je vous défends de penser des choses qui me font peur... et qui m'attirent !

Jacques épiait avec une anxiété croissante les progrès de l'intimité entre son frère et la princesse, de leur flirt, comme disait Mrs Ormond dans sa langue. Il savait trop que ce mot n'aurait jamais de sens pour Pierre, pour ce cœur qui mettrait toute son énergie combative dans une passion, qui broierait tous les obstacles afin de satisfaire cette passion. Attendu chaque jour à la Bourdette, l'officier s'attardait à Paris sous divers prétextes, sans raison sérieuse, sauf celle qu'il ne disait pas et que Jacques devinait trop sérieuse. De la vieille maison où on languissait après l'absent, l'aîné recevait des lettres pressantes, inquiètes d'abord sur les suites de cette blessure dont le chirurgien devait mal augurer, puisqu'il retenait Pierre ; épouvantées ensuite à l'occasion de son duel incompréhensible, et, depuis, si mélancoliques !

Compatissant aux peines de Marie, qui l'occupaient sans cesse, qui le troublaient, — car il craignait de regarder dans son propre cœur, lorsqu'il se laissait aller aux conjectures sur la passion naissante de son frère pour Daria, — Jacques n'avait depuis quelque temps que des sujets de chagrin.

Il n'était pas demeuré insensible à la catastrophe de ce Bayonne, séparé de lui par les idées, mais auquel le rattachaient tous ses souvenirs de jeunesse, la communion intellectuelle des bonnes années où les deux étudiants rêvaient et bâtissaient leur avenir côte à côte. Disparu, l'ancien camarade, et dans quel drame ! Frappé près de lui, et par quelles mains ! Par les mains fraternelles. Une autre disparition allait l'affliger plus vivement encore dans un de ses meilleurs attachements.

Deux semaines s'étaient écoulées sans que l'on vit M. de Kermaheuc à la Chambre. Un déplacement le retenait en Bretagne, pensait Jacques. Une après-midi, l'huissier remit au député d'Eauze le bulletin d'un visiteur : c'était le vieux domestique du marquis.

— Ah ! monsieur Andarran, lui dit cet homme. M. le marquis est bien mal ! Le médecin m'a déclaré que c'était fini, qu'il fallait prévenir les parents. Mais M. le marquis n'a ici aucun parent. M. le duc de Jossé-Lauvreins voyage dans des pays, en Asie. Alors, je suis venu vous chercher.

Jacques accompagna, rue de Monsieur, le serviteur qu'il pressait de questions. Plus fidèle qu'instruit, le brave Breton ne l'éclaira guère.

— On n'y comprend rien, monsieur Andarran. Le docteur lui a ordonné une bronchite, ou quelque chose comme ça ; mais il ne sait pas lui-même, qu'il dit, comment ce petit mal a eu raison de M. le marquis, si vigoureux.

Voici ce que le médecin ne savait pas.

Le soir de l'expulsion de Bayonne, comme les députés quittaient le Palais-Bourbon après la mémorable séance, M. de Kermaheuc s'apprêtait à sortir, enchanté de cette nouvelle avanie faite au parlementarisme. Il prenait ses effets dans son armoire, voisine de celle du socialiste. La porte de cette dernière était grande ouverte, le casier en désordre : Caucuste était venu chercher le manteau et le chapeau de l'expulsé ; dans l'agitation de cette minute, il avait fait choir de l'étagère une liasse d'imprimés, une serviette d'où s'échappaient des lettres, des papiers répandus à terre. Tandis que M. de Kermaheuc classait sa propre distribution, sous le bec de gaz du couloir, ses regards tombèrent sur un petit-bleu qui traînait à ses pieds. Il venait de recevoir lui-même un télégramme de ce modèle, il crut l'avoir laissé glisser de son portefeuille ; il se baissa, ramassa le papier. C'était bien l'écriture de sa dépêche ; il y jeta les yeux de confiance, lut quelques mots, s'arrêta. Elles ne s'adressaient point à lui, les lignes tracées par la plume familière, oublieuse de sa prudence habituelle : on conjurait Elzéar de venir une fois encore, une dernière fois, pour recevoir les conseils d'une tendresse en éveil ; et la suite ne laissait pas de doutes sur le caractère de cette tendresse. — La trahison, ignoble, avec cet homme ; avec le misérable que la Chambre elle-même venait de vomir !

Le marquis sortit, héla un fiacre, donna l'adresse

de la rue Fortuny ; après quelques tours de roue, il fit arrêter, descendit, paya le cocher, s'éloigna à pied dans une autre direction. Il marcha sur les quais, perdu dans ses pensées, il s'accouda longtemps sur un parapet, regardant couler l'eau noire. Il ne fut tiré de ses réflexions que par un frisson aigu : le temps tournait à la pluie ; au sortir de la fournaise qu'était la Chambre ce jour-là, il avait été saisi par la fraîcheur humide du soir. Il rentra, s'alita, avec le mal dans son vieux cœur et dans son vieux corps.

— Ce n'est qu'un refroidissement, avait dit d'abord le docteur. — A la seconde visite, il diagnostiqua une bronchite. Les jours suivants, comme le mal empirait, ce médecin s'étonna :

— C'est singulier : le sujet est encore robuste, une physiologie de lutteur ; il devrait se défendre mieux contre cette atteinte légère.

— Le malade ne lutte pas contre son mal, avait-il dit enfin ; positivement, c'est un organisme qui s'abandonne, avec tous les moyens de résister. Rien à faire dans ces cas-là.

Il n'y avait plus rien à faire ; la fièvre minait le vieillard, on devinait l'agonie prochaine, quand Jacques s'approcha du lit de son ami.

Le marquis lui sourit, avec un fier effort pour retrouver sa belle humeur.

— Heureux de vous serrer encore la main, mon cher enfant. Le vieux loup est sur ses fins. Que font-ils de méchant ou de bête, à la Chambre ? Je

pensais vivre assez pour voir crouler la baraque. Je me suis trompé. Tout nous trompe, et nous nous trompons nous-mêmes. Si vous voulez ne pas souffrir et vieillir tranquille, Jacques, ne croyez à rien ; d'abord parce qu'il n'y a plus rien à quoi l'on puisse croire, en ce monde.

Andarran essaya de plaisanter le malade, de lui donner de bonnes paroles :

— Bah ! Vous durerez longtemps, très longtemps ; assez pour voir revenir la royauté !

— Non. C'est moi qui lui reviens. Il n'y a plus de roi que là-haut.

— Eh bien ! il faudra vous résigner à rester dans notre république.

— Non, non, fit le marquis, la Mort seule ne trompe pas. Avant deux jours, je serai au corps de garde.

— Que voulez-vous dire ? demanda le jeune homme.

— Une idée. J'ai mes idées sur l'éternité. Voyez-vous, les gens comme moi ne sont pas des saints, loin de là ; ils ont trop aimé les belles dames ; et ils ont trop mauvaise tête pour obéir à qui que ce soit, même à notre sainte mère l'Église. N'empêche que le bon Dieu, qui ne laisse rien perdre, les enrôle pour les grandes occasions, comme le roi enrôlait des reîtres, des Suisses : soldats indisciplinés, pillards et paillards, mais qui ne boudaient pas au feu. Ainsi de nous autres : nous lui faisons médiocre service en temps ordinaire, au bon Dieu ; mais il

sait que nous sommes toujours prêts à foncer sur les crétins qui croient tout savoir, ne savent rien, et nient son existence; sur les malandrins qui détroussent son Église, la vieille mère qu'on chagrine parfois, et qu'on aime, pourtant, parce qu'elle avait fait notre France. Aussi doit-il avoir quelque part à la porte de son paradis, une façon de corps de garde pour les soldats de notre espèce. Oh! ce ne sera pas magnifique comme le séjour des saintes gens, de ceux qui furent purs, soumis, vertueux mais ce sera tolérable, j'imagine. Le bon Dieu y entrera de temps en temps, il nous dira : — Bon jour, mauvaise troupe ! Vous ne valiez pas cher, mais vous étiez toujours prêts à risquer votre peau pour moi. Allons ! je dirai à saint Pierre qu'il vous accorde quelques petites douceurs. — Je ne suis pas ambitieux, Jacques, j'espèce une place dans ce quartier. Faites-moi donc l'amitié d'aller chercher à la paroisse un vicaire que je connais, un petit maigre avec des verrues, un blond, qui est du pays d'Auray ; il n'y a qu'un Breton qui puisse comprendre mes péchés, peut-être moins gros qu'ils n'en ont l'air.

Jacques partit pour s'acquitter de la commission ; il promit de revenir le lendemain.

Il revint trop tard. Le domestique le reçut avec un sanglot :

— M. le marquis a passé, doucement.

Dans la chambre, deux ouvriers, — de ces gens du Léonois employés à Saint-Ouen qui venaient

solliciter leur subside accoutumé, — étaient agenouillés au pied du lit : leurs doigts roulaient de gros chapelets, ils récitaient des litanies. La sœur de garde arrangeait sur la table, entre les flambeaux, le vase d'eau bénite ; n'ayant pas trouvé le rameau de buis qu'elle demandait, elle avait décroché du mur et mis dans ce vase la touffe de lierre rapportée de Goritz. Le vieillard reposait sur le lit. Sous ses paupières abaissées, les yeux voilés semblaient chercher au fond de l'alcôve le portrait de M. le comte de Chambord. Les mains seraient un ancien crucifix de fer; le crucifix conservé dans la famille depuis le 19 août 1626, jour où Geoffroy de Kermaheuc l'avait porté en marchant au supplice, derrière le comte de Chalais. L'expression du visage était lasse, tranquille ; on lisait sur les traits l'assurance et le contentement de quelqu'un qui est rentré chez lui.

Andarran prit les dispositions qu'on lui demandait de régler, en l'absence d'autres proches. Il assista à l'ouverture du testament, quand le notaire du marquis se présenta. Cet acte était très bref : le défunt laissait son domaine de Kermaheuc à l'hospice de Morlaix, et un petit capital, reliquat de son bien, à Mlle Rose Esther. Quelques mots de remerciement ému accompagnaient ce legs : « Ceci est mon dernier témoignage d'affection et de gratitude à la chère enfant qui a entouré de soins mes vieux jours et m'a consolé de durer. »

Ainsi, le courage avait manqué au vieillard pour

déchirer et retoucher ce testament. Il avait voulu respecter sa dernière illusion, même perdue, et que les hommes la respectassent après lui.

Le marquis interdisait expressément tout envoi de faire-part. Jacques trouva peu de monde rue de Monsieur, le surlendemain ; quelques députés de la droite qu'il avait prévenus, quelques membres âgés du cercle de l'*Union*, un groupe des Bretons de Saint-Ouen. Quatre d'entre eux, anciens mobiles, ne voulurent pas souffrir que le cercueil de leur commandant fût chargé par d'autres mains ; ils repoussèrent les lugubres employés, ils l'emportèrent Le petit cortège diminua encore avant d'arriver à l'église Saint-François-Xavier. Il était si peu nombreux que la messe des funérailles ressemblait plutôt à un bout de l'an. Vers la fin de l'absoute, on aperçut, à l'entrée de la nef vide, le paletot noisette et la barbe blanche de Cantador.

— C'était un adversaire, dit-il à Jacques, je l'ai combattu vivant. Mais c'était un vieux comme moi, de l'autre temps. Il était fidèle à ce qu'il aimait. Je le respecte. Je suis venu le saluer. Barbès eût fait ainsi.

Et ils allèrent jusqu'à la gare Montparnasse, les deux Andarran, le révolutionnaire, les exilés bretons, prendre congé du voyageur qui s'en retournait là-bas, au caveau des Kermaheuc ; « à la maison, où ils m'attendent, disait souvent le dernier de la lignée, où ils s'impatientent, où ils se demandent ce que je peux bien faire encore ici. »

— Faut pasl e plaindre, il rentre chez lui, murmurèrent les gars du Léonois, tandis que leur vague regard nostalgique suivait le train de Bretagne.

Ce même jour, Jacques reçut de sa cousine une lettre où palpitait la détresse d'un cœur qui n'en peut plus. Pierre entra dans la chambre l'instant d'après. Le capitaine partageait avec l'aîné le petit logement de la place Saint-Thomas-d'Aquin. Il prévint son frère qu'il lui ferait faux-bond pour une visite projetée en commun ce soir-là, — déclaration qu'il faisait tous les soirs, depuis quelques jours. Jacques prit son grand courage, jugeant que le moment de parler était venu.

— Vois, frère, une lettre de Marie. Elle se tourmente à la folie, la pauvre petite. Elle ne veut pas croire aux assurances que nous lui donnons, elle s'imagine que le chirurgien te retient parce que ton état n'est pas satisfaisant. Dieu sait pourtant qu'il t'a signé depuis longtemps un *exeat* en forme, ce brave homme, avec le meilleur certificat de belle santé. Dois-je annoncer dans ma réponse ton retour à la Bourdette ?

— Incessamment, quelques jours encore... dit le capitaine avec un peu de gêne, et presque d'humeur. — Tu sais que j'ai des tracas de service ; j'ai commis la maladresse d'accepter l'intérim de ce camarade, qui ne revient pas...

Jacques se leva, le regarda bravement dans les yeux :

— Écoute, Pierre. Tu m'as toujours permis de te parler comme ferait le père, s'il était encore là. Pour la première fois, tu ne me dis pas franchement la vraie raison d'un de tes actes. Cela te ressemble si peu !

— Que veux-tu dire ? A qui en as-tu ? fit l'officier. Et Jacques vit la barre de volonté qui se marquait sur le front, hostile.

— Oh ! tu vas m'en vouloir à mort ! Tant pis. C'est moi le chirurgien, à cette heure, et j'opère, pour ton bien. Penses-tu que je n'aie pas vu ton cœur partir, à la suite de qui je sais ? Il te mène à ta perte, frère. Je n'ai rien à dire contre une personne que je respecte ; mais j'ai pu l'étudier à loisir, tu n'ignores pas pourquoi, et dans quelles circonstances. Nature intéressante, admirable, si tu veux ; mais dangereuse, surtout pour toi ; incompatible avec la tienne. Telle que je la connais, tel que je te connais, il ne peut y avoir entre vous deux qu'un choc violent, délicieux peut-être, mais rapide et meurtrier. Il ne peut pas y avoir fusion. Ta froide volonté, sa volonté exaspérée, — il me semble voir là, devant moi, deux substances qui ne se combineront que pour une explosion.

— Merci de ta psychologie, et de ta morale, interrompit railleusement Pierre. — Je vois plus simplement une personne comblée de dons et d'attraits.

— Je ne suis pas un moraliste, frère. Tu aurais pris d'assaut un de tes villages nègres, tu me dirais :

Voilà cette superbe créature dont je raffole, — je te répondrais : Passe ta fantaisie, et grand bien te fasse ; puis, reforme ta colonne, repars, sans regarder derrière toi. Mais il n'est pas question de cela, ici. C'est ta vie qu'on te demandera, ta vie que tu voudras donner. Le contrat sera éphémère, calamiteux, je le pressens, et ta ferme raison le pressent comme la mienne. Sans garanties de bonheur, tu seras détourné de ta vraie voie, arraché à la belle tâche que tu aimes si passionnément, que tu préfères à tout, au fond de l'âme !

— Pourquoi ? On dirait à t'entendre qu'on ne peut pas s'unir à une étrangère ?

— Ne me fais pas dire de sottises, reprit Jacques. La race et le pays n'ont rien à voir dans votre affaire. Ne généralisons pas. Même en allant aussi loin, tu pourrais tomber sur la compagne qu'il te faudrait : quand une de ces femmes-là sait soumettre aux dures lois de la vie les trésors de droiture et de courage qui leur ont été départis, c'est le plus précieux don que le Ciel puisse faire à un homme. Mais tel n'est pas le cas de celle que notre ami Ferroz appellerait, — ne te fâche pas, — une excessive, une impulsive. D'abord, elle est trop riche pour toi ; son argent te pèserait terriblement, mon pauvre ami. Voyons, l'imagines-tu te suivant à Lang-Son ou à Bafoulabé ? — Pierre, une autre t'y suivrait. Ah ! laisse-moi en venir à ce que je voulais te rappeler, avant tout ! Lors même que cette personne aurait toutes les perfections que ton désir

lui prête, je ne m'occupe en vérité ni d'elle ni de toi ; je pense, et tu penses toi-même à une autre, à notre petite perle que tu vas broyer. Tu n'es pas libre, tu le sais bien ; tu es engagé avec la chère malheureuse qui n'a que toi, qui n'a vécu que pour toi !

— Je n'ai jamais prononcé une parole qui m'engageât envers qui que ce soit, répliqua l'officier, rudement, avec une sourde irritation, — contre lui-même.

— Il y a des engagements sans paroles. Elle, du moins, elle les tient pour assurés, depuis longtemps; Veux-tu la désespérer ? N'auras-tu pas pitié ?

La barre qui attestait sur les traits de Pierre le combat intérieur se creusa, presque méchante :

— Il y a des consolateurs. Tu joues la magnanimité, Jacques. Crois-tu que je sois dupe du bel effort que tu fais ? Ignorant de l'inclination que tu as étouffée ? Tu me remercierais peut-être de ne pas t'écouter. Tout peut s'arranger, avec du contentement pour tous. Penses-y...

Le jeune homme tourna sur ses talons, rentra dans sa chambre.

Jacques recula, sous le coup brusquement asséné ; il en demeura un instant étourdi, écoutant battre son cœur, écoutant les choses lâches que murmuraient en lui les échos de la voix qui venait de parler. Il fit le geste instinctif, effrayé, qui écarte une vision de péril ; il se précipita sur les pas de

son frère, lui posa sur les épaules deux mains tremblantes :

— Tais-toi, Pierre ! Pense de moi ce que tu veux ! Encore une fois, il ne s'agit ni de toi, ni de moi, il s'agit d'elle. Comme moi, mieux que moi, tu le sais bien, nul autre homme que toi n'existe, n'existera jamais pour elle. Cette lâche défaite ne servirait de rien. Elle ne comprendrait même pas. Abandonnée par toi, son sort ne fait pas de doute. Comme elle a vécu jusqu'ici d'un seul espoir, elle vieillira sous le poids d'un seul chagrin, chaque jour aussi cruel ; elle vieillira comme tante Sophie, frappée à la même place, de la même plaie inguérissable. Veux-tu ce meurtre moral, ce remords ? Est-ce pour ce martyre que nous l'avons recueillie tout enfant, choyée, formée à la pensée qu'elle serait ta femme ? — Frère, je te connais, tu es bon, tu es droit ; à cette minute, tu souffres autant que nous, plus que nous, du mal que tu vas faire à l'innocente, à celle qui a mis en toi sa foi angélique, à celle qui se courbera en adorant la main de son bourreau... Frère, je te dis les choses rudes qu'eût dites le père, à ma place : Soldat, tu vas jeter à l'ennemi le drapeau qu'on t'a confié, ce drapeau est vivant, une âme !

Pierre ne protesta pas. Silencieux, concentré, ses doigts écrasaient sur le marbre de la cheminée la cigarette qu'ils tenaient. D'un ton radouci, il balbutia, lui, l'homme à la parole toujours si nette :

— Allons, c'est bon. J'irai là-bas. On verra, on

s'expliquera... on réfléchira... Dis-leur que j'irai la semaine prochaine.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Je dois m'absenter quatre ou cinq jours. Un déplacement à Dieppe, un pique-nique organisé depuis longtemps, avec ces dames, au chalet des Sinda. J'ai promis de les accompagner.

— Dégage-toi, pars demain, ce soir, je t'en supplie.

— Impossible, j'ai promis. Ne me demande pas l'impossible, que diable !

Il prit son chapeau, sortit, comme un écolier qui se dérobe aux remontrances.

Jacques repassa dans sa chambre. Un quart d'heure, il marcha en long et en large, les yeux fixés sur les rosaces du tapis de moquette : fleurs rouges et jaunes où il avait vu s'épanouir et se faner tant d'illusions, tant de rêves, ambitions politiques, mirages de gloire, projets de travail, imaginations involontaires de ce qui aurait pu être, si Marie... Un instant, il lui sembla qu'elles refleurissaient les pensées attachées à ces arabesques familières ; il se laissa bercer aux suggestions diaboliques de son frère. Si c'était possible ? S'il y avait du bonheur pour tous !.. Une voix claire, implacable, le rappela à la réalité, à la vérité : il n'y aurait que malheur pour tous, s'il cessait la lutte contre Pierre, contre lui-même, s'il essayait de se faire sa part, s'il cédait à la décevante espérance. Et Jacques sourit ironiquement de la folle tentation, de sa

défaillance momentanée ; il s'assit à son bureau, écrivit :

Mademoiselle Sophie Andarran

A la Bourdette

« Chère tante Sophie, si vous n'avez pas d'argent, passez chez le notaire, prenez en mon nom ce qu'il vous faut, et venez vite, avec Marie. Pierre court un danger. Pas un danger physique, rassurez-vous ; un de ces dangers qui menacent toujours les hommes, du côté du cœur. Vous seules, vous deux, pouvez le conjurer. Vous devinez ? Vous comprendrez, je vous expliquerai. Mais arrivez d'abord, sans perdre un jour.

« Ne dites rien de tout ceci à Marie, inutile de l'effrayer. Dites-lui, ce qui est vrai, que son père est repris d'une forte attaque de goutte et ne pourra pas de sitôt se mettre en route pour Eauze. Je suis allé relancer notre écervelé d'oncle Sénauvert ; il baisse visiblement et demande à revoir sa fille. Il est convenable que Marie se rende à ce vœu. Amenez-la sous ce prétexte, vite, chère tante. Venez repêcher votre Pierre, aider votre Jacquot. »

Il alla jeter cette lettre à la poste, il rentra plus confiant, plus tranquille, comme on l'est quand on a fait acte de raison et de sacrifice.

CHAPITRE XX

MARIE

Trois jours plus tard, Jacques recevait ses parentes à la descente du train. En le voyant seul, Marie ouvrit de grands yeux effarés, comme si elle eût trouvé l'énorme ville déserte, après l'engloutissement de tous ses habitants.

— Pierre est en Normandie pour une affaire, dit l'aîné ; une affaire de service qu'il ne pouvait remettre. Vous le verrez accourir demain.

Il installa les deux femmes dans un hôtel de la rive gauche, près de son logement. Tante Sophie conduisit aussitôt sa nièce chez le père Sénauvert. Le vieux viveur allait habituellement passer la belle saison à Eauze, auprès de sa fille ; empêché cette année par ses infirmités, il geignait, réclamait les soins de l'enfant dont il ne se rappelait l'existence que pour l'utiliser comme garde-malade, lorsque une attaque de goutte l'obligeait de dételer.

La tante revint en hâte, impatiente de confesser Jacques.

— Eh bien ! Qu'y a-t-il ? Un cotillon, si j'ai compris ta lettre ?

— Pire, répondit le neveu : une magicienne, une

vraie. — Et il exposa la situation, avec tous les détails indispensables pour l'éclairer.

— Le bandit ! tous les mêmes ! Avoir un ange à ses pieds, et aller courir après une sorcière, une cosaque !

— Tante, il ne faut pas être trop sévère pour Pierre. Pensez, une nature comme la sienne, si ardente sous ses froids dehors... Après des années au désert, la molle griserie de l'atmosphère parisienne, les avances d'une enchanteresse, d'une des reines de ce Paris... La tête tournerait à moins. Mais le frère est honnête, torturé lui-même par le mal qu'il va faire à Marie. Rien n'est perdu. Je l'ai déjà ébranlé.

La vieille fille fourragea sa coiffe de dentelles, avec un soupir qui remontait d'une expérience lointaine :

— J'ai bien peur que ce pierrot-là ne donne raison au proverbe : pierre ébranlée au bord d'un précipice ne bouge que pour y tomber plus vite. — Enfin, il faut batailler, s'il est encore temps. Il y va du bonheur de la petiote.

La « petiote » ignorait les conciliabules dont elle était l'objet. Mais elle pressentait un mystère, une menace, des forces obscures qui s'assemblaient pour l'écraser dans cette ville inconnue. Tout y était redoutable. Elle n'y trouvait nulle part cette protection des figures et des choses accoutumées qui rassure contre les vagues terreurs. Marie se voyait prise dans ce grand Paris comme un oiseau

apeuré dans une forêt sombre ; elle avait froid à son âme dépaysée, entre les passants anonymes de ces rues qui mènent où l'on ne sait pas, entre ces maisons dont les façades n'ont jamais souri, compati, aux anciennes pensées joyeuses ou tristes. Les églises elles-mêmes ne lui étaient pas maternelles, secourables de toutes les consolations accumulées, depuis l'enfance, sur le prie-Dieu familier où on les retrouve avec le livre d'heures. Le lendemain de l'arrivée, tante Sophie la mena brûler un cierge à Notre-Dame-des-Victoires. Au retour, comme elle repassait la Seine, la matinée était si clémente, la lumière si jolie sur l'eau, qu'il lui revint un peu de bravoure avec l'allégement apporté par cette douceur du ciel, avec la sensation d'un air déjà respiré au bord de la Gélise.

Sur la porte de l'hôtel, Pierre attendait ses parentes.

Il s'efforça de redevenir le bon camarade d'autrefois, près de la petite amie qu'il traitait en enfant ; il eut des exagérations de familiarité qui n'étaient pas dans son caractère : il ne réussit qu'à paraître gêné, cérémonieux. Marie comprit aussitôt qu'il voulait revenir en arrière, qu'il outrait la camaraderie pour se dispenser de tendresse. Elle marqua d'autant plus la réserve digne où elle s'enveloppait, et qui dissimulait mal, pourtant, les reproches muets de son regard, de son attitude. — Pierre se repentait d'avoir faibli à la Bourdette, pensa-t-elle d'abord : ses ambitions, ses idées d'Afrique l'avaient

ressaisi. — Était-ce seulement l'Afrique ? Non, il y avait une autre cause à ce retrait du cœur : Marie en eut vite l'intuition. Les entretiens se succédèrent, si l'on peut donner ce nom aux pénibles silences à deux. Elle prétexta les exigences de son père pour les raccourcir, les rendre plus rares, afin de libérer Pierre, — elle sentait qu'elle le libérait, — afin de s'épargner à elle-même un chagrin qu'augmentait chacune de ces déceptions.

Tante Sophie avait espéré une explication d'où naîtrait la détente entre les jeunes gens. Quand elle vit que la glace tenait, que le temps passait et qu'il fallait agir, elle prit à part sa nièce ; en quelques mots obscurcis par d'affectueux ménagements, elle la mit sur le chemin de la vérité. A peine eut-elle entamé ce qu'elle avait à dire que Marie l'acheva : avec une terrible lucidité, la jeune fille compléta les demi-ouvertures qu'on lui faisait, mesura toute l'étendue du désastre, dit résolûment :

— Il est perdu pour moi.

Les pauvres yeux atterrés se firent violence pour retenir leurs grosses larmes. Elle reçut le coup sans broncher, avec une soumission silencieuse ; comme une enfant qui a connu de bonne heure la souffrance, qui reconnaît le pas de la visiteuse, s'afflige et ne s'étonne point de la voir rentrer.

— Pourvu qu'il trouve le bonheur là où il le cherche ! dit-elle. — C'était trop beau pour moi. Dieu a voulu m'éprouver : que sa volonté soit faite ! Repartons, tante.

— Restons, au contraire, petite bécasse ! On défend son bien contre les voleurs, sapristi ! On se bat, avant de le leur abandonner.

Marie se redressa, d'un mouvement de fierté offensée.

— Oh ! chère tante ! Que je me mette en travers de son bonheur !

— Mais c'est en travers de son malheur que tu te mettras ! Crois-moi, crois-nous, consulte Jacques, qui a fait le tour de cette coquine. Il faut le sauver des griffes où il périra. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour lui.

Jacques comparut, fut sommé de témoigner : il appuya les dires de la tante avec chaleur. Ce qu'il y avait de factice dans cette chaleur, dans la conviction de l'avocat qui plaidait contre sa propre cause, Marie ne le vit pas. Elle n'avait de pénétration que pour lire dans un seul cœur.

Elle finit par se rendre, de mauvaise grâce ; elle essayerait, elle se défendrait, puisqu'on assurait que c'était pour le bien de Pierre. — En face de lui, elle se replia davantage encore, ne trouva rien à dire.

— Repartons, tante ; c'est inutile.

On lui arracha à grand'peine la promesse d'un suprême effort.

— Soit, fit-elle ; mais accordez-moi la satisfaction que je demande en retour. Faites-moi voir cette femme, près de lui ; je veux me rendre compte, je saurai s'il a raison.

Elle voulait surtout souffrir l'épreuve qui attire irrésistiblement les vaincues de l'amour.

— Qui sait ? Peut-être est-elle bien inspirée, dit Jacques. Aller livrer bataille à l'ennemi dans la place, ce serait crâne. Mais comment faire ? Une idée : cette semaine, les Sinda prélèvent sur le public leur tribut annuel à la bienfaisance, une matinée-concert payante, pour une œuvre de charité, dans leur hôtel. Je vous apporterai demain deux billets. On sera là.

Marie se laissa traîner à cette matinée comme une victime au supplice. Son cœur battait à se rompre, quand le fiacre les déposa devant le portait de la rue de Vigny.

— Hum ! ça sent l'argent de nos poches, ici ! fit en entrant tante Sophie, imbue des préventions provinciales contre les financiers parisiens.

Inattentive et indifférente au luxe qui l'entourait, la jeune fille n'avait d'yeux que pour chercher une seule personne. Jacques la lui montra d'un signe, au premier rang de chaises. Pierre causait avec l'étrangère. Il vint dire à ses parentes un bonjour embarrassé. Devant l'apparition de beauté, rehaussée par toutes les élégances de la toilette, Marie se sentit condamnée, si chétive, à son propre jugement, que toute velléité de lutte l'abandonna. Elle eut un regard navré sur elle-même, dans la glace où elle se vit passer, avec sa pauvre petite robe de chez Madame Lafargue, la bonne faiseuse avec sa coiffure accommodée selon les principes

d'Eauze, de M. Mamousse, le coiffeur de la Grand-rue. Des artistes célèbres chantaient, pianotaient, monologuaient. On eut même le régal d'entendre quelques vers d'Heilbronn, dits par Rose Esther. La baronne Sinda tenait le département de la charité avec toute l'ampleur qu'y doivent montrer les femmes de sa condition. Le concert s'acheva dans l'atmosphère d'ennui spéciale à ces sortes d'assemblées ; le public payant s'écoula. Jacques s'approcha de la baronne, manifesta le désir de lui présenter sa tante et sa cousine.

— Comment donc ! — La sémillante Dolorès se précipita au-devant des deux femmes, avec sa rage de protection et ses effusions de sensibilité. — Cher monsieur Andarran, j'espère que vos parentes voudront bien se considérer ici comme chez elles. Elles vont me faire la grâce de rester pour notre petit lunch, entre intimes. — Oh ! la ravissante enfant ! Elle ne connaît pas encore Paris, dites-vous ? Mais il faut tout lui montrer ! — Venez, que je vous présente à nos amies, aux amies de vos cousins, ma toute belle.

Daria toisa attentivement la jeune fille qu'on lui amenait, plus tremblante qu'une fauvette jetée dans un nid d'éperviers. Elle dit à Jacques, tandis que les présentations s'achevaient :

— Elle est très bien, votre cousine. Comment s'appelle-t-elle ? Marie, sans doute ? Un Anglais prétendait que toutes les jeunes filles françaises s'appellent Marie.

— Elle s'appellera bientôt Marie Andarran, répliqua sèchement le député.

— Votre fiancée ? Tous mes compliments.

— Non, celle de mon frère.

— Ah ! vraiment ? fit la princesse. — Elle lui lança un regard de défi ironique, se retourna, pria Pierre d'aller chercher pour elle un verre d'une boisson quelconque :

— Celle que vous voudrez. Vous savez ce que j'aime.

On parla musique, on discuta le programme du concert.

— Très beau, conclut Félines ; un peu sévère. — Pendant que les machines d'Erard sont encore ouvertes, si vous nous jouiez une de vos chansons tsiganes, princesse, pour nous détendre après toutes ces mortifications charitables.

De l'air d'aisance royale qu'elle avait en toutes choses, Daria s'assit devant l'instrument. Elle en tira quelques mesures de cette musique passionnée, endiablée, avec la *furia* que savent y mettre les filles de la steppe. Mrs Ormond, priée à son tour, fredonna en s'accompagnant une chanson des nègres de Virginie.

— Ces mélodies étrangères vous plaisent-elles ? demanda obligeamment la baronne à Marie.

— Je suis trop ignorante pour les apprécier, madame. Je ne connais un peu que notre vieille musique française.

— Oh ! fit inconsidérément Jacques, ma cousine

est très bon juge; musicienne elle-même, j'ose dire qu'elle a des doigts de fée sur le piano.

— Vraiment ? s'écria Dolorès. Je vous prends au mot. Chère petite, donnez-lui raison : ce sera si gentil de vous entendre ! Nous ne sommes pas intimidantes, vous ne voudrez pas nous refuser.

Marie se recula, plus épouvantée que si on lui eût demandé de sauter par la fenêtre.

— Vas-y, n'aie pas peur, souffla tante Sophie. — Tu sais bien ce qu'a dit l'organiste de la cathédrale, qu'il n'y en a pas une comme toi dans tout le département.

— Y pensez-vous, tante ? Plutôt mourir.

— Vas-y donc !

La princesse Véraguine intervint :

— Nous vous en prions, mademoiselle. Ce sera si reposant, un peu de musique française ! *La Dame Blanche*, sans doute ? ou *les Noces de Jeannette ?*

Marie ne saisit pas les sous-entendus de la raillerie ; mais elle ne put se méprendre sur le ton ironique, sur l'intention évidente de cette femme : l'humilier, là, sous les yeux de Pierre...

Alors, — elle dit souvent dans la suite qu'elle n'avait jamais su s'expliquer la révolution qui se fit en elle, le coup d'audace qui la souleva, — la timide et vaillante créature se dressa, marcha sous le fouet de ces paroles, de ces sourires hostiles, alla droit au piano, s'assit, laissa tomber ses mains sur le clavier. Il lui sembla d'abord que ses doigts glacés ne bougeraient pas sur ces touches immobiles : tout

tournait, le salon, les meubles, les figures étrangères. Elle rencontra le regard de Pierre, debout en face d'elle, derrière le piano ; un regard intense qui la dévisageait. Elle lut sur ses traits une peine apitoyée, la torture du remords, le déchirement honteux, — il l'avoua plus tard — d'un officier passé à l'ennemi qui verrait sa vieille troupe en perdition sous les coups de cet ennemi. Elle le revit soudain, calme, devant les chenets de la Bourdette, écoutant le morceau de Glück qu'il préférait et redemandait toujours, la plainte d'*Orphée* :

J'ai perdu mon Eurydice...

Ce souvenir l'illumina. Sans même préluder, elle attaqua les premières mesures. En peu d'instants, les sourires amusés ou malicieux s'évanouirent sur les physionomies ; tous ces dilettantes affinés, riches d'expériences musicales, se sentirent en présence de ce phénomène rare : un être humain qui se donne à travers une expression d'art. Marie ne les voyait plus ; elle ne voyait que Pierre, la vieille maison provinciale, le vieux piano son confident quotidien ; elle y était, elle y exhalait sa vie dans ce sanglot d'agonie. La pure et grave lamentation pleurait sous ses doigts ; ses doigts où descendait de son cœur, de son âme, tout ce qui s'échappait en même temps par ses yeux, fixés sur lui, sans fierté maintenant, sans honte, implorants, éperdus. Si elle avait pu revoir à cette minute, dans la glace

où elle se méprisait tout à l'heure, la tête transfigurée qui sortait de la pauvre petite robe de Mme Lafargue, elle eût été tranquillisée sur la séduction souveraine que lui prêtait la douleur. Elle allait, se donnait toujours plus, avec des plaintes douces sur les gammes mourantes, des sursauts de désespoir sur d'autres. Le mouvement se ralentir expira, avant les dernières notes, comme si la vie eût passé tout entière dans ce don suprême, défaillante pour le soupir final d'Orphée. Marie se renversa sur le tabouret toute frémissante, toute blanche, fermant ses paupières sur le bleu pâle de ses yeux, sur la fleur de lin brisée par l'orage trop rude.

— Pierre, dit tante Sophie avec sa voix d'autorité, ta cousine n'est pas bien ; fais-moi le plaisir de la ramener à notre voiture.

Il s'avança, prit le bras de Marie, l'emmena. Jacques se levait pour les suivre ; la tante le tira par la manche :

— Restons, nous ; laissons-les aller.

La baronne s'empressait, proposait des sels.

— Merci, ce n'est rien, fit la vieille demoiselle. Elle est sujette à ces faiblesses, il vaut mieux qu'elle rentre sans tarder.

Dolorès se répandait en louanges :

— Délicieuse ; et quelle artiste ! Elle n'a pas encore vu l'Opéra ? Je la veux demain, dans ma loge ; j'irai la prendre après dîner. — Monsieur Andarran, ces dames sont au Ritz ?

— Non, madame ; mes parentes sont à l'hôtel du Bon-Lafontaine.

— Oh ! charmant ! Quelle musicienne !

Pierre mit en voiture la jeune fille ; elle se laissa tomber sur les coussins comme une hallucinée. Là, devant cet inerte paquet de souffrance l'honnête garçon ne contint plus d'irrésistibles mouvements d'horreur pour lui-même, de pitié pour elle.

— Cousine, dit-il, tu n'es pas bien : permets-moi de te reconduire à l'hôtel.

Il s'assit à côté de la petite silencieuse. Comme ils approchaient, il lui prit la main, lui baisa longuement, à la même place, du même baiser qui avait appelé l'enfant à une vie nouvelle.

Marie fondit en larmes.

A l'hôtel, les explications entre eux furent très brèves.

— Tu ne peux pas me pardonner, dit posément l'officier. Je n'ai plus rien à faire ici, pour le moment. Le mieux est de m'en retourner le plus vite possible là d'où je n'aurais jamais dû bouger, dans mon pays. Je vais de ce pas solliciter une permutation avec quelque camarade fatigué du Soudan.

Marie approuva faiblement, d'un signe de tête : elle n'éleva aucune objection. Il sortit, avec son habituelle décision revenue, pour entamer sur l'heure les démarches nécessaires ; il pria Jacques de l'aider au ministère.

Tante Sophie laissa faire pendant deux jours. Quand elle apprit que la requête de Pierre avait

chance d'aboutir, elle demanda ses neveux et sa niéce dans sa chambre.

— Avez-vous bientôt fini, dit-elle, avec vos enfantillages ? Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, les cœurs aussi. Vous irez chez les sauvages si cela vous plaît, mais ensemble. Demande ton pardon, grand nigaud, et prends ta femme. Le diable n'aurait qu'à repasser entre vous, là-bas ou ailleurs ! — Et se tournant vers Marie : — Pardonne-lui, petite. Puisses-tu n'apprendre jamais qu'on peut encore s'estimer heureuse, quand ils n'ont pas plus à se faire pardonner, ces criminels !

Marie hésitait, incrédule, avec une expression de dignité craintive.

— Je ne veux pas de ta pitié, Pierre...

— Ce n'est pas de la pitié ! s'écria-t-il dans un élan sincère. — C'est de l'amour, pour ton courage. Il a tout vaincu.

Un sourire étonné brilla dans les yeux humides :

— Du courage ? j'ai eu bien peur, au contraire. Comme tu m'as dit que tu avais eu peur en allant au feu, la première fois. J'ai fait comme toi ; j'ai ramassé mon cœur, j'ai marché. N'ai-je pas été élevée pour faire une femme de soldat ?

Elle lui tendit la main ; il l'écarta, prit dans les siennes la petite tête, l'amena passionnément à ses lèvres.

On s'entendit vite sur des arrangements qui semblaient arrêtés de tout temps. Une grosse contrariété

mit un nuage dans le ciel de Marie. Ils eussent tous désiré s'enfuir à la Bourdette, recevoir la bénédiction nuptiale dans la vieille église où la jeune fille l'avait toujours attendue. Il n'y fallait pas songer. Le père Sénauvert était intransportable ; les convenances exigeaient que la noce se fît près de lui, à Paris. On fixa une date aussi rapprochée que possible, la mi-juillet. Les premiers bans furent publiés le dimanche suivant à Saint-Thomas-d'Aquin.

Le lendemain au soir, Jacques reçut un petit paquet et un billet de la princesse Véraguine.

« Cher monsieur, vous aviez donc raison, quand vous m'appreniez le nom de votre cousine. Mais vous m'avez crue plus mauvaise que je ne le suis. Si j'avais voulu lutter !... Je n'ai pas voulu. Je ne veux pas faire de mal : j'ai compris que j'en faisais tant ! Je ne veux pas briser ce qui peut être un vrai bonheur ; avec les morceaux, je n'en referais jamais pour moi qu'un faux-semblant. — Vous avez d'ailleurs là-dessus des idées très proches des miennes, si j'ai bien deviné. — Ne craignez pas un retour offensif de votre ennemie. Je pars demain pour Bayreuth. Je n'y entendrai rien de plus beau que la musique de l'autre jour.

« Veuillez mettre dans la corbeille de votre cousine cette ancienne turquoise, où sont gravés des mots persans. Une bohémienne me l'a vendue comme un talisman infaillible. Qu'elle préserve Pierre de retrouver ma pareille, c'est ce que je sou-

haite de tout cœur à votre frère et à sa femme. — Daria Véraguine. »

— C'est pourtant vrai, pensa Jacques. Pas mauvaise, folle seulement. Impulsive pour le bien comme pour le mal. Et malheureuse ; elle ne sait pas ce qu'elle veut, elle le veut si violemment !

Il allait porter ce billet à son frère, lorsque tante Sophie entra, s'informa du contenu.

— Halte-là, mon garçon, pas de bêtises. Inutile de souffler sur les braises où la flamme peut se rallumer.

Elle lui prit des mains le papier, l'approcha d'une bougie.

— Oui, c'est mieux ainsi, dit Jacques, Il convient que nos belles actions demeurent ignorées de ceux pour qui nous les faisons. Elles en ont plus de prix ; et le monde est plus à l'aise pour nous juger sur ce que nous lui montrons, le pire de nous-mêmes.

Une seconde après, il ne restait qu'une pincée de cendres de la belle action de Daria Véraguine.

CHAPITRE XXI

MORS ET VITA

Et Jacques retourna dans « la cage aux écureuils, » où la roue continuait les mêmes révolutions désordonnées, le même broiement à vide. Il y amena un jour ses parentes, qui visitaient sous la conduite de Pierre les curiosités de la capitale. La séance fut mouvementée. Tante Sophie résuma ses impressions dans ce conseil. :

— Mes enfants, quand vous aurez un bébé, n'envoyez pas ici votre nourrice : c'est un endroit où le meilleur lait tournerait.

— Jacques, dit Marie, je te plains de vivre dans une compagnie où les yeux sont si méchants. Ils m'ont fait peur.

— Cette innocente parle comme notre parent le père Joachim, observa le député. Lors de son dernier passage à Paris, je lui ai donné un billet. Vous savez s'il voit clair dans les consciences, ce vieux prêtre, ce confesseur qui a le regard en coup de sonde des gens de son état. Combien d'âmes troubles n'a-t-il pas fouillées dans sa vie ! Il a regardé dans les yeux quelques-uns de mes collègues ; le vieux confesseur est sorti de chez nous épouvanté, me

disait-il. — Et cependant, il y a ici tant de braves gens ! Seulement, le diable entre en nous dès que nous sommes en séance.

Pierre montrait à son frère les sténographes [illegible] tacticien indiquait le remède au mal parlementaire.

— Il faudrait avant tout remercier ces messieurs; elle ne pourrait plus nuire, la trompette dont on boucherait le pavillon.

La Chambre achevait en hâte de boucler le budget, retardé jusqu'en fin de session par l'expédient des douzièmes provisoires. La surenchère électorale des relèvements de crédits faisait rage. Andarin rougissait à part lui des votes qu'il se laissait arracher, toujours entraîné par ce raisonnement : On ne peut pourtant pas être le seul à voter contre ! — Il s'abstenait parfois, quand le gaspillage était trop criant. Couilleau, Rousseblaigue le considéraient avec stupeur :

— Mais vous n'avez donc pas un fonctionnaire parmi vos électeurs ? Que vont dire vos cantonniers, vos facteurs, vos gabelous ?

— Moi, ajoutait avec orgueil Rousseblaigue, ma situation est inattaquable, depuis que le crédit pour la délivrance des clairons gratuits aux sapeurs-pompiers. Quand je suis revenu dans ma circonscription, tous les pompiers de la région m'ont offert un apéritif d'honneur au bar de l'Espérance.

Occupée tout entière à cette curée, la gent parlementaire était relativement calme. Les nouveaux

ministres appliquaient les vieilles pratiques de leurs devanciers. On les avait choisis favorables aux principes de Mirevault, qui étaient de n'en point avoir. Leur politique oscillait dans les prudentes balances influencées par les Bayonne, par les mains occultes qui pesaient discrètement sur le fléau. Ces adroits prestidigitateurs avaient remisé le Panama, la dernière crise ayant fait son office, porté les hommes qu'il fallait à la place de ceux qu'il ne fallait plus. Tout s'était tassé. En dépit de ce calme, la sempiternelle lamentation continuait dans les couloirs :

— Où allons-nous ? — Ça ne peut plus durer ! — Comment ça finira-t-il ?

Tous ces hommes éprouvaient la sensation que Poujard'hieu définissait ainsi :

— Nous nous enlizons dans un marais stagnant ; très lentement ; mais ça monte, nous descendons ; et chacun cherche un bras où se raccrocher, avant que l'eau saumâtre ne vienne refouler dans les bouches bavardes tous ces mots auxquels nous ne croyons plus.

Pélussin, le successeur d'Asserme, répondait avec bonhomie à ceux qui le félicitaient sur ses derniers triomphes oratoires :

— Oui, mes enfants, c'est très joli ; mais tout cela finira pour nous par des conférences en Belgique !

— Et vous, mon maître, croyez-vous que ça puisse durer ? demandait Andarran à Ferroz. —

Peut-on vivre sur rien ? De quoi vivra désormais le monde opportuniste, incapable de se créer par lui-même une idée directrice ? Après 1871, au sortir des brasseries républicaines, ce monde a subi l'influence du réalisme scientifique de nos penseurs, du réalisme politique de Bismarck et des autres Allemands. Sous les vocables classiques du libéralisme, il a fait prévaloir le principe de la lutte pour la vie ; il a tenu les classes dirigeantes par la satisfaction des intérêts ; il a tenu les masses par la vision de paradis qui miroitait dans ce beau mot, la République, par l'exploitation des aigreurs anticléricales, par la religion de l'Alsace-Lorraine, dernier refuge de l'idéalisme populaire. Ces trois instruments de règne sont usés. La République longtemps pratiquée est apparue un gouvernement comme les autres, que la raison peut préférer, mais qui n'a plus cette magie du rêve, ce crédit d'espérances infinies par où la Vierge inconnue tuait les autres régimes. Le clergé n'est plus menaçant. Quant à l'Alsace-Lorraine... interrogez les jeunes gens ! — De quoi vivront-ils à l'avenir !

— Je pense qu'on s'inquiète bien vite, répondit Ferroz. Nous sommes dans l'état que les physiciens appellent l'équilibre instable. On y peut demeurer longtemps. Rappelez-vous ce que nous disait l'autre jour un des meilleurs esprits du monde gouvernemental : « Personne en France ne lèverait le petit doigt pour soutenir le régime, si on le voyait s'écrouler ; mais il ne croulera point, parce que

personne ne lèvera le petit doigt pour le renverser. »

— C'est vrai, dit Félines, qui intervint dans la conversation avec son humeur accommodante de bon viveur. — Hier soir, au retour d'une partie à Saint-Germain, je pensais à notre régime, en regardant la lune. Elle montait dans un ciel gris. Elle avait le tort d'être une lune, d'abord, un astre uniquement éclairé d'un reflet ; et puis, c'était une lune voilée, brouillée, flasque, veule. Elle faisait quand même son métier de lune, elle tournait. — Notre régime est comme la lune.

— Un moment arrive pourtant, reprit Andarran, où l'impuissance de vivre a une fin, qui s'appelle la mort.

— Erreur, objecta Ferroz. Une nation nombreuse ne meurt pas, elle se déclasse. Elle descend d'un rang sur l'échelle comparative des grands États.

— Et vous acceptez cette déchéance ? s'écria Jacques.

— Nos petites familles unipares et nos distillateurs la rendent inévitable. — D'ailleurs, je n'accepte ni ne refuse rien hors de la portée de ma main. Vous savez bien que je regarde, fit tranquillement le vieux médecin. — Les vivants agiront de moins en moins et les morts continueront de parler.

— Ah ! le boucan des morts ! — Félines partit d'un éclat de rire. — Votre aimable formule, docteur ! Vous n'êtes pas geniil pour les collègues, avec l'épithète dont vous nous avez gratifiés, les morts qui parlent !

— Je ne le disais pas dans ce sens, rectifia Ferroz.

Suivant la loi constante de déformation des idées, le propos philosophique du savant, mal compris et simplifié, avait prêté à l'équivoque en se répandant; de sa théorie sur les survivances du passé, les députés n'avaient retenu qu'un sobriquet à leur usage.

Le baron Lebrun s'approcha du groupe ; il amenait un collègue provincial, petit agriculteur ruiné par la baisse des blés, fort acrimonieux depuis cet accident. Le terrain cherchait des signatures pour un projet de loi sur la naturalisation des étrangers : il se proposait de la restreindre ; il visait en réalité les Israélites. La clameur antisémite que nous avons entendue croître trouvait à cette époque ses premiers échos dans la Chambre.

— Contre les juifs ! s'écria Félines : je signe des deux mains ! — Le vicomte Olivier, qui passait sa vie chez les Sinda, chez les autres financiers isréalites, n'avait pas son égal pour l'emportement des discours contre eux.

— Que leur reprochez-vous donc ? demanda Ferroz.

— Ils sont trop pour leur petit nombre.

— Et ils justifient, appuya Lebrun, la sentence de leur prophète Isaïe : « Chaque parole de ce peuple est une conjuration. »

Andarran refusa de signer. Sa générosité native se révoltait contre l'ostracisme.

— Votre loi serait insensée, dit-il ; elle eût rayé

la moitié des grands hommes de notre histoire. Et quant aux juifs, il y en a de mauvais, il y en a de bons. Tenez, l'autre jour, je devais recommander un jeune candidat au baccalauréat, — un fils d'électeur, naturellement. Je suis allé chez Alphonse Bayonne, l'universitaire, le frère des autres, des intrigants. Cet homme m'a touché : il avait les larmes aux yeux en me parlant d'un article cruel pour sa race. « Que nous veut-on, monsieur ? Mon père a honoré ce pays par des travaux dont la science française est justement fière ; je l'ai servi plus obscurément, dans ma laborieuse carrière d'éducateur ; un de mes fils débute dans l'Université, un autre sert dans l'armée, il se fera tuer à côté de vos fils. Que veut-on de plus ? » — Que lui auriez-vous répondu ? ajouta Andarran. Que voulez-vous de plus ?

— Etre les maîtres chez nous, répliqua l'agriculteur.

— Et c'est eux qui le sont ! rugit Félines. Ils nous accablent de leur supériorité. Ils évitent peut-être d'y penser d'une façon trop précise, de peur qu'on ne les entende penser ; mais c'est plus fort qn'enx, ils nous la font sentir quand même.

— Voyons, Olivier, dit en souriant Jacques, vous ne voudriez pourtant pas rétablir les lois du moyen âge : condamné au bûcher, le chrétien qu avait obtenu les faveurs d'une juive...

— Bigre, non ! se récria le vicomte. — Quel autodafé rue Fortuny, mes amis !

— Et aucune loi n'empêchera que vous ne soyez certain de rencontrer, dans toute réunion parisienne, hommes de plaisir ou savants, esprits très distingués ou gens très riches, une forte proportion d'israélites.

— C'est bien là ce qu'on leur reproche, opina Ferroz : leur primauté dans tous les ordres d'activité, par tous les moyens. Ils savent le grand secret de la mécanique : ne rien perdre de la vapeur utilisable. La meilleure part de la vôtre s'en va vers le ciel en jolies fumées bleues, le soir, sur les toits, objets de rêve et de poésie. Eux, ils utilisent toute leur vapeur dans la machine qui les porte et vous entraîne à sa suite. Vous avez beau être le nombre, des milliers de vapeurs fuyantes ne sont que de la fumée ; un peu de vapeur comprimée, utilisée, fait plus de besogne.

— Tout cela est bel et bon, interrompit l'agriculteur, mais vous ne voyez donc pas que nous sommes mangés tout vifs ?

— Si, je le vois, reprit le savant. C'est apparemment que vous êtes de la chair comestible. Tout vifs, dites-vous ? on ne mange pas un animal vivant, qui se défend. Votre monde est-il sur ses fins, comme je l'entends dire ? En ce cas, le ferment juif y accomplira sa fonction historique : dissolvant des sociétés épuisées, agent de décomposition qui prépare une nouvelle unité, d'où il sera probablement exclu, pour aller recommencer ailleurs son travail indéfectible ; comme dans le monde romain, comme dans les premiers empires.

— Isaac Laquedem, le grand mystère de l'histoire, prononça sentencieusement le baron Lebrun : son aïeul a terrassé l'Ange, ne l'oublions jamais, quand nous sommes tentés de mettre sa force en doute.

— Oui, continua Ferroz, c'est chez eux que parlent les plus anciens morts, les plus actifs, les plus immuables.

— Mais ils changeront, dit Andarran, avec les conditions que leur fait une civilisation plus humaine ; ils se fondront dans la masse.

— C'est possible, on le dit beaucoup, rien ne nous autorise à le préjuger. Nous ne pouvons raisonner que du passé. Tous les documents que nous possédons sur eux, depuis la plus haute antiquité, nous montrent leur action identique dans des circonstances identiques, à travers toutes les civilisations, avec la même force, le même bonheur, les mêmes moyens, les mêmes excès engendrant les mêmes défiances et les mêmes réactions, sur le Nil, sur l'Euphrate, sur le Tibre, dans toute notre Europe.

— Cher maître, vous avez une façon de les défendre qui ferait devenir antisémite !

— Je ne défends ni n'attaque. J'examine le malade et ses maladies Le malade se cabre contre la fatalité Notre peuple obéit à la loi ethnique, à la loi zoologique de la conservation de l'espèce Un organisme tolère certaine proportion d'élément étrangers, il les assimile, il en bénéficie. L'introduction

de ces éléments devient-elle surabondante ? Il les élimine instinctivement. Je crains qu'il n'y ait une antinomie irréductible entre cette loi naturelle et vos lois morales. Celles-ci ordonnent de reconnaître toutes les supériorités, de récompenser tous les efforts; l'autre a pourvu au rejet des corps adventices par nos tissus, à l'expulsion automatique, parfois violente, des substances qui les dénaturent. C'est un phénomène mécanique.

— Mais il faut préférer la loi morale ! s'écria Jacques. Ces violences seraient barbares, haïssables !

— Libre à vous de préférer, de qualifier, dit l'implacable savant. Je n'aime ni ne hais un phénomène, je l'étudie.

— En tout cas, conclut Andarran, ce n'est pas un article de loi mal digéré, contraire aux mœurs, qui remédiera à l'envahissement que je déplore comme ces messieurs. Ce ne peut être que l'action modératrice d'un gouvernement maître chez lui, maître de lui-même, qui ferait régir la France par des Français, qui protégerait nos hôtes de toute nationalité contre les fureurs de la basse envie.

— Oui, c'est bien cela, c'est un gouvernement qu'il nous faudrait ! — Tous les députés reprirent en chœur ce refrain dolent, conclusion habituelle de chacun de leurs entretiens.

Jacques revint méditer l'insoluble problème dans l'hémicycle : on votait, à l'instigation de Napoléon Bayonne, une convention qui assurait la

mainmise de ses associés sur un grand service public. Influencé par le déterminisme de Ferroz, le jeune homme se laissa aller aux décourageantes rêveries sur le *fatum* ambiant, l'écoulement universel des choses, le renouvellement de la vie indifférente, qui emporte les petites pierres amassées pour bâtir le mur éphémère. Ces hommes agités, sur ces bancs, lui apparaissaient comme les blés verts des champs au bord de la route ; matière à transformation, des blés à peine plus vivants que les seigles balancés sous la brise. Il fut tiré de sa méditation par un aigre colloque entre M. Cornille-Lalouze et Paulin Renard. L'un vitupérait, l'autre défendait un commissaire de police qui avait fait du zèle dans une élection. Il admira leur facilité à se passionner pour ces misères. Et il envia cet imbécile. Et il envia presque ce méchant.

Les séances se prolongeaient, par les chaudes après-midi de juillet, dans la fournaise énervante. Jacques en sortait harassé, congestionné, sans appétit, l'âme morose ou colérique. Il retrouvait la légère atmosphère du bonheur autour des deux promis, absorbés par de graves débats sur les moindres détails de leur future installation. Tante Sophie les avait si bien chapitrés qu'on était convenu de surseoir à l'exode en Afrique, de passer raisonnablement la première année en France. Le régiment allait quitter Paris pour prendre garnison à Cherbourg : le jeune ménage irait faire son établissement dans cette ville aussitôt après la noce.

regagnerait ensuite la Bourdette. La tante comptait bien qu'au bout de cette année, un berceau viendrait se mettre en travers des projets africains.

Les fiancés riaient chaque soir des mines déconfites que leur rapportait le législateur.

— Mon pauvre ami, disait Pierre, je te reconnais de moins en moins. Ces grands mots, le Parlement, le Gouvernement, ont tout juste l'importance que tu leur donnes. Dis-toi donc que tu es dans un café où des Français sociables et disputeurs ont leurs habitudes ; il ne faut pas les laisser empiéter sur la vraie vie. Elle n'est pas là. Mai, je la vois partout ici, dans cette ville, où il y a tant d'intelligence et de travail, où tant de gens laborieux poursuivent avec application leur tâche technique. Si tous faisaient comme eux, ton Parlement bourdonnerait dans l'inattention générale, frelon négligeable entre toutes ces abeilles occupées dans leurs ruches. Retire ton âme de ce qui la fait souffrir, et cela n'existera plus.

— Il a raison, pensait le député. — Jacques se rappelait la phrase de Carlyle : « Les actes du Parlement, en somme, sont peu de chose, nonobstant le bruit qu'ils font. Quel est l'acte du Parlement, quel est le débat à Saint-Stephen's, aux *hustings* ou ailleurs, qui amena un Shakespeare à l'être ? » — Il s'endormait sur de belles résolutions : reprise de ses travaux, de son *Histoire des Albigeois*, le livre rêvé depuis sa sortie de l'École des Chartes. Il irait enfin l'écrire dans la paix, à la Bourdette... Et, le lende-

main, il retournait à son café, à la Chambre, machinalement, comme on retourne à un vice, avec une révolte de dégoût et une soumission lâche à la tyrannie de l'habitude.

Le mariage était fixé au 12 juillet. Cinq jours avant cette date, comme Jacques arrivait au commencement de la séance, il vit au fauteuil le vice-président Chasset de la Marne. Le Champenois annonçait, avec toute l'émotion convenable, l'immense perte que venaient de faire le Parlement, la République, la France : le vénéré président Duputel, malade depuis une semaine, s'était éteint dans la nuit. — Président de la Chambre, ancien président du Conseil, président honoraire de la Société universelle des naphtes et pétroles, président effectif de l'Union générale des fonctionnaires républicains, membre de l'Institut, et le reste, Duputel était un des grands aigles du régime. Les obsèques nationales s'imposaient. On les vota, en maugréant, comme il est d'usage ; seuls, les radicaux votaient avec jubilation ; ils comptaient sur un de ces pompeux enterrements civils qui instruisent le peuple à s'émanciper des superstitions et font enrager les cléricaux. Leur espérance fut déçue : la vieille mère de Duputel arriva de Carcassonne ; elle réclama des prêtres, fit tête aux assauts des grands, ne voulut pas démordre de son droit. Il fallut céder, avec le dépit d'avoir voté l'inutile crédit.

Les obsèques furent célébrées le 12, à dix heures

et demie, en l'église de la Madeleine. Le mariage de Pierre était pour midi, à Saint-Thomas-d'Aquin. Jacques avait le temps de faire un tour aux funérailles de son président, il s'y rendit. Tout ce qui marque, remue, enterre, dans le Paris de la politique, des affaires, des lettres, gravissait les marches de la Madeleine : ascension continue de fourmis noires qui s'engouffraient sous le portail béant, dans la nef tendue de serges, où l'on apercevait du dehors une flambée de feux au fond des ténèbres, le scintillement des cierges autour du catafalque. Bon nombre de députés s'arrêtaient sur le perron, échangeaient des poignées de main distraites, bavardaient et s'attardaient sous la caresse du clair soleil, si douce aux vivants près d'un mort ; en face, au bout de la perspective, par-dessus les alignements de la troupe, ils contemplaient leur maison, sabrée par la gigantesque écharpe de crêpe qui accusait davantage la physionomie tumulaire du monument.

Asserme, revenu la veille de son voyage de Norvège, interrogeait les collègues, pressait Félines de questions sur les derniers événements parisiens.

— A la Chambre, rien de nouveau, me dites-vous. Je vous crois. Et chez nos amis Sinda ?

— Regardez le baron, qui vient pleurer Duputel : il prospère.

— La princesse Véraguine s'est-elle consolée du drame Bayonne ?

— La princesse Daria ? Elle a changé de musique.

Elle s'éternise à Bayreuth. On la dit très impressionnée par le ténor du *Parsifal*, le fameux Hongrois. Il lui fait oublier notre pauvre ténor Elzéar.

Andarran survint à ce moment, releva le propos.

— On dit tant de choses, mon cher Olivier ! La princesse vaut mieux que sa réputation. Attendons avant de juger. Elle fera peut-être des folies héroïques ; ce ne seront jamais, croyez-moi, les folies vulgaires qui passent par la cervelle de nos petites dames, sur les degrés de la Madeleine.

— Et Rose Esther ? reprit Asserme ; comment porte-t-elle le deuil de Kermaheuc ?

— Un poème : un deuil d'un goût irréprochable, un deuil de père qui ne serait pas un père, un veuvage d'oncle, du noir discret, attendri, qui devient mauve quand on le regarde. Gédéon paraît être le liquidateur de la succession ; avec le jeune Heilbronn, pour les soirs de vague à l'âme. D'ailleurs, plus de talent, plus de succès que jamais. Elle a l'air de ne toucher à rien, elle touche à tout. Chacun l'écoute, chacun fait ce qu'elle veut et ne s'en aperçoit qu'après. Nous la verrons encore monter, si nous vivons.

Jacques avait rejoint au fond de la nef la délégation de la Chambre. Chacun de ces hommes, bercé par la musique de l'orgue laissait errer sa pensée à la dérive, dans le désœuvrement de la cérémonie imposée. Si l'on avait pu ouvrir leurs crânes et en faire sortir, visibles, ces pensées divergentes, quelle Babel fût apparue dans le temple !

Les orateurs désignés pour pérorer l'instant d'après sur le défunt polissaient les phrases de leurs discours. Les ministres, les chefs de groupe, tous ceux qu'emportait le mouvement précipité de l'action immédiate étaient mentalement absents de l'église : il profitaient de cette heure de relâche pour combiner le stratagème qu'il faudrait employer, la harangue qu'il faudrait prononcer le lendemain. Ceux qui n'étaient pas talonnés par ces nécessités pressantes, ceux que le choc de la mort voisine faisait rentrer un moment en eux-mêmes, ceux-là ébauchaient une méditation intérieure. Chacun d'eux était ressaisi par les morts qui vivaient en lui. Tout à côté du catafalque, M. Cornille-Lalouze écoutait les siens. Il avait dîné à l'Élysée, huit jours auparavant, en face de Duputel. Les vieux paysans ses pères, craintifs du suaire et de l'enfer, frissonnaient dans sa conscience, s'attristaient de quitter leur lopin de terre, leur sac d'écu, leur verre de bon vin. Au-dessous d'eux, trois générations de cours rationalistes, révoltés contre l'Église, animaient M. Cornille-Lalouze contre ces curés, contre leurs sornettes funèbres, contre l'immense et sombre prise des âmes qui persistait là, infiniment plus puissante que les prises terrestres du franc-maçon. Il se redressait, rogue, méprisant, raidi dans sa peur et sa haine, fourbissant de sûrs amendements pour grouper les majorités formidables qui écraseraient la grande ennemie.

D'autres dévidaient leur pensée de mille façons,

continuaient les papotages commencés sur le parvis, discutaient les chances des candidats à la succession de Duputel. Les ambitions, les brigues, les ruses politiques chuchotaient, sourd murmure étouffé par les voix terribles qui clamaient dans le chœur : *Solvet seclum in favillâ.* Les corps constitués se groupaient, avec un souci vigilant des préséances. Çà et là, un magistrat précautionné tirait de ses poches des biscuits, des tablettes de chocolat dont il obligeait ses voisins. Félines, le regard tendu vers les chapelles latérales où se massaient les femmes, guettait Mrs Ormond, qui devait venir à la Madeleine en curieuse ; il cherchait l'éclat blond des cheveux sous la capote noire ; il attendait impatiemment la poignée de main significative qu'on échangerait à la sortie. Pour lui, pour d'autres jeunes gens dans le même cas, les obsèques de Duputel étaient une de ces réunions mondaines dont l'objet est indifférent, qui ne comptent qu'autant qu'elles facilitent un rapprochement avec la femme courtisée. Sous les torchères de ce catafalque, dans leur orgueil triomphal de jeunesse et de vie stimulée par la mort, ils avaient des visions souriantes de belles formes convoitées ; ils résumaient en eux, sous ces teintures noires, dans cette odeur de cire, la protestation de la vie ambiante dont la rumeur arrivait du dehors. Elle venait expirer dans la déchirante lamentation où repassaient les noms de Jérusalem, de David ; pleurs séculaires encore pleurés, à quelques pas des camelots du boulevard, sur le passant,

de ce boulevard, le léger parisien qui saute dans l'éternité.

Près du baron Lebrun, des membres âgés de la droite inclinaient leurs têtes chenues sur les prie-Dieu, au tintement des sonnettes de l'*Introïbo*. Jusqu'au fond de leurs consciences claires et calmes, comme dans une chambre vide où il n'y aurait qu'un tableau de sainteté sur le mur blanc, la foi héréditaire faisait son œuvre de soumission pacifique, absolue ; chaque jour, depuis le berceau, le balancier frappait ces âmes à l'effigie ancienne de quelques vérités très simples, qui avaient pris des formes materielles aussi indiscutables que les contours de l'autel, du calice, de l'hostie. Ils priaient pour tous les leurs, pour la longue rangée de grands-parents qui dormaient à l'ombre des châteaux, dans le petit cimetière du village, et dont les âmes étaient à cet instant, à midi, le 12 juillet, réparties en purgatoire, dans l'attente douloureuse, ou au ciel, dans la béatitude, selon les décrets de la justice et de la miséricorde divines.

Jacques songeait, pénétré d'une tendresse respectueuse et triste par la poésie, par la majesté des hymnes liturgiques. Il regardait avec pitié l'obtus Cornille-Lalouze, debout devant lui, Paulin-Renard, Boutevierge, tous ces nabots qui voulaient abattre de leurs mains débiles la grande tente où l'humanité venait depuis si longtemps s'endormir. Il enviait ces hommes de la droite, solides dans leur foi comme dans un théorème de mathématiques. Il re-

trouvait ses plus lointaines ascendances dans la vieille plainte, la plainte accumulée de tant de générations, égale pour tous ces atomes qui s'écoulent dans le fleuve commun, ignorante de leurs différences, tour à tour menaçante et consolatrice sur les misérables créatures qu'elle confond dans le même néant, qu'elle relève dans la même espérance. Une fois de plus, elle retentissait sous ces voûtes, sur ces rebelles contraints de rendre hommage à son pouvoir ; elle enveloppait, roulait, entraînait comme des fétus tous les acteurs de cette représentation funéraire, et l'acteur principal, le cadavre qu'on apportait dans sa caisse de chêne, sur les bras des six hommes aux chapeaux luisants, la pauvre chose qui avait été le grand Duputel, président de la Chambre, ancien président du Conseil, président honoraire de la Société universelle des naphtes et pétroles, président effectif de l'Union générale des fonctionnaires républicains, membre de l'Institut, et le reste... dont il ne restait rien.

Andarran fut rappelé au sentiment de l'heure par l'obligation d'aller prendre le jeune couple qu'il devait accompagner à Saint-Thomas-d'Aquin. La cérémonie officielle commençait à peine, les discours séviraient longtemps sur le parvis, avant qu'on ne reconduisît Duputel à la gare d'Orléans ; de là, il s'acheminerait vers Carcassonne, vers la rue de la Barbacane ; Jacques cherchait de mémoire l'emplacement où s'érigerait, sur la coline féodale, la statue qui glorifierait le haut baron de la nouvelle féodalité.

— Laissons les morts ensevelir leurs morts, allons retrouver les vivants, — se disait le député en regagnant la rive gauche.

Le contraste était saisissant, entre l'église d'où il sortait et celle où il pénétra derrière les mariés. Là-bas, le bruit et la pompe d'une chute dans le néant ; ici, la vie modeste, comme elle l'est d'ordinaire à son apparition dans le monde. Modeste et familiale était la cérémonie ; Pierre n'y avait convié que ses camarades.

Jacques reconnut dans le nombre quelques-uns des Soudanais qui l'avaient accueilli à Saint-Louis. Tous pareils, les autres officiers qui composaient l'assistance ; chercheurs et créateurs d'empires revenus de loin, dont les pensées retournaient au loin, s'égrenaient sur le vaste univers ; voyageurs étrangers dans cette petite province parisienne que le député avait laissée sur les degrés de la Madeleine. Un instant, il put se croire au Sénégal ; ses impressions d'alors lui revinrent, parmi ces hommes qui les lui rendaient, toutes chaudes. Certes, leur petit groupe eût passé inaperçu, dans la foule des notoriétés et des puissances que Jacques venait de quitter ; et pourtant cette poignée de soldats représentait plus de force et de vie que tous les « corps constitués » assemblés autour du cadavre présidentiel : ce coin de fer, pensait-il de nouveau, n'aurait qu'à toucher les toiles peintes du grand décor pour les crever. Il regardait les visages calmes et disciplinés : ces esprits étaient ailleurs, indifférents au

souci maladif qui hantait le député comme il obsédait tous ses collègues, tous les politiciens. Il fit alors réflexion que la force de ces soldats, invoquée ou redoutée par tant de gens, résidait précisément dans leur indifférence pour ce qui énervait les autres, dans leur ignorance de la crainte ou de l'espoir qu'ils inspiraient aux agités. Il se souvint qu'un pôle de cristallisation agit lentement, sûrement, par un travail d'agrégation qui échappe à l'observateur.

Devant l'autel, abîmée dans le recueillement de son bonheur, Marie recevait pieusement les paroles qui lui donnaient droit à ce bonheur. Là aussi, dans les yeux extasiés de la jeune fille, dans le grave regard de Pierre, la vie montait avec des lueurs d'aube, magnifique de jeunesse et de foi en elle-même, prodigue de promesses fécondes sur la fleur épanouie. Et, si résolu qu'il fût à ne pas entendre le dernier soupir des tristesses étouffées au fond de son cœur, Jacques sentit que la vie entrait toujours dans le monde en meurtrissant quelqu'un, quelque chose... L'encouragement à s'oublier lui-même, il le trouvait en contemplant tante Sophie. Sous le panache de plumes, d'une esthétique discutable, qui remplaçait pour ce grand jour les coques du bonnet noir, la vieille demoiselle montrait la fierté joyeuse d'un général victorieux. Il devait pourtant y avoir dans cette âme, pensait le neveu, une suprême remontée de mélancolie : elle donnait à une autre ce qu'elle n'avait pas eu.

Les heureux qui faisaient leur joie avec ces immo-

lations sortirent au bras l'un de l'autre, pour la vie. Dans la sacristie, Jacques s'approcha le premier de Marie, charmante sous ses voiles blancs. Elle vint à lui, toute, d'un joli mouvement de gratitude et de tendre abandon.

— Merci, Jacques ; je te dois une grosse part de mon bonheur ! — Elle haussa son front vers les lèvres de son beau-frère. Il fit semblant de ne pas apercevoir le geste, lui prit les deux mains, les serra fortement.

— Attendons quelque dix ans, petite sœur, et tu sauras mieux si tu dois me remercier. Aujourd'hui, ne remercie que ton courage.

En disant ces mots, il plongeait dans les yeux de la jeune femme un regard triste et doux, chargé d'affection, de résignation, d'adieu intime à celle qui se rapprochait davantage. — Comprit-elle tout ce qu'il y avait dans ce regard ? — Elle ne le vit pas. Le bonheur ne voit pas autour de lui.

Tandis qu'elle se prodiguait aux officiers, gracieuse et l'air si fier d'entrer dans leur famille, Pierre embrassa son frère avec effusion.

— Le père n'est pas absent, puisque tu es là. Tu as été le père. Merci, Jacques.

Dans l'accent filial et reconnaissant de ce « merci », dit par le laconique jeune homme, il y avait un monde d'allusions émues. L'aîné se sentit payé. Désireux de couper court aux rappels du passé, il aborda brusquement des sujets moins émouvants, regarda sa montre :

— Tes camarades vous feront manquer le train de Cherbourg. Vous n'avez plus qu'une heure !

— Je vais les expédier, courir à l'hôtel. Le temps pour Marie de changer de robe, et nous filons sur Saint-Lazare. Tu accompagneras tante Sophie à la gare ?

— Non, je vous y rejoindrai. Je dois m'arrêter sur la ronte, au Palais-Bourbon, pour dix minutes. A tout à l'heure.

Ferroz lui avait fait promettre à la Madeleine, de passer un instant dans le bureau d'une commission; le député d'Eauze était seul en mesure de renseigner le scrupuleux savant sur des pièces dont celui-ci avait besoin pour la rédaction d'un rapport urgent.

Il trouva son collègue dans ce bureau, communiqua les documents demandés. Seuls dans le palais désert, les deux hommes retraversaient les salles pour sortir ; les sons amortis d'une marche funèbre arrivèrent à leurs oreilles.

— Eh ! mais, fit Jacques, ce doit être notre président qui repasse une dernière fois devant sa maison ! On l'aura arrosé d'éloquence pendant deux heures, il repart pour Carcassone. Allons le saluer au passage.

Ils gagnèrent la terrasse du jardin, au-dessus du carrefour où la rue de Bourgogne débouche sur le boulevard Saint-Germain. Ils se penchèrent sur les artichauts de fer dont Madier de Montjau arma le petit mur, pour défendre le palais contre la colère du peuple.

Le peuple n'éprouvait aucune colère, ce jour-là. Il s'amusait. Le long des deux haies de badauds, facilement contenus par les gardiens de la paix, toutes les physionomies reflétaient la curiosité intelligente, la cordiale sociabilité de ces admirables foules parisiennes, toujours au diapason des cérémonies les plus diverses ; figurants ingénieux à composer les spectacles qu'ils aiment, dont leur sens artistique fait toute la grandeur et toute la beauté. Ils recevaient avec résignation les dernières gouttes de pluie d'un orage qui assombrissait encore le ciel. Sous la rafale, l'immense écharpe de crêpe claquait lugubrement contre les colonnes du palais. Les flammes du gaz, sinistres en plein jour, tremblotaient dans les réverbères drapés de noir. Ferroz racontait à Jacques comment il avait vu, de cette même terrasse, par un clair midi, ce même peuple suivre avec des ovations frénétiques la calèche d'un général ; de l'*Imperator* avorté que les parlementaires massés sur le péristyle contemplaient avec stupeur, dans l'apothéose où l'emportait une foule qui lui prêtait naïvement sa grande âme.

Le cortège apparut sur le pont, précédé par un essaim de gamins qui couraient, se faufilaient le long du mur.

— Dépêchons-nous ! criaient les premiers. A la rue du Bac ! Nous grimperons sur le télégraphe de Chappe, on verra bien !

— Non, opinaient les autres, y aura déjà trop de monde ! Faut aller plus loin, rejoindre Auguste : y

m'a dit qu'y nous garderait des places sur Danton !

Le corbillard empanaché passa, ployant sous les couronnes ; mais il ne semblait être qu'un accessoire de ce défilé de parade, où l'intérêt s'attachait aux survivants. Accessoires aussi, dans une des berlines noires qui suivaient, les surplis blancs des prêtres.

— Y a des curés ; c'était pas encore un vrai ! dit un ouvrier à son camarade, sous le mur.

— Y en a pas de vrais ! répliqua dogmatiquement le compagnon.

Derrière les voitures, marchait la grande famille de Duputel, le Parlement. Pantalons retroussés, parapluies ruisselants sous l'averse, quelques-uns avec des serviettes de chagrin sous l'aisselle, la théorie jacassante se développait, prolongeant les discussions commencées à l'église, les pronostics sur la succession. Troupeau sans berger, débandés en désordre , ils pataugeaient dans les flaques de boue, se hélaient sur les flancs de la colonne ; ils promenaient avec eux le tumulte, et l'on attendait que le président se relevât sur son char pour un dernier rappel à l'ordre, un dernier glas de sa cloche machinalement secouée. Au Parlement succédait le corps diplomatique, des ors, des chamarrures, quelques costumes étranges, des Chinois, des Abyssins. Aussitôt après, sous les plumes blanches, les figures martiales et lasses des généraux.

Suivaient tous les bénéficiaires du décret de Messidor, innombrables anneaux du boa fonctionnaire

qui se déroulaient dans l'ordre rituel. Puis venaient les couronnes, et l'interminable queue des délégations, sociétés de mutualistes, cercles républicains de province, voyageurs de commerce, gymnastes en tricot rayé, patriotes avec leurs bannières, et des couronnes encore, des tricolores ; les proscrits des diverses proscriptions, les amnistiés des diverses amnisties, les Libres-Pensées de la banlieue, et toujours des couronnes, des rouges ; enfin les vénérables des loges maçonniques, le ventre brillant d'insignes, constellé de ferblanteries, sous les baudriers aux couleurs vives ; parmi eux, quelques belles vieilles têtes de modèles, des barbes hirsutes et convaincues, plusieurs nègres, un Circassien en grand costume, avec son buffet de cartouches sur la tunique galonnée d'argent. Il en venait toujours, du fond de la Concorde, du fond de l'horizon, procession imposante par le nombre, grotesque dans le détail, épique dans l'ensemble, flot mystérieux où l'on sentait passer le souffle des révolutions mortes le souffle des révolutions latentes, prêt à se déchaîner, à s'abattre, comme les rafales de l'orage sur le lit de la Seine limoneuse. Duputel était déjà loin, qu'il entraînait encore, roulées dans les plis de son drap mortuaire, ces forces qu'il avait soulevées : la mer grondante refluait derrière le navire en partance.

Stridente, de l'Est, l'attaque des cuivres d'une fanfare arriva : la marche de Sambre-et-Meuse, jouée par la musique d'un régiment qui regagnait

ses quartiers, le long des Tuileries. Toutes les têtes se tournèrent, toutes les physionomies changèrent, curieuses l'instant d'avant, maintenant émues, électrisées. Arraché des poitrines par ces vibrations, le cœur de la foule avait passé le fleuve.

— Ce sont nos plus vieux morts qui chantent, les vrais, toujours vivants ! s'écria Jacques. — Ceux-là referont de la vie. Ah ! mon cher maître, en quelques jours, j'aurai vu mourir deux mondes, j'en aurai vu naître un autre. Naguère, derrière l'humble convoi de mon ami Kermaheuc, un monde achevait de disparaître, si lointain que tout y apparaît noble et beau. Aujourd'hui, ne sombre-t-il pas avec ce cadavre, le monde d'un présent qui est déjà le passé, trop proche encore, trop bruyant, trouble, pénible, et dont les beautés cachées n'apparaîtront que plus tard, sur ses ruines, dans le plein silence ? Tout à l'heure enfin, près d'ici, je voyais poindre le monde qui nous refera une grandeur, un avenir ; monde jeune et fier, riche d'énergie, d'amour. Oh ! il sera beau, celui-là !

— Il sera beau tant qu'il n'aura pas vécu, répondit le savant.

Andarran regarda le grand vieillard, presque avec épouvante : il crut voir, incarné dans cet homme, le Siècle, tout son siècle, terrifiant d'intelligence, ayant tout compris, tout mesuré, tout jugé, incapable désormais de rien créer et résigné à son impuissance.

A ce moment, son attention fut attirée par un

bruit de chevaux qui s'ébrouaient au-dessous de lui, contre le trottoir. Il reconnut le coupé, tout fleuri de gerbes et de grappes blanches, qui emportait à la gare Pierre et Marie. Arrêtée au débouché de la rue de Bourgogne par la queue du cortège, la voiture attendait que le passage fût libre. Impatient du retard et voulant se rendre compte, l'officier mit la tête à la portière, se pencha de tout le buste. Il était encore en tenue ; concession au fier enfantillage de sa jeune femme, qui voulait paraître dans les trains et faire son entrée à Cherbourg au bras d'un authentique capitaine. Jacques admira dans ce mouvement la svelte et robuste élégance du torse, la bonne mine de son frère. Une fois encore, les impressions de l'heure précédente, à Saint-Thomas-d'Aquin, du mois d'avril, au Sénégal, revinrent avec force dans son âme exaltée par tant d'émotions. Cédant à l'entraînement irréfléchi de la minute, il étendit le bras vers la houle noire qui emplissait de ses remous le boulevard Saint-Germain, deux mots lui échappèrent qu'il ne pouvait plus contenir.

— Pierre, balaye !

L'officier leva la tête, aperçut son frère, sourit de son grave sourire.

— Balaye, Pierre ! reprit la voix échauffée, plus haut encore.

Avec le même sourire tranquille, de l'accent dont on calme un enfant impatient, le capitaine répondit :

— Tu ne vois donc pas que cela s'en va tout seul !

Et il se rassit auprès de Marie, tendrement blottie contre lui.

Les derniers tronçons du cortège avaient passé. Les chevaux gagnèrent, emportèrent la voiture sur le pont, dans le joyeux retour de lumière d'un soleil qui brillait au ciel éclairci.

Jacques s'élança pour les rejoindre. Ferroz lui mit une main sur le bras, montra du doigt le boulevard d'où arrivait une rumeur décroissante, indistincte.

— Écoutez, dit-il ; les morts que vous enterriez parlent encore...

— Non, fit Jacques en se dégageant, je ne veux plus les entendre : je vas retrouver les vivants qui agissent... qui agiront !

Si Jacques Andarran disait vrai, c'est ce dont le lecteur jugera dans la suite de ces récits, à mesure que s'y déroulera le fil des événements dont nous avons entrepris de raconter l'histoire.

FIN.

COLLECTION NELSON.

Chefs-d'œuvre de la littérature.

Chaque volume contient de
250 à 550 pages.

Format commode.

Impression en caractères très lisibles
sur papier de luxe.

Illustrations hors texte.

Reliure aussi solide qu'élégante.

Deux volumes par mois.

COLLECTION NELSON.

Les volumes suivants paraîtront dans le courant de l'année 1910 :

MAURICE MAETERLINCK. — Morceaux choisis. Avec une Introduction par Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck.

PAUL BOURGET (*de l'Académie française*). — **Le Disciple.**

LÉON TOLSTOI. — Anna Karénine. Introduction par Émile Faguet (*de l'Académie française*). (Deux volumes.)

ALPHONSE DAUDET. — Lettres de mon moulin. Introduction par Charles Sarolea.

BALZAC. — La Peau de Chagrin ; Le Curé de Tours ; Le colonel Chabert. Introduction par Henri Mazel.

JEAN DE LA BRÈTE. — Mon Oncle et mon Curé. (149e Édition.) Introduction par Mme Félix-Faure-Goyau.

GÉNÉRAL Cte PHILIPPE DE SÉGUR. — La Campagne de Russie. Introduction par le vicomte E.-M. de Vogüé (*de l'Académie française*).

ANDREW LANG. — La Pucelle de France. Traduit de l'anglais par le Dr Louis Boucher et E.-E. Clarke. Introduction par Mme Félix-Faure-Goyau.

COLLECTION NELSON.

HENRY BORDEAUX. — Les Roquevillard. Introduction par Firmin Roz.

Vte E.-M. DE VOGÜÉ (*de l'Académie française*). **— Les Morts qui parlent.** Introduction par Victor Giraud.

ARTHUR-LÉVY. — Napoléon intime. Introduction par François Coppée.

Vte G. D'AVENEL. — Les Français de mon temps. (8e Édition.) Introduction par Charles Sarolea.

VICTOR CHERBULIEZ (*de l'Académie française*). **— Le comte Kostia.**

EDMOND ABOUT. — Les Mariages de Paris. (89e Édition.) Introduction par Adolphe Brisson.

PETITE ANTHOLOGIE des Poètes français.

S. FRANÇOIS DE SALES. — Introduction à la Vie dévote. Avec une Introduction par Henry Bordeaux.

N.B. — Deux volumes paraîtront simultanément le premier mercredi de chaque mois.

COLLECTION NELSON

LA CAMPAGNE DE RUSSIE. Par le général comte Philippe de Ségur. Introduction par le vicomte E.-M. de Vogüé.

GÉNÉRAL COMTE PH. DE SÉGUR.

La destinée de certains livres célèbres est aussi bizarre que celle de certains hommes illustres. *La Campagne de Russie* de Ségur en est un mémorable exemple. La publication de l'ouvrage en 1824 fut une date littéraire. Il eut d'innombrables éditions et fut traduit dans toutes les langues. Cinquante ans plus tard, en 1873, c'est-à-dire à une époque où le nom même de Napoléon était l'objet de l'exécration des Français, le vieillard nonagénaire fit paraître ses *Mémoires* en huit volumes, en y incorporant l'œuvre de sa jeunesse. Les *Mémoires* passèrent inaperçus au milieu de l'indifférence générale.

Les générations nouvelles qui se passionnent pour tout ce qui touche à Napoléon rendront justice à l'œuvre de Ségur et la remettront à son rang qui doit être le premier. *La Campagne de Russie,* narration par un témoin oculaire, aide de camp de

l'Empereur, d'une des catastrophes les plus épouvantables de l'histoire, deviendra un des classiques de la littérature napoléonienne. Tels épisodes, l'incendie de Moscou, le passage de la Bérésina, sont d'une saisissante beauté. Car cet historien est un merveilleux écrivain. Le style a toutes les qualités que comporte le sujet, la vigueur, la concision, le nombre, le mouvement, l'ampleur. Un souffle d'épopée circule à travers les douze livres, il faudrait dire les douze chants qui divisent le récit, et de bons juges ont souscrit au jugement de Saint-René Taillandier dans son livre sur de Ségur : *La Campagne de Russie* est un des rares poèmes épiques de la littérature française.

LA PEAU DE CHAGRIN ; LE CURÉ DE TOURS ; LE COLONEL CHABERT. Par Honoré de Balzac. Introduction par Henri Mazel.

BALZAC.

Il n'y a pas de bibliothèque française contemporaine qui ne soit tenue d'honneur de se présenter au public sous le patronage de Balzac, comme il n'y a pas de bibliothèque anglaise qui ne soit obligée de se placer sous l'égide de Shakespeare. Une

collection de romanciers français sans Balzac, serait comme la tragédie de Hamlet dont on aurait éliminé le personnage de Hamlet. C'est qu'aussi bien Balzac reste, malgré tous ses défauts, le maître souverain, l'ancêtre, le géant, "*le Napoléon de la littérature*," comme il se dénommait lui-même modestement, le créateur inlassable qui a mis au monde et jeté dans la circulation universelle toute une humanité grouillante et si vivante qu'elle "fait concurrence à l'état civil."

Le premier volume de Balzac que publie la "Collection Nelson" contient une trilogie de chefs-d'œuvre qui révèlent les aspects multiples de ce génie protéiforme. *Peau de Chagrin*, c'est le grand roman philosophique dans son ampleur et toute sa puissance. *Le Curé de Tours*, c'est le roman ramassé en un vigoureux raccourci. *Le colonel Chabert*, c'est la petite nouvelle, le camée littéraire où Balzac n'a été égalé que par Maupassant. Jamais autant de richesses n'avaient été condensées en dimensions aussi réduites qu'en ce petit volume qui donne des exemplaires achevés de chacune des trois formes littéraires qu'a revêtues l'art de Balzac. Aussi cette édition mérite-t-elle de devenir le bréviaire de tous les Balzaciens.

INTRODUCTION À LA VIE DÉVOTE. **Par S. François de Sales.** Avec une Introduction par Henry Bordeaux.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

L'*Introduction à la Vie dévote* que M. Henry Bordeaux présente aux lecteurs de la "Collection Nelson," est le livre de dévotion à la fois le plus populaire et le plus littéraire de la langue française. Saint François était de son temps un grand convertisseur de huguenots, et sa piété aimable, sa charité ardente, sa méthode persuasive s'inspirant des méthodes indulgentes des jésuites, ont ramené au bercail d'innombrables hérétiques. Le saint ne trouverait plus aujourd'hui de huguenots à convertir, mais le charme de sa personnalité continue d'agir et ses livres, dont on publiait récemment à Annecy une édition monumentale, n'ont jamais eu plus de lecteurs qu'aujourd'hui. C'est qu'après trois siècles, l'*Introduction à la Vie dévote* n'a rien perdu de sa fraîcheur et de sa grâce spirituelle. Comme du bon vieux vin, ce beau livre de piété a gagné avec l'âge en bouquet et en parfum. Comme le dit M. Doumic, "saint François parle la langue française la plus claire et la plus moderne." C'est à peine si un lecteur avisé apercevra quelques traces d'archaïsmes qui donnent au style poétique et pittoresque une saveur de plus. D'ailleurs, pas n'est besoin d'être dévot pour goûter un saint

François ou un Pascal. Même pour des incroyants, l'*Introduction à la Vie dévote* pourra remplir cet office si nécessaire à notre époque tourmentée et fiévreuse d'être le parfait manuel de la vie intérieure que des lettrés placeront dans leur bibliothèque à côté du *Trésor des humbles* de Maeterlinck.

LETTRES DE MON MOULIN. Par Alphonse Daudet. Introduction par Charles Sarolea.

ALPHONSE DAUDET.

L'ART de conter est un art tout français et en France nul n'excelle dans cet art comme les Méridionaux, et parmi les Méridionaux nul conteur n'a atteint la maîtrise d'Alphonse Daudet, et parmi les œuvres de Daudet nulle n'est comparable aux *Lettres de mon moulin*. Les *Lettres de mon moulin*, c'est la Provence tout entière, son atmosphère, sa lumière, sa couleur, ses parfums, la Provence d'aujourd'hui et la Provence du bon Roi René et la Provence des Papes, le plus beau royaume que Dieu ait jamais créé, après son royaume du ciel. Les *Lettres de mon moulin*, c'est surtout l'âme provençale, l'esprit de la race, ses qualités et ses défauts, ses souvenirs et ses traditions, son imagination exubérante, sa faconde, sa gaîté pétillante et, tout à la fois, sa mesure, sa

sobriété, son eurythmie classique. Ce livre si provençal, si original, si plein de couleur locale, écrit par le compatriote de Tartarin et de Mistral, est devenu le livre de tous les âges et de tous les pays, délice des enfants, régal des vieillards, livre vraiment classique et universel.

MON ONCLE ET MON CURÉ. Par Jean de la Brète. Introduction par Mme Félix-Faure-Goyau.

JEAN DE LA BRÈTE.

Le roman de Jean de la Brète, pseudonyme masculin que trahissent des qualités toutes féminines de finesse et de délicatesse, a été l'un des gros succès littéraires de notre génération ; 160 éditions ont été enlevées en quelques années, phénomène unique peut-être dans les annales de la librairie française.

Ce triomphe est d'autant plus remarquable qu'on ne saurait l'attribuer à aucun mérite adventice, à aucun hasard de fortune. Le livre a fait son chemin tout seul et s'est imposé par ses seules qualités intrinsèques. Le roman ne contient aucune scène " réaliste," aucune aventure " passionnelle," aucun élément sensationnel, aucune ficelle de mélodrame. C'est une histoire d'amour toute simple, tout unie, mais cette histoire est

contée avec une telle justesse d'analyse, avec un tel charme de style, avec une naïveté si raffinée et une candeur si subtile qu'elle a d'emblée conquis le public. Elle a gardé sa place — une place sûre et discrète — dans toutes les bibliothèques familiales.

ANNA KARÉNINE. Par Léon Tolstoi. Introduction par Émile Faguet. (Deux volumes.)

TOLSTOI.

Anna Karénine n'est pas seulement, suivant l'expression de M. Faguet, " le roman du siècle " et la tragédie éternelle de l'amour coupable ; l'œuvre du prophète de Iasnaïa-Poliana marque l'apogée et la perfection d'un genre littéraire au delà de laquelle on n'aperçoit plus rien. Jamais romancier n'avait atteint à ces altitudes, ni Fielding dans *Tom Jones*, ni Balzac dans *le Cousin Pons*, ni Flaubert dans *Madame Bovary*. Tous les critiques depuis de Vogüé jusqu'à Brandès, en parlant d'*Anna Karénine*, ont épuisé la gamme des épithètes laudatives et superlatives. Et tous ces superlatifs se résument en ceci, qu'*Anna Karénine* ce n'est plus de l'art, ce n'est plus la représentation de la vie, c'est la vie même, la vie humaine palpitante et frémissante, et non pas seulement la vie extérieure, mais la vie intérieure, la vie mystérieuse

de l'âme. Non pas même Shakespeare n'a sondé le cœur humain à ces profondeurs, n'a analysé le mécanisme et le jeu délié des passions avec cette science infaillible, et n'a su dégager des passions, de leurs errements, de leurs sophismes, de leurs souffrances, la moralité qu'elles contiennent et suggèrent.

Et n'oublions pas aussi qu'*Anna Karénine* marque l'entrée triomphale de la littérature russe dans notre culture européenne. Nulle œuvre russe ne nous fait mieux sentir et pressentir tout ce que nous apporte de dons nouveaux et inappréciables, tout ce que contient de promesses et d'avenir, cette mystérieuse et fatidique race slave que notre orgueil et notre ignorance se complaisent à reléguer dans ses steppes et dans la barbarie.

NAPOLÉON INTIME. Par Arthur-Lévy.
Introduction par François Coppée.

ARTHUR LÉVY.

Parmi les innombrables livres qu'avait suscités, avant M. Lévy, la personnalité de Napoléon, presque tous s'étaient ingéniés à nous faire connaître le conquérant, l'homme d'État, le législateur, ou à nous retracer l'un des innombrables épisodes de cette épopée sans égale dans l'histoire. Aucun écrivain ne s'était efforcé de retrouver l'homme

privé derrière l'homme public et à expliquer celui-ci par celui-là, pour la très simple raison que tous se représentaient Napoléon moins comme un homme réel, agissant d'après les lois et les mobiles ordinaires de l'humanité, que comme un " sur-homme," un titan, un monstre prodigieux et inexplicable. M. Arthur Lévy, le premier, s'est attaché à révéler le " Napoléon intime " familial. Et en lisant le livre on est tout surpris de découvrir sous le Napoléon de la légende un Napoléon inconnu, un Napoléon bourgeois, bon fils, époux aimant, frère dévoué, et le modèle de toutes les vertus domestiques. Et surtout M. Lévy réussit à nous démontrer que si Napoléon a triomphé là où tout autre que lui aurait échoué, ce n'est pas parce qu'il a été un être d'exception, un condottiere italien, mais parce qu'il a possédé intégralement et souverainement les qualités purement humaines d'intelligence, de cœur et de volonté, que nous possédons tous à un moindre degré. Là est l'intérêt, l'originalité et la valeur morale du livre de M. Lévy.

LES ROQUEVILLARD. Par Henry Bordeaux. Introduction par Firmin Roz.

HENRY BORDEAUX.

Les Roquevillard sont un roman à thèse, un plaidoyer en faveur de la tradition ; ils sont le

roman de la solidarité familiale. C'est l'égoïsme d'une passion aveugle qui fait oublier au fils les affections les plus chères et les devoirs les plus sacrés ; c'est la passion qui l'entraîne au bord de l'abime et le traîne, quoique juridiquement innocent, devant le tribunal criminel. C'est au contraire l'amour paternel et l'instinct familial qui inspire au père les sacrifices les plus héroïques et lui permet de sauver le patrimoine d'honneur de plusieurs générations de Roquevillard. *Les Roquevillard* dans l'estimation de très bons juges comme Melchior de Vogüé, sont le chef-d'œuvre de M. Henry Bordeaux. Il est certain qu'on y trouve toutes les qualités qui ont assuré la triomphe de *La Peur de vivre* et *Les Yeux qui s'ouvrent :* l'art de nouer et de dénouer un récit, le sens de la composition, du dialogue, l'observation minutieuse de la vie et surtout la haute inspiration morale. Ce sont tous ces dons qu'on admire dans *Les Roquevillard* qui ont fait du jeune romancier savoyard l'émule de M. René Bazin.

MORCEAUX CHOISIS. Par Maurice Maeterlinck. Avec une Introduction par Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck.

MAURICE MAETERLINCK.

Il n'est pas aujourd'hui en France un écrivain dont l'influence soit plus subtile, plus profonde

et plus universelle que celle de Maurice Maeterlinck. Dramaturge, il a communiqué àu drame contemporain un "frisson nouveau," il a créé une conception nouvelle de l'art tragique. Moraliste, il a apporté à notre génération inquiète et troublée de nouvelles raisons de croire et d'espérer, il a traduit en une langue admirable la poésie de la science et formulé les affirmations de la conscience moderne.

On peut dire que Maeterlinck est pour la littérature du XXe siècle ce que Rousseau a été pour celle du XVIIIe. Belge comme Jean-Jacques était Suisse, il représente la synthèse harmonieuse du génie germanique et du génie latin. Une fois de plus l'âme germanique n'a pu donner une expression définitive à ses aspirations les plus hautes, à ses divinations les plue intimes, *qu'en empruntant une forme francaise, qu'en se cristallisant dans un moule francais.* Et il se trouve ainsi que l'œuvre de ce flamand, de ce germain a contribué plus efficacement, plus glorieusement qu'aucune autre à la diffusion, au rayonnement de la langue française.

L'Anthologie que Madame Georgette Leblanc-Maeterlinck présente aujourd'hui aux lecteurs de la "Collection Nelson" donne la quintessence de la pensée et de l'art de Maeterlinck, et personne n'était comme elle qualifiée pour s'acquitter de cette tâche délicate. L'on trouvera dans cet recueil non pas des *extraits*, des *morceaux choisis*, mais

des études et des méditations qui toutes forment un ensemble et qui permettent de reconstituer la pensée intégrale de l'écrivain. Pour les disciples de Maeterlinck nourris de son œuvre, comme pour ceux qui ont encore besoin d'initiation, notre Anthologie, la première qu'on ait tentée, sera le livre indispensable, veritable trésor de sapience et de poésie.

LES FRANÇAIS DE MON TEMPS. Par le Vte G. d'Avenel. Introduction par Charles Sarolea.

VICOMTE GEORGES D'AVENEL.

Le Vte G. d'Avenel s'est proposé de nous donner le portrait des Français de son temps. Nul ne contestera le brillant talent du peintre. On contestera peut-être que le portrait soit ressemblant. On n'accusera certes pas M. d'Avenel d'avoir flatté ou idéalisé l'original, et d'avoir péché par excès d'indulgence pour ses contemporains. Né chrétien et Français, M. d'Avenel ne se trouve nullement, comme La Bruyère, contraint dans sa satire. Au contraire, il s'y complaît et s'y délecte, et il a tant d'esprit qu'il communique à ses lecteurs le plaisir qu'il éprouve. Sa verve mordante s'exerce d'ailleurs avec une sereine et malicieuse impartialité au dépens de ses adversaires politiques et du

monde auquel il appartient de naissance. Et comme il a admirablement observé les politiciens parasitaires et la noblesse de parade, les deux chapitres où il nous décrit leurs mœurs sont frappants de vérité et de relief : ce sont les meilleurs du livre.

Le livre a eu un succès éclatant, qu'il a dû d'abord aux controverses qu'il a suscitées. Et ce succès ne fera que s'accentuer à mesure qu'on appréciera davantage les qualités intrinsèques et durables de l'œuvre.

L'œuvre restera parce qu'elle est d'un maître écrivain et d'un moraliste profond et pénétrant. M. d'Avenel s'est évidemment inspiré de La Bruyère et fait souvent songer à son immortel modèle. Et le plus bel éloge que nous puissions faire du livre, c'est qu'il puisse, sans désavantage, soutenir une aussi redoutable comparaison.

LE COMTE KOSTIA. Par Victor Cherbuliez. Introduction par M. Wilmotte.

CHERBULIEZ.

On oublie trop à l'étranger et même en France que les frontières littéraires de la France sont plus vastes que ses frontières politiques, que, même de nos jours, le Canada français a produit un Fré-

chette, que la Belgique française a produit un Rodenbach et un Maeterlinck, que la Suisse française a produit un Rod et un Cherbuliez.

L'œuvre de Cherbuliez a été, certes, l'un des apports les plus précieux de la Suisse romane à la culture française, et aucun écrivain n'a été plus français que ce Genevois, plus clair, plus vif, plus spirituel, plus prime-sautier, plus universel. Les récits de Cherbuliez et les études de " Valbert " ont pendant trente ans charmé, sans les lasser, les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes.* Et à notre époque, rassasiée de romans pessimistes, de romans morbides et de romans psychologiques, c'est une surprise et une joie de relire le roman de Cherbuliez parfaitement honnête et simplement romanesque, qui se contente de conter une histoire d'amour ou de développer une intrigue ou une aventure : surprise d'autant plus joyeuse que ce roman romanesque est écrit par un des esprits les plus prodigieusement intelligents, est rempli d'aperçus pénétrants sur la vie, d'observation et d'analyses délicates.

Le comte Kostia est peut-être le chef-d'œuvre de Cherbuliez. On y trouve toutes ses qualités et tous ses traits caractéristiques : l'art de nouer et de dénouer une intrigue compliquée, et surtout ce don d'humour, de bonne humeur, de badinage mêlé de malice, de bonne santé intellectuelle et morale qui nous reposent de la littérature épicée et artificielle de la nouvelle génération.

LES MARIAGES DE PARIS. Par Edmond About. Introduction par Adolphe Brisson.

EDMOND ABOUT.

EDMOND ABOUT a tenu une place considérable dans l'histoire littéraire du second Empire et de la troisième République. A la fois moraliste, historien, dramaturge, et surtout journaliste et romancier, il s'est essayé, et toujours avec succès dans les genres les plus diverse. On a souvent comparé l'auteur du *Roi des Montagnes* et de la *Question romaine* à Voltaire. Et en effet il rappelle Voltaire par sa langue précise, rapide et limpide, par sa versatilité, par sa vivacité, par son esprit endiablé, par sa verve aggressive, verve toujours tempérée par un bon sens bourgeois et le sens de la mesure.

Aucun des livres d'About, plus que *Les Mariages de Paris*, ne révèle les qualités maîtresses de cet étonnant improvisateur. Il faut ajouter que *Les Mariages de Paris* ne sont pas déparés par les défauts qui souvent accompagnent l'improvisation. Il y a tout lieu d'espérer que dans cette édition nouvelle, cet admirable recueil de récits *qui peut être mis entre toutes les mains* reconquerra l'immense popularité qui accueillit l'ouvrage à son apparition.

N

Author Vogüé, E. M. Vicomte de 116970
Title Les Morts qui parlent
LF
V888m

DATE NAME OF BORROWER.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU, Boston

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 22 04 16 003 4